SHOUT
SHARE
IT

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

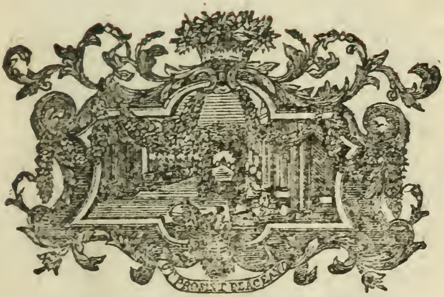
HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE:

Pour les Mois
D'AVRIL, MAY ET JUIN.
M. DCC. XLIV.

TOME VINGT-TROISIEME,
PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XLIV.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. L'EMPIRE *des Anglois dans l'Amérique. Tome I. Seconde Edition.* Pag. 1.

II. *La Sainte Bible, ou le Vieux & le Nouveau Teſtament; avec un Commentaire Littéral compoſé de Notes Choiſies & tirées de divers Auteurs Anglois. Tome I. & Tome II. Part. I.* 36.

III. *Lettre à Mr..... ſur l'Abus qu'on fait des Termes de l'Ecriture.* 64.

IV. *Le Veau d'Or, ou Recherches Phyſico-Critico-Patheologico-Morales ſur la Nature & l'Efficace de l'Or: avec la Rélation des Merveilles du Miroir Pſychoptique, inventé depuis peu par* JOAKIN PHILANDER, *Auteur de ce Livre.* 83.

V. *Remarques ſur une Brochure, où l'on prétend prouver que* le Chriſtianiſme n'eſt pas fondé ſur des

Preuves du reſſort de la Raiſon. *Par le* DR. J. LELAND. Pag. 104.

VI. *Lettre de Mr.* B. *à Mr.... contenant quelques Particularitez curieuſes ſur Mr.* POCOCK *Auteur du Voiage en Egipte dont on trouve l'Extrait dans le Tome XXII de ce Journal, Part. I, Art. III.* 118.

VII. *Explication de Deutéronome XXIX.* 29. 125.

VIII. *L'Aſtronomie & la Chronologie des Dames.* Par Mr. JASPER CHARLTON. Seconde Edition. 140.

IX. *Hiſtoire de l'Ancien Paganiſme, tel qu'il nous a été conſervé par* EUSEBE, *&c.* 148.

X. *Lettre à Mr.* WARBURTON, *où l'on établit, contre le Sentiment de cet Auteur, la Foi de l'ancienne Egliſe Juive touchant le Dogme d'une Vie à venir. L'on y a ajouté quelques Conſidérations ſur l'Ordre, donné à* Abraham, *de ſacrifier ſon Fils* Iſaac. 158.

XI. *Cinq Cens Articles concernant l'Agriculture. Par* THOMAS TUSSER. *A quoi l'on a ajouté des Notes & des Obſervations.* 193.

XII. *Hiſtoire Naturelle de quelques Oiſeaux. Par* GEORGE EDWARDS. 203.

XIII. *Nouvelles Litteraires.* 213.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

POUR LES MOIS D'AVRIL, MAY
ET JUIN, MDCCXLIV.

ARTICLE PREMIER.

The Britiſh Empire in America, containing the Hiſtory of the Diſcovery, Settlement, Progreſs, and State of the Britiſh Colonies, on the America. Vol. I. being an Account of the Country, Soil, Climate, Product and Trade of Newfoundland, New-England, New-Scotland, New-Yorck, New-Jerſey, Penſylvania, Ma-

ryland , Virginia , Carolina , Georgia , Hudſon's - Bay. Second Edition , corrected and amended. With the continuation of the Hiſtory and Variation in the State and Trade of thoſe Colonies from the Year 1710 to the preſent time. Including occaſional Remarks , and moſt feaſible and uſeful Methods , for their improvement and ſecurity. London MDCCXLI. Printed for J. Brotherton , J. Clarke &c.

C'eſt - à - dire :

L'Empire des Anglois dans l'Amérique , contenant l'Hiſtoire de la Découverte , de l'Etabliſſement , des Progrès & de l'Etat préſent des Colonies Angloiſes. Tome I. où l'on trouve la Deſcription du Païs , du Terroir , du Climat , des Productions & du Commerce de la Terre Neuve , de la Nouvelle Angleterre , de la Nouvelle Ecoſſe , de la Nouvelle Yorck , de la Nouvelle Jerſey , de la Penſylvanie , du Maryland , de la Virginie , de la Caroline , de la Georgie , & de la Baye de Hudſon. Seconde Edition , revue & corrigée. Avec la continuation de l'Hiſtoire & des Changemens arrivés dans la Conſtitution & dans

dans le Commerce de ces Colonies depuis l'Année 1710 *juſques à préſent, & diverſes Remarques ſur la Méthode la plus praticable & la plus facile pour en ameillorer & pour en aſſurer la poſſeſſion. A Londres. Imprimé aux dépends de J. Brotherton, de J. Clarke en Duck-Lane, de A. Ward, de J. Clarke à la Bourſe, de C. Hitch, de J. Oſbourn, de E. Wickſteed, de C. Bathurſt, de Timothée Saunders, & de T. Harris. MDCCXLI. En grand* 8°. *pagg.* 567. *ſans compter la Préface, l'Introduction, & diverſes Cartes.*

PEndant que la Nation Britannique ſe couvre de gloire par les généreux efforts qu'elle fait pour aſſurer la liberté de ſon Commerce en Amérique, il eſt naturel que les Etrangers, ſoient curieux de ſavoir, quelle eſt l'étendue de l'Empire des Anglois dans ce nouveau Monde, & nous ne croyons pas pouvoir mieux y ſatiſfaire qu'en donnant le précis de l'Ouvrage dont on vient de lire le Titre. Mr. *Oldmixon* qui en eſt l'Auteur, le publia pour la première fois en 1708, & depuis ce tems là, il y a fait des additions très conſidérables, ſur la foi de pluſieurs Mémoires authentiques, qui lui ont été communiqués. C'eſt de toutes les Relations que nous avons de l'Amérique Angloiſe, la plus exacte & la plus complette.

plette. Il ſeroit à ſouhaiter que les autres Nations euſſent des Hiſtoires auſſi abrégées & auſſi fidèles de leurs Colonies.

Comme nous ne ſommes pas les maitres, de nous étendre, autant que nous le ſouhaiterions, & que nos Extraits doivent avoir des bornes aſſez étroites, nous nous contentons d'indiquer le Premier Volume de cette curieuſe Deſcription, & nous nous reſervons à parler du Second, dans la Partie ſuivante de ce Journal.

Après une courte Dédicace, à Mr. Jonathan Blenman Ecuyer & Procureur Général de la Barbade, l'Auteur expoſe en détail dans une Préface les ſoins qu'il s'eſt donnés pour parvenir à une connoiſſance exacte des Païs qu'il entreprend de décrire. Un des principaux Négocians de Terre Neuve lui a fourni des Mémoires inſtructifs ſur tout ce qui concerne l'état préſent de cette Ile. Il a pris dans l'Hiſtoire écrite par Mr. Mather ce qu'il y a de plus intéreſſant ſur la Nouvelle Ecoſſe. Il a puiſé dans la même Hiſtoire, dans la Relation de Mr. Neal, dans celle de Mr. Dummers & dans quelques Manuſcrits non moins curieux & très authentiques ce qu'il nous apprend de la Nouvelle Angleterre. Aux lumières que le Capitaine Congreve lui avoit données touchant la Nouvelle Yorck, il a ajouté dans cette ſeconde Edition diverſes remarques importantes tirées des Traités publics. Meſſieurs Docwra, Cox, & Pen, l'ont inſtruit ſur la Nouvelle Jerſey & ſur la Penſylvanie. Quant au Maryland, il avoue qu'il ne donne ce qu'il en fait, que parce qu'il ne trouve rien de mieux, quoique dans le fond il ne voulût pas en être toujours garant. Les Relations de la Virginie ne nous manquent pas. Mr. *Oldmixon* en a profité, ſurtout de celle du Colonel Bird, car il ne paroit pas faire grand cas des autres. Il doit aux Traités manuſcrits & imprimés de Meſſieurs Archdaale & Boone ainſi qu'aux bontés de Mr. Johnſton ci devant Gouverneur de la Caroline tout ce qu'il produit de plus curieux ſur cette Province. Ce ſont auſſi les Mémoires de ce Gouverneur & les Papiers de la Société Royale, qui l'ont particuliérement inſtruit de certains détails ſur la Georgie. Le Journal de la Factorie & ceux de quelques Gouverneurs de la Baye de Hudſon, ſont les principales ſources où il a puiſé tout ce qui regarde cette Contrée. En un mot, il n'a négligé ni ſoins ni peines pour s'inſtruire & pour inſtruire le public; & pendant vingtcinq ans depuis la première Edition de cet Ouvrage, il a pris la peine d'extraire tout ce qu'il a pu déterrer de meilleur dans les Livres & dans les Mémoires qui lui ſont tombés entre les mains.

C'eſt la Baye de Hudſon qui borne au Nord les Poſſeſſions des Anglois dans le Continent de l'Amérique, & des extrémités les plus Septentrionales de Terre Neuve juſqu'aux extrémités les plus Méridionales de la Georgie, notre Auteur ne compte pas moins de 16 à 1700 milles. Il y faut ajouter la Baye même de Hudſon & un Païs ſitué le long de la Rivière de Miſſiſſipi, dont on ne parle point dans cet Ouvrage, parce que les Anglois n'y ont encore aucun établiſſement, grace aux traverſes que les François leur y ont ſuſcitées.

Quoiqu'il ſoit facile de ſe faire une idée du grand intérêt qu'a la Nation de protéger & d'aſſurer ſon Commerce en Amérique, il y a bien des gens en Angleterre qui regardent les Colonies qu'on y a fondées, comme la ruïne de la Grande Bretagne. Le peuple, diſent ils, eſt la richeſſe d'une Nation; la dépeupler c'eſt l'appauvrir; peu à peu l'Angleterre ſe dégarnit, le nombre de ſes habitans diminue, l'Amérique les engloutit, & l'on ſe trouvera épuiſé, quand il n'y aura plus de remède. Notre Auteur a cru devoir conſacrer une Introduction de quelques pages à refuter ces objections, plus ſpécieuſes à ſon avis qu'elles ne ſont ſolides. Il eſt bien vrai que le peuple fait la richeſſe d'une Nation; mais il faut pour cela que ce peuple ait de l'induſtrie, puiſſe l'exercer & aime le travail. Tout homme qui gagne moins qu'il ne conſume, eſt à charge à l'Etat; toute perſonne qui conſume ce qu'elle gagne, n'enrichit point ſa patrie. Si donc on prouve que quantité de bras ou inutiles ou à charge à l'Angleterre, trouvent à s'occuper utilement pour elle, dans les Colonies qu'elle poſſède en Amérique, on aura prouvé par cela même que ces Colonies lui ſont réellement avantageuſes,

ſes, & qu'il eſt heureux au Royaume de perdre une partie de ſes habitans, puiſqu'au lieu qu'il les nourriſſoit ou ſans profit ou à pure perte, il lui en revient un gain réel & effectif. Or c'eſt ce que deux raiſons entr'autres démontrent d'une manière fort ſenſible. Premièrement, la Grande Bretagne étant une Ile, ce n'eſt que par le moyen de la Navigation qu'elle peut répandre au dehors ce que la Terre y produit, & ce que les Manufactures y donnent. Ce n'eſt que par ſes Flottes qu'elle peut ſe faire conſidérer des autres Nations, & ſe rendre formidable à ſes ennemis. Mais comment les entretenir ces Flottes? Comment équiper beaucoup de Vaiſſeaux? Comment les fournir aiſément de matelots? Le meilleur moyen pour cela eſt d'avoir un grand Commerce, de favoriſer les Marchands, de protéger la Navigation; & pour tout cela rien de plus efficace, que de faire fleurir autant qu'on le peut les établiſſemens des Colonies. Le Commerce eſt la pépinière des matelots, les matelots ſont le reſſort de la Marine, la Marine eſt à ſon tour l'appui du Commerce, & rien ne fournit plus au Commerce que les Colonies. Secondement, on croit pouvoir démontrer qu'un habitant laborieux des Colonies de l'Amérique rapporte plus de profit à la Nation qu'aucun habitant du Royaume ne le peut en cultivant ſes terres avec toute l'aſſiduité dont il eſt capable. Selon les calculs du Chevalier Dalby, la Nation retire de ſes Colonies à Sucre plus de quatre millions de Livres Sterling par an, & en ſuppoſant qu'elles nourriſſent ſoixante mille Blancs, ſoit hommes ſoit femmes, ſoit petits enfans, chaqu'un de ces Blancs rapporte par tête à l'Etat ſoixante Livres Sterling, au lieu qu'à juger des choſes par le revenu des terres de la Grande Bretagne, à peine les habitans de ce Royaume rapportent ils douze Chellings par tête l'un portant l'autre, de ſorte que les premiers donneroient cent trente fois plus que les ſeconds. Il eſt vrai que depuis le tems du Chevalier Dalby d'un coté le nombre des Blancs s'eſt conſidérablement accru dans les Iles Angloiſes de l'Amérique, & que de l'autre le produit des Sucres à conſidérablement baiſſé à cauſe des établiſſemens des François. Cependant notre Auteur prétend qu'encore aujourd'hui chaque Blanc y donne par tête quarante fois plus que ceux qui s'appliquent à faire valoir les terres de la Grande Bretagne. Il entre là deſſus dans des détails très curieux. Il aſſure que la Nation achetoit autrefois annuellement des Portugais pour quatre cens mille Livres Sterling de Sucre, qu'elle épargne aujourd'hui & même bien au delà, vu le débit qu'elle fait au dehors des Sucres que ſes Colonies lui produiſent. Il prétend qu'elle épargne plus d'un million par an ſur le Tabac. Il inſiſte ſur la conſommation qui ſe fait des denrées de la Grande Bretagne dans les Colonies, ſur le nombre immenſe de bras que ce Commerce fait mouvoir,

voir, ſur la multitude innombrable de bouches qu'il nourrit, ſur les ſommes prodigieuſes qu'il fait entrer annuellement dans le thréſor & ſur quantité d'autres conſidérations ſemblables, qui lèvent parfaitement, ou pour mieux dire, qui anéantiſſent entièrement la difficulté propoſée. La Barbade ſeule, paye cinquante mille Livres Sterling par an à l'Echiquier, quoiqu'elle ne ſoit pas ſeulement deux fois plus étendue que le Comté de Rutland, & qu'un Acre de terre cultivé y vaille à peine dix Chellings.

D'ailleurs quantité de raiſons de politique ſe joignent ici aux raiſons d'intérêt, pour encourager le Gouvernement à prendre un ſoin particulier des établiſſemens que la Nation a dans les Iles. Les revenus que la Couronne & la Nation en retirent, fuſſent ils beaucoup moins conſidérables qu'ils ne le ſont en effet, il y auroit une imprudence extrème à n'en pas protéger le Commerce. Laiſſons parler Mr. *Oldmixon* lui même ſur ce ſujet. Ce qu'il en dit n'eſt pas long & ne ſauroit manquer de paroitre intéreſſant, du moins à bien des perſonnes.

,, Eſt ce, *dit-il*, que la ſituation de nos
,, Iles, ſi favorable pour croiſer le Com-
,, merce des François & des Eſpagnols en
,, Amérique, ne doit pas ſuffire pour nous
,, engager à la conſervation de ces Iles, &
,, pour y veiller même avec autant de ſoin
,, que ſi elles nous ſervoient de barrière?

„ De quelle importance n'eſt point la Barbade
„ ſeule? Se pourroit il que nous fuſſions
„ aſſez négligens pour la laiſſer expoſée
„ à quelque invaſion de la part des
„ François? Si après avoir tenté déjà plusieurs
„ fois de ſe rendre maitres de cette
„ Ile, ils y réuſſiſſoient enfin, qu'en arriveroit
„ il? Bientot la Conquête de toutes
„ les Iles ſous le Vent ſeroit la ſuite de
„ celle de la Barbade, & la Jamaïque même
„ ne tiendroit pas longtems. Les François
„ partant du petit Guiave l'obligeroient
„ en peu de mois à ſe rendre. Enſuite
„ la perte des Iles entraineroit infailliblement
„ celle de nos Colonies dans le
„ Continent de l'Amérique, & nous perdrions
„ par là les avantages infinis que
„ nous en retirons en Tabac, en Mâts, en
„ Bois de charpente & en tant d'autres
„ choſes néceſſaires aux Mariniers & à la
„ Navigation. On ſait que toutes ces Colonies
„ à l'exception de la Virginie & du
„ Maryland dépendent des Iles & de la Jamaïque
„ pour la pêche & pour la pluſpart
„ des choſes néceſſaires dans le ménage.
„ On ſait de même que la Nouvelle Angleterre,
„ la Nouvelle Yorck, la Nouvelle
„ Jerſey, la Penſylvanie & la Caroline
„ ne font preſque point de Commerce
„ en droiture avec la Grande Bretagne,
„ que leur Commerce paſſe par nos Iles,
„ & qu'il nous en revient un très grand
„ profit. Tout cela tomberoit du même
„ coup, & en moins de rien le grand tiers

„ de la Marine de la Nation ſeroit ruïné. „ Il n'eſt pas néceſſaire de dire combien, „ nos Marchands, nos Manufacturiers, „ nos Ouvriers, nos Mariniers &c. en ſouffriroient. Chaqu'un peut aiſément s'en faire une idée... D'ailleurs, quel Port „ nous reſteroit pour entrer dans l'Amérique Eſpagnole? N'eſt ce pas par le „ moyen de la Jamaïque que nous ſommes „ toujours en état de traverſer le Commerce des Eſpagnols & des François? Cette Ile n'eſt elle pas pour nous la Clé de „ St. Domingue & de tout le Continent Américain?.. La Guerre que la Nation „ Britannique pouſſe maintenant avec tant „ de vigueur contre l'Eſpagne dans cette „ partie du Monde nous diſpenſe de répondre à ces queſtions. "

L'Auteur ne finit pas néanmoins ſans avoir repréſenté à ſes compatriotes avec quelle vigilance les autres Nations travaillent à maintenir leurs Colonies, ſoit aux Indes Orientales, ſoit en Amérique. Il fait en particulier de grands éloges du zèle & de l'activité des Hollandois à cet égard; & peut-être ce qu'il dit des ſoins, des dépenſes, & du ſuccès des François pour affermir & pour étendre leur Commerce dans toutes les parties du Nouveau Monde, eſt il encore plus véritable. Si les Puiſſances Maritimes n'y prennent garde, la France leur coupera ſi bien l'herbe ſous les pieds dans toutes les Indes qu'elle s'attirera finalement tout leur Commerce, & ruïnera leur Marine,

rine, en détruiſant peu à peu le Trafic de leurs Colonies, ou en le reduiſant à rien. Nous renvoyons malgré nous à l'Auteur même, ceux que l'amour du bien public anime encore aſſez, pour leur faire ſouhaiter de s'inſtruire à fond ſur ces matières. Il eſt tems de commencer l'Extrait des Détails où Mr. *Oldmixon* entre dans ce Volume, ſur chaqu'une des Colonies qui ſont nommées dans le Titre.

I. La *Nouvelle Foundland* ou *Terre Neuve* eſt la première de ces Colonies qu'il décrit. C'eſt une Ile auſſi grande que l'Irlande, à peu près triangulaire, ſituée entre le 46 & le 50 Degré de Latitude Septentrionale, & à environ 600 lieues de l'Angleterre. Sebaſtien Cabot, que le Roi Henri VII avoit envoyé en Amérique, la découvrit en 1497, quatre ou cinq ans après que Chriſtophle Colomb eut découvert ce nouveau Monde, de ſorte que les Anglois ſont les premiers de tous les Européens qui ont fait des établiſſemens dans le Continent de l'Amérique. Ils négligèrent pourtant l'Ile de Terre Neuve. Les François & les Portugais s'en prévalurent. Mais enfin le Chevalier Humphrey Gilbert, demi frère du fameux Chevalier Raleigh, en prit poſſeſſion pour la Reine Elizabeth en 1583, & défendit aux autres Nations d'y pêcher. Il n'y fonda pourtant pas de Colonie. L'honneur en étoit reſervé à un Marchand de Briſtol nommé Jean Guy, qui en 1609 réuſſit à former une Compagnie de Commerce dans cette vue, & qui arrivé en vingt jours de navigation à Terre Neuve débarqua à la Baye de la Conception, & y fit quelques habitations qui dans la ſuite des tems ſe ſont conſidérablement augmentées. Les François y firent auſſi quelques établiſſemens ſur la Côte Méridionale, & peu s'en fallut qu'ils n'y ruïnaſſent entièrement ceux des Anglois; mais enfin ceux ci ſont reſtés les maitres, & notre Auteur aſſure qu'il y a aujourd'hui environ ſix mille ames de la Nation. Quand les François occupoient la Partie Méridionale de Terre Neuve, la Ville de Plaiſance étoit leur Capitale, & St. Jean celle des Anglois. A préſent tout obéit au même Maitre. Avec tout cela la France a ſi bien manœuvré qu'en cédant tout ce qu'elle poſſédoit dans cette Ile, elle n'a preſque rien perdu, puiſqu'elle s'eſt reſervé la liberté de pouvoir y pêcher de la Morue, & même d'y dreſſer des échafauts & des cabanes pour y préparer, ſécher, ſaler, & encaquer le poiſſon ſur les grèves de l'Ile depuis le Cap de Bonaviſta juſques à la Pointe Riche, de ſorte qu'elle a conſervé tout le profit qu'elle faiſoit de la pêche & a laiſſé aux Anglois une Ville à garder qui leur coute beaucoup & qui ne leur rend rien. Mr. *Oldmixon* ſe plaint amèrement du Miniſtère qui ſe préta à un accord ſi préjudiciable à la Nation.

En effet toute la richeſſe de Terre Neuve conſiſte dans la pêche qu'on y fait de la Morue. L'Ile eſt couverte de montagnes,

gnes, de forêts impraticables, & de landes ſtériles, pluſtot couvertes de mouſſe que d'herbe. Le ſol n'en eſt bon à rien. C'eſt un fond mêlé partout de gravois de ſable, & de pierres. D'ailleurs, quoiqu'il y faſſe fort chaud en été, le froid y eſt extrème en hyver à cauſe des Vents qui y ſoufflent après avoir paſſé ſur les Montagnes de Neige & ſur les Lacs glacés dont la Pointe Septentrionale de l'Amérique eſt remplie. Mais la Côte abonde en poiſſon, & la pêche de la Morue qui s'y fait preſque toute l'année depuis le Printems juſqu'en Octobre, y donne un revenu très conſidérable. Cette pêche ſe fait le long des Côtes, ſur tout au grand Banc, qui n'eſt ni un écueil ni un ſable mouvant, mais un terrein ferme mêlé de ſable & de gravier qui a plus de 300 milles Angloiſes du Nord au Sud & de 75 de large en quelques endroits. Il n'eſt éloigné que de 20 lieues du Cap Race, & il eſt toujours couvert de 20 à 25 braſſes d'eau quand la Mer eſt haute, de ſorte que les plus gros Vaiſſeaux peuvent s'y hazarder, à un ſeul endroit près où ils périſſent. C'eſt là que ſe pêche la Morue verte ou blanche, qui y eſt en ſi grande abondance qu'on ne fait que jetter la ligne & retirer le poiſſon qui s'y eſt pris. Il n'eſt pas ſans exemple qu'un ſeul homme avec une ſeule ligne en pêche cent dans une heure. Auſſi quoique preſque toutes les Nations de l'Europe y envoyent des Vaiſſeaux, & qu'il y ait telle année où l'on y compte juſqu'à ſix ou ſept cens voiles, notre Auteur ne diſſimule pas que les Anglois y font un très grand profit, ſoit par la Troque, ou par l'échange des denrées & des marchandiſes qu'ils vendent aux habitans de Terre Neuve pour de la Morue, ſoit par leur propre pêche. „ Sans parler, „ *dit-il*, du gain que les Marchands font „ dans leur particulier à cette pêche, des „ matelots qu'elle nourrit & des Mariniers „ qu'elle entretient, & des Vaiſſeaux qu'el„ le paye, elle apporte réellement à la „ Nation, trois à quatre cens mille Li„ vres Sterling de profit par an. Car un „ Vaiſſeau de 100 tonnes tout avictuaillé „ & muni du néceſſaire pour la pêche & „ pour vingt pêcheurs, porte en Eſpagne, „ en Portugal, en Italie, une charge qui „ rend juſqu'à 3000 Livres Sterling & don„ ne au moins 2000 Livres de net produit „ au propriétaire. Ainſi ce Commerce en„ richit le public en enrichiſſant les parti„ culiers. "

Nous ne ſaurions ſuivre Mr. *Oldmixon* dans l'hiſtoire qu'il fait des divers Gouverneurs que la Couronne a de tems en tems envoyés à Terre Neuve. Nous nous contentons de remarquer, qu'aujourd'hui, ſi l'on eſt en guerre, c'eſt le Chef d'Eſcadre envoyé pour protéger le Commerce de cette Ile qui en eſt le Gouverneur, au lieu que ſi l'on eſt en paix, c'eſt le Capitaine ou Patron du premier Vaiſſeau qui y arrive pour la pêche, fut ce même d'une Barque de 30 à 40 tonnes, qui a les honneurs du

Gouvernement juſqu'à ſon retour. La Politique n'eſt pas mauvaiſe. Elle produit une émulation dont le public profite toujours.

II. De Terre Neuve l'Hiſtorien des Colonies Angloiſes en Amérique, paſſe dans le Continent & trouve d'abord la *Nouvelle Ecoſſe.* Elle eſt ſituée entre le 43 & le 51 Degré de Latitude Septentrionale. Ses bornes ſont au Nord l'Ile Breton, à l'Eſt la Rivière de St. Laurent, le Canada à l'Occident, la Nouvelle Angleterre au Midi, & elle a près de 200 lieues de Côtes. Les François qui la nomment Acadie, en diſputent la première poſſeſſion aux Anglois qui ſe l'attribuent avec beaucoup de vraiſemblance comme une ſuite de la découverte de Cabot. Cè qu'il y a de certain, c'eſt que les François en poſſédoient la plus conſidérable partie avant le Traité d'Utrecht. Ils y étoient maitres de Port Royal un des plus beaux Ports de l'Amérique, & ils y avoient deux ou trois autres Colonies fondées par Champlain en 1603. „ Sous le règne de Charles „ IX Roi de France, *dit Mr. Oldmixon*, „ l'Amiral de Coligny avoit formé le deſ„ ſein d'établir les Proteſtans dans le Nord „ de l'Amérique & de s'y tranſporter lui „ même. On avoit fait de grands prépa„ ratifs pour l'y recevoir. Quantité de per„ ſonnes dévouées à ce Seigneur devoient „ l'y ſuivre. Mais la perfide paix que la „ Cour leur accorda, leur fit perdre de vue „ ce deſſein pour quelque tems, & l'horri„ ble maſſacre dont elle fut ſuivie, diſperſa

„ de tous cotés tant ceux du dedans que „ ceux du dehors du Royaume. Ainſi, *ajoute l'Auteur*, les Puritains Anglois n'ont „ pas été les premiers Chrétiens de l'Europe qui ont été obligés de s'enfuir au „ déſert pour ſe dérober à la barbarie des „ Prélats perſécuteurs. " Bientot après les établiſſemens de Champlain les Anglois chaſſèrent les François de l'Acadie. Le Chevalier William Alexander Ecoſſois, Sécretaire de Jaques I, & depuis créé Comte de Sterling, lui donna le nom de Nouvelle Ecoſſe. Enſuite la Paix de Breda la rendit à la Couronne de France. Mais en 1690 le Chevalier Phips chaſſa de nouveau les François, qui s'en étant reſaiſis, furent encore dépoſſédés en 1710 par le Colonel Nicholſon, & finalement cette Province eſt demeurée à la Couronne de la Grande Bretagne avec toutes ſes dépendances en vertu du Traité d'Utrecht.

En changeant de nom, la Capitale de la Nouvelle Ecoſſe n'a pas changé d'état. Les Anglois lui ont donné le Nom d'Annapolis Royal. C'eſt une petite Ville, mais dont le vaſte & excellent ancrage pourroit, dit on, contenir juſqu'à mille voiles. Canſeaux eſt une autre petite Place à la Pointe Septentrionale du Païs, & très utile pour la pêche. Toute la Nouvelle Ecoſſe eſt aſſez fertile, en Bleds, Légumes & Beſtiaux. Elle fournit des Matures, des Pelleteries, & ſurtout beaucoup de Morue ſéche. C'eſt un bonheur, à ce que prétend notre Hiſtorien, que les François n'en ayent pas mieux connu le mérite. Sans cela le Miniſtère Anglois ſi franciſé comme il parle, & les faciles pacificateurs d'Utrecht, l'auroient peut-être bien encore cédée à leurs inſtances, avec l'Ile du Cap Breton, & le droit de pêcher la Morue ſur le Banc de Terre Neuve. „ Par le moyen de cette Ile, *dit-il*, „ les François font leur pêche en toute ſureté & peuvent troubler celle des Anglois quand ils veulent; au lieu que ſi „ nous en étions les maitres, nous pourrions non ſeulement les incommoder à „ cet égard, mais même ruïner leurs établiſſemens en terre ferme; car l'Ile du „ Cap Breton eſt la Clé de la Baye de St. „ Laurent. Elle eſt ſituée de manière qu'on „ pourroit aiſément s'en ſervir pour empêcher toute communication entre Quebec „ & les lieux où ſe fait la pêche, & même entre le Canada & l'Europe. Rien ne „ feroit plus facile que de le faire voir, „ mais à quoi cela ſerviroit il, puiſque „ l'Ile du Cap Breton eſt perdue pour „ nous. ”

III. La *Nouvelle Angleterre* eſt au Midi de la Nouvelle Ecoſſe ſur la Côte de la même Mer. Quoique Amadas, Barlow & Drake paſſent pour être les premiers qui en prirent poſſeſſion au nom de la Reine Elizabeth en 1584 & 1586, on ne trouve rien de ſatiſfaiſant ſur les découvertes & les conquêtes de la Nation dans ce Païs là juſques au commencement du dixſeptième ſiécle, que le Capitaine Goſnold y fit quelques établiſſemens en 1602. La Reine Elizabeth lui avoit donné le nom de Virginie Septentrionale, mais Charles I lui donna celui qu'elle porte encore à préſent. Mr. *Oldmixon* entre dans un détail très circonſtancié de l'Hiſtoire Civile & Eccléſiaſtique du Païs. On y voit qu'une Compagnie de 120 perſonnes partie de Plymouth le 6 Septembre 16,1 mouilla au Cap Codd le 11 Novembre de la même année; que les Aſſociés ſe partagèrent en 19 familles après s'être choiſi Mr. Jean Carver pour Chef ou Gouverneur, & ſoumis à des Loix très ſages auxquelles ils ſouſcrivirent d'un commun accord; qu'ils donnèrent le nom de Nouveau Plymouth à l'endroit où ils ſe fixèrent, & d'où ils s'étendirent enſuite de tout coté; que leur nombre s'accrut inceſſamment par l'arrivée de quantité de leurs Compatriotes; qu'en 1630 ils bâtirent la Ville de Charles-Town & enſuite celle de Boſton aujourd'hui Capitale de toute la Nouvelle Angleterre, & qu'ils firent encore ſans difficulté pluſieurs autres établiſſemens, où l'on comptoit en 1637 trois mille Chefs de familles diviſés en quatre Colonies principales. Mais cette même année les François du Canada leur ſuſcitèrent une guerre, qu'on appella la guerre des Pequots parce qu'ils eurent à la ſoutenir contre des Indiens ainſi nommés, & qu'ils ne purent ſoumettre au joug Anglois qu'au bout de 3 ou 4 ans. En 1641 les brouilleries de Charles I avec ſon Parlement, & les perſécutions que les Puritains eurent à eſſuyer, en déterminèrent un très grand nombre à ſe tranſplanter dans la Nouvelle Angleterre. Il y en vint environ mille Familles, dans leſquelles notre Auteur compte 77 Miniſtres, avec une vingtaine de Candidats au St. Miniſtère, & il aſſure qu'à la fin de cette même année ou de la ſuivante, les Anglois au nombre de 24 à 25000 avoient déjà dans le Païs cinquante Villes ou Bourgs ou Villages, 40 Egliſes & une Académie ou Univerſité à Newtown qu'ils appellèrent enſuite Cambridge. En 1646 Mr. Jean Eliot connu en Amérique & en Europe ſous le titre glorieux d'Apôtre des Indes, commença ſes travaux pour la propagation de la Foi, avec un ſuccès admirable parmi les Indiens, dont il avoit ſi bien appris la Langue que dès l'an 1644 il avoit été en état de faire imprimer à Cambridge une Traduction de la Bible dans cet Idiome. Le Ciel bénit cette Miſſion d'une manière admirable. Mr. Eliot & ſes Compagnons d'œuvre convertirent près du quart des Nations Indiennes qui étoient dans le voiſinage de la Nouvelle Angleterre. Dès l'an 1670 on comptoit déjà cinq mille Néophytes dans le ſein de ces Nations, plus de trente Egliſes, vingt & quatre Paſteurs Indiens; & qui ſait quels progrès le Chriſtianiſme auroit fait encore, ſi les Chrétiens ne s'étoient pas diviſés entr'eux d'une manière ſcandaleuſe, pour ne rien dire des cruautés qu'ils commirent contre de prétendus ſorciers ſous le gouvernement du Chevalier Phips en 1692 & 1693. Mais ce ſont des détails où ils ne nous eſt pas poſſible de ſuivre plus longtems Mr. *Oldmixon.* Nous ſortirions du Plan que nous nous ſommes fait, & nous nous jetterions dans une longueur exceſſive.

Pour revenir donc à ce qui concerne le Païs même dont nous parlons, nous croyons devoir remarquer qu'on ſe trompe communément ſur l'étendue qu'on lui aſſigne. Les uns la reſſerrent trop, les autres ne la reſſerrent pas aſſez. Notre Auteur place la Nouvelle Angleterre entre le 41 & le 45 Degré de Latitude Septentrionale, & lui donne ſur cent lieues de longueur environ ſeize lieues de largeur. Elle eſt au milieu de la Zone Tempérée, cependant il y fait plus froid qu'en Angleterre, mais l'air y eſt fort ſain, & le terroir y eſt à tout prendre très fertile. Cinq grandes Rivières & quantité d'autres moins conſidérables arroſent le Païs & y favoriſent le Commerce. Auſſi eſt il plein de Bourgs & de Villes dont quelques-unes ne le cèdent guère aux plus belles Villes de la Grande Bretagne. Telles ſont Charles-Town, Cambridge, Reading, Plymouth & ſurtout Boſton placée dans une Preſqu'ile qui a environ quatre milles de tour, & à la pointe d'une Baye ſpacieuſe où l'on entre à la vérité par un paſſage aſſez étroit au milieu de quelques Iles, mais qui forme un Havre où cinq cens Vaiſſeaux peuvent être en toute ſureté. Rien au monde de plus riant que la ſituation de cette Capitale. Ses rues ſont d'une beauté admirable & ſes batimens magnifiques. On y compte quatre à cinq mille maiſons, & parmi divers édifices publics dix belles Egliſes, & cinq grandes Imprimeries où la preſſe roule continuellement, ſoit pour le Païs même, ſoit pour toute l'Amérique Angloiſe, car ailleurs on n'y trouve pas même de Libraire, ſi ce n'eſt dans la Nouvelle Yorck où il s'en eſt établi un. Boſton contient actuellement vingt & quatre mille habitans au moins, & le Commerce y eſt ſi conſidérable, qu'on aſſure qu'il part de ſon Port près de 600 Vaiſſeaux toutes les années, ſoit pour l'Europe, ſoit pour les autres Colonies Angloiſes. Les autres Villes ne ſont pas moins peüplées à proportion. Ce n'eſt pas exagérer ſelon les calculs de Mr. *Oldmixon* que de donner autour de deux cens mille habitans à la Nouvelle Angleterre; à comprendre ſous ce nom les deux Colonies de Connecticut & de Rhode Iſland, qui dans la vérité ſont indépendantes de la grande Colonie, quoique les Etrangers les regardent ordinairement comme ne faiſant enſemble qu'un même corps. Il eſt pourtant vrai que le Gouverneur de la Colonie des Maſſachuſets nommé par la Cour n'a ſous ſa Juriſdiction, que cette Colonie même avec celles de Plymouth & de Hampſhire, & que celles de Connecticut & de Rhode Iſland ſe donnent à elles mêmes leurs Gouverneurs. Le Commerce des unes & des autres eſt à peu près le même. Les Anglois en tirent pour eux des Pelleteries & des Fourrures de Caſtors, d'Orignaux, de Loutres, de Martres &c. d'excellent Bois pour la Marine, du Goudron, de la Poix, du Chanvre, du Lin, de la Morue ſéche ; mais le principal eſt que la Nouvelle Angleterre fournit de Farine & de toutes ſortes de proviſions les Iles Angloiſes du grand Golphe de l'Amérique, d'où elle rapporte en échange du Sucre, du Tabac, du Coton, du Gingembre & de toutes les autres denrées & marchandiſes que ces Iles fourniſſent.

IV. La *Nouvelle Yorck*, autrefois connue ſous le nom de Nouveaux Païs-Bas, que les Hollandois qui en étoient maitres lui avoient donné, eſt ſituée entre les Rivières de Hudſon & de Connecticut. Elle a au Nord la Longue-Ile, autrefois l'Ile de Naſſau, à l'Eſt la Nouvelle Angleterre, à l'Oueſt & au Sud la Nouvelle Jerſey. On peut lui donner 120 mille de longueur. Robert Carre y ſurprit les Hollandois en 1664, & l'année d'après Charles II en accorda la propriété au Duc d'Yorck ſon frère qui depuis a été Roi ſous le nom de Jaques II. La Capitale que les Hollandois appelloient Nouvelle Amſterdam, prit le nom de Nouvelle Yorck, & continua d'être la première Ville du Païs. Il y a aujourd'hui près de 1100 maiſons bâties de briques, & environ 7000 ames. On prétend que les maiſons en ſont ſi belles qu'il n'y en a pas une qui vaille le moins de cent piéces. La grande Egliſe eſt magnifique. Quantité de Familles Hollandoiſes y ont conſervé leurs établiſſemens. Il y eſt venu auſſi beaucoup de François, & ſurtout trois mille Palatins. En général on peut compter qu'il y a au delà de 50000 ames, dont les Anglois font de beaucoup la plus grande partie; pour les Indiens, on y trouveroit à peine mille hommes de cette Nation. Le Commerce de la Nouvelle Yorck eſt à peu près le même que celui de la Nouvelle Angleterre. On y trouve des Chevaux, des Porcs, des Bœufs, de l'Huile, du Bled, & quantité de proviſions que l'on tranſporte dans les Iles. A la Capitale il faut ajouter Kingſton & Albany. Cette dernière qu'on appelloit autrefois le Fort d'Orange, eſt à 140 milles d'Yorck vers le Canada. Il y a près de 300 Familles, pour la pluſpart Hollandoiſes d'origine.

V. La *Nouvelle Jerſey* fut découverte par les Suédois, qui s'y établirent ſous le règne de Chriſtine, & pluſieurs Hollandois avec eux, juſqu'à ce que les Anglois s'en emparèrent & que Charles II la donna au Duc d'Yorck avec la Nouvelle Angleterre. Ce Prince en céda la propriété à Milord Berkley, & au Chevalier George Carteret, dont l'illuſtre Famille originaire de l'Ile de Jerſey, donna à la Colonie le nom qu'elle porte encore. Ses bornes ſont au Sud-Eſt l'Océan, à l'Oueſt la Rivière de Delaware qui la ſépare de la Penſylvanie, la Rivière de Hudſon à l'Eſt, & au Nord la terre ferme. Elle peut avoir 120 milles de longueur, mais la largeur en eſt très inégale. On la diviſe en Orientale & Occidentale. Cette dernière échut à Milord Berkley, & l'autre au Chevalier Carteret. Le climat en eſt plus tempéré que celui de la Nouvelle Yorck & de la Nouvelle Angleterre. Le terroir en eſt fertile. On y trouve de jolies Villes, comme Shrewſbury, Berghen, Elizabeth-Town, Piſcataway, &c. & l'on y compte plus de 16000 ames parmi leſquelles il y a à peine deux cens Indiens. Malgré tout cela le Commerce n'a point la même vigueur dans cette Province que dans celles dont on a parlé précédemment. Peut-être que les Ecoſſois qui fournirent aux premiers établiſſemens ne furent pas aſſez actifs ou aſſez appuyés. Les Quakers qui s'en mêlèrent auſſi, n'étoient pas auſſi habiles que ceux de leurs deſcendans qui ont fondé des Colonies dans le voiſinage. Quoi qu'il en ſoit le Trafic de la Nouvelle Jerſey eſt peu de choſe. On a même démembré de cette Province la Longue-Ile, qui n'a recommencé à fleurir que depuis qu'on l'a annexée à la Nouvelle Yorck.

VI. La *Penſylvanie* eſt tout autrement riche. Elle étoit originairement bornée à l'Eſt par la Rivière & par la Baye de Delaware, au Nord par la Nouvelle Jerſey Occidentale, ou même par la Nouvelle Yorck, car elle s'étend juſques là, à l'Oueſt par la Rivière de Saſquahanough qui la ſépare de diverſes Nations Indiennes, & au Sud par la Province de Maryland. C'eſt là le Païs que Charles II donna en propriété le 4 Mars 1680 au Chevalier Guillaume Penn, ce fameux Chef des Quakers d'Angleterre qui a tant fait parler de lui ſous le règne de Jaques II & au commencement de l'heureux règne de Guillaume III. Il ne comprenoit d'abord quand il lui donna ſon nom que les Cantons aujourd'hui connus ſous les noms de Comté de Buckingham, de Philadelphie, & de Cheſter; mais dans la ſuite Penn acquit toute cette étendue de terre où ſont à préſent les Comtés de Newcaſtle, de Kent & de Suſſex au Sud des trois autres, & qui faiſoient partie de la Nouvelle Yorck. Le tout fait à préſent une étendue de Païs qui a près de 330 milles de longueur ſur 200 de large. Il eſt dans la même Latitude que Naples & Montpellier, mais il s'en faut bien que le climat n'y ſoit auſſi tempéré que celui de ces deux Villes, quoique d'ailleurs le terroir y ſoit très fertile. Il y fait quelquefois un froid ſi apre & ſi vif, qu'en 1730 la Rivière de Delaware fut preſque entièrement gelée, & que la glace n'y avoit pas moins de 15 pouces d'épaiſſeur. On doit cependant convenir que l'air eſt généralement doux & ſain en Penſylvanie & qu'il eſt rare que le froid y ſoit ſi violent. Ce qui l'y porte, ce ſont les Vents qui ſoufflent du Nord-Oueſt après avoir paſſé ſur les Lacs & ſur les Montagnes du Canada. Le Chevalier Guillaume Penn arriva en

1681

1681 dans ſes nouveaux Etats, en prit le Gouvernement, fonda Philadelphie Capitale de ſa Colonie, & ne retourna en Angleterre qu'au bout de deux ans, après avoir déjà vu un ſuccès étonnant de ſon entrepriſe. La Penſylvanie comptoit déjà plus de ſix mille ames en 1684, mais aujourd hui c'eſt bien autre choſe. Mr. *Oldmixon* croit qu'il y a près de 90000 Anglois, & environ 10 à 15000 tant Suédois, que Hollandois, François, Palatins & Nègres. La Capitale ſeule, cette Ville ſi belle & ſi admirablement ſituée, contient plus de 12000 habitans, & cela ſeul dit aſſez que le Païs très abondant & fertile doit avoir un Commerce fort étendu. Auſſi eſt il vrai que les habitans de la Penſylvanie, portent les productions de leur Colonie dans toutes les Iles de l'Amérique Angloiſe, & fourniſſent l'Angleterre de tout ce qu'on peut y envoyer des autres Colonies du Continent & même au delà. Le Chevalier Penn mourut en 1718, laiſſant ſes droits & ſes terres à ſon Fils qui en 1732 ſe tranſporta en Penſylvanie où on le reçut avec toutes les marques d'honneur qu'il fut poſſible d'imaginer.

VII. Le *Maryland* a fait partie de la Virginie juſqu'à l'an 1631 que Charles I en donna la propriété à George Calvert Lord Baltimore. Elle n'en fut pourtant démembrée que l'année ſuivante par une Chartre du 20 Juin en faveur de Cecile fils de George Calvert qui étoit décédé, & ce fut le Roi lui même qui en érigeant ce Païs en

Province lui donna le nom de Maryland ou Païs de Marie, en l'honneur de la Reine ſon épouſe Henriette Marie de France fille de Henri le Grand. Cette Colonie eſt entre le 37 & le 40 Degré de Latitude Septentrionale, ayant au Nord la Penſylvanie, au Sud la Virginie, à l'Eſt la Baye de Delaware & l'Océan, & à l'Oueſt ſont les Indiens. Les Lords Baltimore en ſont encore aujourd'hui les propriétaires, & la Colonie a extrémement proſpéré depuis qu'ils en ont pris poſſeſſion. Ce fut en 1633 que le Lord Cecile y envoya Léonard Calvert ſon frère avec deux cens perſonnes, mais à la fin du ſiécle il y avoit déjà plus de 15000 habitans, qui chargeoient près de cent Vaiſſeaux tous les ans pour l'Angleterre & pour les Iles. Aujourd'hui on y compte près de 30000 ames, entre leſquelles il n'y a pas trois mille Indiens. L'air y eſt bon. Le Païs eſt fertile. Le Commerce y eſt le même qu'à la Virginie; c'eſt le Tabac qui en fait le principal objet. Toute la Colonie eſt partagée en dix Comtés, cinq à l'Eſt, cinq à l'Oueſt du Golphe de Cheſeapeak. On y trouve entr'autres petites Villes Annapolis, & Oxford à préſent nommée Williamſtad.

VIII. La *Virginie* proprement ainſi appellée fut découverte par le fameux Walter Raleigh en 1584. Il lui donna le nom qu'elle porte à l'honneur de la Reine Elizabeth, ou pluſtot ce fut Elizabeth elle même qui le lui donna. Sa ſituation eſt entre le Maryland au Nord, la Caroline au Sud, la Mer de Virginie ou du Nord à l'Orient, & à l'Occident ainſi qu'au Nord-Oueſt ces Régions immenſes qu'habitent les Sauvages & qui s'étendent à ce qu'on croit juſques à la Mer de Californie. Comme l'on a pluſieurs Deſcriptions de la Virginie, notre Auteur qui les a conférées avec les Mémoires qu'on lui a communiqués, s'étend beaucoup ſur la Géographie & ſur l'Hiſtoire de cette Province. Nous nous contenterons de dire qu'on l'a diviſée en 25 ou 31 Contrées, dans leſquelles il y a pluſieurs petites Villes où l'on voit des maiſons bâties de briques qui ne le cèdent en rien aux notres. James-Town qu'on en regarde comme la Capitale, n'a guère que 70 maiſons. L'air n'y étant pas fort ſain, les Gouverneurs ont tranſporté leur réſidence à Williamsburg qui n'étoit qu'une Plantation a 7 milles de James-Town dans les terres. Il y a à préſent un petit Fort, des batimens pour les Cours, une Académie. Avec tout cela Williamsburg n'eſt encore qu'un joli Village où l'on compte à peine 30 maiſons; mais il eſt ſitué de manière qu'il commande aux Rivières de James & d'Yorck, & à toute la navigation qui s'y fait. Tout le monde ſait que le Tabac eſt la principale richeſſe de la Virginie. On en tire outre cela de l'Indigo, du Gingembre, du Coton, des Fourrures, de très beau Chanvre, & ſurtout des Grains de toute eſpéce, dont les Campagnes ſont auſſi fertiles que les Rivières y ſont abondantes en Poiſſons de toute ſorte.

La ſeule culture du Tabac y fait ſubſiſter un nombre très conſidérable de familles & donne à la Nation de grands revenus. Auſſi n'y a-t-il guère moins de 70 mille ames dans cette Colonie.

IX. La *Caroline* fut découverte par les Eſpagnols en 1512, mais ceux ci l'ayant négligée, & les François qui s'y établirent en 1562 & 1564 ſous Charles IX, n'ayant pu s'y maintenir, Charles II Roi d'Angleterre penſa à en prendre poſſeſſion, & à protéger ceux de ſes ſujets que la cruauté des Indiens de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre avoit obligés de s'y refugier en 1622. On l'appelloit la Floride Françoiſe, mais Charles lui donna le nom de Caroline & en céda la propriété en 1663 à quelques Seigneurs, entre leſquels étoit le Lord Aſhley, depuis Comte de Schaftsbury & Grand Chancelier d'Angleterre, qui aidé du fameux Locke en dreſſa les Conſtitutions & les Loix, parmi leſquelles il y en a de très remarquables, ſoit à l'égard de la Religion, ſoit à l'égard du Gouvernement, témoin l'Article 80 qui eſt couché en ces termes, *La multitude des Commentaires auſſi bien que celle des Loix, étant ſujette à de grands inconvéniens, toute ſorte de Commentaires ou d'Explications des Loix fondamentales de la Caroline eſt entièrement défendue*; témoin encore l'Article 96 qui ſtatue entr'autres choſes, que *ſept perſonnes d'accord dans leurs ſentimens en matière de Religion ſuffiront pour former une Congrégation ou une Egliſe à laquelle ils ſeront* *tenus de donner un Nom pour la diſtinguer des autres.* La Caroline eſt ſituée entre les 31 & 36 Degrés de Latitude Septentrionale. Le climat en eſt admirable & répond à celui de la Terre de Canaan. Elle a au Weſt & au Sud la Floride, au Nord la Virginie & à l'Eſt la Mer du Nord. Il n'y a point de Païs plus fertile, il n'y en a point de plus commodément placé pour la navigation à cauſe du grand nombre de Rivières qui l'arroſent de proche en proche. Charles-Town qui en eſt la Capitale & le ſeul Port Franc du Païs, eſt une des plus propres & des plus jolies Villes de l'Amérique. On y trouve de beaux édifices, une Bibliothéque publique & plus de 3000 ames. Toute la Colonie en contient au delà de 12000, & n'aura jamais rien à craindre ſelon notre Auteur ni de la part des François établis dans le miſérable Païs du Miſſiſſipi, ni d'aucun autre coté, pourvu qu'on la protège, comme on le peut aiſément. La Cour en racheta la propriété en 1728 à l'exception d'un huitième que Milord Carteret s'eſt conſervé à lui & à ſes héritiers après lui. C'eſt dans ces derniers temps que le Colonel Purry Neuchatelois s'établit avec pluſieurs familles de Suiſſe ſur la Rivière de Savanah & y fonda la Ville de Purrysburgh. Elle eſt aſſez bien bâtie, & contient près de cent maiſons. Comme on trouve dans la Caroline quantité de Meuriers blancs, on a eſſayé d'y nourrir des Vers à ſoie, ce qui a très bien réuſſi. Les autres marchandiſes qui y entretiennent le Négoce, ſont outre les Denrées les Grains de toute eſpéce & d'excellens Vins, des Pelleteries, du Coton, de l'Indigo, du Tabac. On y apporte d'Angleterre les marchandiſes qui y manquent & qu'on y échange contre ces productions naturelles. Du reſte la Colonie a auſſi ſes Vaiſſeaux qui fréquentent toutes les Colonies de la Côte, & les Iles Antilles, & qui viennent juſques dans Londres. On compte que par communes années, il vient plus de vingt Vaiſſeaux de la Caroline dans la Tamiſe, qu'il en part de Charles-Town plus de ſoixante pour divers endroits de l'Afrique & de l'Amérique, & que l'on y en charge plus de 200 de toutes ſortes de Denrées, ſurtout de Ris dont la Grande Bretagne reçoit par an pour au delà de quatrevingts mille Livres. Outre cela les habitans de cette Colonie trafiquent beaucoup avec les Apalachites, Peuples Indiens qui habitent aux extrémités de la Floride vers les Monts Apalaches, & qui leur fourniſſent par voie d'échange les plus précieuſes Fourrures, quelques Gommes aromatiques, & d'autres marchandiſes encore.

X. Au Sud de la Rivière de Savanah, ſur laquelle eſt Purryſburgh, eſt la *Georgie*. Cette nouvelle Colonie, ainſi nommée à l'honneur du préſent Roi de la Grande Bretagne qui l'érigea en Province en 1732, s'étend le long de la Côte en droite ligne par delà 70 milles depuis la Caroline juſqu'à la Rivière d'Alatamaha qui la ſépare de la Floride Eſpagnole, & dans les terres juſqu'aux Monts Apalaches qui ſont bien à 300 milles de la Mer. Les ſoins du Général Oglethorpe, & les contributions généreuſes de pluſieurs particuliers y ont déjà fait des établiſſemens aſſez conſidérables. Outre la Ville de Savanah que ce Général fonda ſur la Rivière de même nom dès le mois de Février 1733, & qui avoit déjà près de 140 maiſons en 1740; environ cent cinquante Ecoſſois s'établirent en 1735 à douze milles de la Mer ſur la Rivière d'Alatamaha, donnèrent à leur Colonie le nom de Darien, & y bâtirent un petit Fort qu'ils appellèrent Frederica & qui en Avril 1736 étoit déjà achevé. A peu près dans le même tems une Peuplade de Saltzbourgeois ſe fixa au deſſus de Savanah dans un lieu qu'ils nommèrent le Nouvel Eben Ezer par oppoſition à l'endroit où ils avoient d'abord planté leurs habitations, & auquel ils laiſſèrent le nom de Vieux Eben Ezer. D'autres commencèrent la Ville d'Auguſta au deſſus du Nouvel Eben Ezer; & ſans doute la Colonie naiſſante ſe ſeroit étendue bien d'avantage, ſi le Général Oglethorpe avoit eu autant de ſuccès dans ſon expédition contre le Fort de St. Auguſtin la principale Place de la Floride, qu'on aſſure que le fameux Whitfield en a dans la Miſſion qu'il a entrepriſe de ces cotés là. Quoi qu'il en ſoit, on peut véritablement conſidérer la Georgie comme le rempart de la Caroline. Il n'y a de Charles-Town à Savanah

vanah en ligne directe que vingt à vingt-cinq lieues, & de la même Ville à St. Auguſtin que cinquante. La Nation ne ſauroit faire trop d'efforts pour pouſſer ſes établiſſemens dans une Colonie, qui eſt pour ainſi dire à la porte du Mexique, & d'où il lui ſeroit ſi facile de brider les Miſſiſſipiens. D'ailleurs la Georgie eſt en état de fournir de ſon cru les mêmes richeſſes que la Caroline. Quelques Vaudois y ont déjà nourri des Vers à ſoie, & avec tant de ſuccès, que la ſoie qu'ils ont filée, a été jugée à Londres par les experts ſupérieure en beauté même à celle que l'Italie fournit.

XI. Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot ſur la Colonie de la *Baye de Hudſon* qui eſt la partie la plus Septentrionale de l'Amérique Angloiſe. Le Capitaine Martin Frobiſcher qui cherchoit un paſſage par le Nord-Oueſt pour aller à la Chine en 1576, fut le premier qui découvrit la Terre de Labrador, où il eſſaya en vain de former quelque établiſſement. Six ans après, ſavoir en 1585, il pouſſa plus avant, mais revint de même ſans ſuccès. En 1607, 1608, 1610, & 1611, Hudſon pénétra juſqu'au 80 Degré & même cent lieues au delà, mais il périt dans ce dernier voyage, en laiſſant ſon nom au Détroit & à la Baye qui le portent. La même année 1611 le Chevalier Thomas Button pouſſa encore plus loin que Hudſon vers le Sud-Oueſt, découvrit le Nouveau Païs de Galles, donna ſon nom à la Baye de Button, paſſa l'hyver dans un

Port qu'il appella Nelſon, & revint à l'Ile de Dig. Ce ne fut qu'en 1667 que deux François qui avoient été en Canada, conduiſirent un Vaiſſeau Anglois juſqu'au fond de la Baye de Hudſon. Une Compagnie érigée en 1670 par Charles II y établit avec bien de la peine quelque Commerce de Pelleteries en cinq endroits diférens, ſavoir ſur la Rivière d'Albanie, dans l'Ile de Hayes, ſur la Rivière Robert ainſi appellée du nom du Prince Robert le Chef des Intéreſſés à la nouvelle Colonie, au Port Nelſon & au Nouveau Severn. Mais en 1686 les François craignant pour leur Négoce de Canada chaſſèrent les Anglois de la Baye, où malgré des efforts continuels & tantot heureux tantot malheureux, ils ne ſont pleinement rentrés qu'à la Paix d'Utrecht. Il faut que les profits de ce Commerce ſoient conſidérables, puiſque ni les périls incroyables de la navigation dans cette Baye ni le froid & la ſtérilité extrèmes de ce mauvais Païs n'ont pas rebuté la Nation d'y tenter & d'y affermir ſes établiſſemens. Mr. *Oldmixon* avoue pourtant que la Compagnie étoit fort déchue il y a quelque tems, par la décadence du Commerce des Poils de Caſtor; mais comme il n'a pu parvenir à avoir des Mémoires ſûrs touchant ſon état préſent, il s'arrête aux Articles 10 & 11 du Traité d'Utrecht.

ARTICLE II.

LA SAINTE BIBLE, ou le Vieux & le Nouveau Teſtament; *avec un Commentaire Littéral compoſé de Notes Choiſies & tirées de divers Auteurs Anglois.* To. I. contenant le Prémier Livre de *Moïſe*, ou la GENESE. A la *Haye* chez *Pierre Paupie.* 1742. *Avec Privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Weſt-Friſe.* To. II. Prémière Partie, contenant le Second Livre de *Moïſe*, ou L'EXODE. 1743. C'eſt un *in quarto*, dont le I. To. contient 416 pp. & 158 pour le *Diſcours Préliminaire*, & la *Préface*; & le II. 386, & 24 pour l'*Avertiſſement* & les *Préfaces*.

QUoique cet Ouvrage n'ait pas été imprimé en *Angleterre*, il n'en eſt pas moins du reſſort de ce Journal. La Traduction des Livres Anglois fait néceſſairement partie de l'Hiſtoire Littéraire de la Grande-Bretagne; puis que ce n'eſt autre choſe que les Penſées des Savans de cette Nation, exprimées dans une autre langue. D'ailleurs, comme on ne traduit que les Livres dont on fait cas, il eſt vrai de dire dans ce ſens qu'une Traduction fait toujours honneur à ſon Original: or tout ce qui tourne à l'avantage des Auteurs Anglois, ne paſſera jamais pour étranger à cette Bibliothéque. Ajoutez à cela qu'il y a un grand nombre de Livres en Angleterre, anterieurs à la datte du commencement de ce Journal, & dont par cela même on n'a point eu occaſion de parler: quand donc on vient à les traduire dans une autre langue, ce n'eſt pas nous écarter de nôtre plan que d'en rendre compte dans un Ouvrage où l'on ſe propoſe de faire connoitre les bons Livres Anglois. Mais outre ces raiſons générales, il y en a qui regardent ce *Commentaire* en particulier. A en juger par le plan de l'Auteur, il doit paſſer pour un Ouvrage purement Anglois, dont les divers morceaux répandus dans les Livres de grand nombre d'Auteurs de cette Nation, ſe trouvent ici réünis pour la prémière fois. Il ne veut puiſer que dans ces ſources, pour en faire une Compilation, qui, ayant toutes les graces de la nouveauté, mérite par conſéquent bien d'occuper ici un Article.

Entre les Auteurs, dont on fait uſage, *Patrick* tient le prémier rang. On le traduit preſque entièrement, ſans s'aſtreindre pourtant à emprunter de lui ce qui a été mieux exprimé par d'autres, ou à le ſuivre ſcrupuleuſement dans l'expoſition des réveries creuſes des Rabbins, ou à rendre en François juſqu'aux fautes qui lui ſont échappées. Viennent enſuite *Willet*; *Ainsworth*;

worth; la *Bible Angloiſe* avec les Notes de divers Théologiens que le Parlement chargea de cet Ouvrage en 1640; *Polus*; *Kidder*; *Henry*; *Parker*; *Wels*; *Pyle*; *Wall*; *Stackhouſe* dans ſa Nouvelle Hiſtoire de la Bible; *Pocock*; *Hammond*; & *Lowth.* On a auſſi mis à profit les Remarques Critiques de divers Ecrivains Modernes, tels que ſont *Uſſerius*, *Prideaux*, *Newton*, *Shuckford*, *Bedford*, *Selden*, *Spencer*, *Mede*, *Dougtée*, *Whitby*, *Waterland*, les Lectures de *Boyle*, *Lewis*, *Delany*, *Chandler*, *Sherlock*, & l'*Hiſtoire Univerſelle.* Dans le Second Volume l'on s'eſt ſervi de divers Auteurs, dont il n'eſt fait aucune mention dans le Prémier. Les principaux ſont l'Ouvrage du Dr. *Arbuthnot* ſur les Monnoyes, les Poids & les Meſures des Anciens; & celui de *Cartwright.*

Quelque vaſte que ſoit le champ dans lequel nôtre ſavant Auteur ſe propoſe de glaner, il me ſemble qu'il auroit dû lui donner encore plus d'étendue. En s'aſtreignant à puiſer principalement dans les Ecrivains Anglois, il devoit ſe conſerver la liberté de faire uſage de ce qu'il trouveroit de bon chez les Etrangers. Quoique le bon ſens & la ſaine Critique régnent en Angleterre autant & plus que dans aucun endroit du Monde, les autres Nations ont auſſi leurs Savans, qui ont répandu beaucoup de jour ſur nos Ecrits Sacrés. Pourquoi donc ſe faire une Loi de ne point mettre à profit leurs découvertes? Si tous les

Critiques Anglois ont mal-entendu un Paſſage; & qu'un Etranger en ait donné le vrai ſens, laiſſera-t-on le Lecteur de ce Commentaire dans l'erreur, parce qu'on s'eſt trompé en Angleterre? Cela ne ſeroit pas raiſonnable. Je voudrois donc qu'on conſultât les Critiques de toutes les Nations; & qu'on ne ſe fît aucune peine de les aſſocier aux Anglois, quand il eſt viſible qu'ils ont mieux réüſſi qu'eux. Il ſemble que nôtre judicieux Compilateur ait ſenti la néceſſité d'altérer un peu ſon plan à cet égard. On voit, du moins, au bas des pages du Second Volume les noms de divers Auteurs étrangers à la Grande-Bretagne. Peut-être s'affranchira-t-il dans la ſuite entièrement du joug qu'il s'eſt impoſé; c'eſt à quoi nous ne ſaurions aſſez l'exhorter. Il n'eſt pas apparent que cela augmente beaucoup ſon travail; puis qu'on s'apperçoit ſans peine qu'il ne laiſſe pas de conſulter ces Commentateurs & ces Critiques qu'il ne nomme point. Il eſt obligé de le faire, tant pour remonter aux ſources où puiſent ſouvent les Ecrivains Anglois, & vérifier leurs Citations; que pour ſe procurer à lui même de plus amples éclairciſſemens: qu'eſt-ce donc qu'il lui en couteroit de faire uſage de leurs penſées, en les nommant, lorſqu'elles ſont différentes de celles des Auteurs qu'il ſuit? Nous aurons, peut-être, occaſion de faire voir, dans la ſuite de cet Extrait, par quelques exemples, la néceſſité de cette méthode; mais avant que d'en venir là, il eſt à propos de faire connoitre plus particulièrement la nature de l'Ouvrage.

Il y a trois choſes principales qui méritent nôtre attention: le *Diſcours Préliminaire*, avec les autres Piéces qui en dépendent; le *Texte*, & la manière dont on la diſpoſé; enfin les *Notes*, ou le Commentaire proprement ainſi dit. L'Auteur nous apprend lui même, (*a*) que „ le *Diſcours Préliminaire* eſt compoſé de deux Piéces différentes qu'on a crû devoir réünir en un „ corps. La prémière eſt une Traduction „ de la belle Introduction que Mr. *Stackhouſe* a miſe à la tête de ſa *Nouvelle Hiſtoire de la Bible* de l'Edition de 1740 en „ deux Volumes *in folio*. On en a retranché quelques endroits qui ne pouvoient „ intéreſſer que des Lecteurs Anglois; mais „ on y a ajouté quelques morceaux tirés „ de l'*Hiſtoire des Juifs* du Dr. *Prideaux* & „ des *Antiquités Judaïques* de Mr. *Lewis* La „ ſeconde Piéce eſt la ſavante Préface, „ dont le célébre Mr. *L'Enfant* avoit enrichi l'Edition de la *Bible* de Mr. *David* „ *Martin*, faite à *Hannover* & à *Leipzig* in „ 8vo. en 1728."

Le but général de ce *Diſcours* eſt de défendre la Vérité & l'Autorité, la Perfection & l'Excellence, l'Antiquité & le Stile de l'Ecriture contre les injuſtes attaques des Incrédules; & de fixer le Nombre & indiquer le Sujet des divers Livres qui compoſent cet incom-

---

(*a*) Avert. p. 4.

incomparable Recueil. Pour cet effet, après avoir fixé le ſens du terme de *Révélation*, on en fait voir la *poſſibilité*, la *probabilité*, & la *néceſſité*. Ces principes étant poſés, l'on éxamine la Nature de l'*Inſpiration*; & l'on indique les caractères auxquels on peut connoitre qu'une perſonne eſt inſpirée, pour en faire enſuite l'application au Légiſlateur des Juifs, & à leurs Prophètes. De là, on paſſe à la manière dont le Canon des Livres du V. Teſtament fut formé par *Eſdras* ſous la direction de l'Eſprit de Dieu; & l'on montre qu'il n'a ſouffert depuis lui aucune altération conſidérable. Le Stile & la Méthode des Ecrivains Sacrés ayant eu le malheur de déplaire aux Incrédules Modernes, on fait diverſes réfléxions pour les juſtifier de tout reproche à ces deux égards. Il étoit naturel dans un Ouvrage comme celui ci de dire quelque choſe des Verſions auſſi parle-t-on de celle des LXX, de la *Syriaque*, de celle d'*Aquila*, des *Targums*, de l'*Italique* & de la *Vulgate*. Enfin, vient la *Préface* de Mr. *L'Enfant* qui traite de chacun des Livres de l'Ecriture Ste.

A la ſuite de ce *Diſcours Préliminaire*, l'on a ajouté une *Préface* ſur le *Pentateuque* en général, & ſur la *Geneſe* en particulier. L'Auteur s'y propoſe de prouver que *Moïſe* a écrit les cinq Livres qui portent ſon nom. Les principales raiſons qu'il en allégue; c'eſt que ce Chef des Iſraëlites ſe donne pour en être l'Auteur; que les Juifs ont conſtamment reconnu qu'ils étoient ſon Ouvrage; qu'il eſt impoſſible qu'on ait pû ſuppoſer un tel Livre; & qu'on n'y trouve rien qui donne lieu de croire qu'on l'ait falſifié malicieuſement depuis qu'il eſt ſorti des mains de ce Légiſlateur. Ce qu'on y dit touchant la *Geneſe* n'eſt pas fort étendu. L'on en éxamine le Sujet & le But; l'on recherche le Tems dans le quel elle a été écrite; on fait l'éloge de ſon Stile; enfin on fixe la Chronologie des principaux événemens qui y ſont rapportés. Cette *Préface* eſt tirée du Pentateuque que le ſavant Evêque *Kidder* publia en 1694; de la *Bibliothéque de la Bible* du Dr. *Parker*, qui parut en 1720; des Ouvrages de Mrs. *Jenkin*, *Prideaux*, *Wels* & *Lewis*; enfin, des Annales d'*Uſſerius*, dont on a éxactement ſuivi la Chronologie. La *Préface* particulière ſur l'*Exode* eſt écrite dans le même goût. Il auroit été à ſouhaiter que l'Auteur ſe fût attaché dans cette dernière à nous donner une idée auſſi éxacte qu'il eſt poſſible de l'état des Iſraëlites en Egypte. Les remarques générales, qu'il auroit faites ſur ce ſujet, répandroient un grand jour ſur tout ce Livre, qu'on auroit lû avec plus de fruit. Les détails, où l'on eſt obligé d'entrer ſur des matières de cette nature, ſont mieux placés dans une Préface que dans le Commentaire même, où il faut néceſſairement ſe reſſerrer. C'eſt par la même raiſon que je ſouhaiterois que, dans celles qu'on mettra à la tête des Livres ſuivans, on donnât une idée juſte de la Police & du

Gouvernement des Hébreux, de même que de leur Culte Cérémoniel, tels qu'ils furent établis par *Moïſe.* Il ſeroit même à propos que dans celles ſur les *Juges* & ſur *Samuel*, l'on prît ſoin de faire remarquer les altérations qui ſe firent dans le Gouvernement de cette Nation.

Il nous reſte à parler d'une dernière Piéce particulière au *Commentaire* ſur l'*Exode*: c'eſt la *Table des Meſures, des Monnoyes, & des Poids, qui étoient anciennement en uſage parmi les Hébreux.* Elle eſt tirée du Livre que le Dr. *Arbuthnot* a écrit ſur cette matière. Mais comme ce ſavant Médecin n'en a fait la réduction qu'aux Meſures, aux Monnoyes & aux Poids d'*Angleterre*, ſes Tables toutes ſeules n'auroient pas été d'une grande utilité hors de la Grande-Bretagne. Il étoit donc queſtion de les rendre d'un uſage plus univerſel en les réduiſant à celles de *France* & de *Hollande.* ,, Dans ,, ce qui regarde la France, *dit nôtre judi-* ,, *cieux Auteur*, (*a*) on s'en eſt rapporté ,, aux évaluations du ſavant & laborieux ,, *Dom-Calmet*... Pour ce qui regarde la ,, Hollande, on a eu le bonheur d'être aidé ,, des lumières d'un Homme des plus ver- ,, ſés dans tout ce qui appartient à la Scien- ,, ce des Nombres, & que ſes Ecrits ,, ont déja rendu célébre non ſeulement ,, dans les *Journaux Littéraires*, mais en- ,, core dans les *Mémoires* d'une des prémiè- ,, res

---

(*a*) Avert. p. 2.

„ res Sociétés Savantes de l'Europe. (*a*)Cet
„ habile homme, auſſi officieux qu'éclai-
„ ré, a revû le tout, ou plûtôt il a tout
„ fait; ainſi c'eſt à lui que le Public à l'o-
„ bligation entière de ce qu'on oſe lui pré-
„ ſenter avec confiance les *Tables* qu'on a
„ miſes à la tête de ce Volume. On y verra
„ d'un coup d'œil ce qui ne ſe trouvoit
„ nulle part réüni, quoiqu'on eût bien des
„ raiſons de le ſouhaiter. "

Ces Tables ſont en effet très commodes; & d'un fort grand uſage pour l'intelligence de l'Ecriture. La prémière nous préſente *les Meſures de Longueur*, uſitées parmi les Hébreux: ſavoir le *Doigt*, le *Palme*, l'*Empan*, la *Coudée*, la *Braſſe*, la *Canne d'Ezéchiel*, la *Perche d'Arabie* & le *Schoene*. La ſeconde contient la *réduction de ces Meſures aux Meſures de Paris*. La troiſième leur *réduction à celles de Londres*. La quatrième enfin leur *réduction à celles de Hollande*. Ces quatre Tables, occupant deux pages vis à vis l'une de l'autre, ſe voyent d'un coup d'œil, & peuvent ainſi facilement être comparées. Si, par éxemple, je veux ſavoir de combien eſt la *Coudée*, je vois d'abord qu'elle étoit chez les Hébreux de 24 *Doigts*, qui font ſix *Palmes*, ou bien deux *Empans*; réduite aux Meſures de *Paris*, elle fait un Pied de Roi, huit Pouces & cinq cens decimes:

(*a*) Voyez le Tome XXII. I. Part. de cette Bibliothèque p. 173, où le nom de ce Savant ſe trouve.

cimes: à celles de *Londres*, un Pied, neuf Pouces & 888 decimes: enfin, à celles de *Hollande*, un Pied de Rhinland, neuf Pouces & 189 decimes. Les Tables des autres eſpéces de *Meſures*, de même que celles des *Monnoyes* & des *Poids*, ſont faites de la même manière. En parcourant celles des *Monnoyes* on s'apperçoit bien-tôt qu'il y manque une choſe, ſans la quelle il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée juſte de la Valeur des Monnoyes d'Or: je veux parler de la proportion qu'il y avoit entre l'Argent & ce Métal. Mais c'eſt là un point ſur le quel il n'eſt pas poſſible de rien dire de fixe; par ce que cette proportion n'a pas toujours été la même, y ayant eu autres-fois, tout comme aujourd'hui, beaucoup de diverſité à cet égard. L'Or en effet a été, & eſt encore, une eſpéce de marchandiſe qui hauſſe & baiſſe de prix ſelon les circonſtances. Il faut donc s'en prendre à la nature du ſujet, & non à nôtre Auteur, s'il ne nous donne pas là deſſus toutes les lumières que nous déſirerions.

La Verſion Françoiſe de la Bible, dont on a fait choix, eſt celle de Mr. *David Martin*. *Elle méritoit cette préférence*, nous dit on, *par ce qu'elle eſt comme conſacrée par l'uſage public qu'on en fait dans le Service Divin des Egliſes Wallonnes.* Toute *conſacrée* que ſoit cette Verſion, elle a un grand nombre de défauts, qui en font déſirer depuis long-tems une nouvelle. Il eſt fâcheux qu'il ne s'en ſoit pas trouvé une meilleure pour ſervir de Texte à cet excellent Commentaire. Elle auroit épargné à ſon Auteur un grand nombre de Notes, deſtinées uniquement à relever les fautes du Traducteur. Mrs. les Paſteurs & Profeſſeurs de *Genéve* nous en promettent une depuis pluſieurs années. Je ne ſais ſi ce travail eſt fort avancé: il eſt, du moins, certain qu'ils n'ont pas publié leur Traduction du Nouveau Teſtament auſſi promptement qu'on ſe l'étoit imaginé. Mais c'eſt le ſort de tous les Ouvrages auxquels des Sociétés de Savans, tous indépendans les uns des autres, travaillent. Rarement paroiſſent ils auſſi tôt qu'on les ſouhaiteroit.

Comme il y a pluſieurs Editions de la Bible de Mr. *David Martin*, nôtre Auteur s'eſt déterminé pour celle *in folio*, dont il a copié fidélement le Texte, qui ſe trouve toujours au haut de la page, où ſont les Notes qui lui ſervent de Commentaire. L'unique changement qu'on s'eſt permis à cet égard, en regarde la diſpoſition. Au lieu de recommencer la ligne à chaque Verſet, on n'a laiſſé qu'autant d'*Alinea* qu'il en falloit pour répondre à la diviſion des *Chapitres* telle qu'elle eſt énoncée dans chaque Sommaire.

Perſonne n'ignore que les Paſſages Parallelles de l'Ecriture s'éclairciſſent réciproquement les uns les autres. C'eſt donc un grand avantage que d'avoir une Edition de la Bible, où ils ſoyent marqués éxactement,

ment. Mr. *Martin* en a indiqué pluſieurs, qu'on a eu ſoin de tranſcrire ici. Mais comme ils ne ſont pas toujours éxacts, & qu'il en a omis un grand nombre, on auroit, ſans doute, vû avec plaiſir que nôtre ſavant Auteur eût remédié à ces deux défauts. Il n'a cependant pas jugé à propos de le faire directement de peur d'augmenter ſon travail; mais il y a ſuppléé d'une autre manière, en faiſant uſage dans les Notes des principaux Paſſages Parallelles qui pouvoient ſervir à l'éclairciſſement du Texte; ce qui, au fond, revient à la même choſe.

A côté du Texte, on trouve toujours l'Année du Monde & celle avant Jéſus Chriſt, qui répondent aux Faits dont il y eſt fait mention. Ces Dattes contribuent beaucoup à éclaircir la partie Hiſtorique de l'Ecriture Sainte. Il n'eſt preſque pas néceſſaire de dire que la Chronologie qu'on a ſuivie pour cela, eſt celle d'*Uſſerius*. On n'a pas négligé, pour vérifier les Calculs de ce Savant, de faire uſage de ce qu'ont écrit Mrs. *Weis* & *Bedford*, ſur tout de l'Ouvrage de ce dernier.

Les *Notes* ſont la partie la plus conſidérable de l'Ouvrage: c'eſt auſſi de quoi il eſt important de rendre un compte éxact à nos Lecteurs. Je commence par les *Sommaires*, ou *Argumens*, qui ſe trouvent à la tête de chaque *Chapitre*, que je ne fais pas difficulté de regarder comme faiſant partie des *Notes*. Mr. *Martin* en avoit mis dans ſon Edition de la Bible; & Mr. *Oſtervald* en a auſſi publiés à part avec des *Réfléxions*. Ceux qu'on trouve ici, ne ſont copiés ni de l'un ni de l'autre; mais compoſés de nouveau avec un très grand ſoin. Ils contiennent une Analyſe plus éxacte & mieux dévelopée de ce que chaque *Chapitre* renferme. Tranſcrivons un de ces *Sommaires*, pour ſervir de preuve à ce que nous venons d'avancer. Celui du X *Chapitre* de la *Genéſe* ſe préſente à l'ouverture du Livre. Voici ce qu'on y lit. ,, Ce Chapitre eſt conſidérable par plus d'un endroit. Non ſeulement on ne connoit point de Monument auſſi ancien & auſſi autentique de l'Origine des Peuples, il ſert, outre cela, à nous inſtruire des ſoins de la Providence dans le Gouvernement du Monde & de l'Egliſe; à conſtater la diſtinction perpétuelle de la Famille où le Chriſt devoit naitre; à vérifier la Prédiction de *Noë* touchant les deſtinées de ſes trois fils; & à éclaircir diverſes Prophéties poſtérieures, ainſi qu'on le verra dans la ſuite. I. Après avoir répété les noms des fils de *Noë*, *vſ.* 1. II. *Moïſe* trace la Généalogie de *Japhet*, *vſ.* 2—5. III. Enſuite celle de *Cam*, *vſ.* 6—20. IV. Enfin celle de *Sem*, *vſ.* 21—31. V. D'où il conclut que tous les Habitans de la Terre ſont ſortis de la même Tige, *vſ.* 32."

Pour ce qui eſt des *Notes*, proprement ainſi dites, voici ce que le judicieux Auteur de ce Commentaire nous en apprend

lui même dans ſon *Avertiſſement.* „ En rap-
„ portant les différentes explications de
„ ces Auteurs (Anglois), ſoit Interprétes
„ ſoit autres, ſans prétendre les adopter
„ ou s'en rendre reſponſable, 1. on a
„ ſoin de les arranger de manière que des
„ Lecteurs attentifs pourront voir ſans pei-
„ ne celle qu'on préféreroit, ſi l'on étoit ap-
„ pellé à dire ſon ſentiment. 2. Quand
„ la matière demande quelque diſcuſſion,
„ l'on tâche de comprendre ſous des Chefs
„ généraux & diſtincts ce qu'on doit prin-
„ cipalement y obſerver, & l'ordre qu'on
„ doit y tenir. 3. On évite, autant qu'il
„ eſt poſſible, tout ce qui pourroit ſentir
„ la Controverſe & écarter du ſens litté-
„ ral, ſans s'interdire néantmoins les ré-
„ fléxions morales qui paroiſſent venir à
„ propos au ſujet. 4. Lorſque l'Auteur
„ ou les Auteurs dont on fait uſage, ſe
„ trouvent déja traduits en nôtre langue,
„ on ſe ſert de ces Traductions..., ou ſi l'on
„ eſt obligé d'en uſer autrement, on aura
„ ſoin d'en avertir. 5. On eſt de même
„ attentif à indiquer les Editions des Ou-
„ vrages & des Traités particuliers, dont
„ on a pris quelques Notes. 6. Et pour
„ ce qui eſt enfin des Citations faites ſoit
„ par les Commentateurs ſoit par les Au-
„ teurs dont on ſe ſert, quoiqu'on les laiſ-
„ ſe ſur leur compte, on s'oblige néant-
„ moins à les vérifier quand on le pourra
„ & qu'on aura les Livres mêmes dont elles
„ ſont tirées. "

Ce que l'on vient de lire fait aiſément comprendre, que ce Commentaire n'eſt ni une Traduction ni un Ouvrage abſolument neuf. C'eſt proprement un Recueil de ce que les Anglois ont dit de meilleur pour l'intelligence de l'Ecriture, que l'Auteur a digéré & s'eſt rendu propre, pour l'expoſer enſuite dans un bon ordre, en empruntant quelques-fois les termes mêmes de l'Ecrivain qu'il ſuit, & en l'exprimant d'autres-fois à ſa manière. Cela ſeul fait ſentir toute la difficulté de ce travail. D'un côté, il éxige une grande lecture, pour chercher dans une multitude d'Auteurs l'explication qu'ils ont donnée, je ne dirai pas de quelques morceaux de l'Ecriture, mais ſouvent d'un ſeul Paſſage, qui ſe trouve comme enſévelie ſous un tas d'obſervations étrangères, & où l'on ne ſoupçonneroit pas qu'elle fût renfermée. Il faut enſuite avoir une grande netteté d'Eſprit, pour ſaiſir ces différentes explications, qui ayant quelques-fois beaucoup d'affinité entr'elles ne laiſſent pas de différer à certains égards; & pour leur donner, en les exprimant ſur le papier, l'ordre & l'arrangement le plus convenable. Enfin, il eſt néceſſaire d'avoir du goût & du diſcernement, pour faire choix de ce qu'il y a de plus vraiſemblable & de plus judicieux, dans tant d'Ouvrages où le faux & le mauvais ſe trouvent mêlés avec le vrai & le bon, & où parmi des réfléxions ſolides il y en a un ſi grand nombre de puériles & d'ennuyantes.

A juger de nôtre ſavant Compilateur par les deux Volumes de ſon Ouvrage, que nous annonçons, il paroit qu'il réünit en ſa perſonne tous ces divers Talens. Parfaitement au fait de la Littérature Angloiſe, il puiſe toujours dans les ſources les plus pures: il expoſe les ſentimens des Auteurs, dont il fait choix, avec un ſi grand ordre & tant de netteté, qu'on s'apperçoit ſans peine qu'il les conçoit très bien: tout ce qu'il dit enfin eſt en général de bon goût; & ne peut être que fort utile. Je remarquerai ſeulement à ce dernier égard, que l'Auteur auroit bien fait d'omettre un plus grand nombre de penſées & d'explications de Rabbins, qu'il n'a fait. En général elles ſont peu ſolides; & pour une qui ſera de quelque utilité, il y en a cent dont on ne peut faire aucun uſage. Il ne faudroit donc admettre ici que celles qui ſont marquées au coin du bon ſens. J'en dis autant des explications allégoriques, dont on trouve quelques-unes dans ce Commentaire. Le fondement ſur lequel on les bâtit eſt d'ordinaire ſi peu ſolide, qu'on peut les renverſer avec la même facilité qu'elles ont été élevées. J'en excepte néantmoins celles que les Ecrivains Sacrés, ceux du Nouveau Teſtament en particulier, nous ont fait appercevoir. Je ne conſerverois abſolument que les dernières.

Après ces remarques générales; il ne ſera pas inutile, pour mieux faire connoître la nature de cet Ouvrage de donner ici

un exemple des diverſes Notes qui le compoſent. Commençons par celles qui regardent le vrai ſens & la force des termes de l'Original. Voici ce qu'on trouve ſur ces mots *les Cieux & la Terre*, Gen. I. vſ. 1. ,, La conſtruction de ces termes dans
,, l'Original, eſt d'une énergie particulière
,, au langage des Hébreux, à peu près, dit
,, le fameux Rabbin *Maïemonidès* (a), comme
,, s'il y avoit: *Dieu créa les Cieux avec*
,, *toutes les choſes qui y ſont, & la Terre*
,, *avec toutes les choſes qu'elle contient.* La
,, vérité eſt, que ces deux mots *les Cieux*
,, *& la Terre* ſignifient préciſément ce que
,, nous appellons d'un ſeul mot *le Monde.*
,, *Actes* XVII. *vſ.* 24. *Patrick.* Il y a cependant
,, aujourd'hui divers Interprétes
,, qui eſtiment que par *les Cieux & la Terre*
,, on ne doit entendre que nôtre Syſthème
,, Solaire avec toutes les Planétes qui y
,, ont le Soleil pour centre commun. Il
,, y en a même qui bornent entièrement à
,, nôtre Globe, ou au Monde Sublunaire,
,, tout ce que *Moïſe* dit de la Création.
,, *Hiſtoire Univerſelle Tom. I. Introd.* p.
,, 59—72. Le plus apparent eſt, à nôtre
,, avis, qu'il faut entendre ici par *les Cieux*,
,, les étoiles fixes avec tout ce qui eſt au
,, delà; & par *la Terre*, nôtre Syſthème
,, Planétaire, dont *Moïſe* explique le développement
,, dans la ſuite. C'étoit la
,, penſée

(a) Moré Nevoc. *Part.* 2. *Cap.* 30.

,, penſée de *Théophile d'Antioche* (a), & de
,, *Philon* (b). *Patrick.* "

A ce prémier éxemple, joignons en un ſecond qui regarde la Verſion dont on a fait choix pour former le Texte. *Je lui ferai une aide ſemblable à lui*, eſt il dit *Gen.* II. *vſ.* 18. ,, Pour lui procurer de plus en
,, plus les douceurs & les agrémens de la
,, vie, *dit le Commentateur*, je lui donnerai
,, une compagne qui pourra y contribuer.
,, Il y a dans l'Hébreu, *une aide devant lui*,
,, c'eſt à dire, qui lui conviendra, qui lui
,, ſera aſſortie, non ſeulement dans ſon
,, corps, mais auſſi dans ſon ame, dans ſes
,, ſentimens, dans ſes affections, en un
,, mot dans tout ce qui eſt eſſentiel pour
,, former un commerce tendre & intime.
,, On pourroit traduire, *une aide qui fera*
,, *ce qu'il déſirera*, ou comme s'exprime un
,, Auteur Hébreu, cité par *Hackſpan* (c),
,, *une aide qui aura toujours ſes yeux ſur lui*
,, *pour l'obſerver & pour le ſervir.* Voyez ci
,, deſſous *vſ.* 25. *Patrick.* Tout cela, comme
,, le remarque *Luther*, met une différence
,, capitale entre la femme & les femelles
,, des autres animaux, qui n'ont
,, guères de ſociété avec leurs mâles que
,, pour un tems. *Willet.* "

Quoique les Notes *Théologiques* ſoient peu du reſſort de ce Commentaire, on a été obligé d'y en mettre quelques-unes, lorſque la néceſſité y a contraint. Elle ne ſauroient faire de la peine à perſonne; puiſque, quand il s'agit de Controverſe, on rapporte les divers ſentimens avec toute la fidélité requiſe, en ſe déterminant néanmoins pour celui qu'on juge le meilleur. On en trouve un éxemple dans la Note ſur ces mots, *faiſons l'homme.* Cette manière de parler en pluriel a été différemment expliquée par les Théologiens. Les uns ont crû y trouver la pluralité des Perſonnes Divines: les autres ſe ſont imaginé que Dieu s'addreſſoit aux Anges, ou à la Terre: quelques-uns enfin ont dit que la Divinité parloit ici à la manière des Souverains. Nôtre ſavant Auteur s'eſt déterminé pour la prémière interprétation, qu'il établit, tant par des preuves directes, qu'en refutant les partiſans des deux autres.

(a) Ad Autolyc *Lib.* 2. *Ca.* 18.

(b) De Mund. Opif. p. 5.

(c) Not. Philol. To. I. p. 71.

Quand il s'agit de quelque Oracle dans le Texte, la Note qui en dépend eſt toujours deſtinée à en faire voir l'accompliſſement. *Gen.* IX. *vſ.* 25. *Noë* prédit que *Canaan ſera ſerviteur des ſerviteurs de ſes Frères.* Après avoir établi qu'il s'agit ici uniquement de la poſtérité de *Canaan*, petit fils de *Noë*, l'Auteur ajoute: „ Ceci fut „ accompli huit cens ans après par les Iſ„ raëlites, deſcendans de *Sem*, qui con„ quirent le Païs des Cananéens, ſubju„ guèrent trente de leurs Rois, firent „ paſſer au fil de l'épée la plûpart des ha„ bitans, chargèrent les autres d'impots,

„ &

„ & attachèrent les *Gabaönites* aux ſervi-
„ ces les plus vils pour l'uſage du Taber-
„ nacle, dont ils continuoient encore à
„ s'aquitter du tems de *David*, qui chan-
„ gea leur nom en celui de *Nethinéens*, *Eſ-
„ dras* VIII. *vſ.* 20, c'eſt à dire, *de gens
„ qui s'étoient venus rendre d'eux mêmes*, com-
„ me en effet, ils ſe rendirent à *Joſué*, a-
„ près l'avoir ſurpris. *Salomon* enſuite ſou-
„ mit tout ce qui reſtoit des Cananéens aux
„ travaux les plus pénibles, 2 *Chron.* VIII.
„ *vſ.* 7—9, & *Joſephe* (*a*). Ils devinrent,
„ après cela, ſucceſſivement la conquête
„ des Grecs & des Romains, iſſus de *Ja-
„ phet*, qui détruiſirent les principales Vil-
„ les que les Phéniciens avoient fondées,
„ comme *Tyr*, *Thèbes*, *Carthage*. *Patrick*,
„ & Mr. *Whiſton*, dans *Stackhouſe* To. I.
„ p. 152."

Chacun ſait que l'intelligence de divers Paſſages dépend ſouvent de la connoiſſance des Mœurs & des Uſages des Anciens: on n'a pas négligé ici cette ſource d'éclairciſſemens. Rapportons en un éxemple. *Gen.* XVIII. *vſ.* 6, *Abraham* ordonne à ſa Femme de *faire des gâteaux*: „ C'étoit,
„ *nous apprend on*, des gâteaux qu'on fai-
„ ſoit cuire ſous la braiſe, ou ſous la cen-
„ dre, & ſur des pierres brulantes, au lieu
„ de platines. On cuit encore aujourd'hui le
„ pain de cette manière en divers endroits de
„ l'Orient.

(*a*) Ant. Jud. Lib. 8. Cap. 2.

,, l'Orient. Un célébre Voyageur (*a*) rapporte
,, qu'étant arrivé dans un endroit qui
,, eſt entre la Méſopotamie & la Médie,
,, une femme fit au plus vite des gâteaux
,, pour le régaler. Ils étoient de la grandeur
,, d'une aſſiette & de l'épaiſſeur d'un
,, doigt. Elle les mit ſous la braiſe & la
,, cendre, ſur de grandes plaques de pierres
,, brulantes. Le goût de ces gâteaux
,, étoit excellent. *Willet. Polus. Patrick.*"

Les Faits, rapportés dans l'Ecriture Sainte, ont fourni matière à pluſieurs objections de la part des Incrédules. Ce Commentaire eſt en partie deſtiné à répondre à ces ſortes de difficultés, qui deviennent de jour en jour plus communes. L'ordre que Dieu donne à *Abraham*, *Gen.* XXII. *vſ.* 2, de lui ſacrifier ſon fils *Iſaac*, eſt un de ces Faits que les Libertins alléguent d'un air de triomphe, comme ſi ce précepte étoit incompatible avec les Perfections de cet Etre Suprême. Voici les réponſes de nôtre Auteur à ces difficultés. ,, 1. Dieu
,, a un droit ſouverain & inconteſtable ſur
,, la vie de ſes Créatures, & bien loin que
,, l'éxercice de ce droit ſoit néceſſairement
,, en oppoſition à ſa Juſtice & à ſa Bonté,
,, il y eſt au contraire viſiblement fondé,
,, lorſqu'il l'éxerce, en demandant le ſacrifice
,, de quelque particulier pour le plus
,, grand avantage du Genre-Humain, demeurant
,, toujours le maitre de rendre ce
,, particulier

(*a*) Rauwolf Par. 2. Ch. 9.

,, particulier à la vie par une réſurrection
,, miraculeuſe, ou de lui procurer en échange
,, une félicité infinie. 2. Ce que
,, Dieu peut vouloir de droit, & ſans déroger
,, à ſes Perfections, il peut le faire
,, éxécuter à telle de ſes Créatures qu'il lui
,, plait, & de telle manière qu'il le trouve
,, convenable; d'où il ſuit qu'étant parfaitement
,, le maitre de la vie d'*Iſaac*, il pouvoit
,, ſe ſervir juſtement des mains de ſon
,, propre Père pour la lui ôter. 3. Si l'on
,, ſuppoſe *Abraham* pécheur & criminel,
,, Dieu pouvoit lui donner l'ordre d'immoler
,, *Iſaac*, afin de le punir; & ſi on le
,, ſuppoſe vertueux & innocent, il pouvoit
,, le lui donner, & le lui faire éxécuter
,, pour perfectionner ſes vertus en les
,, exerçant. 4. L'événement à fait voir que
,, l'intention de Dieu n'étoit pas que le
,, commandement d'immoler *Iſaac* fut éxécuté;
,, cet ordre n'étoit donc qu'une épreuve,
,, qu'un moyen que ſa Sageſſe &
,, ſa Bonté lui avoient ſuggéré pour rendre
,, la foi d'*Abraham* plus précieuſe que
,, l'or par rapport à lui, & plus éxemplaire
,, par rapport à nous. 5. Ce mémorable événement
,, eſt la condamnation la plus autentique
,, de l'impiété monſtrueuſe des
,, Sacrifices humains.... 6. Enfin, la Sageſſe
,, & la Bonté de Dieu brillent viſiblement
,, dans cette Hiſtoire, parce qu'on
,, ne peut s'empêcher de découvrir dans
,, l'obéïſſance d'*Iſaac* un type frappant &
,, illuſtre de l'oblation volontaire que J.

„ C. a offerte à Dieu ſur la croix pour le
„ ſalut du Genre-Humain. *Delany* (*a*).
„ *Stackhouſe* To. I. p. 450. Voyez auſſi *P.*
„ *Middleton* (*b*). "

Les queſtions qui regardent la *Chronologie* & la *Géographie* n'y ſont pas traitées avec moins de ſoin. Nous allons tranſcrire deux Notes qui y ſont rélatives ; & qui, en même tems, nous donneront occaſion de faire deux remarques. La prémière eſt ſur ces paroles d'*Exode* XII. *vſ.* 2. *Ce Mois vous ſera le prémier des Mois de l'Année.* „ Ces
„ paroles, *dit l'Auteur*, inſinuent aſſez clai-
„ rement que juſqu'à ce moment, l'An-
„ née avoit eu un autre commencement.
„ En effet, les Hébreux commençoient
„ leur Année, après l'Equinoxe d'Autom-
„ ne, par le Mois qu'ils appelloient *Tiſri*,
„ & qui tomboit en partie ſur nôtre Mois
„ de *Septembre*, & en partie ſur celui d'*Oc-*
„ *tobre.* Ils continuèrent même conſtam-
„ ment à en uſer de la ſorte par rapport à
„ la Vie Civile ; mais dans tout ce qui
„ concerna la Religion & ſes Fêtes, le Mois
„ de *Niſan* fut leur prémier Mois. Ainſi
„ ils eurent deux commencemens d'An-
„ née : celui de l'*Année Eccléſiaſtique* en
„ *Mars*, & celui de l'*Année Civile* en *Sep-*
„ *tembre.* Voyez *Exode* XXIII. *vſ.* 16.
„ XXXIV. *vſ.* 22. & *Levit.* XXV. *vſ.* 8—10.
„ Ces Paſſages démontrent que l'uſage de
„ commen-

(*a*) Revel. examined T. 2. Diſc. 7. 8.

(*b*) The Caſe of Abraham &c.

„ commencer l'Année en *Septembre*, ne „ ceſſa point par l'inſtitution de l'Année „ Religieuſe. L'Hiſtorien *Joſephe* l'atteſte (*a*) formellement.... *Ainſworth.* „ *Polus. Kidder. Patrick.* "

Je ne prétens pas nier la réalité de ce double commencement d'Année; mais il auroit été à propos d'avertir dans cette Note, que tout le monde n'en convient pas. Mr. *des Vignoles*, dans ſa *Chronologie de l'Hiſtoire Sainte* (*b*), a combattu l'opinion commune par des raiſons qui ne ſont rien moins que mépriſables. Une des principales eſt, que le Paſſage de l'*Exode* ne doit pas être traduit par le futur, *ce Mois vous ſera*, mais par le préſent, *ce Mois vous eſt.* C'eſt ainſi que les LXX ont ſuppléé ce verbe ſubſtantif, qui n'eſt pas dans l'Original. De ſorte qu'avant l'inſtitution de la Pâque les Hébreux commençoient déja leur Année par le Mois de *Niſan*; ce qu'ils continuèrent dans la ſuite. Nôtre ſavant Commentateur n'ignoroit pas ce que Mr. *des Vignoles* a écrit là deſſus; mais comme cet Ecrivain eſt Etranger à l'Angleterre, & qu'il ne voyoit rien dans les Ecrits des Anglois ſur ce ſujet, ſon plan l'a ſans doute obligé à ſe taire. Cette réfléxion juſtifie donc bien ce que nous avons avancé ci deſſus, pour faire voir la néceſſité qu'il y

---

(*a*) Ant. Jud. *Lib. I. Ca.* 3.

(*b*) To. I. Liv. III. p. 561—569.

y avoit d'altérer un peu ſon plan à cet égard.

La Route que tinrent les Iſraëlites en ſortant d'*Egypte*, leur Paſſage par la Mer Rouge, & leurs différentes Stations dans le Déſert, fourniſſent de nouvelles preuves de ce que je viens de dire. Quelque excellentes que ſoyent les Notes de nôtre Auteur ſur tout cela, on auroit été charmé, qu'il eût fait uſage des nouvelles Conjectures d'un Ecrivain Moderne, qui méritent quelque attention: je veux parler de Mr. *Haſius*, Profeſſeur en Mathématiques à *Wittemberg*. Il nous a donné en 1739 une Deſcription Géographique & Hiſtorique du Royaume de *David* & de *Salomon*, dans la quelle il fixe la Partie de l'*Egypte* où habitoient les Hébreux; & la Route qu'ils tinrent, pour en ſortir, en paſſant, non au travers de la Mer Rouge, comme on le croit communément, mais par le Lac *Syrbon* ou *Syrbonis*. Peut-être ſe trompe-t-il, & peut-être auſſi qu'il a mieux rencontré que d'autres; mais quoi qu'il en ſoit, ſes Conjectures ſur tout cela auroient fait plaiſir à plus d'un Lecteur.

Terminons ces éxemples de *Notes* par un dernier, pris de celles qui ſervent de Commentaire à quelque Loi. Nous choiſirons celle qui ſe trouve *Exode* XXIII. *vſ.* 4, comparée avec celle du *vſ.* 1. du même *Chapitre*. Par celle ci il eſt ordonné de faire reſtituer cinq Bœufs, ou quatre Agneaux, à celui qui, ayant dérobé un Bœuf ou un Agneau, les aura tués ou vendus: par celle là on borne la reſtitution à rendre le double, lorſqu'on reſtitue vivant au propriétaire l'Animal volé. Il eſt queſtion de rechercher la cauſe de cette différence. Voici le Commentaire de l'Auteur. „ Les „ raiſons de cette mitigation de la Loi ſont „ ſenſibles. 1. Dans le cas, dont il s'a- „ git, on pouvoit préſumer que le Voleur „ avoit quelque deſſein de reſtituer ce qu'il „ avoit dérobé; ou du moins qu'il étoit „ encore novice dans l'art de voler, & „ que par conſéquent il ne méritoit pas u- „ ne ſi grande rigueur. 2. Le propriétaire „ recouvroit ſans beaucoup de peine ce „ qui lui avoit été enlevé. 3. Le Larron „ n'étoit dans ce cas que ſimple Larron; „ au lieu que dans le prémier cas il ajou- „ toit au vol la fraude & des précautions „ qui aggravoient ſon crime. *Polus. Pa-* „ *trick.* "

Qu'il nous ſoit permis de dire nôtre penſée ſur ce ſujet. La véritable raiſon de la différence entre la Loi du *vſ.* 1. & celle ci, eſt indiquée, ce ſemble, dans le ſecond chef de la Note qu'on vient de lire; mais d'une manière trop ſuccincte pour en ſentir toute la force. Dans la prémière Loi on ne peut plus reſtituer l'Animal vivant; & dans la ſeconde on ſuppoſe que cette reſtitution ſe fait. Or, en ne reſtituant pas l'Animal volé, il pouvoit arriver que le propriétaire faiſoit une perte conſidérable,

dérable, ſoit par le ſervice qu'il retiroit de cet Animal, ſoit par l'affection qu'il lui portoit : ce que le Légiſlateur juge à propos de compenſer, en ordonnant une reſtitution plus forte que quand le Voleur rend l'Animal. Cette remarque rend en même tems raiſon pourquoi il faut reſtituer cinq Bœufs, tandis que la Loi n'éxige que quatre Agneaux ou quatre Chevreaux, lorſqu'on a volé quelqu'une de ces Bêtes. L'on ſait que ces Animaux ſont d'un grand ſecours pour le Labourage ; & la Culture des Terres pouvoit ſouffrir par le vol qu'on faiſoit d'un Bœuf, & cauſer par là une plus grande perte au propriétaire, qu'il n'auroit ſoufferte ſi on ne lui avoit dérobé qu'un Mouton. D'ailleurs, il y a beaucoup de différence dans la bonté des Bœufs. Celui qu'on avoit volé pouvoit être d'un plus grand ſervice que quatre autres: voilà pourquoi il en falloit reſtituer cinq.

Pour achever de rendre compte de ce Commentaire, il ne nous reſte plus qu'à dire qu'on y a joint les Cartes Géographiques néceſſaires; le Plan du Tabernacle, la Figure de ſes principaux Utenciles & celle des Habits Sacerdotaux; enfin une bonne Table des Matières, qui n'eſt ni trop ample ni trop abrégée. Les Cartes Géographiques ſont au nombre de ſix. La I. offre trois Syſthèmes différens ſur la Poſition du *Jardin d'Eden* ; ſavoir ceux de *Heidegger*, de *Sanſon* & de *Calvin*. La II. fait connoitre les prémiers établiſſemens de *Japhet*

& de ſes *ſept Fils*, ſoit dans l'*Aſie Mineure*, ſoit dans les Païs qui s'étendent depuis le *Pont-Euxin* juſqu'à la Mer *Caſpienne*, avec les Colonies qui en ſortirent dans la ſuite. La III. concerne les établiſſemens de la Famille de *Sem*. La IV. ceux des Deſcendans de *Cam*. La V. repréſente la Terre de *Canaan* & les Païs Voiſins, pour ſervir à l'Hiſtoire des Patriarches. La VI. enfin, qui ſe trouve à la fin du Commentaire ſur l'*Exode*, eſt rélative au Voyage des Iſraëlites dans le Déſert, depuis leur ſortie d'*Egypte* juſqu'au *Jourdain*. Toutes ces Cartes ſont copiées de celles de la *Géographie de l'Ancien Teſtament* du Dr. *Wells*. On les a traduites ſans y rien changer, ſi ce n'eſt dans la Carte du Paradis Terreſtre, où l'on a tâché de rendre plus ſenſibles les principaux Syſthèmes des Savans ſur la Situation de ce Jardin délicieux.

Des deux Planches dont nous avons parlé; la prémière a été tirée de divers Auteurs; & la ſeconde de *Braunius*: mais appropriées l'une & l'autre aux idées de *Patrick*, & des principaux Commentateurs que l'on a ſuivis ſur ces matières.

L'Auteur de ce Commentaire, auſſi modeſte que ſavant & judicieux, termine l'*Avertiſſement* qu'il a mis à la tête du Prémier Volume d'une manière qui mérite bien d'être tranſcrite ici. Les termes qu'il employe ſont tout à la fois une preuve de ſa Capacité & de ſa Modeſtie. „ En formant le pro„ jet, *dit il*, d'un Commentaire auſſi important

„ portant, auſſi étendu & auſſi pénible, on „ ne s'eſt nullement flatté de l'éxécuter „ d'une manière qui ne laiſſe rien à ſouhaiter aux Connoiſſeurs. On n'a que „ trop ſenti au contraire qu'on auroit grand „ beſoin de leur indulgence, ſoit par rapport aux choſes, ſoit par rapport au ſtile; & l'on ſe promet bien de profiter „ de leurs avis avec docilité, s'ils daignent „ les accorder, comme on les en prie. Il „ ſemble qu'un Ouvrage de la nature de „ celui ci devroit moins être l'objet d'une „ critique amère, que des encouragemens „ & des conſeils des perſonnes qui aiment „ la Religion. Mais quoi qu'il en puiſſe „ arriver à cet égard, on ſe diſpoſe à le „ continuer ſans relâche & avec toute l'application dont on eſt capable. Veuille „ l'Auteur de la Sageſſe, accorder pour cet „ effet les Lumières & les Forces dont on „ a beſoin; répandre ſa bénédiction ſur „ un travail entièrement conſacré à ſa „ Gloire; & le faire véritablement ſervir „ à l'Edification de l'Egliſe!" Nous nous uniſſons à lui avec beaucoup de plaiſir pour former les mêmes vœux.

ARTICLE III.

A Letter to . . . . . concerning the Abuſe of Scripture-Terms; occaſioned by ſome late extraordinary Performances. London, printed for J.

Roberts, near the Oxford-Arms in Warwick-Lane, 1743.

C'eſt-à-dire,

Lettre à Mr. . . . . ſur l'Abus qu'on fait des Termes de l'Ecriture, écrite à l'occaſion de quelques Ecrits extraordinaires, qui ont paru depuis peu. A Londres, chez J. Roberts, proche les Armes d'Oxford, dans la Ruë de Warwick, 1743. in 8°. 27. pag.

QUOIQUE l'Abus, dont ſe plaint l'Auteur de cette Lettre, ne ſoit pas ſi commun dans les autres Païs de l'Europe qu'il paroit l'être en Angleterre, il eſt toujours prudent d'oppoſer le plus de barriéres que l'on peut à la contagion du mauvais exemple. C'eſt dans cette vûë que nous donnerons ici la Traduction Françoiſe de la Lettre dont nous venons d'annoncer le Titre; d'autant plus qu'elle n'eſt pas fort longue, & qu'elle roule ſur une matiére, qui mérite l'attention du Lecteur. En voici donc le contenu.

„ MONSIEUR,

„ Quoique les Vices, qui régnent le „ plus aujourd'hui dans la Société, ſoient „ un des ſujets les plus ordinaires de la

„ converſation, il eſt très-remarquable „ néanmoins, que, parmi les diverſes Critiques que l'on en fait, il eſt aſſez rare „ d'en trouver une, qui ne ſoit trop exagérée. Les jugemens, que la plûpart des „ hommes forment ſur cette matiére, ſont „ fondés ſur l'intérêt qu'eux ou leurs Amis „ y prennent, & ſur les dommages qu'ils „ ont ſoufferts à l'occaſion de ces Vices. „ C'eſt pourquoi, ſi l'on écoute les uns, „ l'Ivrognerie eſt le Vice régnant de notre Siécle; ſelon d'autres, c'eſt le Jeu; „ & un tiers Parti, qui eſt pour le moins „ auſſi nombreux, aſſûre la même choſe „ touchant l'Impudicité, ou la Débauche „ à l'égard des Femmes. Et chacun de „ ces différens Partis dépeint le Vice, auquel il en veut particuliérement, ſous „ les couleurs les plus noires, & prétend „ qu'il eſt ſi univerſellement répandu, qu'au „ ſortir de leur converſation, on ſeroit „ tenté de prendre chaque homme, que „ l'on rencontre, pour un Ivrogne, pour „ un Joüeur, ou pour un Voluptueux.

„ Je ne prétens pas décider ici quel eſt „ le Vice dominant de notre Siécle, ni „ déterminer au juſte quels ſont ceux qui „ ont le plus ou le moins de partiſans. „ Quoique chaque état de la vie, ou chaque profeſſion, ſoit expoſé à des tentations particuliéres, & qu'il puiſſe porter les hommes à une certaine eſpéce „ de crime plutôt qu'à une autre, il n'y a „ rien pourtant de plus injuſte, ni par

„ conſéquent de plus ſcandaleux, que de „ décrier en général certains Corps, ou „ les Perſonnes d'une certaine Profeſſion, „ comme s'ils étoient plus ſujets que d'au„ tres à certains Vices particuliers, & de „ les en accuſer, à cauſe de la mauvaiſe „ conduite de quelques-uns de leurs Con„ fréres. Si les mœurs des hommes s'ac„ cordoient toujours exactement à leur „ profeſſion, on pourroit juſtifier en quel„ que ſorte la rigueur de cette cenſure. „ Mais l'influence du Vice reſſemble aux „ dons de la Fortune, en ce qu'elle ſe „ répand indifféremment ſur des Perſon„ nes de toutes ſortes d'état & de condi„ tion. Ne découvre-t-on pas quelque„ fois autant d'ambition dans le plus vil „ Artiſan, que dans un Miniſtre d'Etat? „ L'eſprit de tirannie ne paroit-il pas quel„ quefois autant dans la conduite d'un pe„ tit Maître d'école, qu'en celle du Mo„ narque le plus deſpotique? En un mot, „ ne remarque-t-on pas tous les jours des „ paſſions auſſi vives ſous la bure que ſous „ la ſoie?

„ Mais, quoique les hommes ſoient or„ dinairement peu judicieux dans leurs „ Cenſures, & injuſtes dans la diſtribution „ inégale qu'ils font des Vices, je crois „ néanmoins, qu'on pourroit indiquer aſ„ ſez au juſte le principal Défaut de no„ tre Siécle, & qu'il ne feroit point diffi„ cile de prouver que la Banniére du Scan„ dale eſt le grand Etendart ſous lequel

,, preſque tout le Monde doit être enrôlé.

,, Le deſordre, dont j'ai deſſein de vous entretenir, n'eſt pas borné à un certain ordre particulier de gens, mais il s'étend généralement à tous les états & à toutes les profeſſions. On peut affirmer, à ce qu'il me ſemble, qu'il eſt plus univerſellement répandu qu'aucun autre, puiſqu'on le remarque en certaines perſonnes, qui ſont exemptes des autres Vices plus groſſiers, & dont la conduite eſt tellement réglée à d'autres égards, qu'on pourroit les prendre pour des modelles de Piété & de Vertu.

,, Le deſordre, dont je veux parler, eſt l'Abus qu'on fait des Termes de l'Ecriture. On y tombe en différentes maniéres, comme par exemple 1. en l'introduiſant dans les Converſations ordinaires, & dans les Lettres familiéres qu'on écrit à ſes Amis; & c'eſt le défaut que j'ai eu particuliérement en vûë dans mon dernier Paragraphe. Je ne doute pas que le Lecteur, au ſeul nom de cette énorme impiété, ne ſe rapelle auſſi tôt en mémoire pluſieurs Perſonnes de ſa connoiſſance qui s'en rendent habituellement coupables, quoiqu'elles ne s'imaginent pas ſans doute, que la faute, où elles tombent, mérite un nom ſi odieux.

,, Toutes les Perſonnes ſenſées conviendront ſans doute qu'on ne doit jamais

„ parler de l'Ecriture qu'avec un profond
„ reſpect, ni en raporter les paroles que
„ d'une maniére grave & ſérieuſe; cependant
„ ceux dont nous parlons, ſe donnent
„ la licence, preſque en toute rencontre,
„ de citer des Paſſages de l'Ecriture,
„ & d'en faire une application burleſque
„ au ſujet de la Converſation. Tantôt
„ ils en font uſage pour embellir
„ quelque ſot conte, pour appuyer une
„ opinion frivole, ou pour donner plus
„ de pointe à un trait ſatirique qu'ils lancent
„ contre le prochain: tantôt ils en
„ placent quelques citations à la fin d'une
„ longue hiſtoire, pour en rendre la concluſion
„ plus vive & plus brillante. Combien
„ de femmes, qui ne voudroient point,
„ pour rien du monde, avoir la réputation
„ de ſe ſervir jamais d'aucune expreſſion
„ libre ou indécente, & qui cependant
„ paſſent des heures entiéres en des
„ Converſations, où elles appliquent à tors
„ & à travers les Paſſages de l'Ecriture à
„ tous les ſujets dont elles parlent? Combien
„ d'hommes, qui ont une très-mauvaiſe
„ idée de ceux qui jurent, ou qui
„ font des imprécations; & cependant ils
„ ne ſe font eux-mêmes aucun ſcrupule
„ d'avoir toujours à la bouche les noms
„ de Pierre & de Paul, de citer à tout moment
„ des Paſſages de ces Apôtres, & de
„ les ajuſter à la matiére du Diſcours d'une
„ façon baſſe & ridicule?

„ Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois

,, vous raporter toutes les Expreſſions ou les ,, Phraſes particuliéres de l'Ecriture, auxquelles on a miſérablement donné la torture, pour les faire ſervir à un uſage ſi indécent. Cependant, pour en produire ,, ici quelques exemples, je vais tranſcrire ici quelques endroits d'une Lettre, ,, que j'ai entre les mains, & qui n'eſt que ,, trop féconde en ces ſortes d'applications ,, abuſives.

Mon cher Ami,

J'ai reçu la votre avec bien du plaiſir, d'autant plus, qu'elle m'apprend que vous étes enfin arrivé à bon port, & que vous étes heureuſement échapé des dangers que vous avez courus, j'entens vos périls en mer. . . *Vous vous ſouvenez encore de l'avanture que je vous ai racontée touchant le Peintre, que nous avons jetté du haut en bas des eſcaliers, & qui s'eſt rompu deux côtes. Nous avons accommodé cette affaire, moyennant quatre guinées pour chaque côte; de quoi le Compagnon a été fort content. Ainſi* nous avons fait que les os, qui étoient caſſés, ſe ſont réjouis. . . *J'ai aſſiſté la nuit d'avant celle-ci à l'enterrement du Conſeiller D. . . . Il ſe faiſoit plus jeune de dix ans qu'il n'étoit. Vous ſaurez donc que* tout le tems qu'il a vécu, fut 76. ans, puis il mourut. . . . *J'ai vu la bande joyeuſe de nos jeunes Egrillards à H. . . . la ſemaine derniére; ils vivent toujours à leur maniére accoutumée;* Ils ne ſe marient point, ni ne ſont point donnés en mariage. . . . *Je vous prie de dire à Mr. F. . . , que Whitefield continue toujours d'avoir des Auditoires nombreux, compoſés de gens du commun; je m'y ſuis rendu la nuit derniére, & j'ai remarqué que* le Peuple l'écoutoit avec grande joie. . . *Mardi dernier, j'ai été trouver le Gouverneur G. . . , pour avoir de l'argent. Je lui dis fort librement ma penſée: il me répondit d'abord avec beaucoup de fierté; mais je lui repliquai ſur un ton encore plus haut, de ſorte que* le Gouverneur fut grandement étonné. . . *Mad^{lle}. Henriette avoit le cœur gros, lorſqu'elle eſt partie pour la Campagne. Mylady écrit qu'elle ne peut revenir ſi-tôt à la Ville, & avoue qu'elle avoit trop de paſſion pour l'Opéra. Ainſi la pauvre Fille n'a pas la mine* d'entendre *de long-tems* la voix des Chanteurs ni des Chanteuſes . . . Saluez *toutes nos Belles, & en particulier la Dame Dorothée*, dont je ſuis l'Eſclave & que je ſers.

Le votre à perpétuité &c.

P. S. *Je viens d'apprendre*
que la Famille du Curé T. . .
eſt encore augmentée d'un
Garçon. C'eſt l'onzième enfant
que ſa Femme lui donne: Les Arbres
de l'Eternel ſont pleins de Séve.

,, Je ne doute pas que cette Lettre n'ait
,, été lûe avec admiration comme une Pié-
,, ce très-ingénieuſe, & que ſon Auteur
,, n'ait paſſé pour un homme d'eſprit. Peut-

,, être même qu'on en aura tiré pluſieurs
,, Copies, & qu'on les aura diſtribuées par
,, la Ville aux Mrs. & Dames, qui ont du
,, goût pour ces ſortes d'Ecrits. Car il y
,, a des gens qui ſe font une fête de publier
,, de ſemblables Piéces, ſur-tout lorſque
,, l'eſprit y brille, & qu'elles ſont tournées
,, d'une maniére auſſi agréable que la Lettre
,, qu'on vient de lire.

,, Cette coûtume abuſive d'employer les
,, Termes & les Phraſes de l'Ecriture dans
,, les Lettres & les Converſations familiéres,
,, a donné naiſſance à *une autre eſpéce d'Abus*,
,, qui eſt aujourd'hui fort à la mode
,, parmi des gens d'un caractére licentieux,
,, qui n'ont pas plus d'eſprit que de
,, Religion. La nouvelle Méthode, dont
,, je parle, conſiſte à emprunter de longs
,, Paſſages de l'Ecriture & à les adapter à
,, l'Hiſtoire & aux Evénemens modernes.
,, On a publié depuis peu un grand nombre
,, de Satires, ſur-tout ſur les matiéres
,, politiques, qui ſont compoſées dans ce
,, gout. La Production enfantine, qui a
,, pour titre, *Leçons pour la conduite pendant le jour*,
,, eſt un échantillon de ce
,, nouveau genre d'écrire. Les *Litanies*
,, de l'Egliſe Anglicane ont auſſi été eſtropiées
,, de la même façon, pour en ajuſter
,, les termes à un autre ſujet; & dans cet
,, état on les a débitées avec grand ſuccès
,, dans les ruës de Londres, le Peuple accourant
,, en foule & de toute part, pour
,, les entendre chanter. Mais, ce qui eſt

„ plus indigne encore, on a pouſſé la profanation juſqu'à traveſtir & tourner en „ ridicule le Simbole des Apôtres dans une „ Satire faite contre le dernier Miniſtére. „ L'Oraiſon Dominicale n'a pas été plus „ épargnée; & je ſai de bonne part qu'on „ lui a fait ſubir le même ſort, quoique de „ toutes les Formules de Priéres, qui ſont „ en uſage parmi les Chrétiens ce fût „ ſans contredit celle qui méritoit le plus „ d'être reſpectée.

„ Peu de jours après, le *Te-Deum* parut „ de même habillé à la nouvelle mode, „ avec un Avertiſſement à la tête; mais „ tout l'uſage, que l'Auteur d'un Ecrit ſi „ ſcandaleux ſût faire de la ſublimité de „ l'Original, fut d'en employer les Termes „ pour compoſer & publier un horrible amas de Blaſphèmes, mêlés d'une Satire „ auſſi baſſe qu'injurieuſe, auſſi deſtituée „ de vraiſemblance que de bon ſens. Auſſi „ cette miſérable Piéce fut-elle mépriſée „ de tous ceux qui avoient le ſens commun, „ & condamnée par des Perſonnes de tous „ les Partis, comme un Ecrit qui n'étoit „ propre qu'à couvrir ſon Auteur de honte „ & de confuſion: ou du moins, ſi elle „ lui acquit quelque réputation, ce ne fut „ que parmi des gens, qui lui reſſembloient „ de mœurs & de caractére.

„ Chacun ſait qu'il a paru beaucoup „ d'autres Ecrits de ce Genre, dont les „ Expreſſions étoient tirées de l'Ecriture „ ou de la Liturgie. Les uns ont été im-

,, primés ; & à l'égard des autres, on s'eſt
,, contenté d'en délivrer des Copies manuſcrites
,, , qui ont couru de main en main.
,, C'eſt un fait ſi notoire, que les Auteurs
,, & Fauteurs de ces Ecrits ne le peuvent
,, nier. Ainſi vous voyez, que l'Abus,
,, dont je me plains, n'eſt pas imaginaire,
,, mais qu'au contraire il n'eſt malheureuſement
,, que trop réël.

,, On ne peut guéres révoquer en doute,
,, que ce ne ſoit l'ambition de paſſer pour
,, de beaux Eſprits, qui engage ces Meſſieurs
,, à employer leur tems à ces ſortes
,, de Compoſitions ; &, ſi la peine, qu'ils
,, ſe donnent pour acquérir ce titre, pouvoit
,, leur tenir lieu de mérite, il faut avouër
,, qu'ils n'en manqueroient point : mais,
,, malheureuſement pour eux, l'expérience
,, fournit tous les jours des exemples,
,, qui prouvent qu'il en coute beaucoup
,, aux petits Génies pour ſe diſtinguer; qu'ils
,, ne peuvent venir à bout de faire parler
,, d'eux, que par la hardieſſe & l'extravagance
,, de leurs entrepriſes ; & que leurs
,, chétives Productions tomberoient bientôt
,, dans l'oubli, ſans les blaſphèmes &
,, les cruëlles Satires dont elles ſont remplies.

,, Je n'ignore pas qu'on tâche de juſtifier
,, quelques-unes de ces Piéces, en diſant
,, qu'elles n'ont pas été écrites à mauvais
,, deſſein, ni par un eſprit de raillerie
,, & de profanation. Mais, outre qu'on
,, auroit beaucoup de peine à perſuader les

„ autres hommes de cette droiture d'in-
„ tention, je trouve que la bonne inten-
„ tion ne ſignifie pas grand' choſe dans le
„ cas dont il s'agit, ſi-non par raport aux
„ Auteurs mêmes: car le crime, ou l'im-
„ piété de ces ſortes d'Ecrits conſiſte dans
„ le mauvais effet, qu'ils ſont naturelle-
„ ment propres à produire ſur l'eſprit du
„ Peuple, comme il ſeroit facile de le
„ prouver, puiſque cette application bur-
„ leſque & comique des Paſſages de l'E-
„ criture tend d'une maniére viſible & di-
„ recte à expoſer au mépris cette Parole,
„ pour laquelle on auroit toûjours dû con-
„ ſerver la plus haute vénération.

„ Cette Méthode d'écrire n'étoit pas en-
„ core inventée, ou du moins elle étoit
„ encore en ſon enfance, du tems de Mr.
„ Addiſon; autrement il n'auroit pas man-
„ qué d'en faire mention dans l'Hiſtoire
„ qu'il a faite des différentes ſortes d'Eſ-
„ prit, tant de bon que de mauvais alloi,
„ qu'on remarque dans les Ouvrages des
„ Anciens & des Modernes: ſur quoi il eſt
„ entré dans un détail fort inſtructif (*a*).
„ Il nous parle entre autres d'un certain
„ *Eſprit* qu'il appelle *mixte*; & je crois
„ qu'il auroit rangé celui dont nous par-
„ lons en cette claſſe; & s'il avoit eu place
„ en ſon Allégorie, je ne doute pas qu'il
„ n'eût été obligé de prendre la fuite &
„ de diſparoitre à l'approche de la Vérité,
„ de

(*a*) *Spectat.* Diſc. 63.

„ de même que toutes les autres ſortes d'Eſ-
„ prit de mauvais alloi. Il me ſemble auſſi
„ qu'il auroit été facile à cet ingénieux Au-
„ teur de dépeindre cet Eſprit ſous ſes pro-
„ pres couleurs & d'une maniére conforme
„ au reſte de l'Allégorie; & il y a de l'appa-
„ rence qu'il auroit repréſenté les Auteurs
„ de ces Ecrits ſous la forme de Satyres,
„ de Singes, de Diables, &c. qui prenoient
„ l'extérieur & l'habit des Patriarches, des
„ Sacrificateurs, des Apôtres & des Mar-
„ tirs.

„ On jugera ſans doute qu'il y a de la
„ témérité de ma part de prétendre ajouter
„ quelque choſe aux Ecrits de Mr. Addi-
„ ſon; mais, lorſque je conſidére les voies
„ extraordinaires, que certaines Gens ont
„ choiſies pour faire briller leur eſprit, j'eſ-
„ pére qu'on voudra bien me pardonner la
„ liberté que j'ai priſe, de donner en quel-
„ que maniére des leçons à un des plus
„ grands Maîtres dans l'Art d'écrire qui ait
„ jamais paru dans le monde, & de lui
„ tracer le Plan qu'il auroit pû ſuivre, en
„ critiquant la Méthode dont il s'agit.

„ On ne manquera point de m'objecter
„ que Mr. Swift & Mr. Pope ont quelque-
„ fois employé les Termes de l'Ecriture
„ de la maniére que je blâme, & que je
„ n'oſerois pourtant pas leur refuſer le ti-
„ tre de Beaux-Eſprits. A quoi je répons
„ que je n'ai jamais ouï dire que le Doyen
„ Swift ait jamais entrepris d'appliquer
„ d'une façon burleſque des Paſſages en-

„ tiers de l'Ecriture. Je conviens à la vé-
„ rité qu'on a accuſé Mr. Pope d'en avoir
„ uſé de la ſorte en deux ou trois occa-
„ ſions; mais il le nie fortement; ainſi l'é-
„ quite veut qu'on le tienne pour innocent.
„ Il eſt vrai qu'ils appliquent quelquefois
„ dans leurs Lettres les Expreſſions de
„ l'Ecriture, de la même façon qu'el-
„ les ſont employées dans la Lettre rapor-
„ tée ci-deſſus; mais ils ne ſe ſont jamais
„ aviſés de coudre enſemble divers Paſſa-
„ ges de l'Ecriture, pour en former des
„ Ouvrages de la nature de ceux dont nous
„ parlons. Et, quand ils l'auroient fait,
„ une pareille conduite n'en ſeroit pas plus
„ digne de Louänge. C'eſt donc en vain
„ qu'on allégue l'exemple de ces deux
„ grands Hommes, puiſque leur Autorité
„ ne ſeroit pas ſuffiſante pour juſtifier un
„ ſemblable uſage des Termes de l'Ecri-
„ ture. Ainſi, quand même ce qu'on leur
„ attribue ſeroit véritable, il n'y auroit
„ pas plus d'eſprit à les imiter à cet égard,
„ qu'il y en auroit à contrefaire leurs
„ défauts ou leurs infirmités corporelles,
„ & à affecter, par exemple, d'être ſourd
„ comme l'un, ou d'être difforme comme
„ l'autre.

„ L'Eſprit, qu'on remarque en ces ſor-
„ tes d'Ouvrages, conſiſte, dites-vous, à
„ donner un nouveau tour & un nouveau
„ ſens à des termes, auxquels on avoit
„ auparavant coutume d'attacher des idées
„ toutes différentes: de ſorte qu'à la pre-

,, miére lecture l'ancienne idée ſe préſente
,, d'abord à l'eſprit; mais elle eſt bientôt
,, chaſſée par la nouvelle, qu'on attache
,, en ces Ecrits à des Expreſſions, dont
,, on ne s'étoit pas ſervi juſque-là en ce
,, ſens. Cette nouveauté frappe & cauſe
,, de la ſurpriſe; & c'eſt en cela que conſiſte
,, l'Eſprit & le mérite de ces ſortes
,, de Compoſitions, & d'où vient le plaiſir
,, que l'on goute en les liſant.

,, Je ne trouve pourtant pas qu'il y ait
,, rien de fort ſpirituel à employer dans un
,, ſens burleſque des Paroles, dont on n'avoit
,, jamais fait uſage auparavant que
,, pour exprimer des choſes graves & ſérieuſes.
,, Je voudrois vous demander,
,, Monſieur, ſi vous n'avez jamais vû des
,, Ramoneurs de cheminées revétus d'un
,, manteau, & parés d'un rabat & d'une
,, longue perruque: je ſai bien du moins
,, que le premier jour de Mai il n'eſt pas
,, rare d'en rencontrer pluſieurs acoutrés
,, de cette façon, qui courent dans les
,, ruës de Londres avec leurs perches ſur
,, l'épaule. Or je ſoutiens que les Ramoneurs
,, de cheminées auroient autant de
,, droit, en cet équipage, de prétendre être
,, regardés comme des Perſonnes de mérite
,, & diſtinguées du commun, qu'en
,, peuvent avoir les Auteurs des Ecrits
,, dont nous parlons. Car n'y a-t-il pas autant
,, d'Eſprit à prendre un manteau,
,, un rabat, & une perruque, (qui
,, ont toujours paſſé pour des marques

„ de Sageſſe & de Gravité,) & à s'en ſervir pour couvrir des vêtemens ſales & mal-propres, qu'il y en a dans la conduite de nos prétendus Beaux-Eſprits, qui employent dans un ſens burleſque un certain ordre de Phraſes & de façons de parler, qui ſont conſacrées par un long uſage à exprimer des matiéres graves & ſérieuſes?

„ L'ingénieux Ecrivain, qui en a uſé ſi librement à l'égard d'une partie de la Liturgie, auroit pû traveſtir de même toutes les autres parties; & j'oſe aſſûrer qu'il ne lui ſeroit pas difficile de tourner le reſte en ridicule, ni d'ajuſter le tout à des ſujets politiques, comme il a déja fait par raport à la partie indiquée. Les *Collectes* lui fourniroient une grande variété de matiéres pour exercer ſes talens. Il lui ſeroit aiſé pareillement de faire uſage des Rites & des Cérémonies uſités dans l'adminiſtration du Batême, dans la célébration du Mariage & des Enterremens, en les appliquant à d'autres ſujets ſelon l'eſprit de la nouvelle Méthode. S'il lui prend envie d'aller plus loin, l'Ancien Teſtament lui fournira le langage dont il aura beſoin pour décrire les Evénemens publics, auſſi bien que les Hiſtoires particuliéres. En quoi je crois qu'aucun de ſes Camarades les Beaux-Eſprits n'entreprendra de le ſupplanter, & qu'il n'y aura pas même d'Ecolier, de Charlatan, ni de Baladin, qui veuille entrer

„ en concurrence avec lui, ni qui s'aviſe
„ de le contrequarrer.

„ Mais on ne doit pas ſuppoſer qu'en
„ parlant de la ſorte, mon deſſein ſoit de
„ condamner tout Uſage ou toute Citation
„ des Termes de l'Ecriture. Je ſai qu'ils
„ font un très-bel effet, & qu'ils ornent
„ admirablement le diſcours, lorſqu'on les
„ applique à propos & d'une maniére ſé-
„ rieuſe, & que l'on s'en ſert comme d'un
„ moyen pour défendre & maintenir la cau-
„ ſe de la Religion & de la Vertu. Le ſeul
„ but, que je me propoſe en cette Lettre,
„ comme je l'ai déja déclaré, eſt de com-
„ batre l'Abus qu'on fait des Expreſſions
„ de l'Ecriture, en les citant ſur des ſu-
„ jets frivoles, & les employant dans un
„ ſens bas & comique. Car je ſuis perſua-
„ dé qu'on ne peut rendre un plus mauvais
„ ſervice à la Religion Chrétienne, que de
„ travailler à inſpirer du mépris pour la
„ Parole, ſur laquelle cette Religion eſt
„ fondée: or je ſoutiens que c'eſt à quoi
„ tend naturellement cet uſage familier &
„ indécent des Termes de l'Ecriture, que
„ je critique.

„ Quant à l'autre Abus, dont j'ai fait
„ mention enſuite, il eſt encore bien plus
„ condamnable, & ceux qui s'en rendent
„ coupables, montrent encore d'une ma-
„ niére plus efficace leur haine contre Dieu
„ & la Religion. En effet, dans la plûpart
„ des autres péchés, nous ne faiſons le
„ plus ſouvent tort qu'à nous-mêmes: c'eſt

„ nous-mêmes que nous offenſons & à qui
„ nous nuiſons ; mais en celui-ci nous
„ traverſons les deſſeins de notre Créateur,
„ nous nous oppoſons à la grande fin qu'il
„ ſe propoſe dans le Gouvernement du
„ Monde, nous ruïnons & ſappons par le
„ fondement le plus magnifique & le plus
„ glorieux de ſes Ouvrages ; en un mot
„ nous prenons le parti des Puiſſances de
„ l'Enfer, & uniſſons nos efforts aux leurs
„ pour mettre obſtacle au Salut commun
„ du Genre humain.

„ Je ſerois bien fâché de chercher querelle
„ ou de ſuſciter de mauvaiſes affaires
„ à qui que ce fût, ni de jetter en ſon
„ chemin une pierre de ſcandale pour le
„ faire trébucher : qu'on me permette
„ néanmoins de propoſer ici une queſtion :
„ ſuppoſé qu'il y ait aujourd'hui quelque
„ péché contre le S. Eſprit, je voudrois
„ bien ſavoir ſi l'on pourroit en nommer
„ quelque autre qui méritât mieux ce titre
„ que celui de tourner en ridicule & de
„ rendre mépriſable cette Parole qui a é-
„ té écrite par ſon aſſiſtance & ſon inſpiration.

„ Je ſuis, Monſieur, &c.

„ A Londres, le 17. Novembre, 1743. "

On me permettra d'ajouter ici une raiſon, omiſe par notre Auteur, & qui ſera pourtant de quelque poids, ſi je ne me trompe, auprès de ceux qu'il a eu deſſein de cenſurer en ſa Lettre. Ce n'eſt pas que celles qu'il allégue ne ſoient belles & bonnes ; mais, comme il ſuppoſe des Principes dont quelques-uns de ces Mrs. ne conviendront peut-être point, il pourroit auſſi arriver qu'ils ne fiſſent pas de ſes raiſons tout le cas qu'elles méritent : au lieu que celle, que j'ai deſſein de propoſer ici, eſt propre à faire impreſſion ſur tous ceux qui admettent du moins les Principes de la Religion Naturelle. La voici exprimée dans les paroles mêmes d'un Théologien fort habile (*a*) : „ Quoique l'on prenne pour „ matiére de jeu une Cérémonie Reli„ gieuſe uſitée dans une Egliſe dont nous „ condamnons les Superſtitions, on ne „ laiſſe pas de violer en cela le reſpect „ que l'on doit à Dieu. La vûë d'un faux „ Culte, qu'on lui adreſſe, doit exciter en „ nous l'idée du vrai Culte, que nous de„ vons lui rendre. Quand même ce ſe„ roient les Cérémonies Religieuſes des „ Payens que l'on s'attacheroit à contre„ faire, je n'apellerois pas ce jeu un *Di„ vertiſſement badin* (Comme avoit fait, à „ ce qu'il dit, un Théologien célébre, „ contre lequel il diſpute.): je l'apellerois „ un *Divertiſſement impie & profane.* Je „ ſuis perſuadé que tous ceux, qui ont „ tant ſoit peu de délicateſſe à l'égard de „ ce qui touche l'honneur de Dieu, en „ forme-

---

(*a*) *Voyez la Préface de l'Ouvrage, qui a pour Titre:* Doctrine de la Trinité éclaircie.

„ formeront le même jugement. ” Le Théologien, que nous venons de citer, fait cette réflexion au ſujet d'un certain Formulaire, qui eſt en uſage, à ce qu'on dit, parmi quelques Etudians d'une Univerſité Proteſtante. Ce Formulaire conſiſte à imiter & contrefaire d'une façon burleſque la Cérémonie que l'Egliſe Romaine obſerve dans l'Elévation de la Coupe. Or chacun voit aſſez la reſſemblance qu'il y a entre la conduite de ces Etudians, & celle des Ecrivains qui donnent un ſens burleſque aux Phraſes de l'Ecriture. Il n'eſt pas néceſſaire par conſéquent de nous arrêter ici à prouver que ces derniers méritent pour le moins la même cenſure que les autres.

ARTICLE IV.

THE GOLDEN CALF, the Idol of Worſhip. *Being an Enquiry* Phyſico-Critico-Patheologico-Moral *into the Nature and Efficacy of* GOLD: Shewing the wonderful Power it has over, and the prodigious Changes it cauſes in the Minds of Men. *With an Account of the Wonders of the* Pſychoptric Looking-glaſs, *lately invented by the Author*, JOAKIN PHILANDER, M. A. London: *Printed for* M. Cooper,

at

at the Globe *in* Pater-Noſter-Row. *in* 8°. 1744.

C'eſt-à-dire,

LE VEAU D'OR, *ou Recherches* Phyſico-Critico-Patheologico-Morales *ſur la Nature & l'Efficace de* L'OR; qui montrent le merveilleux Pouvoir de ce Métal, & les prodigieux Changemens qu'il opère ſur l'Eſprit des Hommes: *avec la Rélation des Merveilles du Miroir* Pſychoptique, *inventé depuis peu par* JOAKIN PHILANDER, Auteur de ce Livre. *C'eſt un in* 8°. *de* 250 *p.*

L'Ouvrage, dont on vient de lire le Titre, eſt écrit dans le goût de ceux du Dr. *Swift*: il ſemble même que l'Auteur ſe ſoit propoſé cet Ecrivain pour modèle. Il l'a aſſez bien imité dans le Titre ſingulier de ſon Livre; dans les Railleries qu'il fait de la race des Auteurs ſes Confrères; & dans ſes Digreſſions perpétuelles. Quoique ſes idées ne me paroiſſent pas tout à fait auſſi originales, on ne peut cependant lui refuſer la juſtice d'avoir écrit avec beaucoup de bon ſens, & dans le deſſein de rendre les Hommes meilleurs.

L'on trouve à la tête une Lettre à ſon Imprimeur, dans la quelle il lui recommande, entre autres choſes, de n'employer aucun artifice, pour procurer le débit de ſon Livre. Il veut qu'il ſe ſoutienne par lui même; & s'imagine que l'idée, où l'on ſera, que c'eſt ici ſon prémier Ouvrage, engagera nombre de perſonnes, par pur amour pour la nouveauté, à l'acheter & à le lire. ,, Car enfin, *dit il*, (*a*) qu'y ,, a-t-il de plus agréable au public que la ,, nouveauté? Ne voit on pas toujours la ,, Ville entière courir après tout ce qui eſt ,, nouveau? Avec quel empreſſement ne ,, court on pas après un nouvel Equipage, ,, qui traine un Fat de nouvelle datte? Pourquoi un nouvel Auteur ne divertiroit ,, il pas auſſi bien le public qu'une nouvelle Farce? Et s'il eſt permis de comparer les grandes choſes aux petites, le ,, prémier Diſcours d'un nouveau Membre ,, de la plus Auguſte des Aſſemblées n'eſt ,, il pas écouté avec plus d'attention qu'on ,, ne fait les ſuivans, ou que ceux des perſonnes qui ont accoutumé d'y parler? ,, Pourquoi donc ne pourroit on pas lire & ,, acheter, ce qui eſt tout ce que vous ,, ſouhaitez, le prémier Livre d'un Auteur, auſſi bien que celui d'une perſonne qui en a déja compoſé beaucoup? En ,, un mot, je pancherois à croire que les ,, Ouvrages de divers Ecrivains ſe débiteroient mieux, s'ils les donnoient ſous un ,, nouveau nom. Pour ce qui eſt de mon ,, érudition,

---

(a) p. 2, 3.

,, érudition, elle paroitra ſuffiſamment dans
,, ce Traité. L'on y trouvera diverſes expreſſions
,, étrangères, grand nombre de
,, mots rudes, beaucoup de *Grec* & de
,, *Latin*, pluſieurs termes d'Art. . . &, pour
,, tout dire, auſſi peu de clarté en divers
,, endroits, que dans les Livres des plus
,, grands Docteurs. "

Quoique rien ne recommande autant un Livre auprès de certaines gens, que de parler contre la Religion; contre le Gouvernement; ou contre quelque Ordre en particulier, ſoit dans l'Etat ſoit dans l'Egliſe, l'Auteur n'a pas jugé à propos de faire uſage de ce moyen. ,, J'aime trop
,, mon Ame & mon Corps, *dit il*, (*a*)
,, pour attaquer Dieu ou mon Roi. Je laiſſe
,, cette audace aux Libertins en matière
,, de Religion & d'Etat. Et dans *l'Epitre à ſon Imprimeur:* (*b*) ,, Je n'en veux
,, dans cet Ouvrage à aucune Perſonne en
,, particulier: j'attaque ſeulement des Vices
,, qui me paroiſſent trop communs; ſans
,, connoitre perſonne à qui je puiſſe appliquer
,, en particulier les caractères que
,, je trace. Enfin, je ne l'ai point écrit, pour
,, rendre mépriſable quelque Dignité, Etat,
,, Vocation, ou Genre de Vie, quel
,, qu'il ſoit: mais ſeulement pour reformer
,, les abus qui s'y rencontrent, en employant
,, pour cet effet le badinage.

,, *riden-*

(*a*) p. 8. (*b*) p. 3, 4.

„ ——— *ridentem dicere Verum*,
„ *Quid vetat?* "

A tous ces égards l'Auteur tient exactement parole.

Le *prémier Chapitre* eſt deſtiné à l'explication du Titre de cet Ouvrage. Les Auteurs, qui affectent de la ſingularité à cet égard, ou qui mettent à leurs Livres des Titres trompeurs, n'y ſont point épargnés. Nôtre Docteur ne traite pas mieux le public, qui mépriſant les routes battues & ſimples, demande toujours de l'extraordinaire, & tombe dans le ridicule à force de ſe ſingulariſer. Au reſte, il a donné le Titre de *Veau d'Or* à ſon Traité; „ parce qu'on ſait que la Nation la plus religieuſe du Monde rendit un Culte Divin „ à ce ſtupide Animal. Ce fut, ſans doute, le brillant éclat de ce métal, qui „ la fit tomber dans cette idolatrie: aujourd'hui même que l'on eſt ſi raffiné, il „ continue à être le véritable objet du „ Culte religieux d'un grand nombre de „ perſonnes, en dépit de tous les doctes „ argumens, par les quels les Eſprits Forts „ ont prétendu prouver qu'il n'y a point „ de Religion. Eux mêmes, j'en ſuis ſûr, „ rendent des homages religieux à cette „ idole (*a*). " Mr. PHILANDER rend encore raiſon des autres Titres qu'il a donnés

---

(*a*) p. 11, 12.

donnés à ſon Livre; & explique d'une manière plus détaillée le but qu'il s'y eſt propoſé. Il veut nous apprendre les cauſes du Changement que les Richeſſes apportent dans l'Eſprit & le Caractère de ceux qui les poſſédent. ,, L'on eſt ſurpris, par éxem-
,, ple, *dit il*, (*a*) de voir un homme avec
,, qui l'on étoit de niveau, par raport aux
,, Biens de la Fortune, &, peut-être, ſu-
,, périeur du côté des qualités de l'Eſprit,
,, parler tout d'un coup ſentences, com-
,, me un Philoſophe. Il raiſonne, & pro-
,, nonce définitivement ſur des points d'E-
,, rudition, de Théologie, de Controver-
,, ſe, d'Hiſtoire, de Poëſie, de Politique,
,, de tout en un mot, d'un air de ſuffiſan-
,, ce qui étonne. Mais d'où vient cet é-
,, tonnement? C'eſt parce qu'on n'a pas
,, lû ce Traité, où l'on montre que cela
,, vient uniquement de ce qu'il a aquis des
,, Richeſſes. En voici un autre, dont vous
,, étiez l'ami intime. Vous le croyiez d'un
,, bon caractère; plein de ſens; d'une
,, converſation aiſée & libre; ayant un
,, grand uſage du Monde; enrichi de con-
,, noiſſances autant qu'il en faut à un hon-
,, nête homme; & d'un jugement aſſez ſo-
,, lide pour n'être pas pédant: en un mot,
,, vous vous imaginiez que, ſi jamais il é-
,, toit riche, cet homme feroit honneur à
,, ſon païs, & ſeroit utile à ſes amis. C'eſt
,, la précisément en quoi vous vous trom-
,, pez;

(*a*) p. 17.

„ pez: car il n'a pas plûtôt un caroſſe bien „ doré & de beaux équipages, qu'il devient fier, hautain, dédaigneux; & qu'il „ oublie les obligations qu'il vous a, & „ ſera vôtre Ennemi ſi elles ſont grandes. „ Il eſt bourru, impérieux, fantaſque juſqu'à l'extravagance, donnant dans le ridicule des gens de qualité, & auſſi Fat „ que l'orgueil & l'amour propre puiſſent „ rendre. A la vûe de tout cela vous êtes „ tout honteux d'avoir porté un jugement „ ſi faux de cet homme. Mais vous vous „ trompez encore. Il étoit réellement ce „ que vous le croyiez être alors; & il eſt „ réellement ce que vous le voyez être aujourd'hui. C'eſt l'Or tout ſeul qui a fait „ cette étonnante métamorphoſe. Comment l'opère-t-il? C'eſt ce qu'on verra „ dans la ſuite. "

Après ces remarques, il poſe dans le *Chapitre ſecond* certains Principes d'une vérité inconteſtable, dont le principal eſt que les Richeſſes, & quelques-fois les grandes Dignités, opèrent ces merveilleux Changemens dans la nature & la conſtitution des Hommes. „ Je pourrois prouver „ cela, *dit il*, (*a*) par la pratique générale & la conduite ordinaire des Hommes „ envers les perſonnes que l'Or a ainſi „ métamorphoſées. Ne voyez vous pas des „ gens de bon ſens, qui ont du ſavoir, de „ l'éducation & la connoiſſance du Mon-

„ de;

(*a*) p. 25.

,, de; ceux mêmes du plus haut rang, ou
,, qui éxercent les fonctions les plus ſacrées
,, dans la Société, avoir des déférences &
,, un reſpect outré, pour des perſonnes,
,, dont tout le mérite ſe borne à avoir
,, cette qualité qui donne du prix à tout,
,, je dirois preſque qui les déïfie; ſans s'informer
,, par quels moyens elles l'ont aquiſe? L'on m'a dit, que c'étoit la coutume
,, parmi les perſonnes de la prémière
,, diſtinction dans une Nation voiſine de
,, demander, quand il entre un Etranger de
,, façon dans une Compagnie, qui eſt ce
,, Monſieur? Après qu'on lui a répondu,
,, c'eſt un tel; il ajoute: eſt il noble? Si
,, on lui répond que ouï; il donne un petit
,, ſigne d'admiration; & demande enfin
,, s'il eſt riche? S'il ſe trouve qu'il poſſéde
,, de grands biens, le reſpect qu'il conçoit
,, pour lui s'imprime ſur ſon viſage,
,, & il conclut par dire, c'eſt un gallant
,, homme! Dès qu'ils ſont informés qu'une
,, perſonne eſt riche, ils n'en demandent
,, pas d'avantage, ayant aſſez de diſcernement
,, pour voir qu'il ne lui manque
,, aucune qualité. De tout tems les
,, hommes ſe ſont conduits de la même
,, manière. Pour s'en convaincre l'on n'a
,, qu'à conſulter l'Hiſtoire, les coutumes
,, & les mœurs des anciens Peuples. Quant
,, à moi, *ajoute-t-il*, je ne ſaurois me réſoudre
,, à condamner le jugement des
,, Créatures de mon eſpéce; ſur tout quand
,, il eſt ſi univerſel. Il vaut donc mieux

„ croire, que l'Or donne aux gens riches „ ces qualités brillantes qu'on leur attribue ſur cela ſeul qu'ils poſſédent de „ grands biens."

L'on trouve dans ce même *Chapitre* une *Digreſſion*, dont l'Auteur fait le ſujet. Il décrit ſa perſonne, étale ſes qualités, & nous apprend le genre de vie pour le quel il s'eſt déterminé. „ Après avoir fini mes „ études, *dit il*, (a) il fut queſtion de prendre un parti dans le Monde. D'une „ taille courte & ramaſſée, je ſentis fort „ bien qu'il ne me convenoit pas de vouloir paſſer pour un Homme du bel-air: „ quoique j'aye vû des perſonnes auſſi malfaites que moi, non ſeulement prétendre à cette qualité, mais croire la poſſéder réellement. D'ailleurs, j'aimois „ la Lecture, & à m'entretenir en compagnie ſur des ſujets utiles; deux choſes qui n'entrent point dans la compoſition des gens du bel-air d'aujourd'hui... „ Quoique l'Affabilité, la Politeſſe, la „ Modeſtie, l'Humilité, un Caractère généreux & obligeant, de la Douceur dans „ la Conduite de la vie & dans la Converſation, qui porte à ne donner aucun ſujet de plainte à perſonne; en un „ mot, toutes les belles qualités de l'Eſprit, plûtôt que celles du Corps, ſoyent „ les principaux ingrédiens qui entrent „ dans la compoſition d'une Perſonne du

---

(a) p. 29.

,, bel-air: cependant l'Extérieur, la bonne
,, Mine, la Manière de ſe mettre, du
,, beau Linge, des Habits chamarrés, &
,, un certain Air d'Aſſurance quand on entre
,, en compagnie; c'eſt tout ce que le
,, commun des Hommes juge néceſſaire
,, aux Perſonnes de cet ordre ... Néantmoins
,, je ne penſe pas que de beaux Habits,
,, ni l'Adreſſe du Corps, ſans les embelliſſemens
,, de l'Eſprit, puiſſent les
,, faire paſſer que pour des Brutes bien ornées.
,, " Mr. PHILANDER paſſe ainſi en revûe divers autres états de la vie, à chacun des quels il reproche ſes défauts. La Juriſprudence, la Poëſie, la Médecine, l'Hiſtoire, la Critique & la Théologie ne furent point de ſon goût; ce qui fit qu'enfin il ſe détermina pour la Philoſophie.

Le *quatrième Chapitre* eſt deſtiné à répondre à cette objection: comment ſe peut il que les Richeſſes faſſent d'un Sot un Homme de bon ſens; & d'un Homme de bon ſens un Sot? N'y a-t-il pas en cela de la contradiction? La première réponſe à cette difficulté ne contient que des railleries ſur la manière dont les Ecrivains répondent d'ordinaire à leurs Antagoniſtes. Il traite le ſien de Fou, & taxe ſon objection de puérilité & de manque de bon ſens. Après cela, il remarque qu'il y a bien de la différence entre les raiſons pourquoi une choſe arrive, & la manière dont elle arrive. ,, Par éxemple, *dit il*,
,, (*a*) je puis bien rendre raiſon pourquoi

(*a*) p. 49.

„ un homme qui a plus d'argent que ſa
„ partie gagnera ſon procès: cependant je
„ ne ſaurois dire au juſte par quels reſſorts
„ cela ſe fait ; ni comment l'argent agit
„ ſur l'eſprit du Juge, pour lui faire voir
„ la juſtice d'une cauſe qu'il ne voyoit
„ pas auparavant. Voici tout ce que j'en
„ ſais: c'eſt qu'il y a une liaiſon très étroite
„ entre les ſens externes & le cerveau;
„ & que l'attouchement ou la vûe de l'Or,
„ faiſant grande impreſſion ſur les ſens,
„ ceux ci en font auſſi ſur l'entendement:
„ d'où il faut conclure que ces ſenſations
„ aident plus que toute autre choſe à bien
„ juger. Cependant encore nous ne ſaurions
„ dire comment tout cela eſt produit.
„ Je puis bien dire encore comment
„ une jeune Demoiſelle qui fréquente certaine
„ Compagnie perdra ſa Réputation,
„ ſi ce n'eſt pas quelque choſe de plus:
„ mais je ne ſaurois dire par quelles intrigues,
„ ou par le moyen de qui, cela arrivera... De même, quand je recher-
„ che les raiſons pourquoi de grands biens
„ font d'un Fol un Homme de bon
„ ſens, il n'eſt pas néceſſaire de montrer
„ comment cela ſe fait. Bien plus, ce
„ qui paroitra fort hardi, je défie qui que
„ ce ſoit en Angleterre, excepté moi, de
„ montrer comment cela eſt produit. Car
„ il eſt ſûr que les grands biens ne donnent
„ pas un ſcrupule de Cervelle de
„ plus à un Homme, que ce qu'il en avoit
„ auparavant. " C'eſt ce que nôtre Docteur

teur prouve fort en détail par la diſſection du Cerveau de deux Gentils-Hommes, qui s'étoient tués en duel. Ils étoient tous deux devenus Riches; & les Richeſſes avoient produit différens effets ſur leur Eſprit. De Sot que l'un avoit été, il étoit devenu Homme d'Eſprit; tandis que l'autre qui avoit été Homme de bon ſens étoit devenu un Sot. Quelque curieuſe que ſoit cette Diſſection, nous ne nous y arrêterons pas; non plus que ſur le *Chapitre cinquième*, qui contient diverſes remarques rélatives à cette expérience.

Dans le *Chapitre* ſuivant, l'Auteur montre que, quelque avantageuſes que ſoyent les Richeſſes, elles ſont ſouvent ſuivies de grands inconvéniens. Cette conſidération l'a porté à y chercher du remède. A force de méditations, il a enfin inventé un Miroir, dont les effets ſont merveilleux pour cela. Voici la deſcription qu'il en donne. „ La perſonne, qui s'y regarde, s'y
„ voit tout d'un coup *in puris naturalibus.*
„ Toutes les Maladies de l'Ame y ſont
„ peintes des plus vives couleurs; & il
„ montre le fond des moindres replis du
„ Cœur. Les Défauts y paroiſſent dé-
„ gagés de tous les déguiſemens qu'ils em-
„ pruntent de l'Artifice, de la Grandeur,
„ de la Pompe, de la Diſſimulation, des Maxi-
„ mes corrompues du Monde, de l'Amour
„ propre, &c.; & ils y paroiſſent dans
„ toute leur laideur. . . . Le revers of-
„ fre un ſpectacle tout différent: ce ſont
„ les

„ les Beautés qui naiſſent de la vraye Humanité, de la Modeſtie, de l'Humilité, „ de la Compaſſion pour les maux d'autrui, de la Reconnoiſſance pour les bienfaits reçus, de la Condeſcendance, de „ la Politeſſe, de l'Affabilité, de la Générosité, de la Vérité, de la Sincérité, „ & de toutes les autres qualités qui font „ le Caractère d'un Honnête Homme (*a*). "

Les Cures que l'Auteur a faites avec ce Miroir *Pſychoptique* ſont en grand nombre & merveilleuſes. Tout le *Chapitre VII* eſt employé à rapporter les *Certificats* des Malades mêmes qui ont été guéris par ce moyen. Ils ſont, pour le moins, auſſi curieux que ceux des perſonnes guéries par l'Abbé *Paris*; & qui font une ſi belle figure dans le grand Ouvrage de Mr. de *Montgeron*. L'on en jugera par le prémier en ordre, que nous allons traduire. „ Moi, „ ſouſſigné, certifie à un chacun, qu'ayant „ fait un héritage conſidérable auquel je „ ne m'attendois pas, je tombai tout d'un „ coup dans une Maladie d'Eſprit ſi terrible, qu'il m'eſt preſque impoſſible de la „ décrire. Je conçus une grande idée de „ ma Perſonne & de mon Mérite; je me „ remplis d'orgueil & de fierté; je me laiſſai aller à des ſentimens de mépris pour „ tout le monde, ſur tout pour ceux qui „ avoient moins de bien que moi; l'ingratitude s'empara ſi bien de mon Eſ-

„ prit,

(*a*) p. 80, 81.

„ prit, que j'oubliai tous les bienfaits que
„ je pouvois avoir reçus; & cela d'autant
„ plus aiſément que je m'imaginois qu'il
„ étoit au deſſous d'un Homme *de façon*,
„ comme moi, d'être reconnoiſſant, &
„ de ſe croire redevable à quelqu'un. Mais
„ en me regardant fréquemment dans le
„ Miroir *Pſychoptique*, nouvellement in-
„ venté par l'ingénieux Mr. JOACHIM
„ PHILANDER, je ſuis, graces à mon
„ étoile, & aux travaux incomparables de
„ cet Honnête Homme, ſi bien guéri, que
„ je regarde la reconnoiſſance envers les
„ perſonnes du plus bas ordre qui m'ont
„ fait plaiſir, comme une qualité bien-
„ ſéante aux perſonnes du plus haut rang;
„ & que je crois réellement que ceux qui
„ n'ont pas du bien peuvent avoir d'auſſi
„ beaux Talens, & autant de Mérite que
„ moi même. Etoit ſigné, *Pelſy Penny-*
„ *worth*, de *Pennyworth-Hall* (*a*). "

Les Certificats ſuivans contiennent d'autres ſingularités, auſſi intéreſſantes que celles là. Ce ſont tout autant de Portraits des Vices des Grands, & en particulier des Riches; accompagnés d'une Cenſure délicate & ingénieuſe. L'Auteur a joint à pluſieurs d'entr'eux ſes réfléxions particulières, qui ne ſont pas le morceau le moins agréable de la Piéce. Il ſe trouve d'ailleurs un *Chapitre* tout entier, qui ne contient que des remarques ſur les Certificats qu'il

---

(*a*) p. 82, 83.

a produits, & ſur ſes Cures. Nous n'en rapporterons qu'une ſeule. C'eſt la réponſe à cette queſtion: Pourquoi dans ces Certificats n'eſt il fait mention de la guériſon d'aucune Femme, & pourquoi n'y eſt il parlé que d'un ſeul Lord? „ Quant au „ prémier point, *dit il*, (*a*) la raiſon en „ eſt, que l'Orgueil, la Vanité, l'Amour „ propre, le Mépris pour les autres, l'Envie qu'on leur porte, & une étrange „ circulation de Bagatelles & de Colifichets „ dans leur tête, ſont preſque naturels „ aux Femmes dès le berçeau, ſans que „ le ſecours de l'Or ſoit néceſſaire pour „ les faire naitre; ce qui rend leur guériſon trop difficile pour être entrepriſe... „ D'ailleurs, les Femmes ont accoutumé „ d'être flattées depuis leur enfance; de „ ſorte que leur naturel ne ſauroit ſupporter qu'on les repréſente au juſte „ comme elles ſont. Je dois cependant „ dire, pour leur rendre juſtice, que je „ n'ai pas remarqué qu'une grande & ſubite Fortune produiſe chez elles de ſi grands „ Changemens, que chez les Hommes.... „ Quant au ſecond point, *continue-t-il*, (*b*) „ j'avouë que j'ai guéri fort peu de Lords; „ & cela avec de grandes difficultés. „ Je ne ſais ce qui en eſt, mais les „ perſonnes de qualité d'aujourd'hui, „ ſont de ſi difficile accès pour qui-

„ conque

(*a*) p. 107.

(*b*) p. 108.

„ conque n'a pas un caroſſe à ſix chevaux, qu'un homme de médiocre fortune, quelque orné que ſoit ſon Eſprit, „ ne peut pas être admis à avoir avec eux „ une converſation un peu familière, à „ moins qu'il ne dépenſe la moitié de ſon „ revenu annuel pour faire cette viſite. „ Ils regardent comme au deſſous d'eux de „ faire quelque attention à ce que dit une „ perſonne d'un rang inférieur au leur... Il „ eſt vrai que ſi vous pouvez ramper, & „ applaudir à tout ce que dit Mylord; ou, „ par vos bouffonneries, vous rendre vous „ même ridicule à tout le reſte de la compagnie; ou enfin, vous rendre néceſſaire dans de certaines choſes, aux quelles „ un homme d'honneur n'oſeroit toucher „ de peur de ſe ſalir; l'on fera attention „ à vous pendant quelque tems."

L'Auteur juſtifie tout ce qu'il vient d'avancer ſur le compte des Grands par une aventure qu'il eut dans une Hotellerie avec quelques Seigneurs. Nôtre Docteur y étoit arrivé le prémier, dans un équipage honnête, & avec un laquais en livrée neuve. Il étoit donc en poſſeſſion de la meilleure place auprès du feu, & du ſeul fauteuil qu'il y eût dans le logis, lorſque ces Meſſieurs arrivèrent. On ne l'en débuſqua point; &, en conſéquence, il eut le haut bout de la table à ſouper. Durant le repas, ces Seigneurs qui ne le connoiſſoient point, eurent beaucoup d'égard pour tout ce qu'il diſoit; & faiſoient cas de ſon jugement, s'en rapportant volontiers à ſes déciſions. Mais, ſur la fin, chacun s'étant fait connoître, les Lords n'eurent plus que du mépris pour lui, quelque déférence qu'il eût pour leur rang. Toute cette Digreſſion eſt aſſaiſonnée de railleries fines & délicates ſur les manières des Grands.

L'on trouve en divers endroits de cet Ouvrage des *Avertiſſemens*, dont il ne ſera pas inutile de donner ici un Echantillon. „ Il y a ſur le tapis, *eſt il dit dans l'un* „ *d'eux*, (*a*) un Projet de Souſcription, pour „ tranſplanter nôtre Nobleſſe de l'un & „ de l'autre Sexe dans un Païs nouvellement découvert ſous le Pole Arctique, „ où elle aura l'avantage de ne point voir „ le Soleil pendant ſix mois, & de dormir durant les ſix autres. Ce Projet eſt fondé „ ſur ce que pendant toute l'année la Nobleſſe trouvant à peine le jour aſſez long „ pour dormir, & la nuit aſſez longue pour „ ſe divertir, elle n'aura pas le même inconvénient dans cette Région, où il „ n'y a jamais qu'un jour & une nuit. "

La nouvelle invention de Mr. PHILANDER ayant fait du bruit, elle lui attira un grand nombre de Lettres de la part de diverſes perſonnes, tant connues qu'inconnues; qui le conſultoient ſur pluſieurs Maladies d'Eſprit à la mode, le priant, ſi la choſe étoit poſſible, de faire uſage de ſon Miroir;

(*a*) p. 128.

Miroir, pour les guérir: ces Lettres, avec les remarques de nôtre Auteur, font la matière du *Chapitre IX.* La prémière eſt d'un honnête Eccléſiaſtique, qui le ſollicite à entreprendre d'arrêter les progrès d'une Maladie qui cauſe bien du ravage parmi les Grands: c'eſt une Phrénéſie Athéïſtique, qui s'eſt emparée de leur cerveau, & les porte à violer ſans pudeur tous les Devoirs de la Morale. Sur quoi Mr. PHILANDER remarque, que ſon Miroir peut bien diſpoſer ces perſonnes à ſouffrir d'être guéries, mais c'eſt là tout. Il propoſe donc cet autre remède. Comme ces Meſſieurs n'ont de crainte que pour la Potence & les Bourreaux, il ne doute pas que s'ils ſe faiſoient une peinture bien vive de l'un & de l'autre, cela ne leur fit du bien. Et pour augmenter l'efficace du remède, il feroit bon que, chaque matin, Maître *Jaques* ſe trouvât à leur lever, pour leur demander civilement quand ils auront beſoin de ſon ſervice.

Nous ne ſaurions parcourir toutes ces Lettres dans un Extrait: bornons nous donc à la *cinquième*, dont le ſujet eſt très intéreſſant. La voici. (*a*) „ Ne pourriez „ vous point, Monſieur, par vôtre addreſ„ ſe, ou au moyen de vôtre Miroir, gué„ rir une Maladie tout à fait extraordinai„ re qui s'eſt emparée des facultés de nô„ tre jeune Nobleſſe, tant de la Ville que „ de

---

(*a*) p. 164, 165.

„ de la Campagne. La plus grande par-
„ tie de ceux qui la compoſent a totale-
„ ment perdu l'uſage de la Parole, & preſ-
„ que la faculté de penſer.... Il eſt vrai
„ qu'ils peuvent encore former des ſons
„ articulés, mieux que de certains Ani-
„ maux, pour exprimer le beſoin, qu'ils
„ ont de manger ou de boire, ou quel-
„ qu'autre néceſſité de la partie animale.
„ Mais cela ne s'étend pas au delà de ce
„ que les autres Brutes ſavent faire. Lorſ-
„ qu'ils ſont enſemble, ils peuvent auſſi
„ former un gazouillement bruyant fort ſin-
„ gulier, pour exprimer, à la façon des
„ autres Animaux, leur joye ou leur cha-
„ grin: mais pour ce qu'on nomme Langa-
„ ge humain, ou Converſation, il ne faut
„ pas le chercher parmi eux. La ſubſtan-
„ ce de ce qu'ils bégayent l'un à l'autre
„ revient, comme je l'ai dit, à exprimer
„ leurs appétits déréglés, ou à raconter
„ leurs infamies: tout le reſte n'eſt que
„ Juremens, Malédictions, Blaſphèmes,
„ Obſcénités, & Vilenies. De ſorte que
„ vous feriez avec eux jour & nuit, ſans
„ rien entendre qu'on pût appeller Con-
„ verſation; & vous préféreriez d'être ſourd
„ ou muet, à entrer dans des entretiens
„ auſſi ſcélérats. Quoique, quand ils ſont
„ enſemble ils ſoyent les Brutes les plus
„ bruyantes du monde; cependant lorſ-
„ qu'ils ſe trouvent en compagnie de gens
„ de bon ſens, ils ſont muets comme des
„ poiſſons. Ils ſont tout à fait ignorans

„ dans ce qui regarde les Sciences, l'Hiſ„ toire, le Gouvernement, l'Etat, ou „ même les affaires les plus communes de „ la vie. Une Donzelle, un Chien, un „ Cheval, ſont les ſujets principaux ſur „ les quels ils s'étendent : en un mot, „ Monſieur, le babil d'une troupe de „ Corneilles eſt beaucoup plus naturel & „ plus inſtructif. "

Terminons cet Extrait par les judicieuſes réfléxions de Mr. PHILANDER ſur cette Lettre. Il remarque d'abord que ſon Miroir ſeul ne ſauroit guérir cette Maladie ; parce qu'outre des facultés naturelles, il faut, pour ſoutenir une Converſation, avoir une bonne proviſion de ſcience dans la tête. „ Or, nôtre jeuneſſe, „ *dit il*, (*a*) a un grand ſoin de ne faire „ aucun amas de cette nature ; & de ſe „ moquer de toutes les belles connoiſſan„ ces. Ils vous diront avec la plus gran„ de impudence, qu'il eſt inutile de ſavoir „ les règles de la Morale, puiſque leur „ principal ſoin eſt de vivre dans ce mon„ de ſans règle : parler de Science en com„ pagnie, c'eſt pure Pédanterie : l'Hiſtoi„ re ne nous apprend rien que nous ne „ voyions de nos jours... La Philoſophie „ n'eſt que pour les gens graves, qui ne „ ſont bons à rien autre choſe : les Ma„ thématiques font devenir fou : le Gou„ vernement regarde ceux qui ſont au ti„ mon

---

(*a*) p. 156.

„ mon des affaires: la Religion n'eſt qu'une fourberie des Prêtres: les affaires de „ la vie ne regardent que ceux qui ont „ beſoin de faire fortune: c'eſt ainſi qu'ils „ banniſſent tout ce qui pourroit fournir „ matière à une Converſation raiſonnable. " La prémière choſe donc qu'il leur conſeille; c'eſt d'apprendre à *penſer*; enſuite ils doivent *ſe former le goût* ſur celui des *Anciens*: enfin, il faut tâcher de leur faire comprendre tout ce qu'il y a de délicieux à conſidérer „ la ſuite des „ Royaumes; les Révolutions des Etats „ & des Empires; la Forme des divers „ Gouvernemens, vûs de leur bon & de „ leur mauvais côté; la diverſité des Coutumes, des Loix & des Mœurs des différens Peuples du Monde; & la prodigieuſe Viciſſitude, que la fortune d'un „ côté, & la ſageſſe d'un autre, occaſionnent dans les événemens... Tout cela „ leur ouvrira l'Entendement, & leur rendra facile l'application aux Sciences plus „ ſublimes. Alors, ils ſeront charmés de „ ſe rendre attentifs au bel arrangement „ qui règne dans les œuvres de la Nature; „ & à cette merveilleuſe enchainure de „ cauſes & d'effets. Mais puiſque nous ne „ nous ſommes pas donné l'éxiſtence nous „ mêmes, combien ne ſeroit il pas indigne „ d'une Créature raiſonnable d'ignorer ce „ grand & glorieux Auteur de tous les Etres? Ne faut il pas être dénaturé pour „ blaſphémer ſon Nom, & mépriſer ſes

„ Loix? Quelle injuſtice & quelle ingratitude de ne pas lui témoigner nôtre reconnoiſſance pour tous ſes Bienfaits? N'eſt il pas tout à fait raiſonnable de nous inſtruire de ſa Volonté? Avec quel empreſſement ne doit on pas lui rendre le Culte qui lui eſt dû? Combien n'eſt il pas néceſſaire de le connoitre; & dangereux de le lui refuſer? Si nos jeunes gens, *continue-t-il*, vouloient s'appliquer à des ſujets ſi nobles & ſi vaſtes, & ſe familiariſer avec eux en s'en entretenant enſemble; ils parviendroient enfin à avoir l'uſage de la Parole, ſans cela, ils ne parleront toujours que comme des Perroquets."

ARTICLE V.

REMARKS *on a late Pamphlet, intitled,* Chriſtianity not founded on Argument. *In a Letter to a Friend. By* JOHN LELAND, D. D. *London*: printed for *R. Hett*, at the *Bible* and *Crown* in the *Poultry*: and ſold by *J. Stagg* in *Weſtminſter-Hall*. 1744.

C'eſt-à-dire:

REMARQUES *ſur une Brochure, où l'on prétend prouver que* le Chriſtianiſme n'eſt pas fondé ſur des Preuves du reſſort de la Raiſon; *Ecrites en forme de Lettre, par le* DR. J. LELAND. C'eſt une Brochure *in* 8°. de 84. pp. *La Seconde Lettre* en contient 102.

SI la Religion eſt malicieuſement attaquée en *Angleterre*, elle y eſt auſſi défendue avec beaucoup de force & un grand zèle. L'Incrédulité ne fait aucun effort qu'il ne ſe préſente inceſſamment pluſieurs Théologiens pieux & ſavans, pour repouſſer ſes injuſtes attaques. Nous avons rendu compte dans la dernière Partie de ce Journal (*a*) d'un Ouvrage, dont l'Auteur ſemble avoir eu pour but de ſapper la Religion par ſes fondemens les plus ſolides. Il n'eut pas plûtot paru, que Mr. *Benſon* ſe mit à la bréche; & refuta ſolidement cet Ecrivain. Nous avons auſſi donné l'Extrait du Livre de ce Théologien (*b*). D'autres ont encore pris la plume contre le même Auteur. De ce nombre eſt le Dr. LELAND, déja connu par la ſavante Réponſe qu'il a faite au *Chriſtianiſme auſſi ancien que le Monde*, de *Tindal*; & par la *Défenſe de l'Autorité du V. & du N. Teſtament*, contre le *Philoſophe Moral*. Lorſque Mr. LELAND écrivit ces Lettres, il n'avoit vû aucune des Répon-

---

(*a*) T. XXII. Part. 2. p. 249.
(*b*) ibid. p. 263.

Réponſes qu'on a faites à l'Auteur qu'il refute. Dès lors, il en a lû une partie; ce qui lui avoit fait prendre la réſolution de ſupprimer ſon Ouvrage, deſormais inutile, à ce qu'il lui paroiſſoit: mais des perſonnes, au jugement des quelles il défère beaucoup, ayant penſé tout autrement, il s'eſt rendu à leurs inſtances.

Comme l'on a été partagé en *Angleterre* ſur les vûes de cet Auteur, qui a prétendu que *le Chriſtianiſme n'étoit point fondé ſur des Preuves du reſſort de la Raiſon*, Mr. *Benſon* s'étoit abſtenu de décider ſur ce ſujet. Il n'en eſt pas de même du Dr. LELAND. En parlant de cet Ecrivain, voici comment il s'exprime: „ Il parle fréquemment „ avec de grandes apparences de reſpect „ de nôtre Sauveur, de la Foi, de la Grace de Dieu & de ſon St. Eſprit. Il fait „ beaucoup d'uſage de certaines phraſes, „ employées dans un bon ſens par des „ perſonnes pieuſes: mais il eſt clair qu'il „ n'en agit ainſi, que pour expoſer la Religion & la Foi aux railleries & au mépris des Hommes. En un mot, il me „ ſemble que le but de ſa Lettre eſt de „ détruire toute Religion & la Raiſon elle „ même; & de renverſer tous les principes ſur les quels l'une & l'autre ſont établies (*a*). " C'eſt ce que Mr. LELAND s'attache à prouver, en expoſant d'une manière claire & ſimple le Syſthème de

---

(*a*) P. 2, & 3.

de cet Auteur. Comme nous avons déja eu occaſion de le faire connoitre, il ſeroit ſuperflu d'y revenir de nouveau. Il ne ſera cependant pas inutile de tranſcrire ici la comparaiſon qu'il fait de ce Syſthème avec celui de l'Ecriture Ste.

„ Selon l'Anonyme, *dit Mr.* LELAND, (*a*)
„ la Foi & la Religion *ne ſont pas de nature*
„ *à être enſeignées:* mais ſelon l'Evangile la
„ Foi eſt ordinairement l'effet des inſtructions
„ que l'on *entend* (*b*). Selon lui, la
„ Foi devient *tout d'un coup* parfaite, dans
„ *un inſtant*, & *ce n'eſt point par degrés* qu'on
„ l'aquiert: mais ſelon l'Evangile, elle
„ peut être ſincère quoique foible; elle a
„ ſes degrés & ſon accroiſſement, & il faut
„ d'ordinaire du tems & des peines pour
„ la former & la faire croitre (*c*). Dans
„ ſon plan, toutes les Inſtructions externes
„ ſont parfaitement inutiles; & les Chrétiens
„ ne doivent point s'inſtruire l'un
„ l'autre: mais dans celui de l'Evangile,
„ les Inſtructions de cet ordre ſont néceſſaires;
„ & les Chrétiens y ſont *exhortés*
„ *à s'enſeigner & à s'avertir réciproquement*...
„ La Foi recommandée dans l'Evangile
„ eſt fondée ſur la Connoiſſance,
„ & l'Entendement du Fidèle doit être éclairé
„ (*d*): mais celle de cet Auteur eſt

ſans

(*a*) p. 15, 16.

(*b*) Rom. X. vſ. 14. Matth. XXVIII. vſ. 19, 20.

(*c*) Rom. XIV. vſ. 1. 2. Theſſ. I. vſ. 3. & Jude vſ. 20.

(*d*) Phil. I. vſ. 9. & Coll. I. vſ. 9, 10

„ ſans Connoiſſance; & l'Entendement n'y „ a aucune part. Selon lui encore, le Zèle „ pour la Foi profeſſée par les Chrétiens eſt „ un *Zèle ſans Connoiſſance*: au lieu que l'E„ vangile deſaprouve le Zèle de cet or„ dre (*a*). Dans ſes idées, on ne rend & „ l'on ne ſauroit rendre aucune raiſon de ſa „ Foi: mais l'Evangile ſuppoſe le contrai„ re; puiſqu'il éxige des Chrétiens *d'être* „ *toujours prets à rendre raiſon de leurs Eſpé*„ *rances* (*b*).... Selon lui, l'Examen & les „ Recherches ſont abſolument incompati„ bles avec la nature de la Foi Chrétien„ ne: mais ſelon l'Evangile, il faut recher„ cher & éxaminer (*c*)... Enfin, ſelon „ lui, la Foi Chrétienne n'eſt en aucune „ manière l'effet des Miracles ni des au„ tres Preuves externes que le Sauveur a „ données de ſa Miſſion, non plus que „ d'aucun des Faits extraordinaires rappor„ tés dans l'Evangile: au lieu que l'Ecri„ ture en appelle toujours aux Miracles de „ J. C. comme à une preuve autentique „ de la Divinité de ſa Miſſion (*d*). "

Après cette comparaiſon générale, Mr. LELAND entre dans un éxamen fort éxact des preuves que l'Auteur a données de ſon Syſthème. Il les prend l'une après l'autre; & en montre le peu de ſolidité. La Première

---

(*a*) Rom. X vſ. 2.

(*b*) 1. Pier. III. vſ. 15.

(*c*) 1. Theſſ. V. vſ. 21. Act. XVII. vſ. 11, 12.

(*d*) Jean XX. vſ. 31.

mière Lettre eſt uniquement deſtinée à l'éxamen de la Prémière Partie du Plan de cet Ecrivain ; où il a prétendu montrer, qu'*il eſt impoſſible que la Raiſon puiſſe être, ſoit par ſa nature, ſoit par celle de la Religion, le Principe par le quel Dieu a eu intention de conduire les Hommes à la vraye Foi.* Il employe la Seconde à l'éxamen des deux autres Parties de ſon Plan général. L'on ne s'attend pas que nous ſuivions nôtre Auteur dans tous les Raiſonnemens qu'il fait contre ſon Adverſaire ; puiſque, à divers égards, ils ſont les mêmes que ceux de Mr. *Benſon*, dont nous avons déja rendu compte. Cependant comme il s'y trouve pluſieurs réfléxions nouvelles, l'on ne ſera pas fâché d'en voir ici l'Extrait.

Si la Foi des Chrétiens, dit l'Auteur de la Lettre, devoit être fondée ſur des raiſons, elle ſeroit l'effet d'un ſérieux Examen des preuves qui en établiſſent la vérité: mais, pour faire cet Examen, il faut que l'Eſprit ſoit en ſuſpens ; & demeure, pendant quelque tems, incertain ſi l'Evangile eſt une vraye ou une fauſſe Doctrine : or, cet état de Suſpenſion, n'étant autre choſe qu'une véritable Incrédulité, eſt en lui même très criminel ; & peut durer fort longtems : car qui peut déterminer quand l'Examen ſera fini? De ſorte que ſi la Révélation éxige que la Foi ſoit établie ſur la Raiſon, elle recommande, par conſéquent, l'Incrédulité pour un tems ; ce que l'on ne ſauroit concevoir. Telle eſt l'objection: voici la réponſe de Mr. LELAND.

Tout ce raiſonnement, dit il, (a) eſt bâti ſur la fauſſe ſuppoſition, que tout Examen ſuppoſe une parfaite Neutralité dans l'Eſprit de celui qui le fait, & une Incrédulité pendant qu'il dure. Mais n'éxamine-t-on pas tous les jours grand nombre de choſes, de la vérité des quelles on ne doute pas, afin de les connoitre d'autant mieux, & d'en avoir des idées plus juſtes? Toute la *Neutralité*, ou l'*Incrédulité*, néceſſaire alors conſiſte dans la diſpoſition ſincère d'embraſſer la Vérité de quelque côté qu'elle ſe trouve: mais cette Neutralité ne peut elle pas ſe trouver dans une perſonne, qui, en entreprenant d'éxaminer quelque choſe, a plus de raiſon de la croire vraye, que de la croire fauſſe. Tout le Doute qu'il peut avoir alors ſe réduit à la poſſibilité qu'il y a, que la choſe ſoit autrement qu'il ne l'avoit d'abord crûë: mais ne peut on pas croire qu'il eſt poſſible qu'une choſe ſoit fauſſe, & avoir cependant de fortes raiſons de la croire vraye? „ Si, par éxemple, une perſonne avoit été élevée avec „ ſoin dans la croyance qu'il y a un Dieu, „ une Providence & de la différence entre le „ Bien & le Mal; & qu'en même tems on „ lui eût enſeigné les raiſons ſur les quelles ces principes ſont fondés; il ne ſeroit pas néceſſaire, pour les éxaminer

---

(a) p. 37, 38, &c.

„ de nouveau, d'être parfaitement indifférent à leur égard, ou même de ne les pas „ croire. Elle pourroit procéder à cet Examen, ſans que ſa Foi en ſouffrît rien; parce qu'à meſure que cette perſonne avanceroit dans ſes recherches, ſa Foi pourroit trouver un nouveau degré d'évidence, & ſa conviction devenir plus forte. „ Mais, ſuppoſons, *dit il encore* (a), que le Doute ou l'Incrédulité ſoit inſéparable de l'Examen, il ne s'enſuit pas de ce qu'il eſt légitime pendant un certain tems, qu'il le ſoit toujours; ni, de ce qu'il eſt innocent avant l'Evidence, qu'il le ſoit auſſi quand on l'a toute entière. L'on ne ſauroit raiſonnablement nier, qu'en pluſieurs cas le Doute ne ſoit une maladie de l'Ame, & le fruit de principes criminels.. Quand l'Evidence eſt aſſez grande pour lever les Doutes; & qu'on demeure dans l'Incrédulité par une mauvaiſe diſpoſition d'Eſprit.... elle eſt alors vicieuſe & déraiſonnable, & pendant qu'elle dure l'on eſt criminel & comptable de ſa conduite au Juge Suprême, qui connoiſſant les ſecrettes diſpoſitions du cœur de l'Incrédule, peut l'en punir avec juſtice."

Une autre objection de l'Adverſaire de Mr. Leland, eſt que, ſi l'intention de Dieu avoit été de faire naitre la Foi par l'Examen des raiſons qui lui ſervent de fondement,

---

(a) p. 42.

dement, il auroit rendu tous les hommes capables d'un tel Examen: mais comme la plûpart ſont hors d'état de le faire, il en conclut que le but de la Divinité n'eſt pas de produire la Foi dans leur cœur par ce moyen.

Nôtre Auteur nie d'abord le principe qui ſert de baſe à cette objection. Il montre que le plus grand nombre des Hommes, & même tous, tandis qu'ils ſont dans leur bon ſens, ont les facultés néceſſaires pour ſe diriger dans la conduite ordinaire de la vie; & qu'ils en font uſage pour poſer des principes & en tirer des concluſions. Or, il n'en faut pas d'avantage pour éxaminer les Vérités principales de la Religion, celles qui ſont abſolument néceſſaires au Salut. Il eſt vrai qu'il y en a d'autres, dont l'Examen requiert une plus grande capacité; mais la connoiſſance n'en eſt pas d'une néceſſité abſolue, & Dieu ne l'éxigera jamais de ceux qui n'ont pas les facultés néceſſaires pour les connoitre. S'il s'en trouvoit même qui fuſſent hors d'état de ſe former de juſtes notions des Vérités Fondamentales de la Révélation, & des preuves qui les établiſſent, il ne faut pas douter que le Dieu de Miſéricorde n'ait égard à leur foibleſſe.

Une Foi, fondée ſur des raiſons, dit encore l'Anonyme, ne produira jamais les effets que l'Evangile attribue à la vraye Foi. Elle ſera deſtituée du *Zèle*, de la *Perſévérance*, & de la *Satisfaction intérieure* qui en doivent être les ſuites; & elle n'aura jamais la force de ſoumettre nos *appétits déréglés* & nos *paſſions*, beaucoup moins encore celle de nous porter à ſouffrir le *martyre*.

Comme cette difficulté eſt fondée ſur les fauſſes idées, que ſon Auteur ſe forme du *Zèle* & de la *Perſéverance* Chrétienne, Mr. LELAND tâche d'abord de les rectifier. Le *Zèle* du Chrétien *ne doit pas être ſans Connoiſſance*; ni ſa *Perſévérance* une *aveugle Opiniâtreté à retenir follement ce qu'il a une fois chauſſé*. Mais l'un & l'autre doivent être l'effet d'une conviction, fondée ſur des preuves claires & diſtinctes. Il ne faut pas craindre qu'une Foi, établie ſur un tel fondement, ſoit *précaire & ſujette à changer*; & hors d'état, par conſéquent, de procurer à celui qui la poſſéde cette joye intérieure, fruit de la pleine certitude qu'il a d'avoir la vraye Foi : car enfin on peut être ſuffiſamment aſſuré de la Vérité, pour avoir un juſte ſujet d'être ſatiſfait, lorſqu'après un mûr éxamen, on la juge fondée ſur de ſolides raiſons, quoique en même tems on ſache fort bien qu'on n'eſt pas infaillible & qu'on peut ſe tromper. Si dans les Affaires de la Vie cette entière Certitude étoit toujours néceſſaire pour agir, l'on ne ſe détermineroit jamais dans les choſes ſur les quelles l'on n'a qu'une Evidence Morale: mais comme cette Evidence ſuffit pour nous faire agir dans le cours des Choſes du Monde, elle eſt auſſi ſuffiſante dans celles qui concernent la Religion. Cette ſeule réfléxion renverſe la ſeconde partie de la difficulté propoſée. Car enfin, cette Evidence Morale a un degré de force aſſez grand, pour nous faire triompher de nos panchans les plus forts, & pour nous engager à faire le ſacrifice de notre vie s'il en eſt beſoin.

La Seconde Lettre eſt employée à l'éxamen des deux dernières Parties du Plan de l'Auteur Anonyme; dans les quelles il a prétendu montrer, *que, ſelon l'Ecriture, la Foi ne peut pas être l'effet du Raiſonnement*; & *qu'elle propoſe un autre moyen pour parvenir à la connoiſſance & à la perſuaſion des Vérités de la Religion*: moyen, qui conſiſte dans l'Action immédiate de l'Eſprit de Dieu ſur le cœur des Fidèles. Donnons encore l'Extrait de quelques-unes des réfléxions de Mr. LELAND ſur chacun de ces deux chefs.

Cet Auteur a avancé que, ni J. C. ni les Apôtres, n'ont employé des raiſons pour faire naitre la Foi dans le cœur de ceux qui les écoutoient; & qu'ils ne ſe ſont ſervis pour cela que de leur ſimple autorité: ils éxigeoient qu'on crût, & l'on croyoit. Sur quoi Mr. LELAND remarque qu'on n'a qu'à lire l'Evangile, pour ſe convaincre de la fauſſeté d'une pareille aſſertion. Nôtre Sauveur & ſes Diſciples ont conſtamment donné des preuves de la Divinité de leur Miſſion; & c'eſt en vertu de ces preuves qu'ils éxigeoient qu'on ajoutât foi à ce qu'ils enſeignoient. Cette propoſition eſt établie ici d'une manière claire, ſolide & bien détaillée: après quoi l'on éxamine chacun des Paſſages en particulier, qui ont été allégués par l'Auteur pour ſoutenir ce Paradoxe. Comme il eſt aiſé d'y répondre en faiſant attention aux circonſtances, qui doivent en déterminer le ſens, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Cet Auteur a bien ſenti qu'on ne manqueroit pas de lui objećter les Miracles de J. C., qui étoient tout autant de preuves de la Divinité de ſa Miſſion: auſſi remarque-t-il que le Sauveur ne les a jamais fait enviſager ſous cette face; & que, quand bien même il auroit voulu les faire ſervir de preuve, ils n'auroient rien prouvé; parce que les fauſſes Religions ont auſſi eu leurs Miracles. Pour répondre à cela, Mr. LELAND montre d'abord la fauſſeté de la prémière partie de l'objećtion, en prouvant que J. C. en a appellé diverſes fois à ſes Miracles pour autoriſer ſa Miſſion. Enſuite il compare les Oeuvres extraordinaires du Sauveur avec celles, qui ont été opérées par des Impoſteurs, pour abuſer le Peuple; & fait voir qu'il y a entre elles une ſi grande différence, qu'il eſt impoſſible de les mettre dans la même claſſe.

La Troiſième Partie de la Lettre de l'Anonyme eſt deſtinée à prouver que la Foi eſt l'effet de l'Aćtion immédiate & irréſiſtible du St. Eſprit. Mr. LELAND n'oublie pas de faire appercevoir la contradiction qu'il y a ici dans le Syſthème de l'Auteur; & que nous remarquames lorſque nous en rendimes compte (*a*). Elle conſiſte en ce que, ſi l'Action du St. Eſprit eſt irréſiſtible, il ne ſauroit y avoir d'Incrédulité; parce qu'on ne peut pas réſiſter à Dieu. Après cette remarque, il éxamine les Paſſages, allégués par ſon Adverſaire pour établir cette prétendue Action du St. Eſprit; & montre qu'il a confondu deux choſes très diſtinctes, en regardant ce qui eſt dit des dons extraordinaires, comme ſi cela devoit durer dans toute la ſuite des ſiécles. C'eſt en faiſant uſage de cette même diſtinction que Mr. LELAND répond aux éxemples de Converſion momentanée & de Foi produite dans un inſtant, ſur les quels cet Ecrivain a prétendu appuyer ſon Syſthème. C'étoient des événemens miraculeux, qui ne tirent point à conſéquence pour l'avenir. A cette réfléxion générale, il en ajoute pluſieurs particulières, rélatives à divers Paſſages, qu'on ne ſauroit expliquer par le moyen de cette clé. Enfin, il termine ce qu'il s'étoit propoſé de dire ſur ce ſujet par cette importante remarque. „ Après tout, „ *dit il*, (*b*) en accordant tout ce qu'on „ peut raiſonnablement demander, que „ dans cet état d'obſcurité & de corruption le ſecours de Dieu nous eſt néceſſaire, pour nous engager à croire & à „ recevoir la Religion, & à lui faire pro-

„ duire

(*a*) Tom. XXII. Par 2. p. 260.

(*b*) p. 68, 69.

„ duire du fruit ſur nos cœurs ; & que
„ Dieu eſt diſpoſé à l'accorder à ceux qui
„ le lui demandent dans de bonnes diſpo-
„ ſitions, & qui deſirent ſincèrement de
„ connoitre ſa Volonté; c'eſt une bonne
„ raiſon pour nous porter à recourir à lui
„ par la prière, mais ce n'eſt pas une preu-
„ ve que nos efforts ſoyent inutiles: car
„ enfin, le but de Dieu, en nous accor-
„ dant ce ſecours, n'eſt pas d'exclure
„ l'uſage de nos facultés, mais plûtot de
„ nous exciter à nous en ſervir. Il ne
„ s'enſuit pas non plus de là, que la Re-
„ ligion ne ſoit en elle même quelque cho-
„ ſe de raiſonnable, puiſque toutes les
„ preuves ſur les quelles elle eſt fondée de-
„ meurent dans leur force. D'ailleurs,
„ les ſecours, que Dieu dans ſon infinie
„ bonté daigne nous accorder pour ſuve-
„ nir à nôtre foibleſſe, doivent nous ren-
„ dre plus attentifs à faire tous nos efforts,
„ pour bien entendre la Religion & pour
„ pratiquer les Préceptes qu'elle renfer-
„ me : dans quel cas, ces ſecours de Dieu
„ nous feront infiniment avantageux. Mais
„ ſi par orgueil, par opiniâtreté, ou par
„ d'autres mauvaiſes diſpoſitions, nous ne
„ nous rendons pas à l'Evidence, & que
„ nous réſiſtions à la Grace, cela augmen-
„ tera le crime & aggravera nôtre con-
„ damnation. "

La manière, dont Mr. LELAND répond aux autres difficultés de ſon Adverſaire, n'eſt pas moins triomphante. Il n'en omet aucune, & les éxamine l'une après l'autre avec un très grand ſoin. Il le ſuit pas à pas; au lieu que Mr. *Benſon* ſemble avoir eu deſſein de le refuter d'une manière plus ſyſthématique.

ARTICLE VI.

Lettre de Mr. B. à Mr. . . . contenant quelques Particularitez curieuſes ſur Monſieur POCOCK *Auteur du Voiage en Egipte dont on trouve l'Extrait dans le Tome XXII de ce Journal, Première Partie, Article III.*

MONSIEUR,

J'Ai lu un peu tard le Tome XXII de la *Bibliotéque Britannique.* J'y ai vu avec beaucoup de plaiſir l'Extrait d'un Voiage de Monſr. *Pocock* dans l'Orient & en particulier en Egipte. Il eſt rempli de particularitez intéreſſantes. J'ai fait ſur cet Extrait une petite Remarque que j'ai cru devoir vous communiquer pour la faire parvenir aux Journaliſtes, ſi vous le jugez à propos. Voici de quoi il s'agit.

Monſr. *Pocock* décrit un Voiage qu'il fit ſur le Nil en Décembre 1737. Le 8. du Mois n'étant pas aidé du vent, ſes Compagnons de Voiage & lui trouvèrent à propos de s'arrêter au *Couvent de St. Antoine.*

Là, dit-il, *comme dans la plûpart des autres Monaſtères de l'Egipte, les Prètres ſont tous des ſéculiers qui ont avec eux Femmes & Enfans* (*a*).

Notre Voiageur dit enſuite en parlant des Coptes; *A la reſerve des Déſerts de St. Antoine, de St. Macaire & d'Eſne, on ne trouve dans leurs Couvens qu'un ou deux Prètres, qui ſont ordinairement mariez. Leur Patriarche cependant doit obſerver le Célibat, & c'eſt pour cela qu'ils le tirent d'un des Monaſtères, que je viens de nommer* (*b*). En raprochant ces deux Paſſages, on a cru y trouver de la Contradiction. *Cela ne s'accorde guère*, dit-on dans une Note, *avec ce que l'Auteur avoit dit plus haut, qu'à St. Antoine les Prètres ſont tous mariez.*

Quand le Journaliſte a trouvé ce Voiageur ainſi en opoſition avec lui même, il ne s'eſt pas ſouvenu qu'il y a en Egipte deux Couvens de *St. Antoine*, l'un ſur le Nil, & l'autre dans le Déſert. C'eſt de ce dernier que l'on tire le Patriarche, qui demeure enſuite ordinairement au Caire, & qui prend le titre de Patriarche d'Aléxandrie. Le Couvent où l'on eſt marié, c'eſt *St. Antoine du Nil.* Ces deux Monaſtères ſont diſtans de pluſieurs journées, l'un de l'autre.

Si l'on veut s'inſtruire plus en détail de la manière de vivre des Moines de *St. Antoine du Déſert*, on n'a qu'à conſulter la Rélation

---

(*a*) *Bibliot. Britann. Tom. XXII. p.* 104.

(*b*) *Pag.* 118.

lation du Père *Sicard* Jéſuite inſérée dans les *Miſſions du Levant.* Il place ce Couvent aſſez loin du Nil, & à l'aſpect de la Mer Rouge. Il dit que les Religieux ont pour règle de garder l'obéiſſance, la pauvreté & la chaſteté; qu'on doit leur rendre la juſtice que leur vie eſt tout à fait pénitente (*a*). Il n'y faut donc chercher ni Femmes ni Enfans, quoiqu'il y en ait dans le Couvent de *St. Antoine du Nil.*

Si vous me demandez, *MONSIEUR*, quel intérêt je prens à Mr. *Pocock* & à ſon Ouvrage, je pourrois vous répondre que le nom qu'il porte eſt déja reſpectable dans la République des Lettres. Il eſt de la famille du célèbre *Edouard Pocock*, habile Profeſſeur en Langue Arabe dans l'Univerſité d'Oxford, qui avoit une inclination particulière pour les Voiages. Il alla aſſez jeune en Orient, tant pour ſuivre ſon penchant, que pour aprendre les Langues Orientales. Mais voici une raiſon plus particulière de nous afectionner pour le Voiageur Moderne. Il paſſa à Genève en 1741. Il y ſéjourna quelque tems, & nous eumes diverſes Converſations avec lui ſur ſes Voiages. Il nous parut toujours fort ſage & fort exact en nous rendant raiſon de ſes diférentes Courſes.

Connoiſſant notre Païs comme vous le connoiſſez, vous ne ſerez pas fâché d'être informé d'un petit Voiage qu'il fit dans nos

---

(*a*) *Miſſions du Levant, Tom. V. p.* 148.

nos quartiers, pendant le ſéjour qu'il y fit. Vous pourrez juger par là de ſon Caractère. Il voulut voir tout ce qui mérite l'attention d'un Voiageur. Sa curioſité ſe tourna principalement du coté de quelques Montagnes des Alpes extrémement hautes, que l'on voit de notre Ville, à notre Levant d'hiver, & qui paroiſſent toute l'année chargées de glaces & de neige. Toutes les fois que ſe promenant dans nos environs il voioit ces Cimes *chenues*, l'envie le prenoit de les aller viſiter de plus près, on lui repréſentoit que c'étoit une Courſe des plus pénibles; mais un peu de fatigue ne rebutoit pas un homme qui en avoit bien eſſuié d'autres. Ces dificultez ne faiſoient qu'irriter ſa Curioſité. Après avoir parcouru le Levant, après avoir viſité ſur tout les Piramides d'Egipte, ces prodiges de l'Art, & ces fameux Obeliſques ſi vantez par les Antiquaires, il crut qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de viſiter auſſi les Piramides naturelles & les façons d'Obeliſques de la plus haute antiquité, qui percent les nues dans les Alpes. Il fit partie pour cela avec quelques Gentilshommes Anglois à peu pres auſſi curieux & auſſi courageux que lui.

La Troupe compoſée des Maitres & des Domeſtiques ſe trouva aſſez nombreuſe. Menacez des mauvais chemins & des mauvais gîtes, ils prirent les précautions néceſſaires. Ils menèrent avec eux une eſpéce d'hotélerie ambulante, c'eſt à dire pluſieurs

Chevaux de bât chargez de proviſions. Il s'agiſſoit de traverſer une Province de Savoie connue ſous le nom du *Faucigni*. Vous connoiſſez aſſez ce Pais-là pour ſavoir que c'eſt un des plus rudes & des plus eſcarpez.

Quoique le trajet ne ſoit que de trois ou quatre jours, nos Voiageurs ne laiſſèrent pas de ſoufrir. Après une mauvaiſe journée, les Chevaux extrémement las, paſſoient quelquefois la nuit au piquet, faute d'écurie, & ne trouvoient ni foin ni avoine. Leurs Maitres n'étoient guère mieux. Ils couchoient ſur la paille dans une Grange, & ſans le *Biſſac de Sancho*, ils auroient très mal ſoupé.

Ces Meſſieurs ne laiſſoient pas de ſe divertir ſur cette route, toute mauvaiſe qu'elle étoit. Ils ſavoient tirer parti de tout ce qui pouvoit tant ſoit peu contribuer à les mettre de bonne humeur. Vous en pourrez juger, *MONSIEUR*, par ce trait-ci.

La Caravane Angloiſe étant arrivée près de *Salenche*, petite Ville du *Faucigni*, ne trouva pas à propos d'y entrer. Ils aimèrent mieux camper dans une belle Plaine, à la portée du fuſil du Bourg. On dreſſa la Tente, & on fit les préparatifs du diner. Pendant que le reſte de la Troupe ſe promenoit dans le voiſinage, notre Voiageur *Pocock*, qui avoit dans ſes Hardes ſon habit Arabe, l'endoſſa en ſecret. Ces autres Meſſieurs entrant dans la Tente eurent peine à le reconnoitre. Ce traveſtiſſement fournit matière à ſe divertir. D'abord on le traite comme quelque grand Seigneur venu du Levant. On place une ſentinelle, l'épée à la main, à la porte de la Tente, & chacun eſt dans le reſpect devant lui. Les Habitans de *Salenche* aïant aperçu quelque choſe d'extraordinaire, acoururent auſſi-tot. En moins de rien preſque toute la Ville ſe rendit autour de la Tente de cette Alteſſe Levantine, & vint lui faire le *Salamalec*. L'Emir *Pocock* ſoutenoit à merveille ſa nouvelle dignité. Il crachoit de tems en tems quelques mots Arabes, que l'on prenoit pour des ordres donnez à ſes gens, & qui s'exécutoient fort ponctuellement. Quelques Dames de conſidération voulurent auſſi avoir part au ſpectacle, mais un peu plus tard que les autres. On ne crut pas devoir les laiſſer longtems dans l'erreur. On leur avoua que cette ſcène Orientale étoit un pur badinage, à peu près ſemblable à celle de *Molière* dans ſon *Bourgeois Gentilhomme.*

Arrivez au pié des Alpes pour bien voir ce qu'on apelle *les Glacières*, qui ſont dans des gorges de Montagne, il s'agiſſoit de gagner le haut d'une des plus hautes & des plus eſcarpées. Ce fut une marche de quatre ou cinq heures des plus rudes & des plus pénibles. Voici comment ces Meſſieurs nous ont décrit ce qu'ils virent de cette hauteur.

„ De la Cime de cette Montagne, nous „ voyions *la Glacière* en entier. Elle s'o-

„ froit à nous à plein, & dans toute ſon
„ étendue. On peut avoir couru le monde
„ longtems ſans avoir jamais rien vu de
„ ſemblable à ce ſpectacle. On eſt aſſez
„ embaraſſé à en donner quelque idée. La
„ deſcription que nous font les Voiageurs
„ des Mers de *Groenland* paroit en apro-
„ cher un peu. Il faut s'imaginer le *Lac*
„ *Léman* agité par une violente Bize, &
„ gelé tout d'un coup. Cette comparaiſon
„ donne quelque idée de cette Glacière.
„ Nous deſcendimes enſuite la Montagne,
„ & nous nous trouvames ſur la Glacière
„ même. Si dans un grand éloignement,
„ elle paroit un Lac gelé tout à coup, au
„ fort du plus violent orage, dès qu'on
„ en aproche cette comparaiſon paroit
„ fort foible. Ces prétendues vagues de-
„ viennent d'une hauteur étonnante, & il
„ y en a de plus de 40 piés. "

Un de ces Meſſieurs a donné une Rélation très curieuſe de ce petit Voiage. On l'a imprimée dans le *Journal Helvétique* de Neuchatel, du Mois de Mai 1743. C'eſt un morceau d'Hiſtoire Naturelle où il y a des particularitez trés intéreſſantes. Mais un plus grand détail ne feroit pas ici dans ſa place. Je ſuis &c.

à Genève ce 5. Mai 1744.

ARTICLE VII.

EXPLICATION

De ces paroles du Deutéronome, Les choſes cachées apartiennent à Dieu, mais les révélées ſont pour nous, & pour nos Enfans. *Chap. XXIX. vſ.* 29.

On ne manque guère de citer ce Paſſage toutes les fois que l'on traite la Queſtion des Miſtères de la Religion. On l'alègue pour prouver que nous ne devons pas chercher à pénétrer les ſecrets que Dieu a voulu nous cacher, & l'on met dans ce rang quelques Dogmes profonds & abſtraits qui ſont trop au deſſus de notre portée pour entreprendre de les ſonder. D'autres diſent que ces Articles ſi fort au deſſus de nos lumières, ne doivent pas être regardez comme des Articles de Foi, & prétendent ſe ſervir de ces paroles mêmes de *Moïſe* pour le prouver. Il eſt triſte de voir ce ſujet devenir une ſource de diſputes & de diviſions parmi les Chrétiens. Les uns voudroient bannir entièrement les Miſtères, & les autres non contens de ceux qui apartiennent éfectivement à la Religion, ſe font un plaiſir d'en augmenter le nombre, & ne penſent qu'à les multiplier.

Il y a des Théologiens qui ont preſque

tout changé en Miſtère, juſqu'aux Dogmes les plus ſimples de la Religion. Les Sacremens dont le but & la nature ſont ſi ſenſibles, ſont devenus entre leurs mains, les Miſtères les plus incompréhenſibles. C'eſt là le grand défaut des Catholiques Romains. Les Véritez les plus claires ſe métamorphoſent en énigmes, dès qu'ils les manient. Ils ne parlent que de ténèbres, que de Foi aveugle, que de ſoumiſſion aux Miſtères qu'on ne comprend point. Ils ont même oſé ſoutenir qu'en matière de Religion, le miſtérieux eſt un caractère de vérité. *Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté*, dit Paſcal, *puis que nous en faiſons profeſſion, mais que l'on reconnoiſſe la vérité de la Religion à ſon obſcurité même.* C'eſt donner d'étranges marques de la Vérité, & bien propres à faire prendre le Menſonge pour elle. Ce n'eſt pas parce qu'un Dogme eſt obſcur & inacceſſible à la raiſon que je dois le recevoir. Je regarderai toujours ces Lettres de créance comme fort ſuſpectes.

Tertullien eſt allé encore plus loin. Il ne s'eſt pas contenté de dire qu'il falloit recevoir un Dogme parce qu'il étoit inintelligible, il a oſé avancer qu'il falloit l'admettre parce qu'il choquoit la raiſon. *Mortuus eſt Dei Filius*, dit-il, *credibile eſt quia ineptum eſt. Sepultus revixit*, *certum eſt quia impoſſibile.* On voit bien que c'eſt là une ſaillie qui ne peut être entendue que des aparences d'abſurdité; mais plaider de cette manière pour la Foi aveugle, ce n'eſt plus débiter une abſurdité aparente, cela aproche fort d'une abſurdité réelle.

De ſages Théologiens qui ont traité cette matière, ont dit que ſi par le mot de *Miſtères*, on entend des Dogmes incompréhenſibles, on peut avancer qu'il n'y en a point de cet ordre dans la Religion. Dire qu'un Dogme eſt révélé, & dire qu'il eſt incompréhenſible, ſont des propoſitions qui ne ſauroient s'allier. Nous révéler un Dogme, c'eſt nous en donner des idées. La Sageſſe de Dieu ne lui permet pas de propoſer à notre Foi des Véritez que nous ne pouvons pas concevoir. Il nous ſeroit même impoſſible de les croire. Croire un Dogme c'eſt lier les idées qu'on peut s'en former, & l'on n'en a aucune d'un Dogme incompréhenſible. On doit faire le même jugement, à plus forte raiſon, des Dogmes contradictoires. Ce ſont là de prétendus Miſtères qui ne ſauroient avoir lieu dans la Révélation divine. Il eſt impoſſible que Dieu qui eſt l'Auteur de notre Raiſon, nous enſeigne dans ſa Parole des choſes directement contraires à celles qu'il nous dicte d'un autre coté, par des raiſonnemens clairs & évidens que forme notre eſprit ſur quelque matière. Les idées que l'on prétend unir dans un Dogme contradictoire, ne ſauroient être jointes. Elles ſe détruiſent réciproquement. Il eſt donc impoſſible de les croire, puis que croire c'eſt joindre enſemble certaines idées.

Si quelque Communion Chrétienne a

trop chargé de Miſtères la Religion, il y en a d'autres qui donnent dans l'extrémité opoſée, & qui voudroient les retrancher entièrement. Ils diſent que l'on ne ſauroit faire une plus grande injure au Chriſtianiſme qu'en donnant pour des Articles eſſenciels ces Dogmes obſcurs & qui paſſent notre capacité. Si les Véritez Chrétiennes ſont inacceſſibles, diſent ils, l'Evangile nous exhorte inutilement, ou plutot ils ſe joue de notre foibleſſe, quand il nous exhorte à *ſonder les Ecritures*, & à en rechercher les ſecrets.

Ils ajoutent que la plûpart des Miſtères dont on a fait dans la ſuite des Articles de Foi, n'ont été d'abord que des Expreſſions Oratoires ou Figurées qu'on emploioit pour embellir les Diſcours de Religion, & pour lui attirer plus de reſpect, & qui dans la ſuite ont été priſes à la lettre, ou par préjugé ou par erreur.

En introduiſant dans la Religion ces Dogmes obſcurs, on a voulu exciter l'admiration de la multitude, qui manquant de lumières & de gout, a acoutumé de trouver beau ce qu'elle n'entend pas. Les Miſtères, ou plutot les Expreſſions Miſtérieuſes, plaiſent toujours au Peuple, parce qu'elles ſemblent renfermer quelque choſe de grand & de ſublime. Elles plaiſent aux Savans, parce qu'elles flatent leur vanité. Les Théologiens, dans la vue de s'ériger en Docteurs, ont ſu réduire la ſimplicité de la Religion en Art dificile & en Science épineuſe. Les

Prédicateurs ſur tout trouvent leur compte dans les Miſtères, parce qu'ils donnent beau champ à l'éloquence & ſouvent à la déclamation.

L'Auteur de *la Religion eſſencielle à l'Homme*, Ouvrage des plus hardis qui aïent parû de longtems, eſt un de ceux qui s'eſt le plus hautement déclaré contre les Miſtères. Il les regarde comme des inutilitez & des ſources de diſputes. Dans le deſſein de ſimplifier tout à fait notre créance, il n'a pas manqué d'écarter tout ce qui eſt au deſſus de l'intelligence humaine. Il veut une Religion de plain-pié, & dégagée de tout Dogme trop abſtrait. Il commence par définir les termes. *Un Miſtère*, dit-il, *eſt quelque choſe de caché, d'impénétrable, & que Dieu s'eſt réſervé par devers ſoi.*

Monſr. *de Roches*, dans ſa Lettre XXI. lui répond que perſonne ne ſe fait cette idée des Miſtères. On dit à la vérité que *ce ſont des choſes qui ſurpaſſent à pluſieurs égards, l'intelligence humaine, & qui ont encore divers cotez cachez pour nous*: mais les Théologiens n'ont jamais dit que ce ſont des choſes *cachées*, abſolument parlant, & *impénétrables*; moins encore des choſes *non révélées, & que Dieu réſerve par devers ſoi.* Une choſe peut être révélée, quoiqu'elle ne le ſoit pas de manière à n'avoir rien de caché pour nous. On en alègue pour exemple le Dogme de la Réſurrection.

Pour s'autoriſer à ne rien recevoir comme révélé, qui ne ſoit parfaitement clair, l'Auteur de *la Religion eſſencielle* alègue les paroles de *Moïſe* dont il s'agit préſentement, *Les choſes cachées apartiennent à l'Eternel notre Dieu.* Monſr. *de Roches*, s'en tenant à la Verſion ordinaire, lui répond par une ſage diſtinction que l'on pourra voir dans le Livre même. Il faut ſupoſer qu'il n'a pas voulu s'écarter de ſa matière; autrement il auroit pu prouver par les Règles d'une bonne Critique, que ces paroles de *Moïſe* ſignifient tout autre choſe, & qu'il ne s'agit point du tout dans cet endroit de ce qu'on apelle les Miſtères de la Religion.

Le célèbre *Foſter* s'eſt auſſi déclaré contre les Miſtères dont les Théologiens ont chargé le Chriſtianiſme; mais il le fait d'une manière plus ſage & plus ménagée que l'Auteur de *la Religion eſſencielle. A parler exactement*, dit-il, *il n'y a point de Miſtère dans la Religion. Les Véritez qu'elle renferme ſont ſi claires qu'il eſt ſurprenant qu'on y veuille encore chercher du Miſtérieux. A plus forte raiſon n'y trouvera-t-on rien de contradictoire* (a).

Dans ſon Sermon ſur ces paroles du *Deutéronome* que l'on aplique aux Miſtères, il fait voir „ que c'eſt une fole curioſité „ que de s'atacher à découvrir des choſes „ qu'on ne peut pas comprendre, qu'il eſt „ de la ſageſſe de borner nos recherches „ aux choſes qui ſont à la portée de nos

---

(a) *Foſter, Sermon VII. ſur Deuter. XXIX. 29.*

„ facultez naturelles, & qu'une curioſité
„ qui ne ſe renferme pas dans ces bornes,
„ conduit au Pirrhoniſme, & détourne d'u-
„ ne étude plus importante. Il ajoute en-
„ fin que les Dogmes qui ont produit
„ les plus aigres diſputes parmi les Chré-
„ tiens, ont roulé ſur des matières qui ne
„ ſont pas à notre portée, & par conſé-
„ quent qu'on ne doit pas regarder comme
„ fort eſſencielles. "

On a beaucoup vanté ces Sermons. Les Journaliſtes qui en ont donné des Extraits, en ont tous parlé avantageuſement. L'Auteur de la *Bibliotéque Britannique* dit que *Monſr. Foſter fait main baſſe ſur les Siſtèmes particuliers des Théologiens, qu'il ramène la Religion aux principes évidens de la droite raiſon, & à ce qui peut ſe déduire légitimement des expreſſions claires de l'Ecriture Sainte* (a). *Ce qui caractériſe ces Diſcours*, dit un autre Journaliſte, *c'eſt qu'on y trouve une grande force de raiſonnement, & que l'Auteur prend ſoin de ne rien établir que ſur des principes inconteſtables de la raiſon, & ſur une interprétation naturelle des Livres Sacrez* (b).

Le Public a ſouſcrit à ce jugement; on reconnoit dans Monſr. *Foſter* un habile Critique qui dévelope fort heureuſement le ſens d'un Paſſage de l'Ecriture Ste. Si un Texte ſemble quelquefois ne nous préſenter qu'une propoſition générale, il a l'art de la reſtreindre & de lui donner un ſens précis & particulier, qui convient parfaitement au but de l'Ecrivain Sacré. Je n'en citerai pour exemple, que la manière dont il explique ces paroles de *Jérémie XVII. 9. Le cœur de l'homme eſt trompeur* &c. Il a ſu donner à ce qui ſemble d'abord n'être qu'une ſentence générale, un ſens particulier & parfaitement adapté aux vues du Prophète (*a*). Mais il ſemble que ſur le Texte du *Deutéronome*, il n'a pas fait paroitre la même dextérité. Il a bien eſſaié de montrer que cette propoſition, toute vague qu'elle paroit d'abord, ne laiſſoit pas de convenir au diſcours de *Moïſe*; voions comment il s'y eſt pris.

(a) *Biblíot. Britann. Tome II. Partie I. p. 66.*

(b) *Bibliot. Raiſonnée, Tom. XVI. Part. I. Art. II.*

„ Dans le Chapitre d'où ces paroles ſont „ tirées, *dit-il*, Dieu menace des plus ſé- „ vères jugemens les Iſraélites, s'ils aban- „ donnent ſon véritable Culte. Mais com- „ me on auroit pu demander pourquoi Dieu „ feroit tomber de ſi rudes peines ſur ce „ Peuple, tandis qu'il épargneroit des Na- „ tions idolatres & plus corrompues, *Moï-* „ *ſe* pour prévenir cette Queſtion, dit „ dans ce Texte, qu'en pluſieurs cas, nous „ ne pouvons pas découvrir les véritables „ raiſons de la conduite de Dieu. "

Monſr. *Foſter* ne dit là rien de particulier, & qu'on ne trouve dans la plûpart des Commentateurs. Monſr. *Martin* dans ſes Notes ſur la Bible, y met préciſément

---

(*a*) *Sermons de Foſter pag. 197.*

ment la même liaiſon. *Quand Moïſe dit que* les choſes cachées apartiennent à Dieu, *c'eſt une Réflexion qui tendoit à prévenir la ſurpriſe où les Iſraélites auroient pu être en entendant toutes ces menaces contre un Peuple qui étoit le Peuple de Dieu, qui eſt que le Seigneur a toujours des raiſons pleines de ſageſſe & de juſtice dans tout ce qu'il fait; mais que nous ne devons pas entreprendre de les aprofondir.*

Voilà comment Monſr. *Foſter* a cru, avec le gros des Interprétes, que *Moïſe* a pu enchaſſer cette ſentence à la fin de ce Chapitre, quoique d'abord elle y paroiſſe un peu déplacée. Voions préſentement, ſi l'on ne pourroit point la rendre un peu plus préciſe, & s'il ne ſeroit pas poſſible d'expliquer ces paroles d'une manière qui les amenât encore plus naturellement dans l'endroit où elles ſe trouvent.

Une Remarque que l'on a faite il y a longtems, & qui pourra nous être d'uſage, c'eſt qu'on a manqué le ſens de bien des Paſſages de l'Ecriture, par le penchant que l'on a à en faire des Maximes ou des Sentences détachées. Dans bien des endroits des Livres Sacrez, on trouveroit tout autre choſe que le ſens que les Interprétes y donnent, ſi l'on avoit un peu plus d'égard à ce qui précède & à ce qui ſuit. Monſr. *Le Clerc* a remarqué fort judicieuſement, dans la Préface de ſa Verſion du NOUVEAU TESTAMENT, que *la coutume que l'on a de couper en Verſets toute l'Ecriture, comme en autant de Paragraphes, empèche ſouvent de* *bien entendre la ſuite du Diſcours. Car enfin,* ajoute-t-il, *tous les Livres de l'Ecriture ne ſont pas comme les Proverbes de Salomon, qui ſont compoſez de Sentences détachées, & qui n'ont ordinairement que peu, ou point de raport les uns avec les autres, en ſorte que pour les entendre, il faut les ſéparer.*

Tout le monde doit convenir que la coutume que l'on a de ſéparer, ſur tout dans un raiſonnement, ce qui devroit être joint, empèche de le bien entendre. On en peut aléguer pour exemple ces paroles de *St. Paul*, *Toutes choſes me ſont permiſes* (a). Il s'en faut bien que tout ne lui fût permis. Il étoit gèné par les mêmes Lois que les ſimples Chrétiens, & loin que la qualité d'Apotre l'en afranchît, elle l'y aſſujettiſſoit encore davantage, puis qu'un Prédicateur de l'Evangile eſt engagé d'une manière particulière, à être en bon exemple. Que veut donc dire *St. Paul* quand il dit que *tout lui eſt permis*? On ne s'y méprend pas; l'abſurdité qu'il y a dans une propoſition ſi générale fait qu'on cherche d'abord à reſtreindre cette permiſſion aux choſes dont il venoit de parler, qui étoient indiférentes de leur nature, qu'il auroit par conſéquent bien pu ſe permettre. Il s'agiſſoit de manger des viandes ſacrifiées aux Idoles. Il déclare donc que quoiqu'il pût bien en manger, il convenoit qu'il s'en abſtint, pour édifier davantage. On n'héſite donc plus aujourd'hui à traduire; *Toutes ces choſes*, c'eſt à dire celles dont je viens de parler, *me ſeroient bien permiſes*, mais je ne dois pas cependant me prévaloir de cette permiſſion, à cauſe des inconvéniens qu'il y auroit. *Toutes ces choſes me ſont permiſes, mais tout n'édifie pas.* Je ſai qu'à regarder la choſe en ſoi même, manger des viandes immolées n'eſt pas un péché, dit-il; mais il n'eſt ni convenable ni édifiant de s'aſſeoir à table avec des Païens, pour manger les reſtes de leurs ſacrifices. Ce ſeroit deshonorer le Chriſtianiſme & ſcandaliſer les foibles.

(a) 1 *Cor.* X. 23.

Quoique ce Paſſage de *St. Paul* n'embarraſſe plus perſonne aujourd'hui, on a cru devoir s'y arrêter un peu, parce qu'il peut beaucoup aider à éclaircir celui du *Deutéronome*, que peut-être l'on n'entend pas bien encore. On peut à certains égards les mettre l'un & l'autre dans la même claſſe.

La diférence qu'il y a entre ces deux Textes, c'eſt que celui de *St. Paul*, pris dans toute ſon étendue, & ſans aucune limitation, renferme une abſurdité, & par cela même porte ſon correctif. Celui de *Moïſe* au contraire, tel qu'il eſt dans notre Verſion, & conſidéré ſans aucun raport à ce qui précède, forme un très beau ſens, fort capable d'impoſer. Voilà pourquoi on s'en eſt tenu là, ſans faire aucune recherche ultérieure.

Les choſes cachées apartiennent à l'Eternel notre

notre Dieu, mais les choſes révélées ſont pour nous & pour nos enfans à jamais &c. On croit que ce Paſſage traduit de cette manière, ſignifie qu'il ne faut pas vouloir pénétrer les Décrets de Dieu, & qu'il ne faut ſe mettre en peine que de ce qu'il a révélé; que nous ne devons pas chercher à connoitre ce que le Seigneur a voulu nous cacher. Rien n'eſt plus beau que ce ſens, regardé en lui même; mais quelque ſage que ſoit cette Maxime, il y a lieu de croire que *Moïſe* a voulu dire tout autre choſe. On feroit de cette Morale un beau Proverbe de *Salomon*, & ſi ces paroles étoient tirées de ce Livre Sententieux, il n'y a perſonne qui ne dût aquieſcer à cette explication, ſans en chercher une autre. Mais ce ſens, quelque inſtructif qu'il ſoit, ne formant aucune liaiſon, ni avec ce qui précède dans ce Chap. du *Deutéronome*, ni avec ce qui ſuit, on eſt comme forcé d'en chercher un qui ſoit une ſuite de ce que ce Légiſlateur vient de dire. Au lieu donc de cette propoſition univerſelle, toute belle qu'elle eſt, la liaiſon du Diſcours en demande néceſſairement quelque autre un peu plus particulière.

Pour trouver ce que nous cherchons, il faut remarquer que dans notre Verſion, on a ſupléé quelques mots qui ne ſont point dans l'Original. Le ſens eſt ſuſpendu dans l'Hébreu, ce qui fait que l'on peut traduire de plus d'une manière. En voici une fort naturelle, & qui a l'avantage de donner la liaiſon qui manque dans notre Verſion. *Ces choſes ont été cachées dans le ſein de Dieu, mais maintenant il nous les a découvertes, à nous & à nos Enfans pour jamais, afin que nous exécutions toutes les paroles de cette Loi.* Ces choſes qui avoient été cachées juſqu'alors, c'étoit le chatiment ſévère dont Dieu devoit punir les Infracteurs de ſes Lois, & dont il les a avertis dans tout ce Chapitre. Dès le commencement on y voit un renouvellement d'Alliance entre Dieu & le Peuple d'Iſraël. Enſuite *Moïſe* ſe voiant ſur la fin de ſa vie, les exhorte vivement *à garder toutes les conditions de cette Alliance.* Pour les y porter, il commence par un détail des bienfaits de Dieu, & enſuite il vient aux menaces. Il leur défend ſur tout, ſous de rigoureuſes peines, *d'adorer les Dieux des Nations*, vſ. 18. Il déclare à ces Idolatres qu'ils ne doivent point ſe flatter de l'impunité, & qu'ils ſe trouveront *acablez de toutes les malédictions* qui ſont écrites dans ce Livre, vſ. 20. La punition ſera ſi ſévère, ajoute-t-il, que les Peuples qui en ſeront témoins ſeront dans l'étonnement, & marqueront leur ſurpriſe par diverſes queſtions, auxquelles on leur répondra, que *Dieu a chaſſé de leur Païs* ces Iſraélites deſobéiſſans, *qu'il les a envoiez bien loin dans une Terre étrangère*, à cauſe de leur Idolatrie. Après les menaces d'une ſemblable diſperſion, *Moïſe* leur dit donc, *ces choſes avoient été cachées auprès de Dieu*, c'eſt à dire, „ Juſqu'à préſent on ne vous avoit pas

„ parlé

„ parlé ſi clairement des malheurs qui vous „ menacent, ſi vous abandonnez votre „ Dieu. On ne vous avoit pas fait connoitre dans ce détail, les fléaux qui doivent acabler ceux qui mépriſeront les „ Lois du Seigneur. Cette ſévérité avoit „ été une eſpéce de ſecret juſqu'à préſent. „ Elle avoit été comme renfermée dans le „ Conſeil de Dieu. Mais il ne veut plus „ vous laiſſer ignorer ces malheurs. Il „ vous déclare ouvertement de quelle manière il frapera les Rebelles, afin que „ vous règliez là deſſus votre conduite. "

Le ſeul miſtére, la ſeule obſcurité qui reſtoit encore dans ces menaces, c'eſt que Dieu ne détermine pas préciſément le tems que ce Peuple doit être expoſé à ces terribles fléaux du Ciel; mais on voit aſſez la raiſon pourquoi il ne marque pas quand cela arrivera, c'eſt afin de les engager encore mieux à s'atacher à la Religion. Il leur dit ſeulement que ces maux fondront ſur eux quand ils ceſſeront d'obéir à Dieu. Il faut donc, leur dit-il, lui être toujours fidèles, ſuivre ſes Lois avec beaucoup d'exactitude, afin que cette déſolation n'arrive pas de notre tems.

Ce ſens n'eſt pas moins lié avec ce qui ſuit qu'avec ce qui précède. Dans les matières de cette importance, on ne doit pas craindre les répétitions; elles ſont néceſſaires. *Moïſe* qui a à cœur le ſalut de ce Peuple, revient donc dans le Chap. ſuivant, à leur deſobéiſſance, & aux funeſtes ſuites qu'elle doit avoir. Il prend encore le ton menaçant, afin de jetter la terreur dans leurs eſprits. *Si vous vous détournez de Dieu, & que vous ne veuilliez pas l'écouter, je vous declare aujourd'hui par avance que vous périrez, & que vous ne demeurerez pas longtems dans la Terre que vous devez poſſéder.* vſ. 17, 18. Et il finit de cette manière; Je vous ai propoſé *la vie & la mort, la bénédiction & la malédiction.* C'eſt qu'il leur avoit mis devant les yeux le bonheur de ceux qui obſervent les Lois du Seigneur & les malheurs qui attendent ceux qui les tranſgreſſent. C'eſt là ce qui avoit été caché, & que Dieu leur faiſoit révéler alors pour devenir la règle de leurs actions.

Il ne faut pas oublier de remarquer que *Luther* a heureuſement traduit notre Paſſage, & rélativement à ce qui précède, & à ce qui ſuit. Voici ſa Verſion; *Ces choſes ont été cachées par devers Dieu, mais elles nous ſont révélées à noùs & à nos deſcendans* &c. *Dom Calmet* a auſſi très bien dévelopé ce Paſſage. *Ces ſecrets*, dit-il, *étoient cachez dans le Seigneur notre Dieu, maintenant il nous les a découverts.* „ *Moïſe*, après avoir fait „ parler dans les cinq verſets précédens, „ les Peuples étrangers dans la ſurpriſe „ dont ils ſeroient ſaiſis, en voiant les „ maux de *la Terre d'Iſraël*, reprend la „ ſuite de ſon Diſcours, & dit aux *Iſraélites*, que toutes ces choſes qu'il vient „ de leur propoſer & de leur prédire, étoient des miſtères cachez pour leurs Pères,

„ res, mais que le Seigneur a bien voulu
„ les leur révéler par ſon moien, afin que
„ la crainte de tant de malheurs les retint
„ dans leur devoir. ”

ARTICLE VIII.

THE LADIES ASTRONOMY *and* CHRONOLOGY. By JASPER CHARLTON, Officer of Cuſtoms in the County of *Lincoln*: *and publiſhed by authority of the King's Royal Order for Letters Patent, for the term of fourteen years*. The ſecond Edition. *London*, printed by *T. Gardner* in *Bartholomew-Cloſe*, for the Author: and ſold by *J. Whiſton* at *Boyle's Head*, near *Water-Lane*, *Fleet-Street*; and by *T. Scadlethorp* Bookſeller at *Gainſbrough*, *Lincolnſhire*, 1738.

C'eſt-à-dire:

L'ASTRONOMIE *&* *la* CHRONOLOGIE *des* DAMES. Par Mr. JASPER CHARLTON. C'eſt un *in* 8^{vo}. de 158 pp.

SI les grands Hommes, qui ont contribué à former les Sciences & à les réduire en Syſthème, s'étoient étudiés à abréger & à applanir les chemins qui y conduiſent,

duiſent, ils auroient rendu un grand ſervice au Genre-Humain. L'on voit tous les jours diverſes perſonnes, propres pour les Sciences, ſe rebuter par les difficultés qu'elles trouvent dès l'entrée; & renoncer à une Etude dans la quelle elles auroient peut-être fait beaucoup de progrès ſans cela. D'ailleurs, nous nous plaignons aſſez fréquemment de l'ignorance qui règne parmi les Femmes, cette partie ſi aimable du Genre-Humain: mais a qui devons nous nous en prendre qu'à nous mêmes? Si la route qui conduit aux belles Connoiſſances étoit moins hériſſée de ronces & d'épines, elles prendroient du goût pour les Sciences, qui, paſſant par leurs mains, recevroient de nouveaux ornemens, & ne manqueroient pas de devenir une affaire de mode. L'on ne ſauroit donc avoir trop d'obligation aux perſonnes qui veulent bien ſe donner la peine de mettre ainſi les Sciences à la portée du Beau-Sexe. Quoique le ſuccès ne réponde pas toujours à leur intention, on doit cependant leur tenir compte de leur bonne volonté.

L'Ouvrage, qui a donné lieu à cette réfléxion, parut pour la prémière fois en 1735; avec une Machine de l'invention de l'Auteur, à l'aide de la quelle on rend aiſément raiſon de tous les Phénomènes des Corps Céleſtes. Mr. CHARLTON enſeigne dans ſon Livre la manière dont il faut ſe ſervir de cette Machine: mais comme cela tout ſeul auroit paru trop ſec, il a jugé à propos d'entrer dans quelques détails ſur les principales queſtions de l'*Aſtronomie* & de la *Chronologie.* Il s'y eſt pris d'une manière ſi ſimple & ſi aiſée, & a répandu tant de clarté ſur tout ce qu'il dit, que c'eſt avec fondement qu'il déclare écrire pour les Dames.

Avant de parler de ce Traité, rapportons ici la Deſcription que l'Auteur nous donne de cette Machine de ſon invention. „ Elle repréſente, *dit il*, (*a*) les „ Etoiles Fixes, le Soleil, la Lune, „ la Terre, &c. & éxécute les Mouve- „ mens de ces divers Corps de la même „ manière qu'ils ſe font dans les Cieux. „ L'on peut faire mouvoir cette Machine „ par un reſſort, pareil à celui d'une piéce „ d'Horlogerie; mais comme il faudroit „ une année pour en appercevoir tous les „ Phénomènes, on la meut avec la main: „ de ſorte que d'une ſeule fois qu'on voit „ la Machine l'on peut aiſément ſe mettre „ au fait du Syſthème des Cieux .. Cette Machine a un avantage par deſſus celles qui ont été inventées ſur l'Hypothèſe de *Ptolomée*, ou celle de *Copernic*: „ c'eſt qu'elle peut ſervir pour l'une & „ pour l'autre, répondant également aux „ deux Syſthèmes. "

Tout l'Ouvrage eſt diviſé en quatre Parties; dont Mr. CHARLTON donne lui même un abrégé dès l'entrée. „ Dans la Prémière,

---

(*a*) p. 5, 6.

,, Prémière, *dit il*, (*a*) j'ai expliqué ſuc-
,, cinctement, & d'une manière aiſée, fa-
,, milière & pleine, ce qu'il eſt néceſſaire
,, de ſavoir du Soleil, des Planétes & des
,, Etoiles Fixes. J'y ai indiqué les Cau-
,, ſes naturelles des Eclypſes de Soleil &
,, de Lune; j'ai recherché le Tems où el-
,, les arrivent; & marqué la Figure de
,, l'Ombre qu'elles forment: d'où j'ai pris
,, occaſion de prouver que le Soleil étoit
,, plus grand que la Terre, & celle ci plus
,, grande que la Lune. Dans le mê-
,, me endroit, j'ai auſſi rendu raiſon du
,, Flux & du Reflux de la Mer. L'on y
,, trouvera encore une Deſcription des
,, Globes Terreſtre & Céleſte, & des Li-
,, gnes, Cercles, &c. qu'on y remarque;
,, de même que de la manière dont elles
,, ſont repréſentées ſur la Machine. Dans
,, la Seconde Partie, j'ai expliqué le Syſ-
,, thème de *Ptolomée*, & indiqué les rai-
,, ſons du Jour & de la Nuit, de leur Ac-
,, croiſſement & de leur Diminution; des
,, différentes Saiſons, de l'Hyver & de
,, l'Eté, du Froid & du Chaud; des Phaſes
,, de la Lune; & des Eclypſes de Soleil
,, & de Lune. Dans la Troiſième, j'ai ex-
,, pliqué de la même manière le Syſthème
,, de *Copernic*; & j'ai rendu raiſon des mê-
,, mes Phénomènes ſelon les principes de
,, cet Aſtronome... Dans la Quatrième
,, enfin, j'expoſe les Elémens de la
,, Chronologie, & montre l'uſage des Ca-
,, lendriers,

(*a*) p. 7, & ſuiv.

„ lendriers, des Cycles & des Périodes. „ Je m'y ſers de pluſieurs éxemples, pour „ réſoudre tous les Problèmes de l'Almanaq, & ceux qui ſont les plus utiles „ dans la Navigation & l'Aſtronomie; comme auſſi pour trouver la Variation de „ l'Aiguille & la Latitude, & pour expliquer le Syſthème des Planétes & des „ Cométes."

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de chacune de ces Parties. Il ſuffira pour nôtre but de choiſir quelques endroits, propres à donner une idée de la manière, dont notre Auteur éxécute ſon plan. Prenons dans la Prémière Partie ce qu'il dit du Flux & du Reflux de la Mer. „ Une longue éxpérience, *dit il*, (*a*) nous „ a appris que l'Eau de la Mer monte & „ deſcend deux fois dans l'eſpace de vingt-„ cinq heures. J'ai obſervé ce Flux & ce „ Reflux, & éxaminé, en même tems, „ les Mouvemens & le Lieu du Soleil, de „ la Lune & des autres Planétes; & je me „ ſuis apperçu, que tout grand corps, ſur „ tout le Soleil & la Lune, a de l'influen„ce ſur les Eaux de la Mer, quand il leur „ eſt vertical. Le Soleil donc, quoiqu'à „ une grande diſtance de la Terre, a „ beaucoup d'influence ſur les Eaux de „ la Mer, au deſſus des quelles il ſe trou„ve verticalement placé: mais l'influen„ce de la Lune eſt encore plus grande; „ parce

---

(*a*) p. 23.

„ parce qu'elle eſt beaucoup plus près de
„ la Terre... Lorſque le Soleil & la Lu-
„ ne ſont en conjonction ou en oppoſi-
„ tion, ils agiſſent en même tems ſur le
„ même endroit, & le Flux doit être plus
„ grand: il eſt cependant plus grand dans
„ de certains endroits que dans d'autres,
„ ſelon la Latitude & la Situation du
„ Lieu, & la Déclinaiſon du Soleil & de
„ la Lune, ce qui cauſe une grande di-
„ verſité. "

Voici un autre éxemple tiré de la Seconde Partie, où Mr. Charlton veut prouver que le Soleil eſt plus près de nous à Midi qu'il ne l'eſt le Matin ou le Soir. „ Il
„ eſt évident, *dit il*, (a) que tous les Ha-
„ tans de la Terre ont chaque jour à Midi
„ le Soleil à leur Méridien; & que cet Aſ-
„ tre eſt à une égale diſtance du Centre de
„ notre Globe, mais non pas de chaque
„ lieu particulier de ſa Surface. Si nous
„ vivions ſous l'Equateur, & que le So-
„ leil parcourût la Ligne, il ſeroit plus
„ près de nous à Midi, que dans aucune
„ autre heure du jour ou de la nuit: car
„ à Minuit, il ſeroit plus éloigné de nous
„ d'un Diamètre entier de la Terre; &
„ quand il ſeroit ſur l'Horizon, cet éloi-
„ gnement ne ſeroit plus que d'un demi
„ Diamètre, & ainſi de ſuite ſelon la La-
„ titude des Lieux & la Déclinaiſon du
„ Soleil.... Mais ſi le Soleil eſt plus
„ près

(a) p. 48, 49.

„ près de nous à Midi, que dans tout au-
„ tre tems, d'où vient qu'il nous paroit
„ plus grand le Matin & le Soir, qu'à Mi-
„ di? C'eſt parce, *dit il*, que les Rayons du
„ Soleil tombent plus perpendiculairement
„ lorſqu'il eſt à nôtre Zénith, que quand
„ il panche vers l'Horizon."

Nous ne nous arrêterons point ſur la Troiſième Partie, dont quiconque a la moindre teinture d'Aſtronomie peut aiſément ſe former une idée. Il ſuffira de remarquer que l'Auteur y donne hautement la préférence au Syſthème de *Copernic* ſur celui de *Ptolomée*. S'il a parlé de ce dernier, ce n'eſt que pour en donner une idée, & faire ſentir combien le prémier eſt plus ſimple & plus conforme aux Loix de la Nature.

La dernière Partie eſt remplie d'un aſſez grand nombre de Calculs, capables d'effrayer bien des Dames d'une prémière vûe. Cependant en les éxaminant de près, elles les trouveront à leur portée. Nous n'en donnerons qu'un éxemple. La Révolution annuelle de la Terre autour du Soleil eſt de 365 jours & environ ſix heures; & douze Révolutions Lunaires ne font que 354 jours. De ſorte qu'il y a onze jours de différence entre l'Année Solaire & la Lunaire; ce qui fait la diſtinction entre le Vieux & le Nouveau Stile. „ Ces on-
„ ze jours de différence ſont ce qu'on nom-
„ me l'*Epacte*. Le *Cycle Lunaire*, ou le
„ *Nombre d'Or*, eſt une Révolution de 19

„ ans, dans le quel eſpace le Soleil & la
„ Lune finiſſent à peu près toutes leurs Di-
„ verſités d'Aſpect. Le *Cycle Solaire* eſt
„ une autre Révolution de 28 ans, au bout
„ de la quelle les Lettres Dominicales re-
„ viennent, & l'Année Biſſextile recom-
„ mence... Le *Cycle Paſchal* eſt formé
„ des Cycles Solaire & Lunaire; & voici
„ comment. L'on multiplie l'un de ces
„ Cycles par l'autre, ce qui fait la ſomme
„ de 552 ans, au bout des quels non ſeu-
„ lement la Nouvelle & la Pleine Lune re-
„ viennent au même jour du mois, mais
„ encore le jour du mois revient au même
„ jour de la ſemaine; & les Lettres Domi-
„ nicales & les Fêtes Mobiles recommen-
„ cent dans le même ordre (*a*). "

Après que Mr. Charlton a ainſi expliqué ces divers Cycles, il donne des règles pour les trouver. Si l'on veut ſavoir, par exemple, le *Nombre d'Or* d'une telle Année, il n'y a qu'à ajouter un à cette Année, & diviſer enſuite le Total par 19; puis ce qui reſte ſera le *Nombre d'Or*, mais s'il ne reſte rien ce Nombre ſera 19. Au reſte la raiſon pourquoi il faut ajouter un, c'eſt que l'Ere Chrétienne commence la ſeconde Année de ce Cycle.

Il en eſt de même du *Cycle Solaire*. Pour le trouver, l'on n'a qu'à ajouter neuf à l'Année où l'on eſt, & diviſer la ſomme par 28; ce qui reſtera marque le Cycle; & s'il

---

(*a*) p. 87.

s'il ne reſte rien c'eſt une preuve qu'on en eſt à la dernière Année. Il faut encore remarquer ici qu'on ajoute neuf; parce que ce Cycle avoit commencé neuf Ans avant l'Ere Chrétienne.

ARTICLE IX.

THE HISTORY OF ANCIENT PAGANISM, *as delivered by* EUSEBIUS, *&c. with Critical and Hiſtorical Notes. Shewing, firſt, its Origin, Progreſs, Decay and Revival, throug a miſcontrued Chriſtianity. And ſecondly, a* Phænician *and* Egyptian Chronology, *from the firſt Man, down to the firſt Olympiad, agreable to the Scripture Account.* The whole interſperſed with Reflections on *Superſtition* and *Arbitrary Power*, whereby a cloſe and neceſſary Connexion is diſcovered between both, and a right Notion of true Religion and Civil Governement eſtabliſhed. London: *printed for the Author, and ſold by* M. Cooper, *in* Pater-Noſter-Row; J. Jolife, *in* St. James's-Street; *and by the Bookſellers of* London *and* Weſtminſter. 1743.

C'eſt-à-dire,

HISTOIRE DE L'ANCIEN PAGANISME,

tel qu'il nous a été conſervé par EUSEBE, &c. *avec des Notes Critiques & Hiſtoriques ; pour en montrer l'Origine, les Progrès, la Décadence & le Renouvellement dans un Chriſtianiſme mal-entendu.* Le tout accompagné de Réfléxions ſur la *Superſtition* & le *Pouvoir Arbitraire*, où l'on fait voir la Liaiſon néceſſaire qu'il y a entre l'une & l'autre, & où l'on donne de juſtes Idées de la *vraye Religion* & du *Gouvernement Civil.* C'eſt un *in* 8vo, de 128 pp. & 7 pour la *Préface.*

LA raiſon pourquoi nous n'avons traduit qu'une partie du Titre Anglois, eſt que dans la réalité l'Ouvrage ne contient que ce que nous avons exprimé en François. En mettant le Titre à ſon Ouvrage, l'Auteur avoit compté de donner une *Chronologie* de l'Hiſtoire de *Phénicie* & d'*Egypte*, conforme à celle de l'Ecriture, depuis le prémier Homme juſqu'à la prémière Olympiade. Mais quand il s'eſt agi d'éxécuter ce deſſein, il s'eſt apperçu qu'il avoit beſoin de certains ſecours qui lui manquoient ; de l'uſage de quelques Livres, imprimés dans les Païs Etrangers, que, malgré tous ſes ſoins, il n'a pû ſe procurer ; & de diverſes Remarques que ſes Amis devoient lui communiquer ſur ce ſujet. De ſorte que cette partie de ſon Ouvrage eſt renvoyée de quelque tems ; & s'il eſt permis de dire ce que nous en penſons, nous ne la verrons jamais. En écrivant ſon Livre, l'Anonyme a eu un tout autre but, que celui de s'embarraſſer dans des diſcuſſions Chronologiques, d'où il ne ſe ſeroit pas tiré ſans peine. L'on en jugera par le compte que nous allons rendre de ſon Ouvrage.

Le ſujet en eſt tiré d'un Fragment de *Sanchoniaton*, que *Euſèbe* nous a conſervé dans le *Chapitre dixième* du *Prémier Livre* de ſa *Préparation Evangélique.* Il y a longtems que les Savans regardent ce Morceau comme ſuſpect; & le mettent ſur le compte de *Philon* de *Byblos*, Grammairien du ſecond ſiécle, qui forgea ce Roman. *Dodwel* publia une Diſſertation à *Londres* en 1680, pour en prouver la ſuppoſition. *Van Dale* n'en jugea pas plus favorablement dans une Diſſertation ſur le même ſujet, qui parut en 1705; & Mr. *Le Clerc*, qui en rendit compte dans ſa *Bibl. Choiſie* (*a*), approuva non ſeulement les idées de ce Savant, mais ajouta encore de nouvelles raiſons aux ſiennes. Mr. *Moſheim* eſt encore revenu à la charge dans ſes Notes ſur la Verſion Latine du *Syſthème Intellectuel* de *Cudworth* (*b*). L'on peut voir ce que le ſavant *Fabricius* a dit ſur ce ſujet

---

(*a*) To. IX. p. 242, *& ſuiv.*
(*b*) p. 27. *Note* 7.

jet dans ſa *Bibliothéque Grecque* (*a*). D'un autre côté l'Autenticité de ce Fragment a auſſi eu ſes deffenſeurs. Le ſavant Evêque d'*Avranches*, Mr. *Huet*; de même que Mr. *Cumberland*, Evêque de *Peterborough*, n'ont pas douté qu'il ne fût de *Sanchoniaton*. Il eſt vrai que ce dernier ſe contente de le croire ſans en alléguer aucune raiſon. Nôtre Anonyme ſemble l'avoir imité en cela: car, quoiqu'il touche cette queſtion dans ſa *Préface*, il n'entre dans aucun détail des raiſons de ſes Adverſaires; & ſe borne à dire que ſi ce Fragment avoit été ſuppoſé, *Porphyre* & *Euſèbe* s'en ſeroient apperçus, & n'auroient pas manqué de faire remarquer la fraude: au lieu que ces deux Savans ne forment pas le moindre doute ſur ce ſujet. Sans entreprendre de décider cette queſtion, bornons nous à faire voir l'uſage que nôtre Auteur fait de ce Fragment.

Il contient la *Coſmogonie* de *Thot*, l'un des plus anciens Monarques d'*Egypte*. Cette *Coſmogonie* diffère de la *Genèſe* de *Moïſe*; en ce que ce dernier a pour but d'élever les Hommes de la connoiſſance de l'Univers à celle d'un Etre Intelligent, qui en eſt l'Auteur: au lieu que *Thot* s'attache à montrer que le Monde eſt une production purement naturelle, qui doit ſon éxiſtence & ſa forme au Hazard, & aux Loix du Mouvement d'une Matière préexiſtan-

---

(*a*) To. I. Lib. 1. Cap. 28.

te. De ſorte que, de la formation de l'Univers dans ſon Syſthème, l'on ne pouvoit pas remonter à cette Cauſe Intelligente, ſource de Tout, dont il ne fait pas la moindre mention: ce qui ne pouvoit manquer d'introduire tous les déſordres de l'Athéïſme.

Mais, comme l'Homme eſt conſtitué de telle manière qu'il lui faut une Religion, *Thot* en forma une à ſa manière, & propre à ſoutenir le Pouvoir Arbitraire qu'il vouloit uſurper ſur ſes ſujets. Les Plantes, & les Hommes, qui durant leur vie avoient été utiles à leurs ſemblables, étoient l'objet du Culte religieux des *Egyptiens*, lorſque *Thot* entreprit ſa réforme. Et comme cette idée ne tendoit qu'à entretenir des ſentimens d'Humanité & de Bienveillance entre les Hommes; ce qui n'étoit rien moins que propre à les diſpoſer à l'Eſclavage; il n'eſt pas ſurprenant s'il chercha à ſubſtituer un autre objet de Culte à celui là. Pour cet effet, il choiſit les Aſtres & les Elémens, qu'il fit enviſager à ſon Peuple comme tout autant de Divinités, aux quelles il attribua une parfaite Connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe dans les Cieux & ſur la Terre; & la direction des événemens à l'avantage de leurs vrais adorateurs. Cependant pour ne pas révolter les Eſprits, il conſerva le Culte des Plantes & des Hommes déïfiés. Tout ce qu'il éxigea c'eſt que dans de certaines occaſions ſolemnelles ce Culte ceſſeroit, pour faire place à celui des Aſtres. Et afin de faire paſſer pour des incrédules & des impies tout ceux qui refuſeroient d'adopter ce nouveau Syſthème, il déclara l'avoir reçu par une Révélation immédiate du Ciel.

Notre Auteur s'attache enſuite à prouver la fauſſeté de cette prétendue Révélation. La principale raiſon qu'il en allègue, c'eſt qu'elle eſt en oppoſition avec la Religion Naturelle, qui nous enſeigne l'éxiſtence néceſſaire d'une Prémière Cauſe Intelligente, la ſource de tout. D'ailleurs, il y a une contradiction manifeſte en ce qu'il enviſage les Aſtres comme des Etres Intelligens, qui cependant ont été engendrés ſous la forme d'œufs par des Animaux deſtitués d'intelligence. Il eſt vrai, ajoute-t-il, que ſi, comme quelques perſonnes ſe l'imaginent aujourd'hui, la Matière eſt capable de penſer, & que dans l'Univers il n'y ait rien de pareil à ce que nous nommons Eſprit, il faudroit juger plus favorablement du Syſthème de *Thot*. En effet, il en réſulte une liaiſon phyſique entre toutes les parties de l'Univers, qui explique bien plus clairement, qu'on ne l'a fait juſques ici, la relation entre les Cauſes & les Effets. Cette réfléxion l'engage à éxaminer la queſtion, ſi réellement la Matière eſt capable de penſer.

Les Egyptiens croyoient que la Matière Subtile étoit ſeule capable de penſer; & que cette Matière étoit le prémier principe de toutes choſes. Elle réſidoit dans les Aſtres, dans les Plantes & dans les Hommes qui ſe rendoient illuſtres dans le Monde; c'eſt pourquoi, ils rendoient des Honneurs Divins à toutes ces choſes. Ils croyoient de plus que l'Ame Humaine étoit une partie de cette Matière Subtile, qui après la mort s'y réüniſſoit de nouveau, pour jouïr d'un bonheur plus parfait que durant ſon union avec le Corps. Tout ce Syſthème, ajoute nôtre Auteur, ſemble aſſez conforme avec l'Ecriture qui déclare *qu'en Dieu, nous avons la Vie, le Mouvement & l'Etre* (a). Il eſt même probable que, ſi les Egyptiens s'en étoient tenus à adorer cette Matière Subtile en elle même, ſans lui rendre des Honneurs Divins dans les Aſtres, les Plantes, les Hommes, &c. ils n'auroient point été coupables d'Idolatrie. Du moins ce Syſthème, dit nôtre Auteur, eſt il parfaitement d'accord à celui de Jéſus Chriſt lui même, qui nous enſeigne, que le *Père*, Auteur de toutes choſes, *eſt Eſprit, & qu'il faut l'adorer en Eſprit & en Vérité*. Or, par le terme d'Eſprit, il ne faut entendre qu'une Subſtance ſimple par ſa nature; telle qu'on conçoit la Matière Subtile; ou bien certaines Propriétés eſſentielles, qui en réſultent. Dès qu'on enviſage Dieu ſous cette idée, l'on ne peut moins que de l'aimer pour tous les bienfaits, qu'il nous a accordés; & d'avoir de l'affection pour les autres hommes nos frères: ce qui nous portera à lui rendre tous le même Culte, en Eſprit & en Vérité. *Thot*, qui ſentit bien que de tels principes n'étoient pas propres à maintenir le Gouvernement Arbitraire, chercha à en ſubſtituer d'autres, plus conformes à ſes vûes. Il établit le Polythéïſme & la Superſtition. Mais il n'y eut que le Peuple qui adhérât pleinement à ſes idées Les gens d'Eſprit & les Philoſophes en rendant des Honneurs Divins aux Aſtres, aux Plantes & aux Hommes, ne rendoient leurs hommages qu'à la Matière Subtile, dont une partie réſidoit dans les Etres Intelligens.

(a) Actes XVII. vſ. 28.

Quelque abſurde que ſoit ce Syſthème, il eſt cependant plus raiſonnable encore que celui de l'Egliſe Romaine, qui adore les Saints, & les Anges. En effet, ces anciens Payens croyoient qu'une portion de la Divinité réſidoit dans les Etres qu'ils adoroient: au lieu que les *Payens modernes*, comme nôtre Auteur les appelle, ne conçoivent rien de tel. D'ailleurs, les Aſtres avoient quelque influence ſur les affaires d'ici bas: mais il ne paroit pas que les Saints glorifiés en aient aucune. Diſons auſſi qu'il en eſt dans l'Egliſe Romaine, comme en Egypte, les gens de bon ſens de cette Communion dirigent vers l'Etre Suprème le Culte qu'ils rendent à ces Divinités ſubalternes & *factices*.

La comparaiſon, que nous avons faite du Syſthème de *Moïſe* avec celui de *Thot*, démontre

montre ſuffiſamment que tous ceux qui adhéroient à ce dernier n'avoient aucune idée du vrai Dieu. Cependant, nôtre Auteur le prouve encore d'une manière plus détaillée dans le reſte de ſon Ouvrage. Dans ce deſſein il éxamine de nouveau la *Coſmogonie* de ce Roi Philoſophe; & montre que c'eſt un Athéïſme tout pur. Après quoi, il fait voir qu'il devoit néceſſairement établir un pareil Syſthème, pour établir le Deſpotiſme; parce qu'un Gouvernement Arbitraire eſt incompatible avec la vraye Religion. Il s'étend beaucoup ſur cet Article, qui paroit être le principal but de ſon Ouvrage. Les réfléxions qu'il fait ne nous paroiſſent pas toutes également ſolides; & il en a omis quelques-unes beaucoup plus preſſantes, que celles dont il fait uſage. D'ailleurs, tout ce qu'il dit ſur ce ſujet ne ſemble pas trop lié, & manque de méthode. Enfin, une dernière raiſon qu'il employe, pour établir ſon opinion; c'eſt le témoignage des anciens Hiſtoriens, tant Sacrés que Profanes, qui s'accordent à dire que ces anciens Idolatres n'avoient aucune idée du vrai Dieu.

De toutes les réfléxions, qui compoſent cet Ouvrage, l'Auteur tire deux conſéquences, que nous allons traduire pour terminer cet Extrait. „ La prémière concerne „ la Religion, & conſiſte à ne regarder comme *Héréſie*, que ce qui s'oppoſe au Précepte *d'adorer le Père en Eſprit & en Vérité*; ou, ce qui revient à la même choſe, *de faire aux autres ce que nous vou-*

„ *lons qu'ils nous faſſent.* Les plus grands
„ Hérétiques du Monde, ou plûtôt les ſeuls,
„ ſont donc ceux qui voudroient déraciner
„ ce Principe de l'Eſprit des Hommes; & qui
„ éxigent une aveugle ſoumiſſion à certai-
„ nes Propoſitions obſcures, myſtérieuſes
„ & inintelligibles, qui ne contribuent en
„ rien à nous rendre plus ſages ou meil-
„ leurs; mais ſeulement à établir un Pou-
„ voir ſans bornes, plus oppoſé au bien
„ du Genre-Humain, & plus Tyrannique
„ à l'égard de leurs Droits & même de
„ leur Conſcience, qu'aucun de ceux que
„ Jéſus Chriſt ait aboli (*a*).

„ La ſeconde regarde le Gouvernement
„ Civil. Suivant les Principes établis dans
„ ce Diſcours, il n'eſt pas permis à aucun
„ Prince de faire des Conquêtes, ni de ré-
„ duire dans l'Eſclavage aucune Nation;
„ à moins qu'elles ne faſſent le mêtier de
„ Bandits, & n'éxercent le Brigandage.
„ Dans ce cas, les Princes ſont obligés de
„ leur faire tout le mal qu'il leur eſt poſſi-
„ ble, & même de les détruire, pour le
„ bien de leurs ſujets: mais il ne faut pas
„ que cet Eſclavage dure plus longtems,
„ que le motif qui l'a occaſionné; puiſque,
„ ſelon les Loix de la Nature, l'effet doit
„ ceſſer avec la cauſe. Les Enfans de ces
„ malheureux ne doivent donc pas porter
„ l'iniquité de leurs Pères; à moins qu'ils
„ n'imitent leur méchanceté. Sans cela les
„ Peuples

(*a*) p. 121.

„ Peuples & les Nations, qui n'appartiennent qu'à Dieu, deviendroient le Domaine particulier des Princes ; ce qui feroit envahir les Droits les plus eſſentiels du Créateur, & violer la Loi qui doit ſervir de Règle aux Souverains auſſi bien qu'à leurs ſujets (*a*). "

ARTICLE X.

AN EXAMINATION of Mr. WARBURTON'S Second Propoſition, in his projected Demonſtration of the Divine Legation of MOSES. *In which the Faith of the ancient Jewiſh Church, touching the Doctrine of a Future State ; is aſſerted and cleared from the Author's Objections.* In an Epiſtolary Diſſertation addreſſed to the Author. *To which is added, an* APPENDIX : *containing Conſiderations on the Command to* Abraham *to offer up his Son* Iſaac. *London* : printed for *M. Cooper* at the *Globe* in *Pater-Noſter-Row.* 1744.

C'eſt-à-dire :

LETTRE à Mr. WARBURTON, où l'on éxamine la Seconde Propoſition de

---

(*a*) p. 122.

de l'Ouvrage dans le quel il ſe propoſe de démontrer la Divinité de la Miſſion de MOÏSE; & où l'on établit, contre le Sentiment de cet Auteur, la Foi de l'ancienne Egliſe Juive touchant le Dogme d'une Vie à venir. *L'on y a ajouté par voye d'Appendice quelques Conſidérations ſur l'Ordre, donné à* Abraham, *de ſacrifier ſon Fils* Iſaac. C'eſt un *in* 8vo. de 149. pp.

LA manière, dont Mr. *Warburton* s'y eſt pris, pour prouver la Divinité de la Miſſion de *Moïſe*, tient ſi fort du paradoxe, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on ſe ſoit élevé contre lui. Les Déïſtes l'ont vivement attaqué dans un Ouvrage, dont on a rendu compte dans ce Journal (*a*). Ces Meſſieurs reconnoiſſent avec lui, qu'il eſt néceſſaire, pour le bien de la Société, de preſſer le Dogme des Récompenſes & des Peines d'une Vie à venir; & que toutes les Nations les plus ſages de l'Antiquité l'ont fait, à l'exception des *Juifs*, dans la Loi des quels il n'en eſt fait aucune mention: mais ils nient qu'il s'enſuive de là, que la Loi de *Moïſe* ſoit d'inſtitution Divine. C'eſt à faire voir que Mr. *Warburton* s'eſt trompé à cet égard, qu'ils ont deſtiné leur Ouvrage. Les Lecteurs peuvent voir dans les

---

(*a*) Tom. XXII p. 39. & 369.

les Extraits, aux quels nous avons renvoyé; la manière dont ils ont rempli leur tâche. L'Auteur du Livre, que nous annonçons préſentement, a un tout autre but que ces Meſſieurs; & eſt dans des ſentimens bien différens des leurs. Il ſoutient, contre ſon Adverſaire, que l'Egliſe Judaïque croyoit le Dogme des Récompenſes & des Peines après cette Vie; & dans tout ce qu'il dit à cette occaſion il paroit être fermement perſuadé de la Divinité de la Révélation: ajoutons même qu'il ſe montre par tout Théologien profond, très bien verſé dans l'Etude de l'Ecriture; & Logicien habile par la manière dont il relève ce qu'il y a de ſophiſtique dans les Raiſonnemens de ſon Adverſaire.

Il reduit à trois points tout ce que Mr. *Warburton* a prétendu prouver dans le Second Volume de ſon Ouvrage. 1. Le Dogme d'une Vie à venir ne fait pas partie de l'Oeconomie Moſaïque; & ce Légiſlateur n'avoit pas commiſſion de le publier, ni de l'enſeigner. 2. Non ſeulement *Moïſe* n'étoit pas autoriſé à enſeigner ce Dogme, mais encore il n'a pas inſinué la moindre des choſes, par où le Peuple pût comprendre qu'il étoit naturel de le croire: au contraire, il le lui a caché à deſſein, de même que tous les principes qui auroient pû l'y conduire; afin qu'il ne pût rien ſavoir ni rien croire ſur ce ſujet. 3. Par une conſéquence néceſſaire, le Peuple Juif ignora totalement ce Dogme du vivant de *Moïſe*;

& depuis lui juſqu'au tems de la Captivité de Babylone.

L'Anonyme convient du prémier point avec Mr. *Warburton*, & remarque que cet Auteur raiſonne toujours d'une manière ſophiſtique, en confondant ces trois choſes, qui doivent cependant être ſoigneuſement diſtinguées. En effet, de ce que le Dogme des Peines & des Récompenſes à venir ne fait pas partie de l'Oeconomie Moſaïque, & que *Moïſe* n'a point eu commiſſion de l'enſeigner, il ne s'enſuit pas que ce Légiſlateur n'en ait rien inſinué dans ſes Ecrits; & qu'il l'ait caché à deſſein au Peuple, qui, depuis lui juſqu'à la Captivité, a été dans une parfaite ignorance ſur ce ſujet. Car enfin, *Moïſe* pouvoit ne point parler de ce Dogme; parce qu'il étoit univerſellement reçu de ſon tems. „ Depuis *Adam* juſqu'à „ *Moïſe*, *dit l'Anonyme* (*a*), il y avoit „ une Alliance entre Dieu & les Hommes, „ par la quelle il étoit ſtipulé, que *la Semen*„ *ce de la Femme briſeroit la tête du Serpent*, „ *& qu'en cette Semence toutes les Nations de* „ *la Terre ſeroient bénies*. *Moïſe* a fait men„ tion de cette Alliance, que les Théolo„ giens Chrétiens enviſagent avec raiſon „ comme une Promeſſe, que Dieu fait, de „ délivrer le Genre-Humain de la Malé„ diction à la quelle il étoit aſſujetti de„ puis la Chûte. C'eſt auſſi le ſens que St. „ *Paul* lui donne *Gal.* III. *vſ.* 8. *L'Ecriture* „ *prévoyant*, dit cet Apôtre, *que Dieu juſ*„ *tifieroit*

(*a*) p. 24, & ſuiv.

,, *tiſeroit un jour les Gentils par la Foi, l'évangéliza par avance dans ces paroles à* Abraham: *C'eſt en toi que ſeront bénies toutes les Nations de la Terre.* Comment *l'Evangile* peut il avoir été annoncé à *Abraham* dans cette Promeſſe, ſi elle ne renferme pas les eſpérances que donne l'Evangile? Je ſuis aſſez heureux de voir que vous étes de la même opinion que moi ſur ce ſujet. Car vous dites p. 604 & 605, que *la Promeſſe faite à* Abraham... *eſt la Promeſſe myſtique & fondamentale de la Rédemption du Genre-Humain par le Meſſie.* Myſtique, ou non, cela ne fait rien à préſent. Il ſuffit que vous conveniez qu'elle renferme la Promeſſe de la Rédemption. Mais ſi cela eſt, elle renferme auſſi celle d'un Etat à venir, ſans la quelle l'on ne comprend rien à l'ouvrage de la Rédemption. Or, ſi l'Alliance faite avec *Abraham* renferme l'eſpérance d'un Etat à venir... il s'enſuit que celle faite avec *Adam* & avec *Noé* renferme la même eſpérance: car ce n'eſt qu'une ſeule & même Alliance, ſous différentes reſtrictions.

,, Sans cette eſpérance, *continue nôtre Auteur*, comment la Religion ſe ſeroit elle conſervée dans l'ancien Monde... Après une vie courte & miſérable, il falloit retourner dans la poudre. Quel encouragement une telle vûe pouvoit elle donner? Cependant il en faut avoir. Nous ne ſervons pour néant ni les Hommes ni Dieu. L'Apôtre nous apprend,

,, *Héb.*

„ *Heb.* XI. *vſ.* 6. que *celui qui vient à Dieu*
„ *doit croire qu'il éxiſte & qu'il eſt le* Re-
„ munerateur *de ceux qui le cherchent*: ce
„ qui ſignifie, qu'il eſt auſſi déraiſonnable
„ de ſervir Dieu ſans eſpérer de récompen-
„ ſe, que de le ſervir ſans être perſua-
„ dé de ſon éxiſtence. Il eſt certain que
„ les Habitans de l'ancien Monde avoient
„ une Religion. . . Or, pour le ſoutien
„ d'une *Religion commune*, il faut qu'il y ait
„ quelque *eſpérance commune*: mais quelle
„ étoit cette eſpérance? Ce n'eſt pas l'éx-
„ emption de la mort: Dieu donna de
„ bonne heure des preuves de la réſolution
„ où il étoit d'éxécuter cette partie de la
„ Malédiction, dans la mort d'*Abel*, le pré-
„ mier juſte qui ſoit né. Ce n'eſt pas non
„ plus l'éxemption des maux de cette vie,
„ qui ſont communs aux bons auſſi bien
„ qu'aux méchans. . . . et qui ne ſauroient
„ être enlevés ſans que les uns & les autres
„ en ſoyent également participans: mais
„ les eſpérances que donne la Religion
„ doivent être particulières aux gens de
„ bien, & ſervir à diſtinguer leur ſort de
„ celui des méchans. Quelles pouvoient
„ donc être leurs eſpérances, ſi ce n'eſt
„ qu'il y avoit une autre Vie après celle
„ ci, & que s'ils n'étoient pas récompenſés
„ dans ce Monde, ils le ſeroient dans l'au-
„ tre? ”

Il eſt vrai que Mr. *Warburton* ſuppoſe que Dieu avoit révélé aux Patriarches le Dogme des Récompenſes & des Peines à venir, à condition qu'ils ne le communiqueroient point au Peuple ni à leur Poſtérité. Mais, il avance cela ſans preuves; & il devroit nous apprendre ſur quels principes la Religion commune de ce tems là etoit appuyée. Il ſeroit fort embarraſſé à le faire, lui qui dans ſon *Epitre aux Juifs*, qu'on lit à la tête du Second Volume de ſon Ouvrage, déclare en termes exprès, que le Dogme des Récompenſes & des Peines eſt *eſſentiel* à la Religion. Or, s'il eſt eſſentiel, elle ne ſauroit ſubſiſter ſans lui: d'où il faut conclure, ſelon ſes principes, qu'avant la Loi on croyoit ce Dogme, ou bien que la Religion de ce tems manquoit d'une choſe eſſentielle. D'ailleurs, il convient que cette Doctrine étoit reçue par toutes les Nations, dès les tems les plus reculés. D'où vient que le Peuple Juif eſt le ſeul, qui n'en ait eu aucune connoiſſance? N'avoit il pas, tout comme les autres, les Lumières naturelles au moyen des quelles il pouvoit la découvrir? N'a-t-il pas vécu au milieu des Egyptiens, qui recevoient ce Dogme, & ſe faiſoient un devoir d'en étendre la connoiſſance auſſi loin qu'il leur étoit poſſible? Enfin, peu de tems avant la ſortie d'Egypte, le Peuple Juif n'avoit point oublié l'Alliance que Dieu avoit traitée avec ſes Ancêtres; ainſi qu'on peut en juger par les termes de la Commiſſion de *Moyſe*: mais s'il ſe ſouvenoit de cette Alliance, il ne devoit pas ignorer le Dogme des Récompenſes & des Peines, qui en eſt une ſuite néceſſaire, comme nous l'avons déja remarqué.

De tout cela nôtre ſavant Anonyme conclut, qu'il ne s'enſuit point, de ce que *Moïſe* n'a pas enſeigné dans ſa Loi le Dogme des Récompenſes & des Peines à venir, que le Peuple Juif n'en eut aucune connoiſſance. Il tenoit ce Dogme de ſes Ancêtres par une Tradition conſtante; & il n'étoit pas néceſſaire que ſon Légiſlateur l'enſeignât de nouveau. Diſons plus: ſa Commiſſion ne portoit point qu'il le propoſât aux Hébreux. ,, Pour bien entendre ceci, ,, il faut remarquer, *dit nôtre Auteur* (*a*), ,, que l'Alliance faite avec *Abraham* avoit ,, deux parties: l'une conſiſtoit dans la ,, Promeſſe d'une *Semence*, dans la quelle ,, *toutes les Nations de la terre ſeroient bénies*; ,, ce qui conſtituoit l'Alliance *Spirituelle*: ,, l'autre étoit la Promeſſe de donner *la* ,, *Terre de Canaan* à ſa Poſtérité; & c'eſt ,, là l'Alliance *Temporelle*. *Moïſe* étoit le ,, Miniſtre de cette *dernière* Alliance; mais ,, l'accompliſſement de la *prémière*, étoit ,, reſervé à une perſonne beaucoup plus ,, excellente que lui. Je dis *l'accompliſſement*; car les Hommes en eurent d'abord ,, une connoiſſance aſſez grande pour faire ,, naitre dans leurs cœurs *cette eſpérance*, ,, qui devoit ſervir de fondement à leur ,, Culte raiſonnable, comme je viens de le ,, montrer. Mais *l'entière manifeſtation* de ,, cette Alliance étoit reſervée au Fils de ,, Dieu,

---

(*a*) p. 35, & ſuiv.

,, Dieu , qui devoit être manifeſté en
,, chair... *Moïſe* ne fut donc envoyé que
,, pour accomplir la partie *Temporelle* de
,, l'Alliance avec *Abraham.* Mais alors ,
,, qu'avoit il à faire avec l'Alliance *Spirituelle*?
,, Rien aſſûrément, que de la laiſſer
,, dans l'état où il l'avoit trouvée...,
,, juſques à la venue du Prophète, qui en
,, devoit être le Miniſtre. C'eſt auſſi ce
,, qu'il a fait. Car dans les quatre derniers
,, Livres du Pentateuque, il ne dit rien que
,, de rélatif à l'Alliance *Temporelle* : au
,, lieu que dans le Livre de la *Genèſe*, qui
,, eſt l'Hiſtoire de la Providence de Dieu
,, juſqu'à lui, il parle des deux parties de
,, cette Alliance, dont l'une eſt le fondement
,, de ſa Miſſion, & l'autre de leurs
,, eſpérances à venir.... Quoique *Moïſe* ne
,, fût point autoriſé à enſeigner le Dogme
,, d'une Vie à venir, cela ne faiſant pas
,, partie de ſa Commiſſion: cependant en
,, qualité d'Hiſtorien, il a eu la liberté de
,, parler de la Foi des Anciens auſſi en détail
,, qu'il l'a jugé à propos. Il eſt même
,, tout à fait probable, que, ſi ſes Frères
,, avoient perdu la connoiſſance de ce
,, Dogme, il ſe feroit étendu ſur ce ſujet,
,, & auroit fait uſage de toute l'Autorité
,, de leurs Ancêtres, pour le leur perſuader:
,, ce qu'il auroit très bien pû faire
,, ſans ſortir des bornes de ſa Commiſſion.
,, Mais, dans la ſuppoſition que l'ancienne
,, Foi à cet égard étoit encore parmi eux
,, dans toute ſa vigueur, il étoit plus naturel
,, à *Moïſe* de s'en tenir à des inſinua-

„ tions éloignées, que de s'étendre là deſ-
„ ſus; parce que tout Hiſtorien évite de
„ charger ſon Hiſtoire de choſes connues
„ & familières aux perſonnes qui vivent
„ dans le tems où il écrit. "

Entre tous les Paſſages de la *Genèſe*, dont nôtre Auteur fait uſage, pour prouver que les anciens Juifs croyoient un Etat à venir de Récompenſes & de Peines; & que c'étoit auſſi la Foi de *Moïſe*, de même que de tous les Iſraëlites ſes Frères, nous ne ferons mention que de la réponſe de *Jacob* à *Pharao*. Elle ſe trouve *Genèſe* XLVII. *vſ.* 9. Le Roi ayant demandé au Patriarche, *quel âge il avoit*, il lui répondit *cent trente ans*, diſant que ſa vie, & celle de ſes Pères n'étoit qu'un *Pélérinage*; ce qui ſuppoſe qu'il avoit égard à la Vie à venir. Cette manière même de s'exprimer indique, qu'on croyoit communément alors, tant parmi les *Juifs* que parmi les *Egyptiens*, que les Hommes n'étoient ici bas que des *Voyageurs*, qui tâchoient d'arriver à leur véritable Patrie. Sans doute que *Moïſe*, en rapportant cette réponſe, l'entendoit dans le même ſens que *Jacob* & *Pharao*; & que les *Juifs*, en faveur de qui il écrivit cette Hiſtoire, ne lui en donnoient pas un autre. Il eſt vrai que Mr. *Warburton* croit, que cette expreſſion ne ſe rapporte qu'au ſéjour de *Jacob* dans des Tentes. Mais n'auroit il pas été ridicule au Patriarche de faire mention de cette particularité, que le Roi n'ignoroit pas, dans le tems qu'il lui demande le nombre de ſes années? D'ailleurs, il appelle auſſi *Pélérinage* la vie de ſes Pères, qui n'avoient pas tous habités dans des Tentes. Ajoutez à cela que l'Auteur de *l'Epitre aux Hébreux* donne à cette expreſſion le même ſens que nous lui donnons. Voyez *Heb.* XI. *vſ.* 13 *& ſuivans.* Si Mr. *Warburton* dit que cet Ecrivain Sacré donne un ſens *ſpirituel* aux paroles de *Jacob*, on lui répond que c'eſt là une pure défaite. Car enfin l'Apôtre raiſonne ſur la *force naturelle* de cette expreſſion, diſant que les termes mêmes *rendent* ſon raiſonnement *évident* (*a*). Ce qui met hors de doute ce que nous venons d'avancer, c'eſt que le Pſalmiſte, faiſant ſans doute alluſion à la réponſe de *Jacob*, dit de lui même ce que ce Patriarche diſoit de lui & de ſes Ancêtres à *Pharao*. Voyez *Pſeau.* XXXI. *vſ.* 12, & CXIX. *vſ.* 9. „ Ces deux Paſſages, *continue notre* „ *Auteur* (*b*), montrent dans quel ſens „ les anciens Juifs prenoient l'expreſſion „ de *Jacob*, ſur la quelle nous ſommes en „ diſpute. Peut-être en donnerez vous de „ nouvelles interprétations: car, pour „ vous rendre juſtice, vous avez toujours „ des moyens prêts pour lever les diffi„ cultés que vous rencontrez en chemin. „ Je me flatte cependant que vous ne nous „ direz pas que *David* & tous ſes Ancêtres „ habitoient dans des Tentes.

„ J'eſpère,

(*a*) ἐμφανίζουσιν.

(*b*) p. 19.

„ J'eſpère, *ajoute-t-il en finiſſant cet Article* (a), que ces réfléxions rendront tout
„ à fait probable la ſuppoſition, que, du
„ tems de *Moïſe*, les Iſraëlites étoient en
„ poſſeſſion du Dogme d'une Vie à venir,
„ l'ayant reçu par Tradition de leurs Ancêtres.
„ Je dis *probable*, Monſieur, & ne
„ vais pas plus loin. Car dans ce cas la
„ ſimple *probabilité* me ſuffit, & prouve
„ contre vous beaucoup plus que vous ne
„ voudriez. En effet, quand il y a *ſimple*
„ *Poſſibilité* d'un côté, il ne ſauroit jamais
„ y avoir de *Démonſtration* de l'autre. Mais
„ tout ce que je viens de dire recevra une
„ nouvelle force, & renverſera totalement
„ vôtre Syſthème, ſi l'on trouve dans le
„ Vieux Teſtament des preuves que le Dogme
„ d'une Vie à venir fut l'objet de la
„ Foi de l'Egliſe *Judaïque* dans les tems
„ *poſtérieurs à Moïſe*, & avant *aucune nouvelle*
„ *Révélation*: car alors cette Foi n'aura
„ pû être fondée que ſur une *ancienne*
„ *Tradition*, qui s'étoit toujours conſervée
„ parmi eux. Il convient donc d'éxaminer
„ les tems poſtérieurs à *Moïſe*, & de voir
„ ce que les *Juifs* d'alors croyoient ſur
„ ce ſujet. "

Pour cet effet, il faut d'abord remarquer, qu'ils étoient perſuadés que l'Ame ſubſiſtoit après la deſtruction du Corps. C'eſt ce qu'on peut conclure de ces expreſſions, familières à l'Ecriture, *rendre l'Eſprit*, & *être recueilli*

(a) p. 33.

recueilli vers ſes Pères: c'eſt ce que prouvent encore cette partie de l'Hiſtoire de *Saül*, où il entreprit d'évoquer l'Ame de *Samuel*; & la manière dont *David* s'exprime 2 *Sam.* XII. *vſ.* 23, en parlant de ſon fils qui venoit de mourir. A quoi l'on peut ajouter que Mr. *Warburton* lui même convient que les Juifs étoient dans ces idées. Voyez p. 474 & 475 de ſon Ouvrage. Mais en même tems qu'il accorde cela, il ajoute qu'ils ne s'embarraſſoient du tout point de l'état où ſe trouveroit leur Ame après cette ſéparation, & qu'ils ne formoient pas la moindre *ſpéculation intéreſſante* là deſſus.

Les preuves qu'il en allègue ne ſont pas des plus concluantes. Elles ſont tirées du Livre de *l'Eccléſiaſte*, où l'Auteur expoſe l'opinion des Juifs de ſon tems ſur cette matière. L'on voit *Chap.* III. *vſ.* 21. IX. *vſ.* 5. & XII. *vſ.* 7. qu'ils ſe bornoient à croire que *l'Eſprit retourne à Dieu qui l'a donné*; & *que*, *quand on eſt mort*, *l'on ne ſait rien & l'on n'a aucune récompenſe.* Sur quoi l'Anonyme remarque d'abord, que Mr. *Warburton* auroit dû prouver, que le ſens de ces expreſſions, *les morts n'ont aucune récompenſe*, exclut abſolument un Etat à venir; ce qu'il n'a point fait, ni ne ſauroit faire; parce qu'il paroit évidemment par la ſuite que cela n'eſt rélatif qu'aux choſes de cette Vie. Il falloit enſuite nous dire quelle eſt *cette éxiſtence avec Dieu* qui *n'intéreſſe* point l'Homme; & en quoi l'Ame de l'Homme qui *monte en haut diffère*,

diffère, dans cette ſuppoſition, de celle de la Bête, *qui deſcend en bas en terre. Retourner à Dieu* emporte certainement quelque choſe de plus qu'une *ſimple éxiſtence* avec cet Etre. Celui qui va vers Dieu, y va pour quelque choſe; & pourquoi ſeroit ce que pour recevoir la *récompenſe* de ſes actions? C'eſt ce que *Salomon* lui même nous apprend dans ce même *Chapitre vſ.* 14; comme il l'avoit déja fait plus haut *Chap.* III. *vſ.* 16, 17. & XI. *vſ.* 9. Il enſeigne la même Vérité *Prov.* XIV. *vſ.* 32, où il dit que *le juſte a eſpérance dans ſa mort.* Mr. *Warburton*, il eſt vrai, n'entend ici par la *mort* que de *grands dangers*; & pour prouver que c'eſt là le ſens, il allègue *Pſ.* XXXIII. *vſ.* 19. & LVI. *vſ.* 13, où le Pſalmiſte dit que *Dieu délivre de la mort l'ame de ceux qui le craignent.* Mais il y a bien de la différence entre *être délivré de la mort*, & *avoir eſpérance dans la mort.* Cette dernière expreſſion ſignifie avoir eſpérance *dans le tems de ſa mort*: ce qui emporte qu'on eſpère quelque choſe *après* la mort, puiſque c'eſt là le terme de toutes les eſpérances de *ce Monde.* L'on ne ſauroit entendre ces paroles autrement, ſans s'éloigner du *ſens littéral*, pour leur donner ſans raiſon un *ſens figuré.*

Dans l'eſpace qui s'eſt écoulé depuis *Moïſe* juſqu'aux Prophètes, nous trouvons principalement les Ecrits de *David* & ceux de *Salomon.* Nous venons de voir ce que penſoit ce dernier ſur l'Etat de l'Ame après la mort; remontons à préſent jusqu'à *David*, & éxaminons ſi, dans les *Pſeaumes*, nous ne trouverons rien qui prouve que les Juifs croyoient qu'après cette Vie il y auroit un Etat de Récompenſes & de Peines. Nôtre Auteur convient d'abord qu'il n'y a qu'un petit nombre d'endroits rélatifs à ce Dogme; tout le reſte n'ayant pour objet que les choſes de ce Monde. La raiſon en eſt, que les Auteurs de ce Livre, de même que des autres qui compoſent le Vieux Teſtament, vivoient ſous l'*Alliance Temporelle*, où Dieu s'étoit fait connoitre ſous l'idée de Protecteur des Juifs dans ce Monde. Faut il donc être ſurpris ſi les Biens & les Maux de cette Vie faiſoient le ſujet principal de leurs Méditations; tout comme ſous l'*Alliance Spirituelle* les Récompenſes & les Peines d'une Vie à venir occupent principalement les Fidèles?

Quoique Mr. *Warburton* ait déclaré qu'il éxamineroit tous les Paſſages du V. T. où l'on croit communément qu'il eſt fait mention d'une Vie à venir, il n'a pas éxactement tenu parole. Nôtre Auteur allègue d'abord les *Pſeaumes* XXXIX & XC, dont il n'a pas dit le moindre mot. Ils ſont cependant ſi déciſifs, qu'il eſt perſuadé que ſi Mr. *Warburton* liſoit de ſemblables raiſonnemens dans quelque Ecrivain Chrétien, il en concluroit auſſi-tôt que cet Auteur parle des Récompenſes & des Peines d'une autre Vie. Dans le prémier de ces deux *Pſeaumes*, *David* remarque que la Vie de l'*Homme en général*, conſidérée du *plus beau côté*, n'eſt que *vanité* & une *frivole apparence*: c'eſt pourquoi il ne ſe confie en aucune des choſes de ce Monde, ne mettant *ſon eſpérance qu'en Dieu ſeul.* Mais quelle eſt cette *eſpérance* qu'il met en Dieu, les choſes de ce Monde miſes à part? Elle ne peut abſolument regarder que *la Vie à venir.* Après cela il prie Dieu de le délivrer des afflictions qui l'accablent, non parce que ſes eſpérances ſe bornent à cette Vie, mais afin que les méchans n'en prennent pas occaſion de lui faire des reproches, & de blâmer la Providence. Ceux qui ne portent pas leurs vues au delà de ce Monde, étoient diſpoſés à juger de lui par le ſort qu'il éprouvoit dans cette Vie; mais il les traite de fous à cauſe de cela, ce qui indique ſuffiſamment que ſes eſpérances ne ſe bornoient pas à ſa durée ſur la Terre. C'eſt ce qu'il exprime clairement dans le *vſ.* 12; & dans le ſuivant il parle de ſa mort, priant Dieu de lui accorder le tems néceſſaire pour s'y préparer: mais s'il n'eſpéroit rien après cette Vie, qu'avoit il beſoin de préparation?

Ce que nous venons de dire ſuffit pour faire connoitre la méthode de nôtre Auteur dans l'explication des *Pſeaumes* qu'il rapporte en faveur de ſon opinion. Nous ne nous arrêterons donc plus ſur la Paraphraſe qu'il donne de quelques autres: tels que ſont le XC, le XVI & le XLIX. Nous remarquerons ſeulement que Mr. *Warburton*

burton ayant expliqué ces deux derniers à ſa manière, on s'attache ici à faire voir le peu de ſolidité de ſon explication. Ce Savant avoue p. 564 & 568, „ que le St. „ Eſprit s'eſt exprimé dans le *Pſ.* XVI, & „ dans quelques autres endroits du V. T., „ d'une manière *à mettre préſentement dans* „ *la dernière évidence*, que ces Paſſages ont „ un ſens *plus relevé* & *plus ſublime.* " L'Anonyme ne demande rien de plus que cet aveu. „ Je crois, Monſieur, *dit il*, que vous „ m'accordez dans ces paroles tout ce que „ je puis demander. Ce ſens *relevé*, *ſublime* & *ſpirituel*, que vous dites ſe trouver „ dans ces Paſſages, ne peut être autre „ choſe que celui que je ſoutiens s'y trouver, ſavoir le Dogme d'un Etat à venir. „ Et ſi ce ſens eſt, comme vous le dites, „ *de la dernière évidence à préſent*, vû *la* „ *force des termes* employés par le Pſalmiſte; il doit avoir été auſſi de la dernière „ évidence *dans le tems* que ce *Pſeaume* „ fut écrit; à moins que vous ne prétendiez que les *Juifs* n'entendoient pas la „ force de leur Langue auſſi bien que „ nous (a). "

Nous ne devons pas omettre une Remarque générale de nôtre Auteur, qui renverſe l'explication, que Mr. *Warburton* donne d'ordinaire des Paſſages qu'on allègue contre ſon opinion. Il les entend tous des Récompenſes & des Peines de cette

---

(a) p. 50.

Vie; parce que la Loi ne faiſoit aux *Juifs* que des Promeſſes & des Menaces de cet ordre. Mais cette raiſon même renverſe totalement ſon Syſthème. Cette Providence particulière, qui récompenſoit & puniſſoit dans cette Vie, n'avoit que les *Juifs* pour objet. Il n'en étoit pas de même des autres Nations, que Dieu gouvernoit par une Providence générale, & qui ne devoient être récompenſées ou punies que dans un autre Monde. Cependant, quand le Pſalmiſte parle des Récompenſes & des Peines, il les fait fréquemment enviſager comme devant être diſtribuées également à toutes les Nations de la Terre. Voyez *Pſ.* XLIX. *vſ.* 1-3. XXXIII. *vſ.* 5. 14, 15. IX *vſ.* 7, 8. LXVII. *vſ.* 4. XCVI. L. & LXII. *vſ.* 12. Il n'entend donc pas par là des Récompenſes & des Peines Temporelles.

Tout comme l'Enlèvement d'*Enoch* avoit été avant la Loi une preuve d'un Etat de Récompenſes & de Peines après cette Vie; celui d'*Elie* ſervit au même uſage après qu'elle eut été publiée. Mr. *Warburton* énerve toute la force de la preuve qui ſe tire de l'Hiſtoire d'*Enoch*, en diſant qu'elle eſt racontée d'une manière ſi obſcure qu'on ne ſait qu'en croire: mais il n'en eſt pas de même de celle d'*Elie*. Tout y eſt clair, & l'on voit que le but de l'Hiſtorien étoit de préparer les *Juifs* à voir les prémiers rayons de la Lumière, qui devoit leur découvrir le Dogme d'une Vie à venir. Il ſemble que, par cet aveu, Mr.

Warburton trahit ſa cauſe. Car ſi cette Hiſtoire indique qu'il y a des Récompenſes & des Peines à attendre après cette Vie, il s'enſuit inconteſtablement que dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis *Moïſe* juſqu'aux Prophètes, les *Juifs* ont eu des idées d'une Vie à venir. Mais tout cela ne l'embarraſſe point; parce, dit il, que le *Livre des Rois*, où cette Hiſtoire ſe trouve, n'a été écrit que vers le tems de la Captivité: or, il convient que vers ce tems là les Juifs avoient de telles idées. Tout cela n'eſt cependant qu'une pure ſubtilité. Car enfin, ce n'eſt pas la Narration de l'Hiſtorien qui nous fait appercevoir une Vie à venir dans l'Enlèvement d'*Elie*; mais c'eſt le Fait en lui même qui nous la montre. Dans la ſuppoſition donc que cette Hiſtoire n'a été écrite que vers le tems de la Captivité, néantmoins le Fait eſt plus vieux de trois cens ans, il étoit connu de ceux qui vivoient alors, & on en avoit conſervé la mémoire, ſoit par Tradition ſoit par écrit. De ſorte que *les Juifs auront été préparés à voir les prémiers rayons de la Lumière, qui devoit leur découvrir une Vie à venir*, trois cens ans plûtôt que ne le veut Mr. *Warburton*; & environ cent ans après *Salomon* (*a*).

Comme Mr. *Warburton* a prétendu prouver par des Paſſages poſitifs tant du V. que du N. Teſtament, que les Juifs n'avoient aucune

---

(*a*) p. 57, & ſuiv.

aucune connoiſſance du Dogme des Récompenſes & des Peines d'une autre Vie, il eſt de la dernière importance pour ſon Adverſaire d'éxaminer les Paſſages qu'il a allégués pour cet effet. C'eſt auſſi à quoi il s'attache avec beaucoup de ſoin. Nous ne rapporterons point ici les raiſonnemens que Mr. *Warburton* fait ſur ces Paſſages, ni les explications qu'il en donne. On peut les voir dans une des Parties de ce Journal (*a*). Nous nous bornerons uniquement aux réponſes & aux réfléxions de nôtre Auteur.

Mr. *Warburton* preſſe d'abord ces Paſſages, où les Morts ſont repréſentés comme *couchés dans la Terre, d'où ils ne ſe relèvent plus*; *ſemblables aux Eaux qui s'écoulent ſur la Terre, & qu'on ne ramaſſe point*; *ou bien à la Nuée qui ſe diſſipe & s'en va* (*b*). Mais toutes ces expreſſions marquent ſeulement, que les Morts ne reviendront plus ſur la Terre dans l'état, où ils y auront été auparavant. C'eſt ce qu'emportent les comparaiſons tirées de l'*Eau* & de la *Nuée*, qu'on ne peut plus remettre dans leur prémier état; & qui cependant ne ſont pas anéanties pour tout cela. Une preuve que c'eſt là le ſens de ces Paſſages; c'eſt qu'après avoir comparé *celui qui deſcend au ſépulchre à la Nuée qui ſe diſſipe*, *Job* ajoute immédiatement après, *Il ne reviendra plus en ſa*

(*a*) Tom. XXI. Part. I. p. 38, & ſuiv.

(*b*) 2 Sam. XIV. vſ. 14. Job. VII. vſ. 9. & XIV. vſ. 7-12.

ſa maiſon & ſon lieu ne le reconnoitra plus (a); paroles que Mr. *Warburton* n'a pas jugé à propos de citer. Dans l'autre Paſſage du même Livre, l'Ecrivain Sacré fixe un terme pour le Réveil des Morts: *Juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de Cieux*, dit il, *ils ne ſe réveilleront point* (b). Mais cela ne prouve-t-il pas que quand les Cieux & la Terre ſeront paſſés, les Morts ſe relèveront.

Il y a un autre ordre de Paſſages, où il eſt dit que *les Morts ne ſauroient louer Dieu* (c). Mais ſi on prend ces expreſſions dans le ſens de Mr. *Warburton*, il faudra convenir que les Chefs du Peuple de Dieu, & les Prophètes ne croyoient point un Etat à venir, ce qui eſt contraire à ſes idées. *Ils ne devoient pas*, dit il p. 481, *publier ce qu'ils en ſavoient, mais d'un autre côté ils ne devoient pas nier la vérité de ce qu'ils connoiſſoient.* C'eſt à lui à concilier cette contradiction. Quant au ſens même des Paſſages, tout ce qu'ils ſignifient, c'eſt que *les Morts ne peuvent plus louer Dieu en préſence des Hommes*, ni *publier ſes louanges ſur la Terre.*

Un dernier Paſſage eſt celui de *Jérémie* dans ſes *Lamentations* (d), où le Prophète dit: *Nos Pères ont péché & ne ſont plus, & nous*

(a) Job. VII. vſ. 10.

(b) Job. XIV. vſ. 12.

(c) Pſ. VI. vſ. 5. XXX. vſ. 9. LXXXVIII. vſ. 10. & ſuiv. Eccleſ. IX. vſ. 5. & Eſaie XXXVIII. vſ. 18, 19.

(d) Chap. V. vſ. 7.

nous avons porté leurs iniquités; ce qui ſuppoſe, dit Mr. *Warburton*, que les Pères, étant morts, ne portoient aucune partie de la Peine de leurs crimes. Mais c'eſt ce que l'Ecrivain Sacré ne dit point. Les Pères pouvoient être punis dans l'autre Monde, tandis que les Enfans ſouffroient dans celui ci des fautes de leurs Ancêtres. *Il faut*, dit l'Anonyme, *avoir autant de pénétration que Mr.* Warburton, *& même d'avantage, pour trouver dans ces Paroles que l'Egliſe Juive ne croyoit pas le Dogme des Peines & des Récompenſes d'une autre Vie.*

Le Théologien Anglois n'a pas moins donné à gauche dans l'explication des Paſſages du Nouveau T. qu'il a allégués pour ſoutenir ſon Hypothèſe. Indiquons en quelques éxemples. St. *Paul* dit 1 *Tim.* IV. *vſ.* 8. que *la Piété a les Promeſſes de la Vie préſente & de celle qui eſt à venir.* C'eſt à dire, la *Loi* fait les *prémières* Promeſſes; & l'*Evangile* les *ſecondes.* Sans chicaner ſur cette explication, on lui accorde qu'elle eſt juſte: mais on nie qu'il s'enſuive de là, que les ſecondes Promeſſes ne fuſſent pas connues ſous la Loi. Pour en être convaincu, il faut ſeulement ſe rappeller la diſtinction, que nous avons faite ci deſſus, en deux parties, de l'Alliance faite avec *Adam*, & renouvellée avec *Noé* & avec *Abraham.* La Loi ne donnoit en effet que des *Eſpérances Temporelles*; mais ceux qui vivoient ſous la Loi ne laiſſoient pas d'avoir l'*Eſpérance d'une* *autre Vie*, en vertu de la partie Spirituelle de l'Alliance traitée avec *Abraham* & ſes Ancêtres.

L'Apôtre des Gentils dit encore, *Rom.* V. *vſ.* 12, que *la Mort a règné depuis* Adam *juſqu'à* Moïſe; ce qui ne ſauroit être vrai, ſelon Mr. *Warburton*, ſi, ſous la Diſpenſation Moſaïque, le Peuple avoit eu connoiſſance d'une Vie immortelle, que devoit lui procurer le Rédempteur à venir. Il eſt aſſez difficile, remarque d'abord l'Anonyme, de voir comment cette conſéquence découle du raiſonnement de St. *Paul.* Car tout ce que l'Apôtre veut dire; c'eſt que depuis *Adam* juſqu'à *Moïſe* les Hommes ont été ſujets à la Mort: il en a été de même depuis ce Légiſlateur juſqu'à J. C., & il en ſera ainſi, juſqu'à ce que *la Mort, notre dernier Ennemi, ſoit détruite.* Mais quel rapport un pareil principe a-t-il avec la conſéquence qu'on en tire?

Le Paſſage de 2 *Tim.* I. *vſ.* 10. n'eſt pas plus déciſif. Si *J. C. a mis en lumière la Vie & l'Immortalité par l'Evangile*, il s'enſuit, dit Mr. *Warburton*, qu'on *n'avoit aucune connoiſſance de ce Dogme ſous la Loi*; ou bien, comme il a corrigé dans la Seconde Edition de ſon Ouvrage, que *le commun de ceux qui vivoient ſous la Loi n'en avoit aucune connoiſſance.* L'Anonyme répond à ce raiſonnement qu'il n'eſt point lié avec les principes de celui qui le fait. Car enfin, il a établi que ce Dogme étoit *généralement* crû & enſeigné parmi les Payens; & que vers le tems de la Captivité les Prophètes l'enſeignèrent auſſi aux Juifs; de ſorte que du tems des *Macchabées* toute la Nation le croyoit. Et ſi cela eſt, comment peut il dire que J. C. a mis ce Dogme en lumière. Il ne ſauroit faire aucun raiſonnement pour concilier ce Paſſage avec ſon Hypothèſe, qu'il ne ſerve auſſi à le concilier avec celle de nôtre Auteur. Mais pour lui éviter la peine de faire cette conciliation, il s'en charge lui même; & voici comment il explique le Paſſage en queſtion. Les termes de l'Original, ζωὴ ϗ ἀφθαρσία, ſignifiant *Vie & Incorruptibilité*, ont un rapport manifeſte avec le *Corps*, qui *reſſuſcitera incorruptible.* Il s'agit donc ici de la *Réſurrection*, que J. C. *a miſe en lumière.* Cette expreſſion ne ſignifie pas *découvrir une choſe abſolument inconnue auparavant*; mais *manifeſter publiquement ce qui n'étoit connu qu'imparfaitement, ou d'un petit nombre de perſonnes.* Or c'eſt préciſément le cas de J. C. Le Dogme de la Réſurrection n'étoit connu que des Juifs; le Sauveur eſt venu pour le manifeſter à tous les Hommes du Monde: pluſieurs d'entre les Juifs ſe faiſoient de fauſſes idées de cet Etat à venir; J. C. les a rectifiées. C'eſt donc à ces deux égards que St. *Paul* aura pû dire de lui *qu'il avoit mis en lumière la Vie & l'Immortalité.*

Nôtre Auteur explique encore deux autres Paſſages (*a*), ſur les quels nous ne croyons

---

(*a*) Heb. VII. vſ. 19. & VIII. vſ. 6, 7.

croyons pas devoir nous arrêter, afin d'en venir plutôt aux preuves directes qu'il employe pour renverſer l'Hypothèſe de ſon Adverſaire. Il les tire toutes de divers Paſſages du N. Teſtament, qui indiquent d'une manière inconteſtable qu'on croyoit le Dogme des Récompenſes & des Peines d'une Vie à venir ſous la Diſpenſation Légale. Le prémier ſe trouve *Matth.* XXII. *vſ.* 31, 32. & *Luc* XX. *vſ.* 37, 38. Ce Paſſage contient la preuve, que J. C. donna de la Réſurrection aux *Sadducéens* qui la nioient. Cette Secte, dit Mr. *Warburton*, croyoit que l'Ame périſſant avec le Corps, il ne pouvoit point y avoir de Réſurrection. Pour leur faire ſentir qu'ils étoient dans l'erreur, *Jéſus* leur prouve qu'après la diſſolution du Corps, l'Ame ne laiſſe pas de ſubſiſter. La preuve qu'il en allègue eſt ce que Dieu dit à *Moïſe*, *qu'il étoit le Dieu d'*Abraham, *d'*Iſaac, *& de* Jacob, morts depuis longtems: or, s'il eſt leur Dieu, il doit y avoir une portion d'eux mêmes qui ſubſiſte, *parce que Dieu n'eſt pas le Dieu des Morts, mais des Vivans.* De ſorte que, ſuivant ce Théologien, ce que Dieu dit à *Moïſe* prouvera ſeulement que l'Ame ſubſiſte après ſa ſéparation d'avec le Corps: ce que l'Eglise Judaïque a toujours crû, ſans s'embarraſſer le moins du monde de l'état dans le quel elle ſubſiſtoit. Nôtre Auteur n'eſt point content de cette explication; & en donne une bien différente.

Il convient d'abord avec ſon Adverſaire, que les *Sadducéens* croyoient que l'Ame périt avec le Corps; mais il nie que J. C. n'ait d'autre vûe que de les convaincre d'erreur à cet égard. La queſtion entre lui & ces Sectaires étoit, *s'il y auroit une Réſurrection*, & non pas, *ſi l'Ame périt*. Le raiſonnement qu'il fait devra donc rouler ſur le ſujet en queſtion; & par conſéquent ſervir de preuve à la Vérité que le Sauveur deffend. Or, ſi les Paroles, rapportées dans le Second Livre de *Moïſe*, ſont une preuve qu'il y aura une Réſurrection, il s'enſuit qu'on a eu des preuves d'une Vie à venir depuis ce Légiſlateur, & que c'eſt lui qui les a fournies. Mais comment ces Paroles prouvent elles cette Vérité? C'eſt ce qu'il faut faire voir.

En comparant pluſieurs Paſſages de la *Genèſe* (*a*), il paroit que la ſubſtance de l'Alliance entre Dieu & *Abraham*, eſt exprimée par la Promeſſe que cet Etre Suprème lui fait *d'être ſon Dieu*. De ſorte que cette expreſſion emportera la Promeſſe du Rédempteur, & celle de tous les avantages qu'il devoit procurer aux Hommes, ſavoir la Réſurrection & la Vie Eternelle. Quand donc la Divinité prend le titre de Dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, elle rappelle l'Alliance qu'elle a traitée avec ces Patri-

---

(*a*) Gen. XII. vſ. 2, 3. XVII. vſ. 1-8. XXVI. vſ. 24. XXVIII. vſ. 13. 20. 21.

Patriarches, dont les effets s'étendent juſqu'à l'autre Vie.

Nous ne devons pas omettre ici, que nôtre Auteur trouve dans ce Paſſage de quoi appuyer ce qu'il a avancé plus haut, que le Dogme d'un Etat à venir *ne faiſoit pas partie* de la Diſpenſation Moſaïque, mais que cependant *Moïſe* en avoit parlé. C'eſt dans la manière dont St. *Luc* s'exprime qu'il le trouve. *Or, que les morts reſſuſcitent*, Moïſe même *l'a montré auprès du buiſſon*, dit cet Evangéliſte. Ce qu'il paraphraſe ainſi: *Quoique* Moïſe *ne fût pas le Miniſtre de l'Alliance Spirituelle, comme je le ſuis; mais ſeulement de la partie Temporelle de cette Alliance: cependant* lui même a montré *le Dogme de la Réſurrection.*

A ce Paſſage, il en ajoute deux autres: la Parabole d'un *Homme riche* & de *Lazare*; & l'Ordre de *rechercher les Ecritures*, *dans les quelles les Juifs croyoient avoir la Vie Eternelle* (*a*). Dans le prémier le Mauvais Riche demande à *Abraham* d'envoyer quelqu'un à ſes frères, pour les avertir, qu'il y avoit dans l'autre Vie un Etat de Récompenſes & de Peines. A quoi *Abraham* répond, qu'ils peuvent s'inſtruire de cette Vérité dans les Livres de *Moïſe* & ceux des Prophètes; & que s'ils n'y ajoutent pas foi, ils ne croiroient pas à la rélation d'un mort. Dans le ſecond le Sauveur renvoye les

---

(*a*) Luc XVI. vſ. 19-31. & Jean V. vſ. 39, 40.

les Juifs à l'Ecriture, comme contenant les Termes de l'Alliance traitée avec leurs Pères, & le déſignant pour remplir toute l'étendue des Promeſſes qu'elle renferme.

„ Ces Paſſages, *dit nôtre Auteur* (*a*), ne „ décident pas tout à fait la queſtion. „ Tout ce qu'ils prouvent c'eſt que dans „ le V. T. il eſt parlé du Dogme d'une „ Vie à venir; & que *Moïſe* & les *Prophètes* ont rendu témoignage de cette Vérité. „ Nous ſavons cela de la bouche de J. C. „ lui même, dont l'Autorité eſt au deſſus „ de toute exception. Mais il reſte encore une choſe à décider, ſavoir ce que „ les anciens Juifs connoiſſoient de ce „ Dogme, & quelle étoit l'étendue de leur „ Foi à cet égard. Car, quoique la Promeſſe d'une Vie Eternelle ſoit renfermée „ dans ces Paſſages, ils pouvoient n'y pas „ faire attention, ou prendre mal le ſens „ des termes, comme ils ont fait à d'autres égards. Le *Chapitre* XI des *Hébreux* „ nous fournira ſuffiſamment de quoi éclaircir cette queſtion (*b*). Vous l'appellez par „ raillerie le *Palladium* de vos Adverſaires; „ mais il eſt réellement ce que vous le „ nommez par mépris: car auſſi longtems „ que cette Epitre reſtera dans le Canon, „ la cauſe que je deffends ſera à l'abri de „ vos attaques."

Le Paſſage de cette Epitre eſt ſi clair, que

(*a*) p. 94.
(*b*) vſ. 13-17.

que Mr. *Warburton* en conclut que les Patriarches reconnoiſſoient un Etat à venir; mais que cette connoiſſance ſe bornoit à eux ſeuls. Cependant il n'y a rien de tel d'inſinué dans les paroles du Texte. Car enfin ſi l'Apôtre ne fait mention que des Patriarches, ſon deſſein n'eſt pas d'exclure le Peuple. Il les nomme parce qu'ils étoient les plus conſidérables; & qu'étant la Tige & les Chefs de la Nation, il étoit naturel de croire qu'ils n'avoient pas négligé d'inſtruire leurs Enfans & leur Famille d'un Dogme auſſi important.

Ce n'eſt pas aux Paſſages de l'Ecriture ſeuls qu'on accuſe le Théologien Anglois d'avoir donné un ſens détourné: il en a uſé de même à l'égard du VII Article de la Confeſſion de Foi de l'Egliſe Anglicane; & de quelques expreſſions dont le ſavant Evêque *Bull* s'étoit ſervi. Nôtre Auteur s'attache encore à lui faire voir qu'il s'eſt trompé à ces deux égards; & que, bien loin que cet Article & l'Evêque *Bull* favoriſent ſon opinion, ils ſont dans des idées tout oppoſées.

L'on convient de part & d'autre que, du tems des *Macchabées*, la Doctrine des Récompenſes & des Peines dans une autre Vie étoit un Dogme National; mais on n'eſt pas d'accord d'où il tiroit ſon origine. Mr. *Warburton* croit que les Juifs le tenoient des Prophètes, ce qui fournit à ſon Adverſaire de nouvelles armes contre lui. Car enfin quel Prophète leur avoit enſeigné cette Doctrine?

ne? Ce n'eſt pas ceux qui ont vécu avant *Eſdras*; puiſque cet Ecrivain dans le Livre de *Job*, que Mr. *Warburton* ſuppoſe être ſon Ouvrage, parle directement contre la Réſurrection. Ce ne peut donc être que *Aggée*, *Zacharie* & *Malachie*. Mais malheureuſement ces trois Prophètes ne diſent rien du tout ni de la Réſurrection, ni d'un Etat à venir. „ Je ne veux pas pénétrer, „ *continue nôtre Auteur* (*a*), dans la penſée de „ perſonne; & j'eſpère, Monſieur, que vôtre „ but dans cet Ouvrage eſt tel que vous l'a„ vez exprimé: mais il eſt bien ſûr que ſi vous „ aviez eu intention d'expoſer la Religion „ aux railleries des Incrédules, vous n'au„ riez jamais pû vous y prendre d'une ma„ nière plus propre à réüſſir." Dans la ſuppoſition cependant que ces Prophètes ayent parlé d'un Etat à venir, l'Anonyme demande encore, comment il eſt poſſible, dans la ſuppoſition de ſon Adverſaire, que cette Doctrine ne ſoit devenue un Dogme National, que deux cens ans après dans le tems des *Maccbabées*? „ Eſt il vraiſem„ blable que les *Enfans* ayent appris des „ Prophètes *morts* ce qu'ils n'avoient point „ enſeigné à leurs *Pères* durant leur *vie*? „ Les Ecrits des Prophètes ont toujours „ ſubſiſté depuis le tems de leurs Auteurs „ reſpectifs; pourquoi donc les *Juifs* ne „ ſe ſeroient ils pas inſtruits d'abord de cet„ te Doctrine auſſi aiſément que leur Poſ„ térité longtems après?"

Cette

(*a*) p. 114.

Cette Difficulté n'a point lieu dans le Syſthème de nôtre Auteur. Le Dogme de la Réſurrection eſt beaucoup plus ancien que les Prophètes; &, étant fondé ſur l'Alliance faite avec *Abraham*, il s'eſt conſervé par Tradition depuis qu'il eſt fait mention de cette Alliance, c'eſt à dire depuis la Chûte. Auſſi voyons nous dans le 2 *Livre des Macchabées*, *Ch.* VII. *vſ.* 36, que les Juifs de ce tems fondoient leurs Eſpérances après cette Vie ſur *l'Alliance de la Vie Eternelle*, qui n'eſt autre choſe que celle que Dieu traita avec *Adam*, *Noé* & *Abraham.* Et comme ils ont toujours eu les Termes de cette Alliance, il s'enſuit qu'ils ont toujours crû ce Dogme. Auſſi avons nous vû qu'il en étoit aſſez ſouvent fait mention dans les Livres du V. T.

L'Anonyme termine ſa Lettre, en s'addreſſant à ſon Adverſaire en ces termes: „ Telles ſont, Monſieur, les difficultés „ que j'avois à vous propoſer, pour mon„ trer la fauſſeté de vôtre Seconde Propo„ ſition. Si vous pouvez les lever, & met„ tre la Vérité dans tout ſon jour, je vous „ conjure de le faire. Comme c'eſt la Vé„ rité uniquement que je cherche, je ne „ ſouhaite que de la voir triompher, de „ quel des deux côtés qu'elle ſe trouve. „ Si je vous ai cauſé quelque embarras, „ c'eſt parce que je vous crois dans l'er„ reur. Il s'agit d'un point où l'honneur „ de la Religion eſt intéreſſé; mais quoi„ que vous & moi convenions qu'il eſt de

„ nôtre devoir de le procurer, cependant „ nous nous y prenons pour cela d'une „ manière directement oppoſée. Vous en„ viſagez l'ignorance des *Juifs* ſur le Dog„ me d'un Etat à venir, comme une des „ plus fortes preuves de la Divinité de la „ Révélation: & moi, d'un autre côté, je „ crois que cela tourneroit au deshonneur „ de cette même Révélation..... Je ſuis „ ami du Chriſtianiſme & de tous ceux qui „ travaillent pour ſes intérêts. Si vous pou„ vez donc, au moyen de la *Diſpenſation* „ *Moſaïque*, répandre du jour ſur nôtre „ Foi, vous méritez la reconnoiſſance pu„ blique. Je ne ſais ſi vous continuerez „ vôtre Ouvrage, ou ſi vous vous attache„ rez à quelque ſujet moins conforme à „ vôtre Caractère d'Eccléſiaſtique: mais „ permettez moi de vous dire, Monſieur, „ que vous étes obligé de vous aquitter „ envers le Public, & que vous lui devez „ quelques excuſes pour le tort que vous „ avez fait à la Religion à cet égard; puiſ„ que au lieu d'établir le Chriſtianiſme ſur „ un fondement ſolide, vous n'avez fait „ que donner plus de priſe aux Incrédules. „ Car quelle idée ces gens là ſe formeront „ ils de la Révélation, quand on leur dira „ que, depuis la Création juſqu'à la venue „ de J. C., elle n'a fait que remplir de té„ nèbres l'Eſprit de la plûpart de ceux qui „ l'ont reçue, au lieu de l'éclairer? S'il y a „ quelque Eſpérance digne d'une Créature

„ raiſonnable c'eſt celle d'une meilleure „ Vie après celle ci qui eſt ſi courte & accompagnée de tant de traverſes. Les „ Philoſophes Payens, du moins quelques-„ uns d'entr'eux, entretenoient cette Eſpérance... & elle étoit pour eux une „ ſource abondante de conſolations. Mais, „ ſi l'on veut vous en croire, les *Juifs*, „ quoique Dieu prît un ſoin particulier de „ ce Peuple & qu'il fût ſous ſa Direction „ immédiate, avoient un voile ſur les „ yeux, qui empêchoit l'effet des Lumières naturelles, de peur qu'ils n'appriſſent „ par ce moyen à ſervir Dieu d'une manière plus pure & avec plus de ſincérité. „ Car enfin, vous nous dites que les Biens „ & les Maux de ce Monde leur étoient „ diſpenſés, pour borner leurs Eſpérances „ à cette Vie, & les empêcher de porter „ leurs vûes plus loin. Doctrine étrange, „ & juſqu'ici inconnue! Croyez vous que „ ce Portrait de la Révélation guériſſe les „ Incrédules de leurs préjugés? Ne leur „ fournira-t-il pas plûtôt matière à de nouvelles difficultés? Si quelque choſe empêche qu'il ne produiſe cet effet, ce ne „ peut être que l'abſurdité même de l'opinion ſur la quelle il eſt fondé...

„ Je finirai cette Diſſertation, en vous aſſûrant que, quoique je trouve que vous „ vous êtes trompé dans la Seconde Propoſition, je ne prétends point décider de „ vôtre Plan Général. Je le laiſſe préſentement tel qu'il eſt; & j'attendrai que vô-

„ tre Ouvrage ſoit fini pour en juger. Si
„ vous avez intention de l'achever; & que
„ ce ne ſoit pas trop préſumer de moi mê-
„ me que de vous faire part de mes avis, je
„ vous conſeillerois de tirer vos preuves,
„ non de ce que *les Juifs n'avoient aucune*
„ *connoiſſance d'un Etat à venir*; mais de
„ ce que *la Loi de* Moïſe *n'eſt pas fondée ſur*
„ *ce Dogme*. Si vous n'avez beſoin que de
„ ce Principe, il eſt aiſé de l'établir....
„ Mais ſi le prémier vous eſt abſolument
„ néceſſaire, vous avez formé une entre-
„ priſe dont le ſuccès ne ſauroit répondre
„ à vos eſpérances. Car quand même il ne
„ ſeroit pas clair que les Juifs croyoient
„ un Etat à venir, il vous ſera toujours im-
„ poſſible de prouver qu'ils ne le croyoient
„ point. ”

Pour terminer cet Extrait, nous n'avons plus qu'un mot à dire des *Conſidérations* de l'Anonyme ſur l'Ordre que Dieu donna à *Abraham* de lui offrir ſon Fils *Iſaac* en ſacrifice. Comme cette Hiſtoire a fourni aux Incrédules matière à pluſieurs difficultés, Mr. *Warburton* croit pouvoir les lever toutes au moyen d'une nouvelle explication. Ce Sacrifice, dit il, ne fut qu'une Action Symbolique, par la quelle Dieu révéla au Patriarche le Deſſein où il étoit de racheter le Genre-Humain par la mort de ſon Fils unique, au quel il rendroit enſuite la vie. C'eſt de cette Révélation dont J. C. parle quand il diſoit aux *Juifs* (a) qu'*Abraham avoit vû ſa journée & s'en étoit réjouï.*

Cette explication ne plait pas à nôtre ſavant Auteur, qui s'en tient à l'ancienne. Il croit, avec la plûpart des Interprétes, que Dieu donna cet Ordre au Patriarche pour éprouver ſa Foi, ſans lui faire porter ſes vûes ſur le Sacrifice du Sauveur. Il ne nie cependant pas qu'*Iſaac* ait été un Type de ce Rédempteur des Hommes; mais il eſt plûtôt Typique pour nous, qu'il ne l'étoit pour *Abraham*. En même tems qu'il établit ſon opinion, il renverſe celle de Mr. *Warburton*;& lui montre que, pour lever des difficultés aux quelles il eſt aiſé de répondre, il en fait naitre d'inſurmontables, mettant l'Ecriture en contradiction avec elle même. En effet, ſi cette Action eſt purement Symbolique, *Abraham* ne pouvoit pas croire qu'il alloit ôter la vie à ſon Fils. Mais alors que deviendront les Eloges que l'Ecriture donne à la Foi qu'il marqua dans cette occaſion (b)? D'ailleurs, cette explication renverſe totalement le Syſthème de Mr. *Warburton*; & il eſt étonnant qu'il ne s'en ſoit pas apperçu. Les Incrédules diſent que cet Ordre, pris dans le ſens ordinaire, autoriſe les Sacrifices Humains; mais cette difficulté n'a plus lieu, dit on, en prenant cette Hiſtoire pour une Révélation

(a) Jean VIII vſ. 56.

(b) Heb. XI. vſ. 17-19.

tion du Sacrifice de J. C., & non pour un Ordre poſitif de ſacrifier *Iſaac*. L'on ne pouvoit pas être induit dans l'erreur dès qu'on ſavoit qu'il ne devoit pas être mis à mort. Tout cela eſt éxactement vrai; mais alors il faudra convenir qu'*Abraham* révéla à ſa Famille tout le Myſtère du Sacrifice de *Chriſt*. Car s'il garda cette Révélation pour lui, ſans en faire part à perſonne, ſa Poſtérité aura ignoré ce qu'il y avoit de Symbolique dans cette Hiſtoire, & ſe ſera imaginé que Dieu éxigeoit des Victimes Humaines. Si donc les Deſcendans d'*Abraham* n'ont pas pû tomber dans l'erreur, en expliquant cette Hiſtoire comme le fait Mr. *Warburton*, il faut que ce Patriarche leur ait révélé ce qu'elle ſignifioit; & s'il le leur a révélé, ils auront été inſtruits d'un Etat à venir de Récompenſes & de Peines: ce qui eſt l'oppoſé de l'Hypothèſe que ce Théologien veut établir.

ARTICLE XI.

Five Hundred Points of Husbandry: Directing what Corn, Graſs, &c. is proper to be ſown; what Trees to be planted; how Land is to be improved: with whatever is fit to be done for the benefit of the Farmer in every month of the year. *By* Thomas

MAS TUSSER, *Eſq. To which are added, Notes and Obſervations explaining many obſolete Terms uſed therein, and what is agreable to the preſent Practice in ſeveral Counties of this Kingdom.* A work very neceſſary and uſeful for Gentlemen, as well as Occupiers of Land, whether Wood-Ground or Tillage and Paſture. *London.* Printed for *M. Cooper* in *Pater-Noſter-Row*; and ſold by *J. Duncan* in *Berkley-Square*, near *Groveſnor-Street.* 1744.

C'eſt-à-dire :

Cinq Cens Articles concernant l'Agriculture: *où l'on enſeigne quel Bled il faut ſemer, quels Arbres il faut planter, & comment il faut améliorer ſon Terrein; avec tout ce qu'on doit faire pour le bien d'une Ferme dans chaque mois de l'année.* Par THOMAS TUSSER. A quoi l'on a ajouté des Notes & des Obſervations, pour expliquer pluſieurs Termes hors d'uſage, & pour rapporter ce qui ſe pratique préſentement en pluſieurs Comtés de ce Royaume. *C'eſt un in 8vo: de 150 pp.*

L'Auteur de ces Préceptes d'Agriculture a vécu ſous les Règnes de *Henri VIII*, d'*Edouard VI*, de *Marie* & d'*Elizabeth*. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans les Comtés de *Norfolk*, *Suffolk* & *Eſſex*. Son Ouvrage fut imprimé pour la prémière fois en 1590. Quoique TUSSER parle quelquesfois de jours de jeune & d'abſtinence, il étoit cependant fort bon Proteſtant: mais il faut remarquer que c'étoit la coutume ſous le Règne d'*Eliſabeth* de jeuner le *mécredi*, le *vendredi* & le *ſamedi*; coutume qui s'eſt inſenſiblement abolie. C'eſt là tout ce que l'Editeur de l'Ouvrage de TUSSER nous en apprend en divers endroits de ſon Commentaire: car il n'a pas jugé à propos d'y mettre le moindre *Avertiſſement* à la tête.

Comme l'on s'attache beaucoup à l'Agriculture en *Angleterre*, il a paru depuis quelques années divers Ouvrages excellens en ce genre. Quelques Auteurs même ſe ſont appliqués à recueillir ce que les Anciens ont écrit de plus ſenſé ſur ce ſujet. De ce nombre eſt Mr. *Bradley*, Profeſſeur en Botanique à *Cambridge*. Il nous donna en 1725 un Etat de l'Agriculture des Anciens, tiré de *Caton*, *Varron*, *Columella*, *Virgile*, & de pluſieurs autres Ecrivains de l'Antiquité. En 1727 il publia encore un Corps complet d'Agriculture, dans le quel il inſéra grand nombre de Remarques de *Fitz-Herbarde*, le prémier Anglois qui ait écrit ſur cette matière. L'Ouvrage de cet Ecrivain fut compoſé vers l'an 1500. C'eſt ſans doute à l'imitation de Mr. *Bradley* que l'Anonyme vient de publier les Préceptes de TUSSER, accompagnés d'un Commentaire aſſez ample. Des Ouvrages de cette nature, réüniſſant ce qu'il y a de meilleur dans les Anciens aux découvertes des Modernes, ne peuvent qu'être d'une grande utilité.

TUSSER a écrit ſes Préceptes en vers; & ils renferment ce qu'un Fermier doit faire chaque mois de l'année. Le Commentaire ſuit immédiatement le Précepte L'on y explique les Mots du Texte qui ne ſont plus en uſage, & les Alluſions de l'Auteur aux Coutumes & à l'Hiſtoire de ſon tems; l'on y rectifie les fautes, qu'il peut avoir faites; & l'on y ajoute les découvertes des Modernes. Il n'eſt guères poſſible de donner un Extrait ſuivi de tout cela; auſſi nous bornerons nous à traduire quelques endroits de cet Ouvrage, au moyen des quels on pourra ſe former une idée du Tout.

TUSSER dit qu'il faut ſemer les Pois & les Fèves, dans le tems que la Lune décroit. Sur quoi le Commentateur remarque (*a*), „ qu'en Agriculture, l'on attribue beau„ coup, & peut-être trop, à l'influence „ des Planétes, ſur tout à celle de la Lune. „ Il faut cependant convenir, *ajoute-t-il*, „ que ſi la Lune n'eſt pas la cauſe de plu„ ſieurs effets ſurprenans, elle les indique, „ du

---

(*a*) p. 16.

„ du moins, d'une manière bien juſte: c'eſt
„ de quoi les Pois & les Fèves nous four-
„ niſſent une bonne preuve. Si on les ſé-
„ me lorſque la Lune croit, la Paille en eſt
„ trop forte; & ſi c'eſt dans le décours,
„ la Coſſe en eſt trop épaiſſe: tous ceux
„ qui s'appliquent à l'Agriculture convien-
„ nent de ce fait; &, moi même, je l'ai
„ expérimenté; cependant je ne voudrois
„ pas nier, que cette règle ne fût ſujette
„ à des exceptions."

TUSSER recommande aux Païſans de manger du Poiſſon dans le mois de *Février.*
„ Cet Article, *dit le Commentateur* (*b*), eſt
„ préſentement fort négligé par les Gens
„ de la Campagne. Je ſuppoſe que c'eſt
„ de peur de donner dans la ſuperſtition &
„ le Papiſme. Mais, mettant cela à part,
„ conſultons nôtre intérêt, & voyons ce
„ qu'éxigent nôtre ſanté & la reconnoiſſan-
„ ce. Ceux qui ſavent penſer n'auront pas
„ de peine à avouër, qu'il ſeroit à ſouhai-
„ ter, dans cette ſaiſon, que le Peuple
„ mangeât moins de Chair & plus ſouvent
„ du Poiſſon; ſur tout dans les Lieux voi-
„ ſins de la Mer, où il y en a abondam-
„ ment. Il eſt de l'intérêt de la Nation
„ d'entretenir des Gens de Mer, pour oc-
„ cuper grand nombre de perſonnes à la
„ Conſtruction des Bâtimens & à tout ce
„ qui eſt néceſſaire à un Vaiſſeau; & pour
„ employer les pauvres à faire des Filets,
„ &c.

(*b*) p. 25.

„ &c. ce qui leur donne occaſion d'occuper
„ utilement leurs enfans, dès le moment
„ qu'il ſont en âge de travailler. Il
„ eſt encore de nôtre intérêt particulier de
„ vivre frugalement, à quoi l'on parviendra
„ en encourageant la pêche, nôtre Iſle
„ étant ſituée le mieux du monde pour
„ cela. En effet, il ne faut pas s'imaginer
„ que les Mers de *Hollande* ſoyent plus poiſſonneuſes
„ que les nôtres; parce qu'il ſe
„ vend plus de Poiſſon à *Amſterdam* qu'à
„ *Londres*, qui eſt pour le moins quatre
„ fois plus grand: mais c'eſt parce qu'il y
„ a plus de Pêcheurs, plus de gens qui
„ mangent du Poiſſon, & qu'il n'eſt pas
„ permis à de certaines perſonnes de l'acheter
„ tout & d'en jetter une partie,
„ pour tenir l'autre à un prix exceſſif.
„ Dans ce Païs chacun va au marché.
„ J'ai vû moi même un Bourgmaitre d'*Amſterdam*
„ y aller avec un filet à la main,
„ pour y mettre le Poiſſon qu'il vouloit
„ acheter. Si le Peuple de *Londres* ſe donnoit
„ donc la peine d'aller à *Billingſgate*
„ pour cela, l'on ne tarderoit pas à y voir
„ du Poiſſon en plus grande abondance,
„ qu'il n'y eſt préſentement. On ne regarderoit
„ plus alors ce beau préſent de
„ la Divinité, comme quelque choſe de
„ fort rare; mais il ſeroit un ſoulagement
„ réel pour les pauvres, & une nourriture
„ peu à charge aux riches. Pour ce
„ qui eſt de la ſanté, il eſt certain que la
„ Viande eſt un Aliment plus pernicieux

„ dans ce tems que dans un autre. Nôtre
„ ſang étant plus diſpoſé à la fermentation,
„ le Poiſſon lui ſert d'un rafraichiſſement
„ utile. D'ailleurs, il eſt juſte
„ que le Fermier faſſe vivre le Pêcheur,
„ qui achéte ſon Bled, & quelques-fois
„ ſon Bœuf & ſon Mouton. Enfin, la
„ reconnoiſſance que nous devons à Dieu
„ pour nous avoir placés dans une ſituation
„ ſi avantageuſe, éxige que nous ne nous
„ faſſions point de ſcrupule de profiter de
„ l'abondance de Poiſſons qui nous environnent."

Le Commentaire de nôtre Commentateur, ſur ce que ſon Auteur dit des Communes, me paroit ſi judicieux, que je ne ſaurois m'empêcher de le tranſcrire encore ici. Il ſe propoſe de prouver que le droit qu'ont les pauvres d'y faire paitre leurs Beſtiaux, bien loin de leur être avantageux, leur eſt nuiſible. D'abord, „ le Lait,
„ que donne une Vache qui pait dans des
„ Lieux où l'Herbe eſt ſi courte, eſt très
„ mauvais: enſuite, il faut que la femme
„ de ce pauvre homme faſſe matin & ſoir
„ un mile & quelques-fois d'avantage pour
„ traire ſa Vache: ajoutez à cela que s'il
„ a des Enfans, il eſt ſûr que l'Ainé ne
„ peut rien entreprendre, juſques à ce
„ qu'il ne ſoit plus bon à rien; parce qu'il
„ doit avoir ſoin de la Vache, ou garder
„ la Maiſon & les petits Enfans, tandis
„ que ſon Père eſt à l'ouvrage, & que
„ ſa Mère eſt allée traire ſa Vache. S'ils

,, font un peu de Beurre pendant la ſe-
,, maine, ils perdent un jour pour le por-
,, ter au marché; & il y a dix à parier
,, contre un, qu'ils le vendront à un bas
,, prix, & qu'en échange ils rapporteront
,, de la mauvaiſe Viande. Quand l'Hy-
,, ver eſt venu, ils n'ont qu'un Veau, bien
,, ſouvent, pour toute proviſion; & s'il
,, arrive quelque accident à leur Vache,
,, les voilà ruïnés. Je ſuis ſûr qu'un fort
,, petit Jardin leur tourneroit plus à comp-
,, te (*a*). "

Dans un autre endroit (*b*), le Commentateur recommande très fort aux pauvres gens de la Campagne d'accoutumer leurs enfans au travail & de les faire à la fatigue. ,, Un pauvre homme, *dit il*, ſe plaint
,, de la dureté de ſon ſort, & envie celui
,, de gens qui, étant plus à leur aiſe, ſont,
,, ſelon lui, plus heureux. Cela lui fait
,, prendre la réſolution de tirer ſon fils
,, de cet Eſclavage; &, quoiqu'il lui en
,, coute, il veut qu'il ſache quelque choſe.
,, De cette manière, au lieu que ce fils
,, auroit été utile, il le rend vain, orgueil-
,, leux & aſſez impertinent pour ſe croire
,, ſavant, parce qu'il ſait lire & écrire,
,, & que ſon Père ne ſait ni l'un ni l'autre;
,, il va même juſqu'à le mépriſer, & à re-
,, garder le travail au deſſous de lui. Ces
,, gens ſont la Peſte de tout Gouvernement
,, bien

(*a*) p. 46.

(*b*) p. 63.

„ bien règlé, & vrai Gibier de Potences. „ Il ſeroit à ſouhaiter que chacun ſût lire „ & écrire: cela rendroit la choſe plus „ commune & diminueroit le mérite que „ quelques-uns en prétendent tirer; & les „ hommes en deviendroient plus utiles. „ Mais il ſeroit encore plus à ſouhaiter „ qu'avec cela l'on apprît quelque Art Méchanique, où la Lecture & l'Ecriture „ pûſſent être utiles; ou, du moins, qu'on „ fît comprendre aux Enfans l'uſage qu'ils „ en doivent faire. "

A l'occaſion de ce que TUSSER dit ſur la manière de cultiver le Houblon, le Commentateur remarque (*a*), „ qu'il commença à „ être en vogue du tems de cet Ecrivain. „ Car, quoiqu'il eût été en uſage ſous le „ Règne de *Henri VIII*, d'abord après „ ſon expédition contre *Tournai*, cependant il avoit, comme toutes les nouveautés, rencontré bien des obſtacles. Mais „ plus on s'en ſervit, mieux on le connut; „ & pluſieurs commencèrent à en planter, „ du nombre des quels fut nôtre Auteur. "

A la vûe des malheurs que les Armes à feu peuvent occaſionner, ſur tout quand on les met entre les mains des Enfans, l'Anonyme ſouhaiteroit qu'on reprît l'uſage de l'Arc. D'un côté il eſt ſujet à un beaucoup moins grand nombre d'inconvéniens; il eſt également amuſant; & *il y a longtems*, ajoute-

---

(*a*) p. 75.

ajoute-t-il (*a*), *que les Médecins ont remarqué, que rien n'eſt plus ſain que cet éxercice, pour dégager la Poitrine, dilater les Poumons*, &c.

TUSSER recommande de tenir les Cheminées propres: cela donne occaſion au Commentateur de parler de l'uſage qu'on peut faire de la Suye. „ Il y a apparence, „ *dit il* (*b*), que nôtre Auteur ignoroit „ le grand avantage qu'on peut retirer de „ la Suye. Il n'y a rien de meilleur pour „ fertiliſer les Terres peſantes & froides, „ tant les labourables que celles qui ſont „ en prairies; & en particulier pour dé„ truire la Mouſſe de ces dernières: il n'y „ a point de plus excellent ſpécifique con„ tre cette maladie. "

En voilà aſſez pour faire connoitre ce petit Ouvrage; où, comme on le voit, il n'y a rien de fort recherché. Il ne laiſſe pas d'avoir ſon utilité pour les Gens de la Campagne, qui en profiteront plus qu'ils ne feroient de quelque gros Volume, qui les effrayeroit au prémier abord; & où l'on entre ſouvent dans des détails plus curieux qu'utiles. Ce ſeroit un grand bien ſi, dans chaque Païs, les Gens qui entendent l'Agriculture faiſoient part au Public des Connoiſſances qu'ils ont acquiſes ſur ce ſujet. Il faudroit ſur tout s'attacher à décréditer de mauvaiſes Coutumes, qui ſe tranſmettent de Père en Fils, & dont perſonne n'a la force de s'éloigner.

ARTICLE

(*a*) p. 133.
(*b*) p. 150.

ARTICLE XII.

A NATURAL HISTORY OF BIRDS, *moſt of which have not been figur'd or deſcrib'd, and others very litle known from obſcure or to brief Deſcriptions without Figures, or from Figures very ill deſign'd. Containing, the Figures of Sixty Birds and Two Quadrupedes, engrav'd on Fifty-two Copper-Plates, after curious Original Drawings from Life, and exactly colour'd. With full and accurate Deſcriptions. By* GEORGE EDWARDS. Natura ſemper eadem, ſed Artes ſunt variæ. *London. Printed for the Author at the College of Phyſicians in Warwick-Lane. MDCCXLIII.*

C'eſt-à-dire,

HISTOIRE NATURELLE DE QUELQUES OISEAUX, *dont pluſieurs n'avoient été juſques ici ni deſſinés ni décrits, & dont les autres ne ſont encore que peu connus, ſoit par des Deſcriptions ou obſcures ou trop courtes & ſans Figures, ſoit par des Figures très mal deſſinées. On y trouvera Soixante Oiſeaux & Deux Quadrupèdes,*

pèdes, gravés en Cinquante & deux Planches ſur d'excellens Deſſeins tirés d'après Nature, proprement enluminés & accompagnés de Deſcriptions éxactes & complettes. Par GEORG EDWARDS. *A Londres. Imprimé pour l'Auteur, au Collège des Médecins en Warwick-Lane.* 1743. 4°. *pagg.* 53 *pour la Préface, le Catalogue des Noms des Oiſeaux, &c. & pagg.* 52 *pour les Deſcriptions.*

CEt Ouvrage dédié à la Société de Meſſieurs les Médecins de Londres, qui par leur émulation à ſouſcrire pour en faciliter la publication doivent en être regardés comme les Pères, mérite d'être placé dans le Cabinet des Naturaliſtes entre les Chefs-d'Oeuvre de l'Art. Il eſt, du moins en partie, le fruit précieux d'un travail de plus de vingt ans. Touché des beautés de la Nature, où le Créateur a étalé ſes Perfections à nos yeux avec tant de magnificence, Mr. EDWARDS nous apprend qu'il en a fait ſon étude favorite. Mais comme on ne peut pas s'attacher à tout, & comme d'ailleurs chaqu'un a ſon gout, il s'eſt inſenſiblement livré au plaiſir d'employer ſes talens pour le deſſein, à repréſenter des Oiſeaux au naturel. Il s'eſt attaché principalement à s'en procurer des eſpéces étrangères les plus rares, que les Curieux de ſa connoiſſance apportoient de tems en tems à Londres ſoit morts ſoit en vie, & peu à peu il s'en eſt trouvé quelques centaines de copiés parmi leſquels d'habiles gens lui ont conſeillé d'en donner au public quelques-uns dont on n'avoit point encore les Eſtampes ou les Deſcriptions. Deux choſes pourtant l'arrêtoient. Premièrement il ne ſe trouvoit pas aſſez inſtruit de l'Hiſtoire Naturelle de divers Oiſeaux pour pouvoir dire de quel Païs ils étoient originaires. Mais on lui a fait remarquer que ce n'étoit pas là une raiſon ſuffiſante d'en ſupprimer les Deſſeins; il a d'ailleurs fait des recherches, & attentif à ne donner pour certain que ce qu'il a trouvé tel, il a tout lieu de ſe flatter que perſonne ne lui fera un crime de n'avoir pas comme tant d'autres embelli ou plutot défiguré les Deſcriptions qu'il a compoſées, par des fictions de ſon cru. „ Je n'ai, *dit* „ *il*, ni deſſiné ni décrit aucun Oiſeau qui „ ait été déja décrit ou deſſiné dans quel„ que degré de perfection; ainſi l'on „ peut regarder les Planches que je pu„ blie & les Deſcriptions qui les accompa„ gnent comme un Ouvrage tout nouveau. „ Je n'ai rien pris des autres ſans leur en „ faire honneur... mais j'ai évité autant „ que je l'ai pu les Deſcriptions déja con„ nues parce que j'ai cru que la Nature „ étoit le meilleur guide que je puſſe ſui„ vre. Si j'ai conſulté des Livres & des „ Perſonnes Intelligentes, je ne l'ai fait que „ pour en tirer les lumières néceſſaires, afin

„ de donner à mon propre travail le plus
„ de netteté & de clarté qu'il m'a été poſſi-
„ ble. "

Une autre dificulté bien plus conſidérable que la précédente tenoit encore en ſuſpens notre Auteur. C'étoit l'impuiſſance de ſuffire aux fraix indiſpenſables pour faire graver ſes Deſſeins. Mais ſon induſtrie & les ſoins obligeans du célèbre Mr. *Catesby* ont levé cet obſtacle. Ce dernier a appris à Mr. EDWARDS la manière de graver lui même ſes Deſſeins à l'eau forte, & il a ſi bien profité des directions de cet habile homme, qu'il ſe trouve en état de donner ici d'utiles leçons à tous ceux qui gravent dans le même gout & qui veulent porter leur travail au degré de perfection néceſſaire pour la plus grande beauté des Enluminures. Il ne nous convient pas de le ſuivre dans ce détail. Il faut le laiſſer aux gens du métier, ſeuls capables de rendre fidélement la penſée de l'Auteur & d'apprécier ſes avis.

Nous nous contenterons de dire qu'au jugement des Experts on n'a encore rien vû en ce genre d'auſſi heureuſement exécuté que l'Ouvrage de Mr. EDWARDS, ſoit pour le Deſſein, ſoit pour la Gravure, ſoit ſurtout pour la Beauté & le Ménagement des Couleurs, ſoit pour l'Art & le Gout de tout le Travail. Les Attitudes des Oiſeaux qui y ſont repréſentés, ſont toutes naturelles, gracieuſes, & avec cela diverſifiées de la façon la plus agréable. Il y a partout de l'invention & de l'élégance. Après s'en être amuſé vingt fois on y revient preſque avec autant de plaiſir que ſi le ſpectacle étoit nouveau, tant il eſt animé, riant, & varié!

Quant aux Deſcriptions qui répondent à chaque Planche, elles ont auſſi leur mérite, beaucoup de clarté & de préciſion. Un exemple mettra le Lecteur en état d'en juger. Nous choiſirons pour cet effet la Deſcription de l'Oiſeau ſingulier que repréſente la Planche 48, & que Mr. EDWARDS appelle, la *Poule d'Eau à Ailes éperonnées.* Voici ce qu'il en dit.

„ Cet Oiſeau eſt de l'eſpéce des *Poules* „ *d'Eau.* *Willughby* en a décrit un qui en „ approche aſſez pour la Figure, mais qui „ en difère pour les Couleurs. On voit celui-ci deſſiné dans ſa Grandeur naturelle. „ Il a le Bec jaune d'environ un pouce & „ demi de long, & les Narines placées de „ chaque coté à peu près au milieu. A la „ racine de la partie ſupérieure de ce Bec, „ eſt une Peau raſe & ſans poil comme „ dans toutes les *Poules d'Eau*, avec cette „ diférence que dans celle-ci, ce n'eſt pas „ une Peau adhérente, mais une eſpéce de „ Crète qui a trois découpures à la pointe, & eſt attachée de l'autre coté au „ ſommet de la Tête. Cette Peau eſt auſſi „ jaune. Je crois pourtant qu'elle étoit rouge quand l'Animal vivoit encore; comme „ dans ces Oiſeaux que *Margrave* trouva au „ *Bréſil.* Le Sommet de la Tête de celui-

,, ci eſt brun, avec des taches noiratres.
,, Des deux coins du Bec part une Ligne
,, noire qui s'étend le long des Yeux juſques
,, derrière le Col. Sur les Yeux ſont
,, des Rayes blanches. Le deſſous de la
,, Téte, le devant du Col, la Poitrine, le
,, Ventre, les Cuiſſes, & le deſſous de la
,, Queue ſont blancs, mais les cotés du
,, Ventre & des Cuiſſes ſont un peu tachetés
,, de rouge. Le deſſus du Col eſt noir,
,, mais d'un noir qui va en s'éclairciſſant
,, & ſe change en brun à meſure qu'on approche
,, du Dos. Pour le Dos, le Croupion,
,, & le deſſus de la Queue, ils ſont
,, d'un rouge qui tient ou du pourpre ou
,, de la couleur de roſe. Les petites Plumes
,, qui couvrent le deſſus des Ailes autour
,, de l'Epaule ſont d'un clair brun, les
,, groſſes juſqu'au bout des Ailes ſont d'un
,, beau verd bordé de noir, à l'exception
,, des plus greles qui touchent au Dos &
,, qui ſont brunes; celles du prémier rang
,, & qui couvrent les groſſes ſont d'abord
,, noires, puis en remontant brunes, & à
,, la fin couleur de roſe ou pourpres. En
,, dedans de l'Aile les petites Plumes ſont
,, d'un brun rougeatre. Mais ce qu'il y
,, a de plus remarquable dans ces Oiſeaux,
,, c'eſt qu'ils portent ſur la jointure de chaqu'une
,, de leurs Ailes une eſpéce d'éperon
,, fort, épais, court, & un peu tourné en
,, dedans, de ſorte que la pointe de l'un
,, regarde la pointe de l'autre. Leurs Jambes
,, ſont fort longues & ſans Plumes au deſ-

,, ſus des Genoux. Ils ont l'Orteil du milieu
,, de la longueur de la Jambe. Ceux des
,, cotés ſont un peu plus courts, mais ce-
,, lui de derrière, qui eſt aſſez long, eſt
,, armé d'un Ongle droit, fait en aiguille
,, & plus long que l'Orteil même; l'Ongle
,, & l'Orteil pris enſemble ſont plus longs
,, que la Jambe. Cet Orteil de derrière
,, n'a qu'une jointure, celui de dedans en
,, a deux, celui du milieu en a trois, &
,, l'Orteil extérieur quatre. J'en fais ex-
,, près la remarque, parce que *Willughby*
,, donne toujours dans ſes Deſcriptions
,, quatre jointures à chaqu'un des Orteils
,, des *Poules d'Eau.* Du reſte les Orteils
,, de devant de celle-ci ſont tous trois garnis
,, d'Ongles longs, minces, & aſſez poin-
,, tus, & ſes Jambes, ſes Pieds, & ſes On-
,, gles, ſont d'une couleur cendrée &
,, bleuatre.

,, Cet Oiſeau a été depuis longtems con-
,, ſervé dans de l'eſprit de vin par Mr. le
,, Chevalier *Sloane* qui a eu la bonté de me
,, le préter pour le deſſiner. On lui a aſſu-
,, ré qu'il étoit originaire de *Cartagène*
,, dans l'*Amérique Méridionale.* "

On voit par cet échantillon que Mr. EDWARDS ne néglige rien de ce qui peut donner une idée claire & diſtincte des Oiſeaux, qu'il a deſſinés avec tant d'exactitude, gravés avec tant d'art & enluminés avec tant de gout. S'il ne dit que ce qui eſt néceſſaire, ce n'eſt pas qu'il ne fût en état de donner plus détendue à ſon Ouvrage.

Sa Préface montre aſſez de quoi il eſt capable. Il y fait entr'autres quelques remarques ſur les Oiſeaux & autres Animaux de Paſſage, & je penſe qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici un morceau.

,, Il ſeroit à ſouhaiter, *dit Mr.* EDWARDS, que les Voyageurs s'informaſ-
,, ſent de la qualité des Oiſeaux & autres
,, Animaux qui ſe trouvent dans les Païs
,, Etrangers, de la ſaiſon de l'année où
,, ils y paroiſſent, du tems de leur départ,
,, & de celui de leur retour. Par le moyen
,, de ces obſervations, on parviendroit à
,, ſavoir à peu près les lieux d'où viennent
,, les Animaux de Paſſage qu'on voit en
,, *Angleterre*, & ailleurs, ſeulement dans
,, certaines ſaiſons de l'année. Ceux qui
,, croyent qu'il n'y a pas des Animaux de
,, Paſſage dans les Climats éloignés com-
,, me dans le nôtre, ſe trompent fort. Je
,, tiens de gens dignes de foi, & actuelle-
,, ment établis dans nos Forts à la *Baye de*
,, *Hudſon*, que dans ce Païs-là les Bêtes Fau-
,, ves paſſent au Nord dès que l'Eté com-
,, mence & reviennent vers le Sud aux ap-
,, proches de l'Hyver, que leur route eſt
,, également connue des Indiens & des
,, Anglois, qu'ils les y attendent & qu'ils
,, en tuent quantité au paſſage pour avoir
,, leurs peaux. Les gens du Païs aſſurent
,, qu'en Eté ces Animaux pénétrent fort
,, loin dans le Nord, & qu'en Hyver ils
,, s'avancent du coté du Sud juſques dans
,, les Climats Tempérés. Les recherches

„ que j'ai faites ſur les Oiſeaux, m'ont appris que quelques-uns de ceux que nous „ avons en *Angleterre* dans de certaines „ ſaiſons, ſe trouvent auſſi à *Bengale*, & „ qu'on en voit de même en d'autres Régions de l'*Europe* qu'on a à *Bengale* pareillement. Je ne ſai s'ils y ſont des Oiſeaux de Paſſage, comme ils en ſont chez „ nous; ce ſeroit une affaire à obſerver, „ & dont il couteroit peu à quelqu'un de „ nos Curieux qui réſident à *Bengale* de s'informer....

„ On ne peut guères douter que tous ces „ Oiſeaux qui diſparoiſſent annuellement „ de nos Contrées pour un certain tems, ne „ paſſent dans d'autres Païs. Pluſieurs y „ ſont forcés, parce que la nourriture leur „ manque, comme les *Faiſans*, les *Bécaſſes*, les *Grives*, &c. Je m'imagine qu'ils „ vont chercher à manger vers le Nord, „ de même qu'en Eté nous en voyons tant „ d'autres arriver du Sud dans l'eſpérance „ de faire meilleure chère dans nos campagnes; apparemment que ces derniers „ retournent en Hyver dans les Climats „ du Midi d'où ils étoient venus, où ils „ ſont plus à l'abri des rigueurs du froid, „ & où ils retrouvent la nourriture qui leur „ eſt naturellement propre; pendant que „ les Païs Septentrionaux nous en fourniſſent d'autres qui viennent paſſer l'Hyver „ avec nous. Je n'ignore pourtant pas que „ bien des gens ſont dans la penſée que ces

„ Oiſeaux devenus trop gras pour pouvoir
„ voler un peu loin dans le tems qu'ils
„ diſparoiſſent, loin de retourner vers le
„ Midi, ſe retirent dans les Trous des Arbres,
„ dans des Cavernes, &c. & qu'ils y
„ tombent dans un profond ſommeil,
„ mais je croirois plutôt que la Providence
„ a diſpoſé les choſes de manière que ces
„ Oiſeaux ſont plus gras quand le tems de
„ leur retour approche, afin qu'ils puiſſent
„ voler pluſieurs jours de ſuite ſans en être
„ entièrement épuiſés. Ce qui me perſuade
„ ſurtout que tout ce qu'on dit de leur
„ ſommeil n'eſt que chimère, c'eſt qu'on
„ n'a jamais trouvé de ces Oiſeaux endormis,
„ ou qu'au moins tout ce qu'on débite
„ là deſſus eſt trop incertain pour que
„ l'on puiſſe y faire fond. S'il étoit vrai que
„ des Oiſeaux ſe retiraſſent par troupes
„ dans des Trous, dans des Creux &
„ dans des Cavernes, la choſe, loin de demeurer
„ problématique, ſeroit démontrée
„ il y a longtems; les Païſans & les gens
„ qui travaillent dans les Forêts en trouveroient
„ tous les jours d'endormis comme
„ ils en ont ſouvent trouvé d'éveillés en
„ beaucoup plus grand nombre. Je croi à
„ la vérité que l'inſtinct de ces Oiſeaux
„ n'eſt pas ſi parfaitement exact qu'il ne
„ leur arrive quelques fois de ſe laiſſer ſurprendre
„ par une froide Automne. C'eſt
„ peut-être ce qui arrive aux Hirondelles.
„ Ayant laiſſé échapper le moment favo-

,, rable à leur Paſſage, la foibleſſe les contraint à ſe jetter dans des Trous où elles périſſent. "

On laiſſe à décider aux Lecteurs ſi l'Autorité de Mr. EDWARDS doit l'emporter ſur celles que l'illuſtre *Derham* a produites dans ſa Théologie Phyſique pour prouver que les Hirondelles paſſent l'Hyver dans des Creux ou ſous l'Eau (*a*). Autre choſe eſt d'exceller dans le deſſein & autre choſe d'être habile Naturaliſte.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

AU milieu du bruit des armes les Belles Lettres vont leur train. Sans parler d'une multitude innombrable de Brochures Politiques parmi leſquelles il y en a de très-curieuſes, quoique la plupart compoſées à la hâte n'ayent abſolument d'autre merite que celui de la Nouveauté, les Libraires pouſſent avec vigueur pluſieurs Ouvrages importans. Ils ſont actuellement à mettre ſous preſſe le VII Tome de l'*Univerſal Hiſtory*, & dans peu de jours nous aurons auſſi le III Volume des *Voyages de Blainvilie*. On voit toutes les ſemaines quatre diférentes Continuations de Voyages qui ſe donnent par feuilles,

---

(*a*) Liv. VII. Chap. 3. pag. 492. de l'Edit. de Rot. 1730.

feuilles, autant de divers Syſtêmes ou Dictionnaires Géographiques, la nouvelle Hiſtoire d'Angleterre de Mr. *Guthrie*, deux Continuations de celle de *Rapin*, l'une par Mr. *Tindal*, l'autre par un Anonyme (*by an impartial Hand*), une nouvelle Edition fort augmentée de l'Hiſtoire de toutes les Nations par Mr. *Salmon* &c., & tout cela ſe diſtribue par cahiers. Jamais la Géographie n'a été ici plus à la mode. On ſe cotiſe dans chaque Caffé pour y avoir un Atlas. Tel qui ne ſavoit pas il y a un an s'il étoit en Europe ou en Aſie, ne parle à préſent que de Climats, de Degrez, de Rivières, &c. *Unicè terrarum & maris tractus crepat.*

Les Méthodiſtes font toujours du bruit. Quelqu'un vient de faire imprimer chez *Owen* une Brochure intitulée *Obſervations upon the Conduct &c. Obſervations ſur la Conduite d'une certaine Secte connue ſous le nom de Méthodiſtes.* Mais le Patriarche de ces Meſſieurs n'a pas cru devoir garder le ſilence, & l'on a bientot vû ſortir de chez *Robinſon* une production du juſte couroux de Mr. *Whitefield* ſous le titre de *Réponſe aux Obſervations* &c. Malheureuſement il n'y a pas grand'choſe à apprendre dans ces ſortes d'écrits.

La nouvelle Levée de Bouclier que les Déiſtes ont oſé faire en attaquant le fameux Traité de Mr. l'Evêque *Sherlock*, ſur la Réſurrection de Jéſus-Chriſt, leur attire tous les jours de nouvelles Réponſes & de nouveaux coups. Parmi ces Réponſes on prétend qu'une des plus victorieuſes eſt celle de Mr. *Samuel Chandler*, qui a été déjà annoncée dans la Partie précédente de la Bibliothéque Britannique. Il y a pourtant des perſonnes qui font plus de cas de l'autre Réponſe indiquée au même endroit, & s'il faut en croire les conjectures de quelques Théologiens, c'eſt de la plume même de l'illuſtre Prélat qu'on attaque qu'elle eſt partie. Quoi qu'il en ſoit, il en paroit une troiſième dont voici le Titre. *The Evidence of the Reſurrection of Jeſus vindicated againſt the Cavils of a Moral Philoſopher which he calls an Anſwer* &c. Ceſt a dire, *L'Evidence de la Réſurrection de Jéſus défendue contre les Calomnies du Philoſophe Moral, dans ce qu'il appelle Réponſe aux Témoins de la Réſurrection examinez*, &c. par *Tipping Silveſtre* Maitre ès Arts & Prédicateur aux Lectures qui ſe font à St. *Barthélemy le Grand.* Seconde Edition *corrigée.* Londres *chez* Gardner *dans le* Strand. Pagg. 124. en grand Octavo. On ne feroit pas mal de réimprimer pareillement une autre Brochure ingénieuſe qui parut l'année dernière, contre le prétendu *Moral Philoſopher.* C'eſt une Satyre que cet Auteur n'a que trop bien méritée par ſes impiétez. Le Titre en découvre tout le ſujet, le voici, *The Enthuſiaſtic Infidel detected, being the Trial of a Moral Philoſopher before Grand Senate of Bedlam, on a Statute of Lunacy, for publiſhing a Rhapſody intitled, The Reſurrection of Jeſus conſidered in anſwer to the Trial of the Witneſſes. By a Brother Lunatic. London. Printed for Charles Corbett* &c. C'eſt à dire, *Le Déiſte Fanatique démaſqué, ou Examen Juridique du Philoſophe Moral devant le Grand Sénat de la Maiſon des Fous à Bedlam, accompagné d'un Jugement qui le condamne à y être renfermé comme Lunatique pour avoir publié une Brochure intitulée, La Réſurrection de Jéſus conſidérée* &c. *Par un Frère Lunatique.*

Le ſavant & ingénieux Mr. *Warburton* continue à donner de l'exercice à nos Théologiens. Il paroit actuellement contre lui un Ecrit intitulé *An Anſwer* &c. ou *Réfutation de l'Ouvrage de Mr.* Warburton *ſur la Miſſion Divine de Moïſe, par* Th. Bott. Le Dr. *Sykes* vient auſſi de l'attaquer dans les formes en publiant *Examination of Mr.* Warburton*'s Account of Ancient Legiſlature*, ou *Examen des Principes de Mr.* Warburton *ſur l'Ancienne Légiſlature, chez Knapton.* De ſon coté cet habile homme a publié de nouveau *Remarks on ſeveral Reflexions, in anſwer to Dr.* Middleton, c'eſt à dire, *Remarques ſur quelques Réflexions, en réponſe au Dr.* Middleton. Le ſujet de la diſpute entre ces deux Meſſieurs, roule ſur la conformité des Cérémonies du Papiſme avec les Rites de l'Ancien Paganiſme. Mr. *Warburton* s'étoit aviſé de ſoutenir dans ſon fameux Ouvrage ſur la *Miſſion Divine de Moïſe* que quoiqu'il y ait une reſſemblance ſurprenante dans quantité d'uſages religieux du Papiſme avec ceux du Paganiſme, on ne ſauroit dire néanmoins que Rome Chrétienne ait emprunté ſes Superſtitions de Rome Payenne; le Docteur *Middleton* avoit fait quelques réflexions également modeſtes & judicieuſes ſur ce paradoxe dans un Poſtſcript à ſa *Lettre écrite de Rome*, & c'eſt apparemment une Replique à ces réflexions que nous annonçons, car nous ne connoiſſons encore l'Ouvrage de Mr. *Warburton* que par le Titre.

La Lettre du Dr. *Middleton* avec ſon Poſtſcript va être plus connue que jamais delà la Mer. Une perſonne de diſtinction, mais moins reſpectable encore par ſa naiſſance que par ſon érudition, par ſon gout pour les Belles Lettres & par le zèle avec lequel elle a toujours favoriſé le progrès des Sciences & encouragé les Savans, vient tout récemment d'en procurer une excellente Traduction en François. Elle eſt imprimée à Amſterdam chez *Maynard Uytwerf* in 8. à la ſuite d'une Nouvelle Edition du Traité des *Conformitez des Cérémonies Modernes avec les Anciennes*, Ouvrage très-eſtimé & de la façon de *Pierre Muſſard* natif de Genève &

Miniſtre à Lyon, qui ſe refugia dans ce Royaume & mourut ici Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de la Savoye en 1681.

Un autre Ouvrage important, dont on attendoit la ſuite avec impatience, c'eſt celui du Dr. *Lardner*, nous voulons parler de ſon *Credibility of Goſpel*. *Noon* en débite la 5 Partie.

Il paroit encore pour la Théologie *A Letter to the Hon^{ble} Col. John.. in Flanders on the ſubject of Religion*, ou *Lettre au Col. John.. en Flandres ſur le ſujet de la Religion. Chriſtian Faith a Rational Aſſent* &c. *Traité dans lequel on prouve que la Foi eſt une Perſuaſion Raiſonnée, en réponſe au Livre intitulé Que le Chriſtianiſme n'eſt pas fondé ſur le Raiſonnement, par Mr.* Randolph. Une Nouvelle Edition des Oeuvres de *Tillotſon* en 12 vol. 8. *Religio Statica, or the Harmony* &c. C'eſt à dire, *La Théologie Statique ou Harmonie des Oeuvres & de la Parole de Dieu*, petite Brochure qui ſe débite chez *Roberts. Reading no preaching* &c. C'eſt à dire, *Que ce n'eſt pas prêcher que de lire les Sermons, ou Lettre écrite à un jeune Eccléſiaſtique par un de ſes amis de Londres, touchant l'inexcuſable coutume de lire l'Evangile au lieu de le prêcher.* Cette Lettre imprimée pour l'Auteur & miſe en vente chez *J. Oſwald*, n'eſt que d'environ 37 pages in 8, mais le caractère en eſt petit. Il y a beaucoup de paroles & de feu. Quelle bizarrerie! Tout ce qu'il y a de gens ſages parmi les Prédicateurs, dans les Pais étrangers, envient aux notres le bonheur qu'ils ont de pouvoir donner tout leur tems & toutes leurs forces à la compoſition de leurs Sermons ſans être réduits à s'épuiſer pour les apprendre, & cependant ſi nos Prédicateurs en croyoient l'Anonyme, ils renonceroient à la liberté dont ils jouiſſent, pour s'aſſervir comme les autres

à

à un joug des plus dificiles à porter. Selon lui rien de ſi pernicieux, rien de ſi funeſte à la Religion, que la coutume de lire les Sermons. C'eſt dédaigner l'exemple de Jéſus-Chriſt & de ſes Apôtres, qui n'eurent jamais ſous les yeux, ni notules, ni papier, ni Sermon écrit. C'eſt ſurtout ſe défier des influences de l'Eſprit Divin, d'une manière qui annonce hautement qu'on n'eſt pas digne d'exercer le St. Miniſtère. A l'en croire, qui n'eſt pas capable de prêcher par méditation, comme on parle, n'eſt pas digne de monter en Chaire. Cela eſt un peu déciſif. Mais peut-être l'Auteur eſt il Quaker, ou peut-être auſſi n'a-t-il jamais recueilli les ſuffrages de ſes Auditeurs ſur ſa manière de prêcher. Il n'eſt pas impoſſible qu'à force de compter humblement ſur une aſſiſtance ſurnaturelle on ne s'accoutume ſans y prendre garde à croire trop légèrement qu'on a reçu ce ſecours. L'Auditoire en juge mieux ordinairement que le Prédicateur.

A propos de Prédicateurs & de Théologiens, le ſavant & vénérable Evêque *Berkley* vient de faire au Public un préſent digne de ſon zèle. C'eſt un Traité intitulé *Philoſophical Reflexions* &c. ou *Obſervations & Recherches Philoſophiques ſur les Vertus de l'Eau de Goudron*, chez *Hitch* & *Davids*. On ſait que cette Eau eſt le grand Remède des Américains dans la Petite Vérole, où ils l'employent avec fruit. Cela même fit naitre au Prélat, témoin oculaire des admirables effets de cette liqueur bienfaiſante, la penſée d'eſſayer, ſi elle ne pourroit point être auſſi utilement employée dans d'autres maladies, & le ſuccès paſſa de beaucoup ſon attente. Malheur aux Médecins, aux Apoticaires, aux Droguiſtes, aux Cabaretiers de Bath, de Tunbridge, de Spa, de Pyrmont & de tous les lieux de l'Univers où l'on accourt à grands fraix pour boire des Eaux Minérales.

les. L'Eau de Goudron effacera tout, ſi elle continue à opérer toutes les guériſons dont le ſavant Evêque l'a jugée capable ſur des expériences réitérées. Ce ſera la véritable Panacée, d'autant plus précieuſe qu'elle coutera moins. On en vend déjà dans tous les quartiers de Londres, & l'on en dit monts & merveilles. Pour éviter cependant les illuſions de la nouveauté nous attendrons encore trois mois à rendre compte de l'Ouvrage qui a été l'annonce publique d'une découverte qui promet au genre humain tant de ſoulagement à tous ſes maux, & à l'illuſtre Evéque un Nom à jamais béni par toute la Terre.

FIN.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

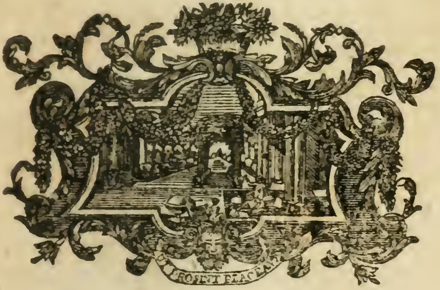
HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE:

Pour les Mois
DE JUILLET, AOUT, ET SEPTEMBRE,
M. DCC. XLVI.

TOME VINGT-TROISIEME,
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chés PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XLVI.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. LES *XVII. Livres d'*Ælien, *de la Nature des Animaux, avec les Notes de Mrs.* Conrard Geſner *&* Dan. Guill. Triller, *& les Remarques de Mr.* Abrah. Gronovius. 4°. Pag. 221.

II. *Eſſai ſur l'Anatomie des Bêtes, comparée avec celle de l'Homme.* 8°. 238.

III. *Eſſai ſur le Plan, l'Exécution, les Progrès, & l'Etendue, de l'Ouvrage de la Rédemption, dans lequel on montre par l'Ecriture, qu'il devoit s'accomplir par Dégrés; avec une Diſſertation ſur le But & la Nature des Raiſonnemens du Livre de* Job. 8°. 252.

IV. *Les Paralleles, ou Recueil de Cas extraordinaires, concernant des*

Naiſſances cachées, & des Succeſſions diſputées. 8°. 287.

ART. V. *Les Oeuvres de* C. Corneille Tacite, *telles que les a données* J. Fred. Gronovius. 12°. 301.

VI. *Réfléxions ſur la Trahiſon de Judas.* 305.

VII. Vidimus *d'une Lettre du* Roi Guillaume *au* Comte de Portland, *par la Cour d'Hollande.* 326.

VIII. *Défenſe de Mr.* Boerhave, *contre l'Article VII. de la* Bibliotheque Raiſonnée *pour les Mois de Juillet, Aout, & Septembre*, M. DCC. XLIV. 336.

IX. *Hiſtoire de Mr.* RAPIN-THOYRAS, *continuée, depuis la Révolution, juſqu'à l'Avénement de* GEORGE II. *au Throne, par Mr.* N. Tindal. 4°. 367.

X. *La* Spectatrice. 8°. 395.

XI. *Lettre ſur un Article des* Mémoires de Trévoux *contre feu Mr.* Burnet, *Evêque de Salisbury.* 416.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE,

POUR LES MOIS DE JUILLET, AOUT,
ET SEPTEMBRE, M. DCC. XLIV.

ARTICLE PREMIER.

ΑΙΛΙΑΝΟΥ ΠΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ ΒΙΒΛΙΑ ΙΖ. Æliani de Naturâ Animalium Libri XVII; *cum Animadverſionibus* CONRADI GESNERI, & DANIELIS WILHELMI TRILLERI: *Curante* ABRAHAMO GRONOVIO, *qui & ſuas Adnotationes adjecit.* Londini; *excudit* Gulielmus Bowyer, *ſumptibus* Societatis ad Litteras promovendas inſtitutæ: *Proſtant venales apud* J. Whiſton *in* Fleet-ſtreet, J. Osborn *in* Pater-Noſter-Row, *&* Fran. Changuion *in* the Strand, *Bibliopolas Societatis. Anno* 1744.

C'eſt-à-dire.

LES XVII LIVRES D'ÆLIEN DE LA NATURE DES ANIMAUX; avec les Notes de Mrs. CONRARD GESNER, & DANIEL GUILLAUME TRILLER: *Publié par les Soins de Mr.* ABRAHAM GRONOVIUS, *qui y a ajouté ſes Remarquse.* A *Londres*, aux dépens *de la Société pour l'Encouragement des Belles Lettres.* C'eſt un *in quarto* de 1128 pp; ſans l'*Epitre Dédicatoire* & la *Préface* de Mr. GRONOVIUS, les *Prolégomènes* de GESNER, & les *Indices*, qui en contiennent 174 (*).

IL y a environ douze ans que Mr. ABRAHAM GRONOVIUS nous donna une nouvelle Edition des *Hiſtoires diverſes* d'ÆLIEN. L'applaudiſſement avec lequel elle fut reçue du Public, & le cas que les Savans en firent alors, & en font encore, furent, ſans doute, d'un grand poids pour le déterminer

---

(*) Cet Ouvrage ſe debite à Leiden *chez Haack.*

ner à publier le Traité *de la Nature des Animaux* du même Auteur. Accoutumé au ſtile d'ÆLIEN, & fait à ſes façons de parler, perſonne ne pouvoit guères nous le donner dans un meilleur état. Il avoit d'ailleurs de ſon Père la Collation d'un MS. de cet Auteur, qui ſe trouve à *Florence* dans la Bibliotheque de *Medicis*, dont les précédens Editeurs n'avoient point fait d'uſage. Aidé de ces ſecours, & de tous ceux qu'une vaſte érudition peut fournir, Mr. GRONOVIUS travailla à l'Ouvrage que nous annonçons. Son travail étoit achevé lorſqu'il ſe vit obligé, par des raiſons qu'il ne dit point, d'en renvoyer l'impreſſion à un autre tems. Il y a apparence que ce ſont les Libraires de Hollande qui y apportèrent des obſtacles. Ils n'aiment pas à imprimer des Livres, dont le débit n'eſt pas prompt, & qui ne ſont pas à l'uſage de tout ordre de Lecteurs. Heureuſement pour les perſonnes qui aiment les Belles-Lettres, Mr. RICHARD MEAD propoſa à nôtre ſavant Auteur de lui envoyer ſon MS. pour le faire imprimer à *Londres*, aux dépens de la Société qui s'y eſt établie depuis quelques années pour l'Avancement des Sciences (*a*). Cette propoſition fut goutée de Mr. GRONOVIUS; & ſon Ouvrage paroit aujourd'hui avec une magnificence digne des illuſtres Membres qui compoſent cette utile Société. L'on ne peut rien ajouter à la beauté

(*a*) Voyez *Biblioth. Britanniq., Tom. IX. p.* 254 *& ſuiv.*

beauté du Papier & à celle des Caractères, non plus qu'à la netteté de l'Impreſſion. Le Texte eſt accompagné d'une Verſion Latine, qui ſe trouve ſur la prémière page; & le Grec ſur la ſuivante, vis à vis du Latin. Pour les Notes, on les a renvoyées à la fin. Cet arrangement ne plaira, peut-être, pas à tout le monde. Le Texte auroit dû, ce ſemble, précéder la Verſion; & les Notes auroient été placées plus commodément au bas des pages. Mais ſi c'eſt là un défaut, il eſt peu conſidérable, & largement compenſé par les choſes qui rendent cette Edition recommandable. Voici ce que Mr. GRONOVIUS nous en apprend lui-même dans ſa *Préface.*

,, Aidé du ſecours du MS. de *Medicis, dit* ,, *il*, j'ai donné le Texte Grec beaucoup ,, plus correct, que ne l'avoit fait le ſavant ,, CONRARD GESNER. J'ai auſſi corrigé ,, la Verſion Latine de GYLLIUS & du ,, même GESNER. Je me ſuis ſervi pour ,, cela des Corrections mêmes de ce dernier; & ai ſuivi la route qu'avoient tra- ,, cée les ſavans PANTINUS & BOCHART. Ce travail a été très pénible. ,, Je me faiſois ſcrupule de rejetter tout à ,, fait la Verſion de GYLLIUS, corrigée ,, par GESNER, & il étoit extrémement ,, difficile d'y changer quelque choſe; par- ,, ce que l'un & l'autre s'étoient plutôt ,, attachés à rendre le ſens, que les termes ,, mêmes de leur Original; & que les mots ,, étant liés entr'eux, il n'étoit pas aiſé d'en ,,

,, retrancher, d'en ajouter ou d'en ſubſti-
,, tuer d'autres. J'ai cependant fait tout ce
,, qu'il a dépendu de moi, pour remplir
,, cette tâche. J'ai eu ſoin dans les Notes
,, d'éviter la trop grande longueur. J'ai
,, ajouté aux miennes celles du ſavant GESNER,
,, qui ſe trouvent dans l'Edition de
,, *Zurich*; auſſi bien que celles qu'il avoit
,, écrites à la marge de ſon Exemplaire,
,, & qui m'ont été communiquées par Mr.
,, JEAN CASPAR HAGENBUCHIUS,
,, homme d'une grande érudition, & mon
,, ami particulier. Mr. JEAN JAQUES
,, TRILLERUS, ayant auſſi appris que je
,, travaillois ſur cette partie des Ouvrages
,, d'ÆLIEN, m'a envoyé ſes Remarques &
,, ſes Corrections, dont j'ai enrichi l'Edition
,, que je publie. Enfin, j'y ai joint
,, les Indices néceſſaires. Le prémier con-
,, tient les Noms Grecs & Latins des Ani-
,, maux dont ÆLIEN parle: le ſecond ren-
,, ferme les mêmes Noms en Latin & en
,, Grec: le troiſième & le quatrième of-
,, frent les Noms des Plantes dans le mê-
,, me ordre: le cinquième contient les
,, choſes les plus mémorables du Livre:
,, le ſixième & le dernier eſt un Catalogue
,, des Auteurs cités dans le corps de l'Ou-
,, vrage. ,,

La *Préface*, d'où nous avons tiré ce qu'on vient de lire, eſt précédée d'une *Epitre Dédicatoire* à Mr. RICHARD MEAD, qui a eu tant de part à la publication du Livre que nous annonçons. L'Eloge, que Mr. GRO-

NOVIUS fait de ce Savant, ne paroitra point outré à quiconque connoit un peu l'Hiſtoire Littéraire de la Grande-Bretagne. Son gout déclaré pour les Sciences, les grands progrès qu'il y a faits, & la protection dont il honore les Savans, font que ſon nom ſe trouve fréquemment dans les diverſes Parties qui compoſent cette Bibliotheque. Diſons en autant de Mr. JEAN WARD, Profeſſeur de Rhétorique au Collège de *Gresham.* Mr. GRONOVIUS le remercie publiquement des ſecours qu'il lui a fournis pour la compoſition de cet Ouvrage, & des ſoins qu'il s'eſt donnés pour en diriger l'impreſſion. *Il a ſuppléé*, ajoute-t-il, *par ſon érudition & ſon habileté à mon peu de capacité.* Cet aveu, auſſi modeſte que peu commun, fait trop d'honneur au ſavant Anglois, pour être ſupprimé dans un Ouvrage de la nature de celui-ci.

Mr. GRONOVIUS ne dit rien, ni de la Perſonne, ni des Ecrits de ſon Auteur. Cela auroit été en effet ſuperflu après ce qu'on en lit dans les *Prolégomenes* que GESNER a mis à la tête de ſon Edition. On les trouve en entier dans celle-ci. Il ſuffit d'en avertir les Lecteurs, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'entrer dans aucun détail des faits qu'ils renferment.

Les Notes, dont on a enrichi cette Edition, ſont de pure Critique. Elles ſont principalement deſtinées à rendre raiſon des Corrections que le ſavant Editeur a faites dans le Texte; & à indiquer les Auteurs dans les quels il ſemble que ÆLIEN ait puiſé, ou qui ont dit les mêmes choſes que lui. Des Remarques de cet ordre ſont, ſans doute, utiles. Elles tendent à rendre à ÆLIEN ſa beauté primitive; & fourniſſent aux Curieux les Eclairciſſemens que l'on peut tirer des Anciens ſur les Faits qu'il rapporte. Mais bien des perſonnes trouveront, que ce n'eſt pas aſſez. Les Découvertes des Modernes ſur l'Hiſtoire Naturelle nous apprennent que ÆLIEN s'eſt trompé à bien des égards. N'auroit il donc pas été à propos de le relever, lorſqu'on voit évidemment qu'il nous débite des Contes? Mr. GRONOVIUS l'a fait quelques fois, mais pas auſſi ſouvent que ſes Lecteurs le ſouhaiteroient. En effet, ſans cette précaution, l'on ne fait que multiplier les Erreurs, en multipliant les Editions. J'avouë qu'il n'eſt pas ordinaire aux Critiques de travailler dans ce gout; & que pluſieurs mêmes mépriſent ce genre de travail: mais en ſont ils mieux fondés pour cela? C'eſt ce que j'ai de la peine à me perſuader. Quoi qu'il en ſoit, tâchons de donner une idée un peu plus diſtincte des Notes, qui accompagnent cette Edition. Pour cet effet rapportons en quelques-unes au hazard.

Remarquons d'abord, que le Titre de l'Ouvrage eſt différent de celui ſous le quel GESNER l'avoit publié. Nous apprenons de *Suidas*, que nôtre ÆLIEN étoit natif de *Præneſte*, Ville d'*Italie*, & qu'il ſe nommoit *Claude*. Le ſavant Zuricois, ayant choiſi cet

Auteur pour guide, en prit occaſion de donner les *dix-ſept Livres de l'Hiſtoire des Animaux* ſous ce Titre: Κλαυδίου Αἰλιανοῦ τοῦ ἀπὸ Πραινεστοῦ τῆς Ἰταλίας περὶ Ζώων Ἰδιότητος. Mr. GRONOVIUS a beaucoup abrégé tout cela; & n'en retient abſolument que ces mots: Αἰλιανοῦ περὶ Ζώων Ἰδιότητος.

L'on trouve *Livre* I *Chap.* VIII l'Avanture d'un Chaſſeur, nommé *Nicias*, qui s'étant laiſſé tomber dans le feu d'une charbonniere, ſes Chiens ne l'abandonnèrent point. Ils pouſſoient des plaintes & des gémiſſemens ſur le malheur arrivé à leur maitre; &, ſans s'éloigner du lieu où il étoit, ils alloient de côté & d'autre, juſques à ce qu'ayant rencontré des gens, ils les mordirent par leurs habits pour les forcer à venir au ſecours de *Nicias*. La Leçon ordinaire porte: ἕλκοντες ἐπὶ τὸ πάθος, ce qui à la lettre ſignifie: *les trainans vers l'accident qui étoit arrivé.* Mr. TRILLER fait ſur ce dernier mot une conjecture fort ingénieuſe. ,, Quoiqu'on puiſſe fort bien le conſer- ,, ver; *dit il*; & que ÆLIEN s'en ſerve ,, *Liv.* II *Chap.* X, & ailleurs: j'aimerois ,, cependant mieux, en changeant une ,, ſeule lettre fort aiſée à confondre, lire ,, ϐάθος; comme ſi l'Auteur eût fait alluſion ,, au *gouffre* dans le quel *Nicias* étoit tom- ,, bé. ,,

Dans le *Chap.* XXXV du même *Livre*, ÆLIEN raconte que les Animaux Brutes ſavent ſe garantir des maléfices des Magiciens par divers moyens naturels. L'Aigle, par exemple, employe à cela la pierre qui porte ſon nom. A quoi il ajoute que cette même pierre eſt *bonne pour les femmes groſſes, & prévient les fauſſes couches.* La leçon vulgaire ſemble ici être corrompue. Elle porte: λέγεται δὲ οὗτος ὁ λίθος καὶ γυναιξὶ κυούσαις ἀγαθὸν εἶναι, ταῖς ἀμβλώσεσι πολέμιον. Mr. GRONOVIUS l'a redreſſée à l'aide du MS. de *Médicis*. Au lieu de ce dernier mot on y lit πολέμιος ὤν; ce qui ſe rapportant à λίθος, il eſt viſible qu'il faut auſſi changer ἀγαθὸν en ἀγαθὸς.

Dans le *Chap.* ſuivant, il eſt parlé de la *Torpille*, eſpéce de Poiſſon, dont les qualités ſont ſingulières. Mr. GRONOVIUS remarque là deſſus, que ſon Auteur en parle encore *Liv.* IX *Chap.* XIV: *Ariſtote* dans ſon *Hiſtoire des Animaux Liv.* IX *Chap.* XXXVII: *Antigonus Caryſt. Chap.* XLIII: *Pline Liv.* XXI *Chap.* IV: & *Oppianus Liv.* II Ἀλιευτ. *vſ.* 62 & III *vſ.* 149. Les Remarques de cet ordre ſont le plus grand nombre.

Le Titre du *Chap.* XXXIX eſt dans l'Edition de GESNER: περὶ τρυγόνων θαλαττίων. Ce dernier mot paroit ſuperflu à nôtre ſavant Editeur, qui auſſi l'a retranché. En quoi il a ſuivi *Philes* carm. XXI. & *Gyllius Liv.* XV *Chap.* XLIX, qui l'ont auſſi ſupprimé. L'on peut voir ce qu'en penſe Mr. *Paaw* ad *Horapoll. Lib.* II *Cap.* LIV.

Le ſouffle du *Baſilic*, dit ÆLIEN *Liv.* II *Chap.* V, *tue* les Serpens. Le ſavant *Bochart*, citant cet endroit de nôtre Auteur *Hieroz. To.* II

Liv. III *Chap.* IX, le rapporte ſelon l'Edition de *Genève*, où l'on lit αὐτὸς ἐςιν; termes qui, dans cet endroit, ne font aucun ſens. Cela lui fit conjecturer qu'au lieu de αὐτὸς, il faudroit lire καυςὸς ou καυτὸς. Mais il n'eſt point néceſſaire d'en venir là. C'eſt une faute de l'Edition de *Genève*, qui n'eſt appuyée ſur aucun fondement. La véritable leçon eſt αὖος, qui ſignifie *ſec*. ÆLIEN lui même a employé ce terme dans ce ſens *Liv.* I *Chap.* XLVII & *Liv.* II *Chap.* XXXVI. Voyez Mr. *Paaw* ad *Horapoll.* p. 275.

Mr. GRONOVIUS rétablit encore fort heureuſement, à l'aide du M S. de *Medicis*, un Paſſage du *Chap.* VI de ce même *Livre*, qui faiſoit un fort mauvais ſens. Il s'agit de l'amitié des Dauphins pour les jeunes garçons. Parmi les exemples qu'il en rapporte, il cite celui d'un bel enfant, dont il parle en ces termes: τά γε μὲν ἐν τηΐω ὑπὲρ τȣ̃ παιδὸς τȣ̃ καλȣ̃, καὶ τῆς μίξεως ἀυτȣ̃ καὶ τȣ̃ δελφῖνος. Ce mot μίξις forme un ſens inſupportable, tout à fait eloigné de la penſée de ÆLIEN, qui a écrit νῆξις. Le Paſſage devient clair par cette correction, & exprime une idée plus naturelle.

ÆLIEN raconte *Liv.* II *Chap.* LVI, qu'allant de *Naples* à *Pouzol*, il eſſuya une pluye mêlée de Grenouilles, qui lui tomboient ſur le corps. Ce fait donne occaſion à Mr. GRONOVIUS de remarquer, que le ſavant *Iſaac Voſſius* ne s'étoit pas ſouvenu de ce Paſſage, quand il dit dans ſes Obſervations ſur *Pomponius Mela*, *Lib.* I *Cap.* IX, qu'il voudroit bien ſavoir, pourquoi, de tant de perſonnes qui ont écrit qu'il avoit plu des Grenouilles, il n'en eſt aucune qui diſe les avoir vû tomber.

Parmi les Notes de GESNER, il y en a, comme l'on ſait, un grand nombre qui renferment d'ingénieuſes & de ſavantes Conjectures pour rétablir le Texte de ſon Auteur. Elles ſont d'autant plus d'honneur au ſavant Zuricois, qu'une grande partie ſe trouve préſentement appuyée de l'autorité du MS. de *Medicis*. Mr. GRONOVIUS n'oublie jamais d'en faire appercevoir ſes Lecteurs dans ſes Notes. C'eſt ainſi que ce qui juſqu'à préſent n'avoit été qu'un ſoupçon, devient une certitude par les ſoins du Savant de *Leyden*

Liv. III *Chap.* XLII, il eſt parlé d'un Oiſeau rare & d'une grande beauté, que les plus friands d'entre les mortels n'ont jamais fait ſervir ſur leurs tables. Parmi les gens de cette claſſe, ÆLIEN nomme un certain Ἄκολος, perſonnage inconnu. GESNER avoit crû qu'il falloit lire Ἀπίκιος. Mr. TRILLER trouve qu'il n'eſt guères probable qu'un Copiſte ſe ſoit oublié juſqu'au point d'écrire Ἄκολος pour Ἀπίκιος: ce qui lui fait conjecturer qu'il faut lire ἀκόλαστεν, par où ÆLIEN aura entendu *Apicius*, cet illuſtre friand. Il renvoye là deſſus à *Pline*, *Hiſt. Nat. Liv.* X *Chap.* XLVIII. & IX *Chap.* XVII. A quoi Mr. GRONOVIUS ajoute, que le Grammairien *Appion*

Appion avoit écrit, au rapport d'*Athénée Liv.* VII *Chap.* XII, un Livre *du Luxe d'Apicius.* Il ſemble cependant ne pas approuver la conjecture de Mr. TRILLER, puiſqu'il en propoſe une autre. Il ſoupçonne que ÆLIEN avoit écrit Λίυκολλον, d'où par corruption ſe fera forme 'Ακολον. Il conſerve néantmoins ce dernier mot dans le Texte; mais dans la Verſion il ſuit GESNER & TRILLER, & traduit APICIUS.

Le *Chap.* LII du *Livre* IV traite des *Anes des Indes.* Une de leur qualités c'eſt d'être plus legers à la courſe, non ſeulement que les *Anes* ordinaires, mais même que les *Chevaux*; à quoi la leçon ordinaire ajoute: ϗ ἐλεφάντων. Il eſt viſible, que c'eſt une faute; puiſque l'*Eléphant* n'eſt pas recommandable par la légéreté de ſa courſe. Mr. GRONOVIUS croit donc qu'il faut lire ἐλάφων, les Cerfs; terme qui convient beaucoup mieux ici. Il ne l'a cependant point inſéré, ni dans le Texte, ni dans la Verſion. Comme cette correction n'eſt pas de lui, il y a apparence qu'on ne la lui a communiquée qu'après l'impreſſion de cet endroit. Au reſte le prémier, qui lui a fait appercevoir cette faute, eſt ſon Imprimeur; & Mr. WARD a appuyé la correction de ſon ſuffrage.

Il y a ſur la fin du dernier *Chap.* du *Livre* VII un Paſſage que GESNER n'a point entendu. Il auroit pû faire comme bien d'autres; je veux dire paſſer cet endroit ſans s'y arrêter : mais il a mieux aimé avouër ſon ignorance à cet égard, que de chercher à en impoſer au Public. Sa modeſtie auroit dû, ce ſemble, lui attirer plûtôt les louänges que le blâme de Mr. TRILLER. C'eſt cependant ce qui n'eſt point arrivé. Il regarde cet aveu comme indigne d'un ſi grand homme ; & l'accuſe, en quelque manière, de ſtupidité, pour n'avoir pas vû la même choſe que lui. Après quoi il propoſe d'un air de triomphe ſon explication. Il s'agit dans ce *Chapitre* de la Mémoire que les Animaux conſervent des Bienfaits. ÆLIEN rapporte à ce ſujet l'exemple d'un Lion, qui pendant quelques années nourrit dans ſon Antre un Eſclave, dont il avoit éprouvé le ſecours dans un beſoin preſſant ; & qui, quelque tems après, lui ſauva la vie dans l'Amphithéatre. Après quoi il ajoute : Καὶ συνωδὸν τοῖς προειρημένοις, ϗ ἐς τὸ αὐτὸ δ᾽ ἐϛὶν εὕδοντος ἐν τῇ Σάμω, ἐπὶ τοῦ κεχηνότος Διονύσου νομίζοιτο ἂν ϗ τὸ φωλιὸν εἰδέναι. Καὶ τοῦτο ἀκουέτω Ἐρατοσθένους τὲ ϗ Εὐφορίωνος, ϗ ἄλλων περιηγουμένων αὐτὸ Mr. TRILLER remarque d'abord ſur ces paroles, que l'Hiſtoire, à laquelle ÆLIEN fait alluſion, & qu'il dit être ſemblable à celle qu'il a racontée, ſe trouve dans l'*Hiſtoire Naturelle* de *Pline*, *Livre* VIII *Chap.* XVI. Pour en conſerver la mémoire les *Samiens* élevèrent un Temple à l'honneur de *Bacchus*, ſous le nom de κεχηνότος. Enſuite il fait quelques petits changemens dans le Texte & dans la ponctuation : à la place de εὕδοντος il lit λέοντος ; &

après νομίζοιτο ἂν il ajoute τὶς: il place d'ailleurs un point après Διονύσου; & une ſimple virgule entre εἰδέναι & le ϗ ſuivant. Mr. GRONOVIUS n'a pas fait entrer dans le Texte les Corrections de Mr. TRILLER; mais il y a conformé ſa Traduction; ce qui ne laiſſe pas de la rendre un peu différente de l'Original.

Liv. IX *Chap.* XVII ÆLIEN compare la Structure du Nid de l'*Alcyon* à celle d'une Cuiraſſe conſacrée à *Minerve* de *Lindos*: ὅνπερ οὖν ἀναθεῖναι τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Λινδίᾳ ἄσμασιν ᾄδουσι *Tannegui le Fevre*, *Epiſt. Crit.* 60 *Part.* I pag. 205 avoit ſoupçonné, qu'au lieu d'ἄσμασιν il falloit Ἄμασιν, nom propre d'un Roi d'*Egypte*. Cette conjecture ſe trouve ici appuyée du ſuffrage de Mrs. TRILLER & GRONOVIUS. Ce dernier ne ſe ocntente pas d'une ſimple aſſertion: il prouve par le témoignage d'*Hérodote*, *Liv.* II *Chap.* CLXXXII, & par celui de *Pline*, *Hiſt. Nat. Liv.* XIX *Chap.* I, que le Roi *Amaſis* conſacra réellement une ſemblable Cuiraſſe à *Minerve*. Chacun des fils, qui la formoient, dit *Pline*, étoit compoſé de 365 autres. Il appuye cela du témoignage de *Micianus*, Conſul Romain, qui en avoit vû les reſtes à *Rhodes*, peu de tems auparavant.

Mr. GRONOVIUS a inſéré dans ſes Notes ſur le *Chap* XXIII du *Liv.* XIV les Fragmens de deux Lettres de Mr. HAGENBUCHIUS, qui méritent bien que nous nous y arrêtions un moment. En même me tems qu'ils éclairciſſent un Paſſage fort obſcur d'ÆLIEN, ils contiennent quelques particularités Littéraires aſſez intéreſſantes. L'Ecrivain Grec parle du *Danube*, qui prend ſa ſource aux pieds des Alpes, Πρὸς ἄνεμον βοῤῥᾶν ὑπὸ τῇ ἄρκτῳ οὕτω κέκληται, γένος δὲ τοιοῦτον ἱππικοὶ ἄνδρες. GESNER avoit ſoupçonné qu'il y a quelque choſe d'omis dans ce Paſſage ; mais, il s'en étoit tenu à ce ſoupçon, ſans chercher à ſuppléer à ce qu'il croyoit y manquer. Mr. HAGENBUCHIUS a fait ce qu'il auroit dû faire. Selon lui, c'eſt le nom d'un Peuple qui manque dans cet endroit ; & ce Peuple doit avoir habité vers les ſources du *Danube*, & s'être diſtingué par ſon addreſſe à manier les Chevaux. A ces deux caractères, dit il, l'on ne ſauroit méconnoitre les *Marcomans*. *Velleius Paterculus* & *Tacite* s'accordent à dire, que cette Nation étoit originaire du lieu dont parle ici ÆLIEN; & il ſe peut qu'il y en eût encore de ſon tems. Qu'ils ayent été bons Cavaliers, c'eſt ce qu'indique le nom même ſous le quel ils ſont connus. *Marc*, dans l'ancienne Langue des *Celtes*, ſignifie un *Cheval* ; & *Man* un *Homme* ; ainſi que l'ont reconnu *Cambden*, *Cluvier*, *Bochart*, *Meyer*, & *Scaliger*. De là vient qu'on appelle encore aujourd'hui en Allemagne une *Ecurie Marchſtall*, & celui qui a ſoin des Chevaux *Marchſtaller*. Ces principes étant poſés, on peut corriger le Paſſage en queſtion de différentes manières. Πρὸς ἄνεμον βοῤῥᾶν ὑπόκεινται Μαρκομανοί. Κέκληνται δὲ γένος τοιοῦτον ἱππικοὶ ἄνδρες. Ou bien: Πρὸς—Μαρκομανοί. Οὕτω κέκληνται. Γένος δὲ &c. Ou encore: Οὕτω δὲ κέκληνται γένος τοιοῦτον. Si l'on vouloit conſerver les mots ὑπὸ τῇ ἄρκτῳ, qui ſemblent cependant ne dire rien de plus que ἄνεμον βοῤῥᾶν; & n'être que des veſtiges de l'ancienne leçon Μαρκομανοὶ, on pourroit les conſerver en les plaçant immédiatement après βοῤῥᾶν. Au reſte, nous apprenons par ces Lettres, que Mr. HAGENBUCHIUS travaille à un Ouvrage où il ſe propoſe de raſſembler tout ce qui nous reſte de l'ancienne Langue des Celtes. Je ne ſais ſi c'eſt dans le même Livre qu'il traitera de l'Origine des *Marcomans*. Il promet du moins ici de démontrer quelque jour, que ces Peuples étoient originaires de la Suiſſe; d'où ils ſortirent à titre de Colonie, du tems de *Tarquin* l'Ancien, pour s'établir vers les ſources du *Neker* & du *Danube*. Dans la ſuite, ils quittèrent cet établiſſement, pour occuper le Païs des *Boiens*, qu'ils en chaſſèrent.

A l'occaſion du *Rhinoceros*, dont ÆLIEN parle *Liv.* XVI *Chap.* XX, Mr. GRONOVIUS nous donne la Notice d'un MS. de la Bibliotheque du *Vatican*, qui ne peut du moins qu'exciter la curioſité de ceux qui aiment l'Hiſtoire Naturelle. L'Auteur ſe nomme *Petrus Candidus*; & il vivoit du tems de *Louïs de Gonzague*, Marquis de *Mantoue*, à qui il dédie ſon Ouvrage. Voici le Titre & le contenu de ce Livre, tel que nous le donne Mr. GRONOVIUS, d'après ce que lui en a écrit le Cardinal *Valenti de Gonzague.* ,, De la Nature & des ,, Formes des Animaux, &c. en cinq Livres, dont le prémier contient la Deſcription de cent-ſix Animaux à quatre pieds: le ſecond traite de la Nature des Oiſeaux; & il y eſt fait mention de cent-ſeize eſpéces différentes: dans le troiſième il s'agit des Monſtres Marins au nombre de cinquante-deux; & des Poiſſons, tant de Mer que de Rivière au nombre de cent-deux: le quatrième concerne les Serpens & les Vers, au nombre de cinquante-un: le cinquième & dernier eſt deſtiné à rapporter les choſes les plus remarquables touchant les Animaux en général. ,, Tout l'Ouvrage eſt écrit ſur du Velin. L'on en trouve ici la *Préface* en entier; & le *Chapitre* qui traite du *Rhinoceros.*

Terminons cet Extrait en remarquant, que Mr. GRONOVIUS ſemble nous faire eſpérer qu'il publiera quelques autres Ecrivains de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux. Il nous apprend du moins, qu'il a employé le tems, qui s'eſt écoulé depuis qu'il a eu fini ſon travail ſur ÆLIEN juſques à ſon impreſſion, à travailler ſur quelques Auteurs anciens qui avoient écrit dans le même goût. Il en nomme deux en particulier aux quels il paroit s'être le plus appliqué: je veux parler des Ouvrages d'ALDHELME, Evêque Anglois; & des Homélies de JEAN XIPHILIN, Patriarche de *Conſtantinople.* Il eſt à ſouhaiter, que nôtre ſavant Auteur communique au Public ſes Remarques ſur ces deux Ecrivains; de même que ſur tant d'autres qu'il n'a pas étudiés avec moins de ſoin.

ARTICLE II.

AN ESSAY ON COMPARATIVE ANATOMY. *London*, printed for *John Nourſe*, at the *Lamb*, without *Temple-Bar.* 1744.

C'eſt-à-dire.

ESSAI ſur l'ANATOMIE des BÊTES, COMPARÉE avec celle de l'HOMME. C'eſt un *in Octavo* de 138 pp. ſans un *Avertiſſement* de l'Editeur, & une *Lettre* d'un Médecin, qui en contiennent 22.

L'Ouvrage, dont on vient de lire le Titre, a été trouvé parmi les papiers d'un Médecin, mort depuis peu. Il fut envoyé au Sr. *Jean Nourſe*, à qui l'on donna en même tems la liberté de le faire imprimer. Ce Libraire ne jugea pas à propos d'en faire un tel uſage, qu'auparavant il ne l'eût fait éxaminer par des Connoiſſeurs. Il chargea donc deux ſavans Médecins de *Londres* de cet Examen; & le reſultat fut, qu'il falloit rendre cet Eſſai public. Une Lettre, que l'un d'entr'eux écrivit à ce ſujet, ſert de *Préface* à l'Ouvrage, dont elle fait connoitre la nature, le but, & l'utilité.

L'Auteur de cet Eſſai y fait une Deſcription Anatomique des principales Parties du Corps des Bêtes à quatre pieds, des Oiſeaux, & des Poiſſons; qu'il compare en même tems à celles de l'Homme, pour en montrer la différence, & indiquer les raiſons de cette diverſité. Les prémiers, qui ſe ſont attachés à l'Anatomie, n'ont d'abord diſſéqué que des Bêtes. Le reſpect qu'on avoit pour les Cadavres Humains, & le préjugé qu'il ſeroit contraire à l'humanité d'en faire la Diſſection, furent cauſes que les prémiers Anatomiſtes s'en tinrent uniquement aux Bêtes. Ce fut ſur les Animaux de cette eſpéce, que *Démocrite*, *Hippocrate*, & *Galien*, s'éxercèrent. Nous ne ſaurions même bien entendre aujourd'hui les Deſcriptions des deux derniers, ni être en état de relever les fautes qu'ils ont faites, ſans une connoiſſance éxacte de l'Anatomie des Brutes, comparée à celle de l'Homme: les Ouvrages mêmes de pluſieurs Anatomiſtes Modernes, qui ont ſuivi cette Méthode des Anciens, ſeront obſcurs pour nous ſans cette précaution. Mais, la plus grande utilité de cette Anatomie comparée, c'eſt le jour qu'elle répand ſur diverſes fonctions du Corps Humain, qui juſques ici ont été un ſujet de diſpute entre les plus habiles Anatomiſtes. Ces difficultés ſont en grande partie levées par l'expoſition de la Structure des mêmes Parties dans différens Animaux; & par la comparaiſon des divers Organes employés pour opérer la même action, qui dans les Hommes ſe fait d'une manière plus compliquée.

Comme il y a un ſi grand nombre d'eſpéces différentes parmi les Brutes, l'on ne s'attend pas à trouver dans cet Eſſai l'Anatomie de chacune en particulier. On peut les diviſer en quatre Claſſes: celle des *Quadrupedes*; celle des *Oiſeaux*; celle des *Poiſſons*; & celle des *Inſectes*. L'Auteur ne dit rien de cette dernière; parce que la connoiſſance de cette ſorte d'Animaux n'eſt que d'une très petite utilité pour le but qu'il ſe propoſe. Parmi les *Quadrupedes* & les *Oiſeaux*, les uns ſe nourriſſent de *Chair* & les autres de *Plantes*; ce qui les fait diſtinguer en *Carnivores* & *Granivores*. Cette différence d'Alimens en met auſſi dans la Structure de leur Corps; ce qui oblige l'Anonyme à faire l'Anatomie d'un de chaque eſpéce. Entre les *Quadrupedes* il choiſit le *Chien*, & le *Bœuf*; & entre les *Oiſeaux* le *Coq*, & un Oiſeau de Proye. Il y a deux eſpéces générales de Poiſſons: les uns ont des Poumons, & les autres n'en ont point. Les prémiers ne différant pas beaucoup des Animaux à quatre pieds & y ayant beaucoup de difficulté à ſe les procurer, l'on n'en dit rien ici; & l'on s'attache uniquement à la ſeconde eſpéce.

Avant d'entrer dans aucun détail de la Structure des différens Animaux, dont il eſt ici traité, nôtre Auteur parle de leur Figure, de leur Manière de vivre, des Alimens qu'ils prennent; ce qui rend raiſon de la Diverſité qu'il y a dans leurs Organes, & de leur plus ou moins de Conformité avec ceux de l'Homme. A quoi nous pouvons bien ajouter, que cela nous donne une grande idée de la Sageſſe & de la Puiſſance du Créateur qui a ſû & pû donner à chaque Animal les Organes néceſſaires pour le Genre de vie qu'il devoit mener.

En parlant des Quadrupedes en général, l'Anonyme remarque, qu'ils ſont couverts de Poil, de Laine, &c. pour les défendre des injures de l'air. L'épaiſſeur de cette Couverture varie ſuivant les Saiſons de l'Année, & la nature du Climat que l'Animal habite. Ceux de *Ruſſie* & des Parties Septentrionales ont des Fourrures fort épaiſſes & fort chaudes; tandis que les petits Chiens d'*Eſpagne*, & les Bœufs de *Barbarie*, n'ont que peu, ou point, de Poil. Le *Derme* & l'*Epiderme* ſont, à peu près, ſemblables à ceux de l'Homme: la ſeule différence qu'il y ait entr'eux eſt, que ceux des Bêtes ſont plus élaſtiques. Sous ces deux Peaux eſt une ſubſtance, nommée *Cuticulus Pannoſus*, commune à tous les Quadrupedes, excepté aux différentes eſpéces de *Porcs*. Elle couvre le tronc du Corps; &

ſert à faire rider la Peau, pour chaſſer les Inſectes; ce que ces Animaux n'auroient pas pû faire aiſément avec la Tête & la Queue. Ils n'ont point de *Clavicules*, excepté les *Singes*, & les *Ecureuils*. Ceux-ci, deſtinés à ſauter de branche en branche, avoient beſoin de ce ſecours, qui auroit été un obſtacle au mouvement des autres.

La Peau des *Chiens* a ceci de particulier, qu'elle ne laiſſe que peu, ou point, de paſſage à la Sueur. Quand ils ſont échauffés, les matières, qui forment cette humidité ſuperflue, ſortent par les *Glandes Salivaires*; ce qui fait qu'ils ont ordinairement la Gueule ouverte, & la Langue pendante.

L'*Omentum* de cet Animal s'étend jusqu'à l'*Os Pubis*. Cette Partie ſervant à la ſécrétion d'une Liqueur huileuſe, qui facilite le Mouvement périſtaltique des *Inteſtins*, devoit ainſi être ſituée dans les Bêtes à quatre pieds, afin que cette Liqueur pût ſe répandre également par-tout. Il n'y avoit pas la même néceſſité que cela fût ainſi dans l'Homme; parce que ſa poſture droite facilite la deſcente de cette Huile juſques dans la partie des *Inteſtins* la plus baſſe, qui ſe trouve ſouvent être la plus haute dans les Quadrupedes. D'ailleurs, s'il avoit été ſitué de la même manière chez nous, nous aurions couru ſans ceſſe le hazard d'une *Epiplocele*, à quoi les Chiens ne ſont point expoſés, parce que leurs Viſceres ne preſſent pas autant les Anneaux des Muſcles de l'*Abdomen*.

Les Inteſtins des Animaux *Carnivores* ſont plus courts & ont moins de capacité que ceux des Animaux qui ſe nourriſſent de Plantes. La raiſon de cette différence ſemble devoir ſe tirer de la diverſité des Alimens. La Viande, non ſeulement ſe change plus aiſément en *Chyle*, mais eſt encore plus ſuſceptible de putréfaction. Si elle reſtoit donc trop longtems dans les Inteſtins, cette pourriture y occaſionneroit de fâcheux accidens. Pour les prévenir, Dieu a donné aux Animaux qui s'en nourriſſent des Inteſtins plus courts & moins gros. Les Végétaux au contraire ſe convertiſſent plus difficilement en la ſubſtance de l'Animal: il étoit donc néceſſaire de donner aux Animaux, aux quels ils ſervent d'Alimens, des Inteſtins qui euſſent plus de longueur & plus de capacité; afin que, ſortant moins vite du Corps, cette converſion eût le tems de ſe faire. Et comme nos *Inteſtins* approchent pour la longueur & pour la capacité de ceux des Animaux *Granivores*, nôtre Auteur conclut de là, auſſi bien que de la forme de nos *Dents*, que l'Homme eſt un Animal deſtiné à ſe nourrir principalement de Plantes D'ailleurs, l'Homme étant une Créature ſociable, il auroit été ſans ceſſe obligé de manquer aux bien-ſéances pour ſe décharger le Ventre, ſi ſes Inteſtins n'avoient pas eu plus de capacité & de longueur, que ceux d'un Chien.

Le *Foye* de l'Homme, du Cheval, du Bœuf, & de tous les Quadrupedes, qui ont l'Epine du Dos ferme & immobile, n'a point de *Fiſſures* ou de Diviſions: au lieu que celui du Chien, du Lion, du Chat, & de tous ceux qui ont une grande fléxibilité dans l'Epine du Dos, eſt diviſé, de même que les Poumons, en divers Lobes, dont les Diviſions ſont fort profondes. Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de cette différence. Les violens mouvemens de l'Epine du Dos de ces derniers auroient froiſſé ou déchiré le Foye, s'il avoit été tout d'une piéce; ce que la Nature a ſagement prévenu en le formant de pluſieurs Lobes, qui s'arrangeant l'un ſur l'autre, prennent facilement toutes les formes occaſionnées par la preſſion de l'Epine du Dos.

La même Sageſſe, qui a fait les Inteſtins des Animaux *Carnivores* plus petits que ceux des autres, leur a auſſi donné une plus petite Veſſie; afin que leur Urine, chargée de Sucs plus acres, y ſéjournât moins longtems. Auſſi voit on qu'ils ſont obligés de la vuider plus ſouvent. C'eſt dans l'Acreté des Humeurs de ces Animaux, que nôtre Auteur trouve la cauſe de la *Rage*, à la quelle ils ſont plus ſujets que ceux qui ſe nourriſſent de Plantes; qui ont rarement, ou jamais, cette maladie, à moins qu'ils ne l'ayent contractée par infection. Voici ſon Raiſonnement (*a*). „ Si ces Animaux, dont „ les Fluïdes tendent toujours à la putré„ faction, ſont expoſés à la Chaleur ou à „ la

---

(*a*) p. 30. & 31.

„ la Faim, il faut que les Humeurs entre-
„ tiennent pendant longtems l'action des
„ Vaiſſeaux qui les renferment, & qu'elles
„ circulent fréquemment ſans recevoir de
„ nouveaux rafraichiſſemens: or, comme
„ cette Circulation augmente de plus en
„ plus l'Acreté de ces Humeurs, il arrive
„ que l'Animal tombe dans une Fièvre putri-
„ de, ſuffiſante pour occaſionner la *Ra-*
„ *ge.* „

L'on ſait que l'*Allantoïs* eſt une Membrane fine & tranſparente, qui, de même que le *Chorion* & l'*Amnios*, entre les quels elle ſe trouve placée, ſert d'envelope au *Fœtus*. Dans les Cavalles, les Chiennes, & les Chattes, cette Membrane couvre entiérement l'*Amnios*; dans les Vaches, les Brebis, & les Chèvres, elle n'en couvre qu'une partie; & dans les Lapins & les Truyes, elle en couvre encore moins. C'eſt un ſujet de diſpute, ſi cette Membrane ſe trouve dans le *Fœtus* Humain. Ceux, qui ſont pour la négative, diſent qu'ils ne l'ont jamais pû trouver; & quelques ſoins que nôtre Auteur ſe ſoit donnés avec un de ſes Amis pour la chercher dans quatre Cadavres qu'il diſſéquoit dans cette vûe, ſes recherches ont été inutiles. Mais, il attribue modeſtement cela à ſon manque d'habileté, plûtôt qu'à la non-éxiſtence de cette Membrane. Car enfin, elle eſt néceſſaire à l'Homme tout comme aux autres Animaux. Enſuite, l'on trouve conſtamment de l'Urine dans la Veſſie du *Fœtus*, la quelle ne peut venir que de cette

Membrane. Si les *Uretères* ſont bouchés, l'Urine ſort alors par le *Nombril*, ſans quoi elle tomberoit dans la Cavité de l'*Abdomen*. Ajoutez à cela que les Sages-Femmes obſervent ordinairement deux ſortes d'Eau qui ſortent dans le tems de l'Accouchement. Mais enfin, ce qui met la choſe hors de tout doute, Mr. *Littre* a fait preſent de cette Membrane à l'Académie de Sciences de *Paris*; Mr. *Hale*, à la Société Royale de *Londres*; Mrs. *Verbeyen*, *Heiſter*, *Keill*, diſent l'avoir trouvée dans divers *Fœtus*; & Mr. *Albinus*, célèbre Profeſſeur en Anatomie à *Leyden*, la montre, dit on, chaque année dans ſes Collèges.

Les anciens Anatomiſtes, qui ont diviſé l'*Aorte* en *Aſcendante* & *Deſcendante*, ne l'ont fait que ſur la Diſſection d'un Bœuf ou d'une Vache. Du moins eſt-il ſûr, que cette diviſion n'eſt véritablement juſte que dans cet Animal; & ſi on la retient encore, en parlant de l'Homme ou du Chien, ce n'eſt que par abus; puiſqu'à parler exactement ni l'un ni l'autre n'ont d'*Aorte Aſcendante*.

C'eſt pour ſe garantir des injures de l'air, & pour voler, que la Nature a donné des Plumes aux Oiſeaux. L'on remarque, que ces Plumes ſont parfaitement adaptées au Genre de vie de chaque eſpéce. Elles ſont plus ou moins longues, & les Muſcles qui les font mouvoir plus ou moins forts, à proportion de la proximité ou de l'éloignement de leur nourriture. Les Plumes de ceux qui vivent dans l'Eau ſont toujours enduites d'une certaine Huile, qui empêche l'Humidité de pénétrer juſqu'à leur Peau. Quoique les Ailes ne ſoyent pas placées au milieu du Corps, les Oiſeaux ſavent néantmoins, à l'aide de la Tête, du Col, de la Queuë, & d'une certaine quantité d'Air dont ils ſe rempliſſent, ſe mettre dans un parfait équilibre. Les Oiſeaux de Proye ont de fortes Griffes pour retenir ce dont ils ſe ſont ſaiſis: ceux qui vivent dans l'Eau ont une Membrane, qui, en s'étendant, leur ſert de Rame, pour avancer: tous en général ont les Pieds formés d'une manière admirable. Quand ils étendent les Jambes ou que le poids de leur Corps repoſe deſſus, tout le Pied alors s'ouvre; au lieu que quand ils les retirent, il ſe ferme. Un tel méchaniſme étoit abſolument néceſſaire à ceux qui nagent, ſans quoi ils auroient autant reculé en retirant leurs Jambes, qu'ils avoient avancé en les étendant. La méme néceſſité a lieu pour ceux qui ſe perchent ſur des arbres, & qui ſe juchent pour dormir. Sans ce méchaniſme le vent les auroit abattus; ou, durant le ſommeil que tous les Muſcles ſont relâchés, ils ſeroient infailliblement tombés. L'on remarque encore beaucoup de diverſité dans la Figure du Bec des Oiſeaux; différence cependant dont il eſt toujours très aiſé de rendre raiſon, en faiſant attention au Genre de vie de chaque eſpéce, & à la manière dont il pourvoit à ſa nourriture.

La Digeſtion ſe fait chez les Oiſeaux par Attrition; &, pour la faciliter, ils avalent de petites Pierres raboteuſes, qu'ils rendent enſuite lorſqu'elles ſont devenues trop polies pour cet uſage. Quelques perſonnes croyent qu'elle ſe fait de même dans l'Homme: mais, ſi elles n'ont pas d'autre raiſon que l'Analogie pour ſoutenir cette opinion, l'on auroit autant de raiſon de dire qu'elle ſe fait au moyen d'un *Diſſolvant*, puiſque c'eſt ainſi qu'elle ſe fait dans les Poiſſons.

La *Trachée Artère* des Oiſeaux ſouffre une grande contraction; & c'eſt ce qui forme leur Voix. C'eſt ce dont il eſt aiſé de s'appercevoir dans un Coq. Le bruit qu'il fait en chantant ne vient pas du Goſier; mais d'un endroit plus bas. Si on lui coupe le Tuyau qui forme la *Trachée Artère*, & qu'on ſouffle par l'extrémité inférieure, il en réſultera un bruit, à peu près, ſemblable à celui du Chant du Coq. Les *Cartilages*, qui la forment, ſont tout à fait ronds: au lieu que dans les *Quadrupedes* & l'Homme, la quatrieme partie eſt formée d'une Membrane, qui en réünit les deux bouts. Il faut encore obſerver, qu'elle n'eſt pas auſſi fortement attachée aux Vertèbres que dans les autres Créatures. Ce méchaniſme leur étoit abſolument néceſſaire. Expoſés à de fréquentes infléxions du Col. elles auroient à chaque inſtant arrété leur Reſpiration, ſi la *Trachée Artère* n'avoit pas eu cette ſtructure.

L'on croit communément, que les Oiſeaux ne rendent point d'Urine; mais c'eſt une erreur. Cette ſubſtance blancheâtre qui couvre leurs excrémens, & ſe change en craye, eſt leur Urine. Elle ſort des *Reins*, & entre dans un Canal, qui ſe termine à l'extrémité du Corps. Ce Canal eſt leur *Uretère*; & leur tient lieu de Veſſie.

L'*Eſtomach*, ou le *Géſier*, des Oiſeaux qui ſe nourriſſent de Grains, eſt formé de deux Muſcles très forts; tandis que celui des Oiſeaux de Proye eſt d'une ſubſtance membraneuſe. Cette différence vient de ce que la Digeſtion des Alimens de ces derniers ſe fait plus aiſément. Par la même raiſon, ils n'ont point de ces Inteſtins, nommés *Cæca*, dont les autres ont une paire.

Les *Poiſſons* ont le deſſus du Corps couvert de petites Ecailles, rangées comme le font les Tuiles ſur les toicts. C'eſt une des raiſons qui engagent nôtre Auteur à croire que l'*Epiderme* de l'Homme eſt d'une ſtructure écailleuſe. L'*Abdomen* eſt couvert dans ſa partie inférieure d'une Membrane ſemblable à nôtre *Péritoine*. Ils ne ſe ſervent pas de leurs Dents pour mâcher les alimens: elles leur tiennent lieu de petits Crochets pour retenir leur proye, qui ne peut plus ſortir de leur Bouche dès qu'elle y eſt une fois entrée. L'*Oeſophage* n'eſt preſque point ſéparé de l'*Eſtomach*, où les alimens ſe digèrent au moyen d'un Diſſolvant. La preuve de cela eſt, qu'on y trouve quelques fois de petits Poiſſons, qui ſemblent être dans leur forme naturelle, mais qu'on apperçoit bien tôt être reduits en gelée, dès qu'on les touche.

Les Anatomiſtes n'ont pas encore pû déterminer au juſte l'Uſage de la *Ratte*. L'Anonyme nous propoſe ſa penſée ſur ce ſujet en deux mots. Après avoir obſervé, que cette Partie eſt placée dans les Poiſſons près du Dos, & expoſée à la preſſion de la *Veſſie d'Air* qui eſt dans ſon voiſinage, il ajoute (*a*): „ Puiſque, dans tous les Animaux que nous avons diſſéqués, nous „ trouvons la *Ratte* attachée à quelque Partie, qui peut la preſſer; comme le *Diaphragme* dans l'Homme & les Quadrupedes; l'*Epine du Dos*, le *Foye*, & l'*Eſtomach*, „ dans les Oiſeaux; & la *Veſſie d'Air* dans „ les Poiſſons: & puiſqu'elle a divers Vaiſſeaux qui ſervent à y porter le Sang, qui „ de là ſe rend dans le Foye; ce ſeroit mal „ raiſonner de regarder la *Ratte* comme un „ Poids qui ne ſert qu'à tenir l'Animal en „ Equilibre, au lieu de l'enviſager comme „ une Partie deſtinée à préparer le Sang „ pour paſſer dans le *Foye*. „

Les Poiſſons ont les Organes de l'Odorat d'une grande fineſſe. C'eſt par leur moyen qu'ils découvrent ordinairement leur Proye. Une preuve de cela, c'eſt qu'en jettant un Ver, fraichement pris, pour les appâter, ils ſe rendent en foule vers l'Hameçon: mais, ſi cet appât a deméuré quelque tems dans

---

(*a*) p. 127 & 128.

dans l'eau, les Poiſſons ne viennent plus y mordre, parce qu'il a perdu ſon Odeur. Le moyen de les rappeller eſt de faire des inciſions au Ver, pour donner paſſage à une nouvelle Odeur. Après cette précaution ils reviendront comme auparavant autour de l'appât. Il eſt fort incertain s'ils ſont doués des Organes de l'Ouïe. Ils n'ont rien qui en approche qu'un petit Os, gros comme la moitié d'une Fève commune, le quel eſt d'une ſtructure toute particulière, & placé à côté du Cerveau. Mais, on ne ſauroit décider ſi c'eſt au moyen de cet Os qu'ils entendent, ou ſi l'Air frappé par le Son communique ſon mouvement à l'Eau qui les environne, & paſſe de-là au Corps de l'Animal.

ARTICLE III.

An ESSAI on the SCHEME, and CONDUCT, PROCEDURE, and EXTENT of MAN'S REDEMPTION: *wherein is ſhwen from the Holy Scriptures, that this great Work is to be accompliſhed* GRADUALLY. *To which is annexed a Diſſertation on the Deſing and Argumentation of the Book of* JOB. *By* WILLIAM WORTHINGTON, M. A. Vicar *of* Blodwel *in* Shropſhire. London.

London, *printed for* Edward Cave, *at* St. John's Gate. 1743.

C'eſt-à-dire:

ESSAI ſur le PLAN, l'EXÉCUTION, les PROGRÈS, & l'ETENDUE de l'Ouvrage de la RÉDEMPTION: *dans le quel on montre par l'Ecriture, qu'il devoit s'accomplir par Degrés.* L'on y a joint une Diſſertation ſur le But & la Nature des Raiſonnemens du Livre de JOB. *Par Mr.* WORTHINGTON, *Vicaire de* Blodwel. *C'eſt un in* 8^vo^. *de* 534 pp. & 10 pour la Préface.

„ QUoiqu'il ſe ſoit deja écoulé pluſieurs „ Siécles depuis la Venue de J. C., „ le Criſtianiſme, *dit l'Auteur de cet Ouvrage* (a), bien qu'on l'ait deja enviſagé „ à divers égards, qui n'ont pas peu contribué à y répandre du jour, n'a cependant „ pas encore été éxaminé ſous toutes ſes „ faces. Dans les prémiers Siécles de l'Evangile, les Apologiſtes & les Défenſeurs „ du Chriſtianiſme eurent à combattre les „ *Juifs* & les *Payens* d'un côté, & pluſieurs „ *Hérétiques* d'un autre. A peine cette Religion

---

(a) Préface p. 8, 9.

„ ligion commençoit-elle à s'établir qu'el-
„ le ſut déchirée par des Schiſmes. Bien-
„ tôt après, toutes les Sciences, Divines
„ & Humaines, furent, en quelque ſorte,
„ bannies du Monde; & les Hommes ne
„ s'appliquèrent dès lors qu'à corrompre
„ nôtre ſainte Religion, juſques à ce qu'il
„ ait plû à la Providence de la rétablir par
„ le moyen de la Réformation. Enſuite,
„ les Sectaires commencèrent à paroitre, &
„ il fallut diſputer avec eux ſur le Culte,
„ la Diſcipline, & d'autres Points particu-
„ liers, dont quelques-uns étoient aſſez peu
„ importans. Mais, comme l'on n'avoit ja-
„ mais mis en queſtion, ſi le Chriſtianiſme
„ eſt raiſonnable & excellent en lui-même,
„ l'on en convenoit de part & d'autre,
„ ſans entrer dans un Examen fort détaillé
„ de ce ſujet. On ne commença à s'y ap-
„ pliquer, que quand on vit les efforts du
„ *Socinianiſme* & de l'*Incrédulité*, qui ſe réü-
„ niſſoient pour ſapper la Religion par ſes
„ Fondemens. C'eſt ce qui donna lieu à
„ mieux approfondir les choſes, & à éta-
„ blir la Religion ſur une baze ſolide; ainſi
„ qu'on le voit en tant d'excellens Traités,
„ qui auroient efficacement contribué à
„ l'honneur & aux progrès du Chriſtianiſ-
„ me, ſi d'autres obſtacles n'étoient venus
„ à la traverſe. „ Cependant, l'on n'eſt pas encore allé auſſi loin qu'il eſt poſſible, & il reſte là-deſſus bien des choſes à faire. Mr. WORTHINGTON ſe propoſe dans cet *Eſſai* de ſuppléer en partie à ce qui nous

manque ſur ce ſujet. Il y enviſage la Religion Chrétienne ſous une face, qui lui paroit propre à ôter aux Incrédules tout prétexte de la taxer d'Imperfection. Le But eſt des plus louäbles, & tout à fait digne d'un Miniſtre de l'Evangile. Voyons comment cet Auteur s'y prend pour y arriver.

Le Mal, tant Moral que Phyſique, qu'il y a dans le Monde, eſt un ſujet qui a exercé de tout tems les plus grands Philoſophes. La Raiſon & la Révélation s'accordent à nous apprendre, que Dieu, dont la Bonté & la Sainteté n'ont point de bornes, n'en ſauroit être l'Auteur. Conformement à ces Idées, *Moïſe* nous enſeigne, que la Divinité créa l'Homme ſaint & innocent; & que tout ce qu'elle avoit fait *étoit bon*. Mais, on eſt ſurpris de voir, que nos prémiers Parens ſoient ſi-tôt déchus de cet Etat de Bonheur, & ayent paſſé à un Etat de Miſère & de Corruption. Les Théologiens & les Philoſophes à l'envi ont cherché à concilier cela avec les Idées que nous avons de la Bonté & de la Sainteté de Dieu; & tout ce qu'ils ont dit, ſelon Mr. WORTHINGTON (a), ſe réduit preſque à nous apprendre, qu'on ne ſauroit venir à bout de cette Conciliation, & que le parti le plus ſage eſt d'avouër ſon Ignorance, & de ſoumettre ſa Raiſon à celle de Dieu. Sans blâmer les efforts de ceux qui ſe ſont appliqués à éclaircir cette queſtion, nôtre Auteur s'étonne

---

(a) p. 3.

ne cependant, qu'on en ait entiérement négligé une autre, qui a beaucoup d'affinité avec la prémière. La voici, telle qu'il la propoſe. „ Puiſqu'il a plû à Dieu de permettre que le Mal ſe ſoit introduit dans
„ le Monde, combien de tems durera-t-il?
„ Continuera-t-il juſqu'à la Deſtruction fina-
„ le de toutes choſes, ou bien prendra-t-il
„ fin plus tôt? Le Genre-Humain n'arri-
„ vera-t il pas à un tel Dégré de Perfection
„ ſous la Diſpenſation Evangélique, qu'il
„ ne reſte plus de Mal, de quelque eſpé-
„ ce que ce ſoit, dans le Monde; de ſor-
„ te que la Nature Humaine, auſſi bien
„ que la Nature en général, ſoit rétablie
„ dans l'Etat de Perfection, où elle avoit
„ été créée? "

Mr. WORTHINGTON prend l'affirmative ſur cette queſtion; &, pour l'établir, il fait trois choſes. Il éxamine 1 l'Etat originel dans lequel l'Homme a été créé: 2 comment, & juſqu'à quel point, il en eſt déchu: 3 enfin, de quelle manière la Rédemption, que Jéſus Chriſt nous a méritée, rétablit le Genre-Humain dans l'Etat où il avoit été créé; & juſques où ce Rétabliſſement s'étend. Comme le Sentiment de cet Auteur eſt nouveau; & qu'il y a dans ſon Ouvrage un grand nombre de choſes, ſinon vrayes, du moins ſingulières & curieuſes, l'on ne ſera pas fâché que nous nous y arrétions un peu.

En parlant des Perfections d'*Adam* dans ſon Etat d'Innocence, nôtre Auteur cherche à éviter deux Ecueils, également dangereux: l'un eſt d'en trop dire; & l'autre de n'en pas dire aſſez. L'Idée, que l'on ſe forme de l'Image de Dieu à la quelle *Adam* fut créé, ne doit pas être un obſtacle à une Chûte, que l'Evénement à juſtifiée. „ Ses „ Perfections étoient, ſans doute, grandes; „ mais, ce n'étoient toujours que les Perfections d'un Homme. . . . Son Ame étoit „ douée des mêmes Facultez, & ſon Corps „ des mêmes Inclinations, que le reſte de „ ſon Eſpece. Il avoit auſſi mêmes Beſoins „ que nous. . ., & Dieu lui avoit auſſi impoſé la néceſſité de travailler: il n'y avoit „ de différence entre lui & nous à cet égard, „ que dans le degré du Travail. . . . Puiſqu'il étoit ſujet à manger du Fruit défendu, il n'y a aucune Abſurdité à le ſuppoſer aſſujetti à de moindres Fautes. S'il „ pouvoit violer ce Devoir volontairement, „ il pouvoit bien s'écarter de quelques autres par ignorance, par foibleſſe, ou par „ ſurpriſe. Cependant, nous ne voyons pas „ que la Perte du Paradis, & la Peine de „ Mort, ayent été attachées qu'à ce ſeul Péché. D'où l'on peut conclure, que l'Etat „ d'Innocence dans le Paradis n'étoit pas „ incompatible avec des Péchés moins „ grands, & d'une nature à pouvoir être „ plus aiſément pardonnez. „ A quoi Mr. WORTHINGTON ajoute, que tout ce qui eſt créé a des Imperfections, le Créateur étant le ſeul Etre parfait: juſques-là que les Anges ne ſont pas purs devant lui, *Job* IV *vſ.* 18 & XV *vſ.* 15. C'étoit pour réparer les Deſordres naturels & moraux, tant du Corps que de l'Ame, que l'Arbre de Vie avoit été planté au milieu du Jardin. L'Homme devoit avoir recours à ſon Fruit, pour y remédier; juſques à ce que, par un long uſage de ce remède, ſa perſonne entière eût aquis aſſez de Perfections pour être tranſportée du Paradis Terreſtre dans celui du Ciel. Nos prémiers Parens négligèrent de manger de ce Fruit, préférant de ſe nourrir d'autres plus agréables aux yeux & au goût. Cette Négligence leur fut funeſte. Bien loin de perfectionner leur Nature, elle déchut inſenſiblement, juſques au point de donner priſe au Tentateur.

Mais, pour décheoir ainſi par dégrés, il faut néceſſairement ſuppoſer, que la Durée du Séjour d'*Adam* dans le Paradis a été plus longue, qu'on ne le croit communément. Auſſi Mr. WORTHINGTON la fait-il de ſept mois. Durant ce tems, *Adam* connut ſa Femme: elle étoit déja au ſeptième mois de ſa Groſſeſſe, quand elle eut envie de manger du Fruit défendu. Elle ſe ſatisfit; mais, la Douleur qu'elle eut d'avoir déſobéï à ſon Créateur, & la crainte qu'il n'éxécutât ſes menaces, causèrent chez elle une ſi grande révolution, qu'elle occaſionna une fauſſe Couche.

Cette Envie toute ſeule ne fut pas la Cauſe de ſa Déſobéïſſance. Le Démon, ſous la figure d'un Meſſager céleſte, envoyé pour expliquer la Défenſe de ne point manger

ger du Fruit de l'Arbre de Science de Bien & de Mal, perſuada à *Eve*, que le Deſſein de Dieu n'étoit pas de leur en interdire l'uſage; qu'elle pouvoit en goûter, en toute ſûreté; & que ſes effets étoient merveilleux, pour éclairer l'Eſprit, & donner la Connoiſſance du Bien & du Mal. Cet Eſprit infernal avoit pris la forme de cette eſpéce de Serpent qu'on nomme *Seraph*, ſous la figure du quel les Intelligences céleſtes, nommées *Seraphins*, avoient coutume de ſe manifeſter à nos prémiers Parens. *Eve* put donc plus aiſément prendre le change. Tout ceci eſt éclairci par une Hiſtoire ſemblable, qu'on lit 1 *Rois* XIII.

Cette Déſobéïſſance eut des Suites bien funeſtes. Sans parler des Maux qu'elle attira à l'Homme, Mr. WORTHINGTON s'imagine, qu'il y avoit une Liaiſon ſi étroite entre toutes les Oeuvres de la Création, que le Dérangement, arrivé à une des parties de ce tout, put néceſſairement cauſer un grand Desordre à toutes les autres. Il appuye cette Opinion ſur la Doctrine que St. *Paul* établit *Rom.* VIII *vſ.* 19-22. Il prétend donc, que toute la Partie animale de la Création ſe reſſentit du Péché d'*Adam.* Tous les Animaux ont dégénéré de leur prémier Etat, ſont devenus ſauvages, & ſe ſont ſouſtraits à l'Empire de l'Homme. Les Etres inanimés mêmes ne furent plus ce qu'ils étoient auparavant: la Terre perdit ſa fertilité; l'Air ne fut plus auſſi pur; il y eut de l'Irrégularité dans les Saiſons; &

toute la face de la Nature fut extrémement changée. Le Péché d'*Adam*, Source de ces Desſordres, ayant paſſée à ſa Poſtérité, ils continueront tandis qu'il en reſtera des Traces dans l'Ame de ſes Deſcendans.

Pour juſtifier cette Imputation du Péché d'*Adam*, nôtre Auteur fait trois Réfléxions. 1. Nos prémiers Parens, étant Pécheurs, dûrent néceſſairement avoir des Enfans de même nature qu'eux; c'eſt à dire, corrompus. Or, comme le Mal Phyſique eſt une Suite inſéparable du Mal Moral, il s'enſuit, que tous ceux, qui participent à la Nature corrompue d'*Adam*, doivent auſſi participer aux Maux qui en ſont la Suite. 2. Ce Péché originel ne fut d'abord tranſmis qu'aux Deſcendans immédiats d'*Adam:* ceux-ci le tranſmirent à leur Poſtérité; & ainſi de ſuite: de ſorte que chacun a eu le pouvoir d'augmenter ou de diminuer le Dégré de Corruption, qu'il a reçu de ſes Ancêtres. C'eſt à ce pouvoir, qu'on doit attribuer les bonnes ou les mauvaiſes qualités, qui ſont comme héréditaires dans de certaines Familles; & le plus ou le moins de Corruption qui a régné dans certains Tems, & parmi certains Peuples. „ Je ne ſaurois même m'imagi-
„ ner, *continue Mr.* WORTHINGTON
„ (*a*), que, ſi chaque Pere de Famille,
„ depuis *Adam* juſques à nos jours, eût fait
„ uſage de tous les Moyens qui ſont en ſa
„ puiſſance, & de la Grace de Dieu, pour
„ purifier

(*a*) p. 45.

„ purifier ſa Nature, la Tache du Péché „ originel fût ſi profonde, qu'elle n'eût „ pû être ſi bien effacée, pendant un ſi „ grand nombre de Générations, par le „ Sang de Jéſus-Chriſt, qu'il n'en reſtât „ plus la moindre trace. „ 3. Enfin, les Perfections de Dieu ne nous permettent pas de croire, qu'aucun Homme ſoit damné pour ce Péché originel; à moins qu'il ne l'approuve & ne le ratifie, autant qu'en lui eſt, par des Péchés actuels dont il ne ſe repent point.

Puiſque la Chûte de l'Homme devoit ainſi bouleverſer la Nature, pourquoi Dieu l'a-t-il permiſe? A cela Mr. WORTHINGTON répond, qu'il ne pouvoit pas l'empécher. Voici comment il le prouve (*a*). „ Toute Créature eſt dépendante: cette „ Dépendance emporte la Néceſſité d'un „ Secours: en accordant ce Secours, Dieu „ ſe conduit par des Loix fondées ſur la „ Nature des Choſes & des Relations qu'el„ les ſoutiennent entr'elles; & aux quelles „ il conforme ſa conduite dans la derniere „ exactitude. Auſſi ces Loix ſont-elles in„ violables; parce que leur violation em„ porteroit une foibleſſe & une légéreté „ indignes de Dieu, & que ce ſeroit ren„ verſer la Raiſon & la Nature des Cho„ ſes. Une de ces Loix, c'eſt de gouver„ ner toutes les Créatures conformement „ à leur Nature: une autre, c'eſt que les „ Secours

---

(*a*) p. 53, 54.

,, Secours accordez ſoient proportionnez
,, aux Beſoins qu'elles en ont, & à l'Etat
,, auſſi bien qu'à la Nature de celles qui
,, les reçoivent. D'où il ſuit, que les Se-
,, cours accordez aux Agens libres doi-
,, vent être tellement proportionnez à leur
,, Liberté, que, réünis avec elle, ils ſoyent
,, ſuffiſans pour les conſerver dans l'Etat
,, où ils ſont placés, & même pour l'amé-
,, liorer; ſans que néantmoins ils gênent en
,, rien leur Liberté. Ce qui fait voir, que
,, ces Secours doivent être ſubordonnez à
,, la Liberté, & de nature à lui être ſou-
,, mis: parce que, s'ils avoient la force de
,, contrebalancer la Liberté, ou ſeulement
,, de la tenir en équilibre, ils en détrui-
,, roient la nature; ce qui ſeroit contraire
,, aux Loix précédentes, ſuivant leſquelles
,, Dieu ſe gouverne. ,,

Pour rendre ce Raiſonnement encore plus ſenſible, l'Auteur compare (*a*) l'Ame Humaine à une Main, qui tient une Balance; l'un des Baſſins panche vers le Bien, & l'autre vers le Mal. Il y a outre cela deux Poids de différente Peſanteur, dont le moindre, qui eſt la Grace, eſt toujours placé dans le Baſſin du Bien; & l'autre, qui eſt le plus peſant, ſe place indifféremment dans le Baſſin du Mal, ou dans celui du Bien: ce Poids eſt la Liberté, qui dépend de la Main qui tient la Balance, & qu'elle pla-

---

(*a*) p. 55, 56.

ce où elle juge à propos, ſûre de la faire pancher du côté où elle le met.

De tout cela, Mr. WORTHINGTON tire les *Corollaires* ſuivans (*a*). „ 1. Chaque Agent libre reçoit, en entrant dans la Vie, une certaine portion „ de Liberté. 2. Cette Liberté doit naturellement être enviſagée ſous deux faces: „ la Liberté de faire le Bien, & celle de „ faire le Mal. Car enfin, ſi elle n'a pas „ le pouvoir de ſe déterminer pour l'un ou „ pour l'autre, ce n'eſt plus Liberté, mais „ Néceſſité. 3. Cette Liberté, de même „ que toutes les autres Facultez de l'Ame, „ eſt ſuſceptible de Perfection ou de Déperiſſement; c'eſt à dire, qu'à proportion „ de l'Uſage qu'on en fait, elle a plus ou „ moins de facilité à ſe tourner au Bien, „ ou au Mal. 4. Chaque Dégré de Perfection, que la Liberté acquiert pour faire „ le Bien, eſt un Dégré de Diminution de „ celle qui porte au Mal; & *vice verſa.* 5. „ La prémiere impreſſion de la Grace, de „ même que toutes celles qui la ſuivent, „ eſt un pur Don de la Divinité, toujours „ proportionné à la portion de Liberté que „ poſſède le ſujet. 6. Ses progrès marchent „ d'un pas égal avec la Liberté; c'eſt à „ dire, qu'elle augmente ou diminue en „ raiſon de l'Accroiſſement ou de la Diminution de la Liberté pour le Bien. 7. „ Comme la Grace ſe renferme dans les „ bornes

---

(*a*) p. 57 & 58.

„ bornes que lui preſcrit la Liberté, plus „ la Liberté pour le Bien s'accroit, plus „ auſſi la Grace prendra d'Accroiſſement „ dans la même proportion, & étendra ſes „ bornes: & chaque Dégré de Diminution „ de Liberté pour le Bien eſt un Dégré de „ Diminution de Grace. De même, chaque Accroiſſement de Liberté pour le „ Mal eſt autant de Diminution de Grace; „ & chaque Dégré de Diminution de la „ Liberté pour le Mal eſt un Dégré d'Accroiſſement de Grace. 8. La Liberté pour „ le Bien s'accroiſſant à l'infini, la Liberté „ pour le Mal diminuera à l'infini; c'eſt à „ dire, ſera détruite: au contraire, l'Accroiſſement de la Liberté pour le Mal allant „ à l'infini, la Liberté pour le Bien ſera „ entiérement détruite. 9. La Liberté pour „ le Bien s'étant accrue à l'infini, la Grace „ ſera auſſi augmentée à l'infini; & la Liberté pour le Mal s'étant accrue à l'infini, la Grace ſera auſſi détruite. 10. Enfin, la Liberté pour le Mal étant totalement détruite, la Grace & la Liberté „ rendent les Rechûtes au Mal abſolument „ impoſſibles: au contraire, la Grace & „ la Liberté pour le Bien étant entiérement „ détruites, le Retour au Bien devient impoſſible, ſans détruire la Nature de la „ Liberté. „

Il réſulte de ces Propoſitions, qu'il eſt poſſible, que les Agens libres abuſent de leur Liberté pour faire le Mal, au point d'anéantir la Grace & leur Liberte pour faire le

Bien; &, parmi le grand nombre, il n'eſt pas étonnant que quelques-uns le faſſent. D'un autre côté, il n'eſt pas impoſſible, qu'ils perfectionnent leur Liberté pour le Bien, au point d'augmenter la Grace à un tel Dégré, que de concert elles détruiſent la Liberté pour le Mal: & il eſt très probable, que le gros des Hommes en viendra enfin là. De ſorte qu'avant la fin du Monde le Bien prévaudra ſur le Mal, le Genre-Humain ſe relevera de ſa Chûte, & ſera rétabli dans ſa Perfection originale.

Pour établir cette Opinion, nôtre Auteur fait „ 1 quelques Remarques ſur l'Etat du Genre-Humain après la Chûte; par où il paroit, que, dès le commencement, Dieu „ a eu en vûe ſon Rétabliſſement: il éxamine la Conduite qu'il a tenue pour cela, & les Raiſons, auſſi bien que les Cauſes, pourquoi ce Rétabliſſement n'a pas „ eu lieu plus tôt. Il montre 2, que les „ Diſpenſations de la Providence, dans „ les divers Ages du Monde, tendent manifeſtement à cette fin; & qu'elles ont „ eu plus ou moins d'effet, pour rendre „ le Genre Humain meilleur, tant dans ce „ qui regarde la Religion que le Gouvernement Civil, à proportion du bon ou „ du mauvais Uſage qu'il en a fait. Il éxamine 3 les Idées & les Eſpérances que „ les anciens Juifs, les Payens, & les Chrétiens, avoient de ce Rétabliſſement & de „ ce Renouvellement du Monde. Il fait „ voir 4, que cette Doctrine eſt conforme

„ aux Perfections de Dieu, à la Nature de
„ l'Homme; & à celle des Choſes. Il prouve
„ 5, que ce Rétabliſſement de l'Homme
„ dans ſon Etat primitif eſt le But général
„ de la Religion Chrétienne. Il montre
„ 6 enfin, par pluſieurs Paſſages, tant du
„ Vieux que du Nouveau Teſtament, que ce
„ Rétabliſſement aura lieu (*a*).„ Parcourons chacun de ces Articles, en nous arrêtant ſur ce qui paroitra le plus nouveau & le plus curieux.

Si l'on examine la Nature de la Punition, que Dieu infligea à *Adam*, l'on verra, que c'étoit bien moins un Châtiment qu'un Remede, & un Moyen pour le ramener à l'Etat d'où il étoit déchu. „ Le Travail, *dit*
„ *Mr.* WORTHINGTON (*b*), eſt une choſe
„ abſolument néceſſaire, non ſeulement
„ pour conſerver la ſanté & prolonger la
„ vie, mais encore pour donner de la vigueur
„ à l'Ame, & la former à l'Exercice
„ de pluſieurs Vertus. La Stérilité de la
„ Terre rendoit l'Homme induſtrieux; &
„ la Néceſſité, Mere de l'Invention, lui aiguiſoit
„ l'Eſprit, & le portoit à inventer
„ pluſieurs Arts utiles, comme autant de
„ Moyens pour ſurmonter la Malédiction
„ de la Terre. La Qualité des Alimens,
„ moins bons qu'avant la Chûte, & la Dureté
„ du Travail, auquel il fut condamné,
„ amortirent l'Impétuoſité de ſes Paſſions,

(*a*) p. 61, 62.

(*b*) p. 64, 65.

„ ſions, qui ſans cela l'auroit porté aux
„ derniers Excès. Comme ſon Crime l'a-
„ voit réduit à la Néceſſité de quitter
„ ce Monde, la Malédiction prononcée
„ contre la Terre, le rendoit moins déſi-
„ rable à ſes yeux, l'empêchoit d'y placer
„ ſon cœur, & le lui faiſoit quitter avec
„ moins de regret. Les Douleurs, aux
„ quelles la Femme fut aſſujettie, ſont un
„ Frein, qui l'empêchent de ſe livrer ſans
„ retenue aux Plaiſirs de la Chair; & un
„ motif à conſerver ſa Chaſteté. L'Aſſujet-
„ tiſſement à ſon Mari met une Subordina-
„ tion abſolument néceſſaire entre les deux
„ Sexes, qui prévient les Diſputes infinies
„ que l'amour de la ſupériorité auroit fait
„ naitre entr'eux. La Sentence, prononcée
„ contre le Serpent, donnoit à l'Homme
„ l'Eſpérance générale d'un Remede à ſes
„ Maux; entretenoit dans ſon Eſprit des
„ Sentimens de Religion; & manifeſtoit le
„ Deſſein où Dieu étoit de le rétablir dans
„ ſon Etat primitif par l'Ouvrage de la
„ Rédemption. „

La Providence mit encore en uſage avant le Déluge divers autres Moyens pour acheminer les choſes au grand Ouvrage du Rétabliſſement. Elle punit ſévérement le Meurtre d'*Abel*: elle montra, en la perſonne d'*Enoch*, qu'en ſe garantiſſant des ſouillures de ce Monde, l'on ſe garantiſſoit auſſi des Suites funeſtes du Péché: elle fit prêcher la Repentance par ſon Serviteur *Noé*: mais, ſur-tout, elle fit voir, que le Mal Phyſique augmentoit en proportion de l'Accroiſſement du Mal Moral; comme on le voit, dans la Sentence contre *Caïn*, *Gen.* IV, *vſ.* 12; dans la Prophétie de *Lamech*, *Ch.* V, *vſ.* 29; & enfin dans le Déluge même, qui fut l'Effet de l'extrême Corruption des Hommes.

Une partie de la Malédiction prononcée contre la Terre ne ſubſiſta plus après le Déluge. Cette étonnante Révolution lui rendit une partie de ſa Fertilité originale; &, de cette maniere, Dieu tira le Bien du Mal même. D'ailleurs, le petit nombre de perſonnes, qui avoient échappé à la Vengeance divine, étoit recommandable par ſa piété: il falloit donc que le Mal Phyſique diminuât en raiſon de l'Accroiſſement du Bien Moral. C'eſt ce que *Lamech* avoit prédit lors de la naiſſance de *Noé*, *Gen.* V, *vſ.* 29. Cette Prédiction n'emporte pas une Promeſſe, que la Malédiction de la Terre ſeroit entiérement ôtée, comme le croit le ſavant Evêque *Sherlock* (a); mais, ſeulement un *Soulagement dans le Travail occaſionné par la Malédiction de la Terre.* C'eſt encore ce qu'indique aſſez clairement la Promeſſe que Dieu fit à *Noé* au ſortir de l'Arche, *Gen.* VIII, *vſ.* 21, 22. Enfin, en ſuppoſant que le Déluge ait rendu la Terre plus fertile qu'elle n'avoit été depuis la Chûte, on rend aiſément raiſon de l'Yvreſſe de *Noé*. Ce ſaint Homme avoit bû du Vin avant le Déluge: il en voulut boire de celui que la Terre avoit produit après ce terrible Evénement; mais, il ſe trouva beaucoup plus fort, que celui qu'il avoit accoutumé de boire auparavant: & la même quantité, qui juſques-là ne l'avoit point incommodé, lui fit perdre la Raiſon.

(a) *Uſage & Fins des Prophéties: Diſc.* IV.

Les Maux, cauſez par la Chûte, avoient cependant jetté de trop profondes racines, pour en être ſi-tôt délivré. L'Etat, où ſe trouvoit le Genre-Humain après le Déluge, & dans les Tems poſtérieurs à cet Evénement, étoit celui de l'Enfance du Monde. Les Hommes n'étoient pas encore capables de ce Dégré de Perfection néceſſaire pour recouvrer leur Etat originel: il falloit les y amener par Dégrés. Si l'Ecriture fait quelques-fois l'Eloge de la Piété du Peuple Juif, & de certaines perſonnes de cette Nation, il ne faut prendre cela que dans un ſens de comparaiſon, & non pas comme s'il s'agiſſoit d'une Sainteté abſolue. Ils étoient beaucoup meilleurs que d'autres Peuples, & d'autres Particuliers; mais, ils n'étoient pas parfaits.

Quoique le Mal Moral & le Mal Phyſique euſſent diminué après le Déluge, on ne remarque cependant pas, que cette Diminution ait continué à ſe faire, dans la ſuite, dans une Proportion ſi juſte, qu'on puiſſe en marquer tous les degrés. La Raiſon en eſt, que l'Homme, étant un Agent libre, ſe détermine au Bien ou au Mal par ſa propre Volonté; de ſorte que, dans un certain Age & parmi certains Peuples, on a fait des progrès vers la Perfection, tandis que, dans un autre Tems, & parmi quelques Nations, l'on s'en eſt éloigné. A quoi il faut ajouter, que l'Ennemi de nôtre Salut s'eſt auſſi mis de la partie, & a apporté de tems en tems de grands obſtacles à ce Rétabliſſement de la Nature Humaine. Enfin, le But de Dieu n'étoit pas d'opérer le grand Ouvrage de la Rédemption dans ces Tems-là. Il vouloit ſeulement acheminer les choſes à ce merveilleux Evénement. C'eſt ce qu'il a éxécuté par divers Moyens.

D'abord *Noé*, dont l'Autorité étoit reſpectable à tous ſes Deſcendans, conſerva au milieu d'eux, durant ſa vie, la Religion dans ſa Pureté. Enſuite, la Diſperſion des Hommes, faiſant échouër l'inſenſé projet d'une Monarchie univerſelle, empécha la Corruption qui en auroit été infailliblement la ſuite. L'Idolatrie ayant pris naiſſance parmi les *Chaldéens*, Dieu tira *Abraham* de ce lieu, pour le rendre Dépoſitaire de la vraye Religion. Les divers Voyages, que ce Patriarche & ſes Deſcendans firent dans la *Paleſtine* & en *Egypte*, leur donnerent occaſion d'y porter la Connoiſſance du vrai Dieu. Leurs Eſclaves, inſtruits par des Maitres ſi pieux, répandirent les mêmes Connoiſſances dans les Païs dont ils étoient originaires. Leurs Enfans, de même que ceux de *Lot*, formèrent des Etabliſſemens ſi conſidérables, qu'ils pouvoient paſſer pour des Royaumes: & l'on ne doit pas douter, qu'ils n'ayent eu ſoin de rendre meilleurs les Peuples qui leur furent ſoumis. La Deſtruction des Villes de la Plaine fut un Châtiment bien propre à donner de l'éloignement pour le Crime. Auſſi voit-on des Effets de la vraye Religion bien ſenſibles dans *Melchiſedech*, dans *Abimélech*, & & dans *Job* & ſes Amis. La Publication de la Loi fut encore un Moyen bien efficace, pour conſerver la vraye Religion, non ſeulement parmi les Hébreux, mais encore parmi les autres Nations. *David*, *Salomon*, &c., la firent connoitre à pluſieurs de leurs Voiſins. Les diverſes Captivitez des Iſraëlites & des Juifs, & la Diſperſion ſi univerſelle de ce Peuple, en répandirent encore davantage la Connoiſſance. Un Roi d'*Egypte* fit même traduire en Grec cette Loi; ce qui en facilita davantage la Lecture. Tous ces Moyens ne furent pas infructueux. Ils ſervirent à convaincre les Gentils de leur Corruption, & de l'Impoſſibilité où ils étoient de s'en tirer. Ce qui les faiſoit ſoupirer après un Libérateur. Ils étoient même perſuadez, que Dieu leur en enverroit un: & ſi nous en croyons *Tacite* & *Virgile*, cette Eſpérance étoit preſque univerſelle vers le tems où le Sauveur eſt venu.

La Venue de ce Rédempteur a beaucoup contribué à rapprocher le Genre-Humain de ſa Perfection originale. La vraye Religion a été beaucoup plus répandue, qu'elle ne l'étoit ſous la Loi: & elle le ſeroit bien davantage, ſans les obſtacles que le Démon a apporté à ſon Etabliſſement. Quand on conſidere ce qu'il a fait pour la détruire, on ſent, que ſes efforts n'auroient pas été inutiles, ſi Dieu n'avoit pris un Soin particulier de ſon Egliſe. Il eſt même bien remarquable, que l'Evénement a juſtifié avec tant d'éxactitude les Prophéties qui caractériſent l'Antechriſt, l'un des principaux Suppots de Satan, qu'il ne faut pas douter que cet éxact Accompliſſement ne devienne un jour un Moyen très efficace pour convaincre tous les Hommes de la Vérité de la Religion. Si depuis la Venue de J. C. il y a eu des Siécles ténébreux, où le *Soleil de Juſtice* ſembloit être obſcurci, la Réformation a diſſipé ces Nuages. Il eſt même vrai de dire, qu'il y a plus de Lumieres aujourd'hui parmi les Chrétiens, qu'il n'y en a jamais eu. Tous les jours l'on éclaircit davantage la Religion: les Catholiques-Romains mêmes commencent à avoir Honte des Abus de leur Egliſe; &, par leurs Explications, cherchent à les ramener à quelque choſe de plus raiſonnable. Il n'y a peut-être pas parmi nous la même Pureté de Mœurs, que dans les prémiers Siécles du Chriſtianiſme; mais, nous l'emportons ſur eux par rapport aux Connoiſſances. Quant à ce qu'on objecte, que les Chrétiens ſont en général plus mauvais que les *anciens Payens*, que les *Mahométans*, que les *Chinois*, que les *Américains*, c'eſt une Erreur. Il ne régne pas parmi nous cette Idolatrie groſſiere; ni ces Vices énormes, qui ont eu cours parmi eux. Si quelques-uns ont été meilleurs que des Chrétiens, c'eſt au Chriſtianiſme même qu'ils en ſont redevables, lequel a reſplendi juſqu'à eux. Mr. WORTHINGTON renvoye ſur ce Sujet à un Auteur, auquel nous renvoyons auſſi (*a*).

Ce n'eſt pas du côté de la Religion ſeulement que le Monde a gagné depuis la Venue de J. C.: il s'eſt auſſi beaucoup perfectionné dans ce qui regarde les Affaires Civiles. „ N'y a-t-il pas eu un Tems, *dit* „ *Mr.* WORTHINGTON (*b*), où les Arts „ & les Sciences n'éxiſtoient point? Ne „ connoit-on pas le Nom de la plûpart de „ ceux qui les ont inventez? N'avons-nous „ pas l'Hiſtoire de l'origine, des progrès, „ & de la perfection du plus grand nombre? L'Utilité qu'on retire de tous n'eſt- „ elle pas aſſez bien connue, ſans qu'il ſoit „ néceſſaire de le prouver? Chaque Géné- „ ration, profitant des Découvertes de cel- „ les qui l'ont précédée, & y ajoutant les „ ſiennes„, devient plus induſtrieuſe, plus habile, & plus en état de remédier aux Maux que le Péché a introduits dans le Monde: Les Sciences ſont préſentement cultivées par un beaucoup plus grand nombre de Perſonnes, qu'elles n'ont jamais été: à quoi

---

(*a*) *Cure of Deiſm.* Vol. I. p. 108, &c. Voyez auſſi la 2de. *Lettre Paſtorale* de l'Evêque de *Londres.*

(*b*) p. 167, 168.

quoi l'Invention de l'Imprimerie n'a pas peu contribué. De ſorte que nous vivons dans un Siécle des plus éclairez. Les Loix, en uſage dans les divers Gouvernemens, ſont la plûpart excellentes; & les Princes, bien différens en cela de ceux des anciens Tems, préfèrent de terminer leurs différens par la voye des Négociations à celle des Armes. Ils n'en viennent-là qu'à l'extrémité.

Nous ne ſommes cependant pas encore au Point de Perfection, où nous devons atteindre. Il faut eſpérer, que les Hommes y arriveront enfin; &, qu'avant la fin du Monde, ils ſeront rétablis dans leur Etat originel. Les Juifs, les Philoſophes Payens, & les prémiers Chrétiens, ont eu cette Eſpérance, comme le Dr. *Burnet* l'a fait voir dans ſa *Théorie de la Terre*. Mr. WORTHINGTON fait uſage des Autoritez alléguées par ce Savant, les accompagne de ſes Remarques, & y joint de nouvelles Preuves.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'ils avoient formé de telles Eſpérances. Ce Rétabliſſement eſt un Ouvrage parfaitement digne de Dieu. Il eſt de ſa Sageſſe de ramener les choſes au But pour le quel elles ont été créées: il eſt de ſon Honneur & de ſa Bonté de ne pas abandonner ſon Ouvrage: il eſt de ſa Sainteté & de ſa Juſtice de ne laiſſer pas prendre le deſſus au Mal, mais de le ſurmonter par le Bien: enfin, l'Autorité, qu'il doit avoir ſur ſes Créatures, ne ſauroit avoir lieu, s'il ne les ramène à leur Etat primitif.

La Nature même des Choſes confirme ces Raiſonnemens. Nous voyons, que tout tend à ſa Perfection. Le Monde ſeul ſeroit-il excepté de cette Regle générale? Pourquoi Dieu l'auroit-il conſervé ſi longtems, & le conſerveroit-il encore, ſi ſon But n'étoit pas de l'améliorer. Diſons-en autant de la Nature de l'Homme. Puiſqu'il eſt déchu de ſon prémier Etat, il peut le recouvrer; parce qu'il n'y a pas plus de diſtance depuis la Chûte au Recouvrement, qu'il n'y en a depuis l'Etat originel jusqu'à la Chûte. Si l'Homme n'avoit pas les Facultez néceſſaires pour ſe procurer ce Rétabliſſement, l'on pourroit en douter: mais, aidé du Secours de Dieu, il ne lui manque rien pour cela.

Perſonne cependant n'eſt mieux fondé à former de ſi glorieuſes Eſpérances, que les Chrétiens; parce que Dieu leur a révélé, qu'il rétabliroit un jour toutes choſes. C'eſt ce qui paroit „ par le But général du Chriſtianiſme; le Caractère & l'Exemple de „ nôtre Rédempteur; la Nature & le But „ des Préceptes de l'Evangile; le Soin „ de leur Auteur pour en procurer l'Obſervation; & les Moyens & les Secours qu'il „ employe pour cela (*a*); „ tout autant de Preuves que Mr. WORTHINGTON employe ici pour établir ſon Opinion.

Il paroit d'abord, que le But général du Chriſtianiſme eſt de purifier nos Ames, & de les réformer à l'Image de Dieu, ſelon la

---

(*a*) p. 282.

la Reſſemblance du quel elles avoient d'abord été créées. C'eſt ce qui ſe prouve clairement par divers Paſſages de l'Ecriture. *Voyez Tite* II *vſ.* 15. *Coll.* III *vſ.* 10. & I *vſ.* 22. La même choſe paroit encore par les termes de *Régénération*, de *Renouvellement*, de *Nouvelle Naiſſance*, de *Nouvelle Création*, & de *Juſtification*, qui ſe prend ſouvent ſelon la force du terme. Mais, ce qui achève de mettre cela dans ſon jour, c'eſt que le But de l'Evangile eſt de rendre les Hommes auſſi parfaits qu'ils en ſont ſuſceptibles. *Voyez Heb.* VII *vſ.* 11. 19. & X *vſ.* 14. 2 *Tim.* III *vſ.* 17. *Eph.* IV *vſ.* 12, 13. Il les exhorte même à tendre vers cette Perfection. *Voyez Heb.* VI *vſ.* 1. *Jaques* I *vſ.* 4. 1 *Pierre* V *vſ.* 10. *Coll.* IV *vſ.* 12. *Matt.* V *vſ.* 48. Auſſi voyons-nous, que c'eſt pour nous y faire atteindre, que Jéſus eſt venu au Monde, *Dan.* IX *vſ.* 24. *Tite* II *vſ.* 14. 1 *Jean* III *vſ.* 5. 8. C'eſt ce qu'emportent les Idées de *Rédempteur* & de *Rédemption.* Nous étions les Eſclaves du Péché, & aſſujettis à tous les Maux qui ſont une ſuite de cet Eſclavage. Il ne ſauroit donc y avoir de parfaite Rédemption, ſi J. C. ne nous a pas entierement affranchis de ce Joug. Il ne reſte plus rien à faire, pour en être entiérement libre, que ce que l'Evangile éxige de nous; c'eſt à dire, imiter l'Exemple du Sauveur, & obſerver ſes Loix. Si nous le faiſons, nous ſerons auſſi parfaits qu'on peut l'être ici bas, & nous nous trouverons rétablis dans l'Etat où Dieu nous avoit

créez,

créez. Il met en uſage tous les Moyens poſſibles, pour nous porter à cela. Il nous inſtruit de ſa Volonté dans ſa Parole: il nous accorde l'Uſage des Sacremens: il nous ordonne de recourir à lui par la Prière: enfin, il nous promet de puiſſans Secours, pour nous aider à faire de nôtre côté ce que nous ſommes obligés de faire pour parvenir à cet Etat de Perfection.

Tous ces Raiſonnemens font quelque-choſe au But de Mr. WORTHINGTON; mais, cependant, ils ne décident pas la Queſtion. Il veut prouver „ qu'avant la fin de la Diſ„ penſation Evangélique & la Conſomma„ tion de toutes choſes, le Genre-Humain „ ſera totalement affranchi du Péché, des „ Afflictions, des Maladies, & de toutes les „ autres Miſères de cette Vie, Suite de la „ Chûte de nos prémiers Parens; & enfin „ de la Mort même, étant tranſporté du Pa„ radis Terreſtre, dont il jouïra encore „ une fois, dans le Ciel qu'il poſſèdera pour „ toujours. De ſorte que Dieu remédiera à „ tous les Deſordres de la Nature, & que „ toutes les Créatures ſeront rétablies dans „ leur Etat primitif, de même que l'Hom„ me, qui en eſt le Seigneur (*a*). „ Un Evénement de cette nature eſt trop important, pour qu'il n'en ſoit pas clairement fait mention dans l'Ecriture. Voyons les Paſſages où nôtre Auteur croit qu'il en eſt parlé.

(*a*) p. 254.

Les Prophetes parlent en plus d'un endroit de l'Univerſalité du Règne du Meſſie, qui s'étendra ſur tous les Peuples de la Terre. Ce Royaume ne ſera pas abſolument temporel, comme ſe l'imaginent les Juifs; ni purement ſpirituel, comme le croyent quelques Théologiens Chrétiens. Ce ſera un Mélange de tous les deux; comme il paroit par la manière dont *Daniel* en parle *Chap.* II & VII. Tous les Hommes étant devenus Chrétiens, J. C. régnera ſur eux d'une manière viſible; & ſon Règne ſera une vraye Théocratie. Cette Converſion au Chriſtianiſme ne ſera pas extérieure ſeulement; mais, le Cœur & l'Eſprit y auront le plus de part, *Eſaïe* LX *vſ.* 21. LII *vſ.* 1. *Apoc.* XXI *vſ.* 27. *Jerem.* L *vſ.* 20. & *Zach.* XIV *vſ.* 20. De ſorte que, ſelon la Remarque de St. *Paul*, *Eph.* IV *vſ.* 12-16, tous les Hommes ſeront alors parvenus *à la Perfection*, que Dieu requiert de nous. A quoi ne contribuera pas peu l'Abondance des Dons du St. Eſprit, que Dieu *répandra alors ſur toute chair*, *Joël* III *vſ.* 28. Car, quoique cette Promeſſe ait eu une partie de ſon Accompliſſement le Jour de la Pentecôte, elle ne ſera cependant bien accomplie, que quand Dieu aura répandu ſes *Dons au long & au large ſur tous ceux qu'il appellera*, *Actes* II *vſ.* 39. Or, comme nous ne voyons pas cette Univerſalité du Règne de Chriſt, ni cette ſincère Converſion de tout le Genre-Humain, il faut eſpérer, qu'elle arrivera un jour, ainſi que les Prophetes l'ont prédit.

Mais, comment peut-on concilier cet Etat de Perfection avec l'Ecriture, qui dit *qu'il n'y a point d'Homme juſte ſur la Terre*, *Eccl.* VII *vſ.* 20? On peut le faire, dit Mr. WORTHINGTON, en ſuppoſant que l'Ecriture l'entend des Hommes deſtituez du Secours de Dieu; ou bien de ceux, qui vivoient du tems de l'Ecrivain Sacré; ou enfin de ces légères Foibleſſes, que nous avons vû ne pas être incompatibles avec l'Etat d'Innocence. L'on objecte encore deux Paſſages, *Luc* XVIII *vſ.* 8 & *Matt.* XIII *vſ.* 30, où il eſt dit, qu'au Retour du Fils de l'Homme, il y aura un grand Nombre de Méchans ſur la Terre. Mais, quant au prémier, il eſt évident qu'il s'agit de la Venue de Jéſus, pour détruire la Nation Juive & le Temple: quant au ſecond, il s'agit du Tems de la Réſurrection, où l'on verra les Méchans de tous les Ages, mélez parmi les Gens-de-Bien.

Après avoir recouvré nôtre Etat de Pureté originel, nous rentrerons, par une ſuite néceſſaire, en poſſeſſion de nôtre Bonheur primitif. Cela paroit d'abord par les magnifiques Deſcriptions que les Prophetes font de la Gloire de l'Egliſe dans ce Tems. *Voyez Pſeau.* XLV *vſ.* 14-16. *Eſaïe* LXI *vſ.* 10. *Apoc.* XIX *vſ.* 7, 8. *Cantiq.* IV *vſ.* 7. & *Eph.* V *vſ.* 27. Enſuite par la profonde Paix dont elle jouïra. *Voyez Eſaïe*

II *vſ.* 4. *Michée* IV *vſ.* 4. *Eſaïe* LXVI *vſ.* 12. & XI *vſ.* 6-9. Enfin, par ce que St. *Pierre*, *Actes* III *vſ.* 19-21, nous a promis que ces Tems ſeroient *des Tems de Rafraichiſſement* pour les Hommes, & un *Rétabliſſement* univerſel *de toutes choſes.* Mais, comme tout cela pourroit paroître trop vague, Mr. WORTHINGTON entre ſur ce ſujet dans de plus grands Détails.

St. *Jean* nous apprend, *Apoc.* XX. *vſ.* 1-6, qu'il viendra un Tems, où le Diable ſera lié pour mille Ans, pendant le quel eſpace les Fidèles règneront avec Chriſt. Chacun ſait, que les Sentimens, tant des Anciens, que des Modernes, ont été fort partagés ſur la Nature de ce Règne. Nôtre Auteur s'en tient à celui de *Whitby*, tel qu'il l'a exprimé dans ſon Traité ſur le Règne de mille Ans. ,, Ce Règne commencera, *dit il* (*a*), lorſque *Satan* ſera reſſerré dans ſon Pouvoir de ſéduire les ,, Peuples, & que l'Antechriſt ſera détruit; ,, de ſorte que l'Idolatrie & les Impiétez de ,, l'Egliſe Romaine, ni les Impoſtures de ,, *Mahomet*, ne feront plus un Obſtacle à l'E- ,, tabliſſement du Chriſtianiſme. Alors, les ,, *Juifs* & les *Gentils* ſe feront Chrétiens; ,, jouïront d'un très grand Bonheur temporel; ſeront enrichis de tous les Dons ,, céleſtes; & vivront dans cet heureux ,, Etat pendant mille Ans, ſous la Direction ,, de Jéſus leur Chef, qui ne les honorera ,, cependant

---

(*a*) p. 336 & 337.

„ cependant pas de ſa Préſence perſonnelle.
„ Les Juifs en particulier ſeront réta-
„ blis dans leur Païs, où ils rebâtiront *Jé-*
„ *ruſalem* & le Temple, pour y ſervir Dieu
„ ſelon le Culte Evangélique: ils auront
„ même quelques Avantages par deſſus les
„ autres Chrétiens, durant cette nouvelle
„ Théocratie. „

Ce merveilleux Evénement doit arriver après la Ruïne de l'Antechriſt, comme il paroit par les Prophéties de *Daniel* & de St. *Jean* (*a*). Les mêmes Prophetes s'accordent à faire durer ſon Règne douze cens ſoixante Ans. Pour déterminer donc le commencement du Règne de mille Ans, il n'eſt queſtion que de fixer le commencement de celui de l'Antechriſt; & d'y ajouter le Tems de ſa Durée. Or, St. *Jean* nous apprend, *Apoc.* XIII *vſ.* 18, que le Nombre de la Bête, qui eſt l'Antechriſt, eſt ſix cens ſoixante-ſix. Cette Année donc de l'Ere Chrétienne ſera celle de l'Etabliſſement du Règne de la Bête. Mais, ſi à cette Année vous ajoutez douze cens ſoixante Ans, pour le Tems de ſa Durée, vous aurez pour terme de ſa fin l'An de J. C. mille neuf cens vingt-ſix. Le Prophete *Daniel* (Chap. XII *vſ.* 11.) compte 1290 Jours, c'eſt à dire des Années, depuis l'Etabliſſement de l'Abomination juſqu'à ſa Fin; ce qui fait ſoupçonner à nôtre Auteur, que le Règne de la Bête ne ſera pas détruit tout d'un coup, & qu'il

---

(*a*) *Dan.* VII, & *Apocal.* XV-XX.

qu'il faudra trente Ans, pour achever cet Ouvrage. Dans le *verſet* ſuivant, le Prophete ajoute : *Heureux celui qui parviendra à* 1335 Jours ! Son Bonheur conſiſtera, ſans doute, en ce que le Règne de mille Ans commencera alors. Mais, ſi cela eſt, ſon Commencement tombera ſur l'An de J. C. 2001. Il ſemble cependant, qu'il ne doive pas s'établir tout d'un coup. La Converſion des Gentils ne pourra pas ſe faire ſi ſubitement, non plus que celle des *Juifs*. Il faudra du tems à ces derniers, pour ſe rendre à *Jéruſalem* de tous les Coins de la Terre, & pour y rebatir leur Temple & leur Ville. Il ſe pourroit donc bien, qu'il faut renvoyer plus loin le parfait Etabliſſement de ce glorieux Règne. L'on trouve *Daniel* VIII *vſ.* 13 *& ſuiv.*, que le Sanctuaire ne ſera entiérement purifié qu'au bout de 2300 Jours. Mr. WORTHINGTON les compte depuis la Ruïne de *Jéruſalem* par *Tite*. Or, comme elle arriva l'An 70 de J. C., cette Purification pourroit bien n'être complette qu'en l'An 2370. Au reſte, nôtre Auteur ne donne tout cela que pour des Conjectures, plus ou moins vraiſemblables.

Pendant ces mille Ans que le Démon ſera enchainé, l'on ne doit pas douter, que les Hommes ne faſſent de grands Progrès dans la Sanctification. Ils ne ſeront cependant pas encore arrivez au Point de Perfection où ils doivent être. Pour les y amener, Dieu permetrra de nouveau au Démon de ſortir. Il fera ſes derniers Efforts pour ſéduire le Monde; mais, ils ne ſeront pas de longue Durée, & le Seigneur le précipitera dans l'Etang ardent de Feu & de Soufre. Voyez *Apoc.* XX.

Après cela, paroitront de *Nouveaux Cieux* & une *Nouvelle Terre*, *Apoc.* XXI. C'eſt ici la Deſcription de la Félicité dont le Genre-Humain jouïra, quand il ſera parvenu à ſon Etat de Perfection originel. Elle eſt toute ſemblable à celle qu'on lit *Eſaïe* XLV *vſ.* 17 *& ſuiv.* & 2 *Pierre* III *vſ.* 13. Mr. WORTHINGTON s'attache à prouver, que l'Etat déſigné ici eſt différent du Règne de mille Ans, auquel il ſuccèdera. Nous ne le ſuivrons pas dans ſes Preuves. Nous nous contenterons de remarquer, qu'il aura lieu dans ce Monde, & avant la fin de toutes choſes. On peut le conclure des termes mêmes que St. *Jean* employe pour le décrire. Ils expriment tous des Idées de choſes de ce Monde. Ce ſont des *Cieux*; une *Terre*; une *Ville*; des *Rois qui s'y rendront*; un *Arbre de Vie*, ſemblable à celui du Paradis Terreſtre; des *Maiſons & des Terres* pour les Habitans: enfin, l'*Agneau* en ſera Roi; ce qui prouve, que ſon Office de Médiateur ne ſera pas encore fini. *Voyez Apoc.* XXI, XXII. *Eſaïe* LXI. *vſ.* 21. Comme ce Syſthème eſt fort différent de celui du Dr. *Burnet*, nôtre Auteur répond aux Difficultez de ce Savant, & établit ſon Opinion ſur les Ruïnes de celle de ſon Adverſaire.

St. *Jean* nous ayant tracé les Caracteres de l'Etat dans le quel le Genre-Humain ſe trouvera alors, Mr. WORTHINGTON les éxamine chacun ſéparément. Le prémier eſt contenu *Apoc.* XXI *vſ.* 3. Il conſiſte en ce que Dieu habitera avec les Hommes, & converſera auſſi familiérement avec eux, que dans l'Etat d'Innocence. Le ſecond, c'eſt que le Péché n'aura point d'Entrée dans ce nouveau Monde. *Voyez Apoc.* XXI *vſ.* 8. 27. Le dernier enfin, c'eſt que tous les Maux, & la Mort même, auxquels nous ſommes aſſujettis depuis la Chûte, n'auront plus lieu, *Apoc.* XXI *vſ.* 4 & XXII *vſ.* 3. Ce dernier Article, étant celui qu'on a le plus de peine à ſe perſuader, mérite que nous nous y arrétions un peu.

Le Mal Phyſique étant un Effet du Mal Moral, dès que la Cauſe ceſſera, il faut que l'Effet ceſſe. D'ailleurs, comme il eſt un Remede, que Dieu employe pour rétablir les Hommes dans leur Etat primitif, dès qu'ils ſeront parvenus à ce Rétabliſſement, ils n'auront plus beſoin de Remede. L'Ecriture nous confirme tout cela. *Voyez Rom.* VIII *vſ.* 19 28. *Eſaïe* LI *vſ.* 3. XXXV. LV *vſ.* 13. *Amos* IX *vſ.* 13. *Joël* III *vſ.* 18. *Oſée* II *vſ.* 18. *Eſaïe* XI *vſ.* 8, 9. & XLIX *vſ.* 10. *Jerem.* XXXI *vſ.* 12. 14. & *Eſaïe* LX *vſ.* 17. & LXV *vſ.* 21-23. XXXIII *vſ.* 24. & XL *vſ.* 31. Toutes choſes étant ainſi rétablies dans leur Etat primitif, les Hommes prolongeront la Durée de leur Vie, autant qu'ils le faiſoient avant le Déluge. L'Exemption des Maladies, la Pureté de l'Air, la Bonté des Alimens, le Genre de Vie, &c. tout contribuera à conſerver leur Corps durant longtems. C'eſt ce qu'emporte la Prophétie d'*Eſaïe* LXV *vſ.* 20. 22; & celle du *Pſeaume* CIII *vſ.* 1, 2. Il ſemble que nous commencions déjà à préſent à recouvrer à cet égard ce que nous avions perdu en *Adam*. Il eſt vrai, que nous ne devenons pas plus vieux que nos Pères; mais, nous paſſons beaucoup plûtôt qu'eux de l'Etat d'Enfant à celui d'Homme-fait. Si nos prémiers Parens n'avoient pas péché, Dieu les auroit tranſporté du Paradis Terreſtre dans le Ciel, ſans les faire mourir. Il en a donné une Preuve, dans la Perſonne d'*Enoch*, & celle d'*Elie*. Comme ils avoient atteint le Dégré de Perfection auquel la Nature Humaine peut parvenir, Dieu les éxempta de la Mort, & les fit paſſer tout d'un coup de cette Vie dans l'autre. Puis donc que les Hommes de cette dernière Génération ſeront tous parvenus à un pareil Dégré de Perfection, comme il a été prouvé, il s'enſuit, qu'ils ne mourront point, mais qu'ils ſeront tous tranſportez dans le Ciel. Le Paſſage des *Hébreux*, *Chap.* IX *vſ.* 27 n'eſt point contraire à cette Opinion. L'Apôtre ne dit pas, qu'il ſoit *ordonné à tous les Hommes de mourir*; mais *aux Hommes*; c'eſt à dire, à la plus grande Partie d'entr'eux. Une Preuve, qu'il faut l'entendre dans ce Sens, c'eſt que St. *Paul* dit en termes exprès, que *nous ne mourrons pas tous*, 1 *Cor.* XV *vſ.* 51, 52. & 1 *Theſſ.*

IV *vſ.* 15-17. D'ailleurs, J. C. promet poſitivement, que ceux qui croyent en lui ne mourront *jamais*, *Jean* XI *vſ.* 25, 26. VI *vſ.* 49, 50. VIII *vſ.* 51, 52. & X. *vſ.* 10. De ſorte qu'on pourra dire alors, qu'il a détruit *l'Empire de la Mort*, *Heb.* II *vſ.* 14, 15. 1 *Cor.* XV *vſ.* 24-26, & 54 58.

Tel eſt en abrégé le Syſthème de Mr. WORTHINGTON. Il ne le donne pas comme une choſe abſolument vraye, mais ſeulement comme une Opinion qui mérite l'Examen des Savans. Il les prie même d'y faire attention, & de contribuer par leurs ſoins à en démontrer la Vérité ou la Fauſſeté. C'eſt dans la même Vûe, que nous en avons donné un Extrait aſſez étendu, afin que ceux, qui n'entendent pas la Langue de l'Auteur, puiſſent en juger. Il ne nous reſte préſentement, qu'à dire un mot de la *Diſſertation ſur le Livre de Job.*

Nôtre Auteur le regarde comme un *Poëme Allégorique* & *Philoſophique* en même tems. „ *Job*, *nous dit on* (*a*), y repréſente le Genre-Humain: dans ſa Vie particuliere nous „ avons en petit une Image de la Nature „ Humaine en général. Car, quiconque conſidere le Plan de cette Hiſtoire, avec attention, y découvre une vive Repréſentation des différens Etats de l'Homme, & „ des diverſes Révolutions aux quelles il „ eſt & ſera expoſé dans cette Vie. La Félicité & l'Innocence de *Job*, dans ſon prémier

---

(*a*) p. 494, 495.

,, mier Etat, eſt une Peinture de celui de
,, nos prémiers Parens dans le Paradis :
,, ceux-ci, auſſi bien que *Job*, furent tentez
,, par le Diable. Le triſte Etat de ce dernier,
,, après que *Satan* eut obtenu la Permiſſion
,, de l'attaquer, eſt une Image de
,, la malheureuſe Condition de l'Homme
,, après ſa Chûte, qui ſe vit privé des Richeſſes
,, de la Grace de Dieu, & couvert
,, des Ulceres du Péché, beaucoup plus nuiſible
,, à l'Ame, que les plus facheuſes Maladies
,, ne le ſont au Corps. De même, le
,, Rétabliſſement de *Job* dans un Etat le double
,, plus heureux que le précédent; & la
,, prolongation de ſa Vie au de-là du terme
,, de celle des hommes de ſon tems;
,, ſont une Peinture bien naturelle du futur
,, Rétabliſſement de la Nature Humaine
,, dans un Etat auſſi heureux, ſi ce n'eſt
,, davantage, que celui de nos prémiers
,, Parens. ,,

ARTICLE IV.

THE PARALLEL: *or* a Collection of extraordinary Caſes, *relating to concealed Births, and diſputed Succeſſions.* The Second Edition. *London*, printed for *J. Roberts*, near the *Oxford-Arms*, in *Warwich-Lane.* 1744.

C'eſt-à-dire.

LES PARALLELES: ou Recueil de

Cas extraordinaires, *concernant des Naiſſances cachées & des Succeſſions diſputées.* A *Londres*, chez *J. Roberts.* 1744. C'eſt une Brochure *in Octavo* de 56 pp.

LE Gros du Genre-Humain peut ſe diviſer en deux Claſſes: les uns admirent tout, & les autres n'admirent rien. A l'ouïe d'un Fait extraordinaire, & qui ſemble tenir du Merveilleux, les prémiers ne balancent point d'y ajouter foi, par cela ſeul qu'il eſt extraordinaire; tandis que cette même Raiſon eſt un Motif pour le faire regarder comme faux par les derniers. Les uns & les autres n'agiſſent pas en Philoſophes. Un Fait, qui ſemble être hors du Cours ordinaire des choſes, peut être vrai, & il peut auſſi être faux: & cette Propriété, qu'il a d'être peu commun, ne doit pas être une raiſon pour nous le faire recevoir comme une Vérité, ou rejetter comme un Menſonge. Pour combattre ce dernier préjugé, nôtre Auteur a raſſemblé ici cinq Cas extrémement ſinguliers, de la Vérité deſquels l'on ne ſauroit douter, après les Recherches qui ont été faites pour la conſtater.

Le prémier eſt l'Hiſtoire de *Richard Plantagenet*, Fils de *Richard* III, qui éxerça le Mêtier de Maſſon juſqu'à ſa mort. Le ſecond Cas eſt celui de *Marie Cognot*, que le Parlement de *Paris* déclara Héritiere de *Joachim Cognot*, Médecin de la Reine, quoique ſon Pere & ſa Mere ne la reconnuſſent point pour leur Fille. Le troiſieme eſt celui d'un Gentil-homme *Savoyard*, qui fut changé à nourrice. Le quatrieme eſt celui du Comte de *Saint-Geran*, qui, ſans être connu, ni de ſon Pere ni de ſa Mere, fut élevé chez eux en qualité de Page; & enſuite reconnu pour leur Fils. Le cinquième, enfin eſt le Rétabliſſement du Baron *Sutton* de *Dudley*, que le fameux Duc de *Northumberland* avoit privé de ſon Titre. Comme ces Cas ſont aſſez curieux, & que quelques-uns même ſont peu connus, l'on ne ſera pas fâché que je m'y arrête un peu. Je ne dirai cependant rien du troiſieme, dont divers Auteurs ont parlé; ni du quatrieme, que Mr. *Gaiot de Pitaval* a rapporté aſſez au long dans ſon Recueil des *Cauſes Célèbres & Intéreſſantes*.

RICHARD III eſt fameux dans l'Hiſtoire d'*Angleterre*. Dans le tems qu'il n'étoit que Duc de *Glocester*, il eut en 1469 un Fils d'une Dame de Qualité. Cette même année, *Edouard* ſon Frère ayant été fait priſonnier, & *Henri* VI rétabli, *Richard* ne crût pas que la circonſtance fût propre pour reconnoitre l'Enfant qui venoit de naitre. Il le fit donc élever ſecrettement dans un Village, après lui avoir fait prendre ſon Nom lorſqu'on le batiſa. Les quatre années ſuivantes furent des tems de troubles & de confuſion, où il y auroit eu du danger pour le jeune *Richard* d'être reconnu pour Fils du Duc de *Glocester*. La cinquieme, il épouſa la Veuve d'*Edouard*, Fils de *Henri* VI; ce qui fut une nouvelle raiſon pour tenir caché l'Enfant qu'il avoit eu de ſa Maitreſſe.

Il ne laiſſoit cependant pas d'en prendre ſoin. A l'âge de ſept ans, il le fit tirer des mains de ſa Nourrice, pour le mettre dans une Penſion près de *Lutterworth*, dans le Comté de *Leiceſter*. Il y demeura entre huit à neuf ans, durant leſquels il fit de grands progrès dans les Belles-Lettres. Sa Naiſſance étoit toujours un Myſtère pour lui; &, pendant tout cet intervalle, il ne vit qu'un Gentil homme, qui venoit payer réguliérement ſa penſion, & lui donner de l'argent pour ſes menus plaiſirs. Le jeune *Richard* avoit environ quinze ans, lorſque ce Gentil-homme, qui avoit eu ſoin de lui, le vint chercher, & le mena dans une fort belle maiſon; où, après avoir paſſé par une file de magnifiques chambres, on l'introduiſit dans un cabinet où il trouva une Perſonne richement vétue, portant l'Ordre de la Jarretiere, qui l'éxamina ſoigneuſement; lui fit mille queſtions, accompagnées de grandes marques de tendreſſe; & en partant lui donna dix piéces d'or, de la valeur de dix ſchellings chacune. Cette Perſonne, revétue de l'Ordre de la Jarretiere, étoit ſans doute *Richard* III, qui venoit de perdre le Prince de *Galles*, l'unique Fils qu'il avoit de la Reine. La perte de ce jeune Prince réveilla toute ſa tendreſſe pour *Richard*; & il ne put réſiſter à l'envie de le voir. Mais, comme la Reine vivoit encore, il ne voulut point le reconnoitre pour ſon Fils. Sa mort, qui arriva quelques mois après, lui laiſſa la liberté de le faire. Il le fit venir près de *Leiceſter*, où ſon Armée ſe trouvoit en préſence de celle de *Henri* de *Lancaſtre*, qui lui diſputoit la Couronne. On introduiſit le jeune *Richard* dans la Tente du Roi ſon Pere; qui, après l'avoir reconnu pour ſon Fils, lui parla en ces termes: „ Mon Enfant, je dois demain „ combattre pour la Conſervation de ma „ Couronne. Soyez ſûr, que ſi je ne puis „ pas la conſerver, je perdrai la Vie; mais, „ je me flatte d'un heureux Succès. En attendant, demeurez dans cet endroit (lui „ montrant un lieu où il étoit hors de danger). Si je ſuis victorieux, venez d'abord auprès de moi, & je vous reconnoitrai publiquement pour mon Fils: mais, „ ſi je perds la Bataille, prenez la fuite, & „ gardez-vous bien de jamais dire que je „ ſuis vôtre Pere, parce qu'on ne vous „ feroit aucun quartier. „

Richard III ayant perdu la Bataille & la Vie, le jeune homme s'enfuit à *Londres*. Il y vendit ſon cheval & ſes habits, & ſe mit en Apprentiſſage chez un Maſſon. C'eſt dans l'Exercice de ce Métier, qu'il paſſa ſes jours juſqu'en 1546. Cette année-là, il étoit occupé à bâtir une maiſon à *Eaſtwel*, dans le Comté de *Kent*, pour Mr. *Thomas Moyle*. Comme il avoit toujours conſervé du Goût pour les Poëtes Latins, & en particulier pour *Horace*, il profitoit de tous ſes momens de loiſir pour lire cet Auteur. Un jour, qu'il s'étoit endormi ſon *Horace* à la main, Mr. *Moyle* eut la curioſité de voir quel Livre ce vieux Maſſon liſoit. Sa Surpriſe fut grande quand il l'eut vû; mais elle redoubla, lorſqu'après avoir longtems queſtionné ce bon homme, il lui eut fait connoitre ſa Naiſſance, ſur la quelle il avoit conſtamment gardé le ſecret. Touché de ſon Sort Mr. *Moyle*, lui offrit ſa Maiſon pour le reſte de ſes jours, l'aſſurant qu'il pourroit y vivre en toute liberté. *Richard* n'accepta point cette offre; parce que, accoutumé à mener une vie retirée, il auroit eu de la peine à vivre dans une Maiſon où il y avoit autant de monde que dans la ſienne. Il le pria donc de lui permettre de bâtir une Chambre dans un terrein, aſſez éloigné de ſa Maiſon pour y vivre en ſolitaire, & aſſez près pour profiter de ſes Bontez. Mr. *Moyle* lui ayant accordé ſa demande, *Richard* eut bien-tôt élevé ſon Palais, où il eſt mort ſur le milieu de *Décembre* de l'An 1550. Cette Terre de Mr. *Moyle* eſt paſſée entre les mains de la Branche ainée de la Famille *Finch*; & c'eſt au Comte de *Winchelſea*, qu'on doit les Particularitez, dont je viens de donner l'Extrait.

Le ſecond Cas, rapporté par nôtre Auteur, n'eſt pas moins ſingulier que celui-là. *Joachim Cognot* épouſa, à l'âge de ſoixante ans, *Marie Naſſier*, qui en avoit environ vingt-neuf. Ce Mariage fut célébré à *Bar ſur Seine* en 1590. Ils eurent pluſieurs Enfans, qui moururent tous en bas âge à l'exception de *Claude*, pour le quel ils avoient une extrême tendreſſe. Le Pere, qui étoit Docteur en Médecine, laiſſant ſa Femme à *Bar ſur Seine*, alla, ſans qu'on en ſache la raiſon, s'établir à *Fontenay le Comte* en *Poitou*. Ce changement de demeure ſe fit en

1597; &, ſur la fin de l'année ſuivante, *Marie Naſſier* ſa Femme l'alla joindre. Sept mois après ſon retour, elle accoucha d'une Fille, que le Pere jugea être trop vigoureuſe, pour être venue avant le terme. Il ne fit cependant point de bruit; ſe préſenta pour Pere; & la mit lui même à nourrice. En 1601 il s'établit à *Paris*, où, ſe voyant en train d'amaſſer du Bien, il forma la réſolution de le laiſſer tout à ſon Fils au préjudice de ſa Fille. Pour cet effet, il chercha, du conſentement de ſa Femme, à s'en défaire pour toujours. Dans ce deſſein, il la remit entre les mains de la Femme de *Jean Boutet*, Maitre Serrurier, demeurant dans un des Fauxbourgs de *Paris*, avec laquelle il s'accorda pour la Penſion; lui diſant, que la petite Fille ſe nommoit *Marie*, & qu'elle avoit trois ans. Il s'étoit déja écoulé une année, lorſqu'il prit fantaiſie à Madame *Cognot* d'aller voir ſa Fille. Les marques de tendreſſe, qu'elle fit éclatter durant cette viſite, firent ſoupçonner à la Femme de *Boutet*, que c'étoit la Mere de l'Enfant; & elle ne ſe fit aucune peine de dire ce qu'elle penſoit à Madame *Cognot*, qui lui ſoutint que ſa Conjecture étoit fauſſe. Elle ne jugea cependant pas à propos de s'expoſer davantage, & ne retourna plus voir ſon Enfant.

Vers l'An 1609, la *Boutet*, étant tombée dans la miſere, mit, malgré elle, la petite *Cognot* à l'Hopital de la *Trinité*, où elle l'alloit voir réguliérement, pour lui procurer tous les ſecours qui dépendoient d'elle. Pendant cet intervalle, le Fils de nôtre Médecin mourut, ſans que cette mort déterminât ni le Pere ni la Mere à reprendre leur Fille. La Femme avoit une raiſon particuliere, pour étouffer ainſi toute la tendreſſe maternelle. Son Mari avoit amaſſé du Bien, & elle étoit beaucoup plus jeune que lui: elle eſpéroit donc pouvoir ſe remarier un jour, & le faire plus avantageuſement ſi elle étoit propriétaire du Bien, ſans avoir d'enfant à ſa charge. Dans cette vûe, elle engagea le bon homme *Cognot* à faire un Contract, par lequel le dernier vivant ſeroit maitre de tout.

Il s'étoit écoulé treize ou quatorze ans depuis que cette Fille avoit été miſe en penſion chez la *Boutet*, lorſqu'elle rencontra un jour par hazard le Médecin *Cognot*. Quoiqu'elle ne l'eût vû qu'une fois, elle n'eut pas de peine à ſe le remettre; parce qu'il étoit d'une figure fort reconnoiſſable. Elle l'arrêta, pour lui demander ce qu'il prétendoit faire de cette Fille qu'il avoit miſe en penſion chez elle; & s'il n'étoit pas bien-tôt tems de lui en payer la penſion? *Cognot* fut frappé du coup; &, bien qu'il niât qu'elle fût ſa Fille, il en demanda cependant des nouvelles, & l'alla voir deux fois en qualité de Médecin chez un Maitre d'Ecriture, où elle étoit Servante & malade de la fiévre.

La *Boutet*, ayant appris la demeure de *Cognot*, n'étoit point chiche de ſes viſites.

Pour y mettre fin, le Mari & la Femme réſolurent de prendre chez eux la petite *Cognot*, qu'on nommoit *Marie Croiſſant*. Quand elle y fut domiciliée, la *Boutet* demanda la Penſion de cette Fille durant les années qu'elle avoit été à ſa charge. Au lieu de la ſatisfaire, le Médecin l'envoya promener. Sur quoi, cette Femme le fit citer devant le Bailli de *Saint-Germain*. Pour prévenir l'éclat, *Cognot* s'accommoda avec elle, & lui donna quatre cens Livres. L'on en paſſa un Contract par devant deux Notaires, dans lequel il étoit dit, que cet argent étoit donné par charité; en conſidération de *Marie Croiſſant*, Servante du Médecin *Cognot*, & parce qu'il s'étoit trouvé préſent, lorſqu'on avoit chargé la *Boutet* du ſoin d'élever cette Fille.

Le Plan du Médecin & de ſa Femme étoit de traiter *Marie Croiſſant* comme leur Servante. Mais, elle ſût ſi bien gagner leur affection, qu'à l'aide de la tendreſſe qu'on a naturellement pour ſes enfans, elle eut la même Autorité dans la maiſon, que s'ils l'avoient reconnue pour leur Fille. Enfin, *Cognot* mourut en 1625; & comme il s'étoit reſervé, par le Contract dont nous avons parlé, la diſpoſition d'une certaine ſomme, il légua ſix cens Livres à ſa Servante, pour la récompenſer de ſes bons ſervices. Elle continua à demeurer dans la maiſon de ſa Mere ſur le même pied qu'elle y avoit été auparavant, juſqu'à ce que la Veuve *Cognot* jugea à propos de la marier. Dans le

Contract de Mariage, elle la fit paſſer pour ſa Filleule, & lui fit en conſéquence une petite Dot. Mais, un jour que cette prétendue Filleule étoit occupée, par ordre de ſa Marreine, à examiner des Papiers; elle trouva une Lettre, en datte de 1601, que Madame *Cognot* écrivoit à ſon Mari, pour lui recommander d'avoir ſoin de leur petite *Marie*. Cela la confirma dans l'idée où elle étoit depuis longtems, qu'elle étoit plus que la Filleule de Mr. & de Mad^{me}. *Cognot*. Elle ſe diſpoſoit à empocher cette Lettre, lorſque ſa Marreine l'en empécha. Cette petite Conteſtation donna cependant lieu à d'amples Eclairciſſemens, qui ſe terminérent par reconnoitre que la jeune Femme étoit cette *Marie* en queſtion; mais que, pour tout au monde, il ne falloit pas qu'elle paſſât pour Fille du défunt Médecin: que ſi elle vouloit garder le ſilence là-deſſus, on auroit ſoin qu'elle ne manquât jamais de rien; mais que, ſi elle parloit, on étoit réſolu à nier fortement qu'elle fût ce qu'elle vouloit être. Ce Diſcours produiſit ſon effet pour quelquetems, juſques à ce que la Veuve *Cognot* s'étant remariée, & favoriſant les Enfans de ſon Mari plus qu'il ne lui convenoit, la prétendue Filleule lui intenta un Procès par devant le Bailli de *Saint-Germain*. Quoique la Marreine eût fait ſerment qu'elle n'étoit point Mere de cette Femme, elle ne laiſſa pas d'être condamnée le 11 de *May* 1629 à la reconnoitre pour ſa Fille. Elle appella de cette Sentence au Parlement de *Paris*, où le Procès fut plaidé de part & d'autre par les plus habiles Avocats; & le Jugement du Bailli de *Saint-Germain* confirmé le 8 de *Décembre* 1634.

La derniere Hiſtoire, rapportée par nôtre Auteur, a ceci de ſingulier, qu'il ſemble n'avoir compoſé ſon Livre, que pour avoir le plaiſir de la raconter. Sans chercher à pénétrer ſes Vûes, nous nous contenterons d'en donner un Extrait fidele, laiſſant à nos Lecteurs le ſoin de faire les Réfléxions qu'ils jugeront à propos.

„ Tous ceux, qui connoiſſent l'Hiſtoire de „ nôtre Païs, *dit l'Anonyme*, ſavent com„ bien nous avons ſouffert, ſous certains „ Regnes, des Intrigues, des Artifices, & „ de l'Ambition ſans bornes des *Dudleys* . . . „ Ils attirérent à *Henri* VII le Reproche „ d'Oppreſſion, & à *Henri* VIII celui de „ Cruauté: ils ſouillérent le Regne d'*E*„ *douard* VI par leurs criminelles Jalouſies, „ & le glorieux Gouvernement de la Rei„ ne *Elizabeth* par leur Politique *Machia*„ *velliſte*. Le prémier Grand-Homme de „ cette Famille fut *Edmond Dudley*, qui „ parvint aux plus grands Emplois de la „ Robe ſous *Henri* VII. De tous les Mi„ niſtres, que ce Royaume a jamais pro„ duits, aucun n'a eu plus de netteté „ dans l'Eſprit, ni un Genie plus vaſte. „ D'un coup d'œil, il découvroit ce qu'on „ pouvoit extorquer du Peuple, & diſtin„ guoit les divers Moyens propres pour „ le lui arracher; & cela, avec une Sagaci-

„ té égale à celle des Miniſtres modernes, malgré l'Avantage qu'ils ont d'avoir „ l'Expérience des autres pour les guider. „ Tant de beaux Talens n'empécherent pas *Henri* VIII de le faire mourir ſur un Echaffaut, pour étouffer par ſa Mort la Haine que ſes Oppreſſions avoient attirée ſur le Gouvernement.

Son Fils *Jean Dudley* ne perdit rien à cette Mort. Non ſeulement le Roi lui laiſſa tous les Biens de ſon Pere, mais il eut encore une ſingulière Affection pour lui, & l'envoya en *Italie*, pour tâcher de réünir en ſa Perſonne la Politique des Italiens à celle qu'il avoit héritée de ſon Pere. Il ſût bien tirer parti de ce Voyage: car, quoique nous ayons eu des Miniſtres ambitieux, entreprenans, & ruſez, il les a tous ſurpaſſez à ces divers Egards. Jamais perſonne ne ſut ſe conformer avec plus d'addreſſe aux Inclinations de ſon Maitre, dont il conſerva conſtamment la Faveur, au moyen de la quelle il réünit en ſa perſonne les plus grandes Charges de l'Etat. „ Du chef de ſa „ Mere, il avoit quelque Prétention au Titre de Vicomte *Liſle*: l'Affection du Roi lui „ fit enviſager cette Prétention comme un „ Droit; & il le revétit de cette Dignité, „ qu'il rendit héréditaire dans ſa Famille. Il „ ne fut pas content de ce Titre, qui auroit, peut-être, ſatisfait l'Ambition d'un „ autre homme; & il obtint ſucceſſivement „ de ſon Maitre d'être fait Comte de *Warwick*, & Duc de *Northumberland*. Il ne s'en

„ tint pas-là. Comme s'il eût voulu tout „ engloutir, il ſe fit donner les Emplois „ les plus honorables & les plus lucratifs du „ Royaume. Il fut fait Grand-Amiral d'*Angleterre*, Grand-Chambellan de la Cou„ ronne, Grand-Maréchal du Royaume, „ &c. „

Une choſe cependant l'empéchoit de jouïr de tous les Avantages de ſa Fortune, & empoiſonnoit tous ſes Plaiſirs. Tout grand qu'il étoit, le Peuple avoit l'Inſolence de dire, que ſon Grand-Pere n'étoit qu'un ſimple *Chauderonnier*. Il auroit trouvé cent Généalogiſtes pour prouver le contraire: mais, cela n'auroit pas fermé la bouche au Peuple; & il avoit le Foible d'être fort ſenſible aux Diſcours du Vulgaire. A force de méditer, il crût avoir trouvé le Moyen de le faire taire. Voici comment.

Il y avoit dans le Comté de *Warwick* un vieux Château nommé *Dudley*, qui appartenoit à Mylord *Sutton*, & lui donnoit le Titre de Baron de *Dudley*. Ce Seigneur avoit fort dérangé ſes Affaires, & tous ſes Biens ſe trouvoient engagés à des Uſuriers. Le Duc de *Northumberland* les pouſſa à s'en ſaiſir, & à réduire le Baron à la derniere Miſere. Il acheta d'eux le Château de *Dudley*; & le fit rebâtir magnifiquement, comme s'il avoit été l'ancienne Demeure de ſes Ancêtres. Non content de cela, il s'empara auſſi du Titre du pauvre Baron *Sutton*, qui perdit par ce moyen la Dignité de Pair.

Les choſes changérent bien de face après la Mort d'*Edouard* VI. *Marie*, étant montée ſur le Trône, fit décapiter le Duc; & rendit au vieux *Sutton* ſon Titre de Baron de *Dudley*. Il eut l'Honneur d'aſſiſter en cette Qualité au prémier Parlement que la Reine fit aſſembler. Mais, il ne jouït pas longtems de cet agréable Changement de Fortune; puiſqu'il mourut bien-tôt après. *Marie* n'oublia cependant pas ſon Fils. Elle lui rendit le Château de *Dudley*, rebâti par le Duc de *Northumberland*; avec un grand nombre de magnifiques Terres, dans les Comtés de *Stafford* & de *Warwick*, qui étoient dévolues à la Couronne par la Trahiſon du Duc.

„ Tels ſont les changemens arrivez dans „ ces deux Familles en fort peu de tems. „ Si le Baron *Sutton* étoit mort dans l'obſ„ curité, & qu'il n'y eût eu aucun inter„ valle entre la grandeur du Duc de *Nort*„ *humberland* & celle de ſes Fils, les Com„ tes de *Warwick* & de *Leiceſter*; ou bien, „ ſi le Fils de *Sutton* étoit reſté mineur juſ„ qu'au Regne d'*Elizabeth*, & qu'il ne ſe „ fût pas ſoumis paiſiblement à ſon Sort, „ il auroit paſſé pour un Impoſteur qui vou„ loit s'arroger un Titre qui ne lui appar„ tenoit point, & auroit vû le Château de „ *Dudley*, Héritage de ſes Peres, entre les „ mains d'une autre Famille qui n'y avoit „ de droits que ceux que la Fraude & la „ Violence peuvent donner. C'eſt un pur „ effet du hazard, ou, pour parler plus „ chrétiennement, de la Providence, que „ la choſe n'ait pas été ainſi. Mais, alors,

„ on auroit vû un Evénement des plus ex„ traordinaires & des plus merveilleux: „ c'eſt qu'un homme a la Hardieſſe de pren„ dre les Armes, le Titre, & la Dignité „ d'un Pair d'*Angleterre*, du vivant même „ de celui qui en eſt le véritable Poſſeſſeur. „ Nos Généalogiſtes, & ceux qui s'attachent „ à notre Hiſtoire, ſavent aſſez ce que je „ viens de raconter: mais, le gros de la „ Nation l'ignore totalement; & j'oſe mê„ me aſſûrer, qu'il y a bon nombre de Lé„ giſtes, qui, ſur le ſimple expoſé des „ Faits, & ſans nommer les Perſonnes, dé„ cideront hardiment que la choſe eſt im„ poſſible. „ Cela cependant doit nous apprendre à être fort retenus à prononcer ſur les Cas extraordinaires qui ſe préſentent de nos jours, & à ne ſe point faire de ſcrupule de les éxaminer ſoigneuſement. „ Nous „ vivons dans un Siécle, où l'Avarice, l'Am„ bition, & la Soif de poſſéder ce qui appar„ tient légitimement à autrui, dominent „ autant que jamais. Mais, ſi nous entrete„ nons une lâche Indifférence pour éxami„ ner ce qui nous paroit obſcur & embar„ raſſé; une honteuſe crainte d'irriter les „ Riches & les Puiſſans, qui, peut-être, „ ne ſont devenus tels que par leurs Injuſ„ tices; & une politique Appréhenſion d'ex„ citer de nouveaux Procès par un Jugement „ contre le préſent Poſſeſſeur: il en reſul„ tera, & cela en peu de tems, un Ren„ verſement total de l'Ordre, un Boulever„ ſement dans les Succeſſions, & un Anéan-

„ tiſſement abſolu de la Paix & de la Sûre-
„ té dans la Société. Il eſt donc abſolu-
„ ment néceſſaire de s'oppoſer à ce Genre
„ de Scepticiſme, qui prend ſi fort le deſ-
„ ſus aujourd'hui; à moins que nous ne
„ prenions la Réſolution de ſacrifier le Droit
„ des Perſonnes vivantes & la Sûreté de nos
„ Deſcendans à la chimérique Crainte des
„ Apparences extérieures. Qu'y a-t-il de
„ plus juſte, que d'éxaminer avec ſoin les
„ Prétentions de Perſonnes, qui, ſe trou-
„ vant dans de fâcheuſes Circonſtances,
„ s'expoſent aux plus grands Dangers pour
„ obtenir Juſtice? Ce Deſir qui les anime
„ eſt ſi louäble, & en même tems ſi natu-
„ rel, que les Juges ne ſauroient l'éteindre,
„ ſans s'expoſer eux-mêmes, car, quiconque
„ favoriſe les Injuſtices d'autrui ſe prive du
„ Droit de les faire redreſſer, quand on lui
„ en fait à ſon tour. „

ARTICLE V.

C. CORNELII TACITI OPERA, quæ extant, omnia, *ad Editionem optimam* JOH. FRED. GRONOVII *accuratè expreſſa.* GLASGUÆ, Typis ROBERTI URIE & Societatis; Sumptibus JOHANNIS BARRY, apud quem veneunt. EDINBURGI, apud GAVINUM HAMILTON & JOHANNEM

BALFOUR. LONDINI, apud ANDREAM, MILLAR. 1743.

C'eſt-à-dire:

Les OEUVRES de C. CORNEILLE TACITE, *telles que les a données* J. FRED. GRONOVIUS. En deux Volumes *in duodecimo*: pp. 367 pour le I *Tome* 293 pour le II, & 24 pour l'*Indice.*

L'Edition de GRONOVIUS, que l'Editeur de celle-ci dit dans le Titre avoir ſuivie, eſt celle qui parut à *Leyden* en 1722. Les ſoins de ce Savant, pour donner le Texte de ſon Auteur dans toute ſa Pureté, répondirent trop bien à la belle Réputation qu'il s'étoit aquiſe dans la République des Lettres, pour ne pas lui mériter l'Approbation des Connoiſſeurs. C'eſt donc avec beaucoup de Raiſon, que le Sr. BARRY, ſe propoſant de donner une nouvelle Edition des Oeuvres de TACITE, s'eſt aſtreint à ſuivre fidélement celle du Savant de *Leyden.* Auſſi ſe perſuade-t-il ſans peine, que ſon Choix ſera du Goût de ceux qui aiment les Belles-Lettres. „ Je n'ai épargné, *ajoute t il* „ *dans ſa Préface*, ni Peines ni Dépenſes,

„ pour publier cet excellent Auteur dans „ la Forme & avec les Caracteres convenables: j'en ai fait corriger les Fautes, dont „ les précédentes Editions fourmilloient; „ & l'on a uſé d'une grande Exactitude par „ rapport à la Ponctuation. Comme les Diſtinctions bien obſervées ſont d'un grand „ Secours pour l'Intelligence d'un Auteur; „ de même, elles cauſent beaucoup d'Embarras, lorſqu'elles ſont mal placées. „

Voilà tout ce que l'Editeur a jugé à propos de nous dire ſur cette nouvelle Edition de *Tacite*. Nous ajoutons, qu'elle eſt en effet très bien éxécutée. Le Papier en eſt fort beau; les Caracteres, quoique petits, ſont très nets; & les Lignes fort bien eſpacées. Ce qu'on ajoute de l'Exactitude des Corrections, & de la Juſteſſe avec la quelle les Points & les Virgules ſont placés, n'eſt point au deſſus de la Réalité; & cela ſeul ſuffiroit pour rendre cette Edition très recommendable.

L'on ne trouve dans cette Edition, ni Notes, ni Diverſité de Leçons. Cela ne ſera peut-être pas du Gout de ceux qui aiment à voir les anciens Auteurs enſévelis ſous un Tas énorme de Remarques Critiques; où, à force de Soins & de Travail, le Commentateur prouve à ſes Lecteurs, que les Copiſtes n'ont pas tous orthographié le même Mot de la même Maniere; que quelques-uns ont tranſpoſé les Termes, ou bien en ont ſubſtitué un ſynonyme au véritable; que d'autres en ont omis un par mégarde, ou n'auront pas ſû lire l'Original dont ils tiroient une Copie ; & que tel ou tel Commentateur s'eſt lourdement trompé, en corrigeant un tel Paſſage; mais, qu'il n'en faut pas être ſurpris, puiſqu'à une profonde Ignorance, il joignoit une Hardieſſe & une Préſomption ſans bornes. D'un autre côté, il ſe trouvera, peut-être, des Gens, qui préféreront cette Edition du Texte tout pur à une qui ſeroit enrichie d'un ample Commentaire dans ce Goût. C'eſt *Tacite*, qu'ils veulent lire, & non pas les ſavantes Diſcuſſions de l'Editeur. Ils ſeront aſſez peu raiſonnables, pour ne vouloir pas payer chérement l'Achat de l'Hiſtoire des Démélez Litteraires du Commentateur, qu'ils ne liront jamais.

A la Tête de chaque *Livre* des *Annales* & de l'*Hiſtoire*, l'Editeur a placé un Abrégé des principales Choſes qui y ſont contenues. On en avoit uſé de même dans les précédentes Editions. La Lecture de ces *Argumens* donne une Idée générale des Faits, avant la Lecture du *Livre*; & aide à en faire la Récapitulation après qu'on l'a lû. L'on n'en a pas uſé de même dans les *Livres* des *Mœurs des Germains*, & de la *Vie d'Agricola.* Quoiqu'il ſoit incertain ſi *Tacite* eſt l'Auteur du *Dialogue ſur les Orateurs*, ou ſur les *Cauſes de la Corruption de l'Eloquence*, on n'a pas laiſſé de le placer ici.

La plûpart des Editions, dans le Goût de celle-ci, ont un Défaut, qui fait qu'elles ſont ordinairement peu recherchées : je veux dire, qu'on néglige le plus ſouvent d'y mettre

tre un *Indice*; Choſe abſolument néceſſaire, tant dans les Auteurs anciens que dans les modernes. Il eſt peu, ou point, de Mémoire aſſez heureuſe, pour fournir les Moyens de trouver d'abord, ſans ce ſecours, les Choſes dont on a beſoin. L'on a remédié à ce Défaut dans cette Edition des *Oeuvres de Tacite.* Elle eſt accompagnée d'un *Indice*, qui n'eſt, ni trop court, ni trop ample. Il nous paroit être fait avec beaucoup de Diſcernement & de Goût; de ſorte qu'on peut trouver ſans peine les Endroits où ſont contenues les principales Choſes, qu'on ſouhaite de voir. Les Renvois aux différens Ouvrages, qui compoſent ces deux Volumes, quoique marqués d'une Maniere fort abrégée, ſont cependant clairs, & ſans le moindre Embarras. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'à l'avenir on ſuivît cette Méthode, chaque fois qu'on publie les Auteurs Claſſiques, dans un petit *Format*, & ſans Notes. L'on s'y eſt quelques-fois conformé, ſur-tout en *Angleterre*; mais, on devroit s'en faire une Loi invariable.

ARTICLE VI.

REFLEXIONS

ſur la Trahiſon de Judas.

LA Trahiſon de *Judas*, ſur laquelle je vais faire quelques Remarques, pourroit paroitre à de certaines Perſonnes, un Sujet aſſez mal choiſi. Ce Traitre eſt un Objet d'Horreur, ſur quoi il ſemble qu'il vaudroit mieux tirer le rideau, que de l'expoſer de nouveau au grand jour. Mais, ce ſeroit-là une Délicateſſe mal entendue. Puis que les Evangeliſtes ont voulu conſerver la Mémoire de cet Evénement dans leurs Ecrits, rien n'empêche que nous ne nous en occupions. Les Ecrivains Sacrez ne diſſimulent point ce Fait, dont il ſemble qu'ils auroient dû rougir. Ils le mettent dans tout ſon jour. Ils ne ſe contentent pas de l'avoir dit une fois, & de l'avoir placé à ſa Date. Ils le répetent encore dans toutes les occaſions. Ce n'eſt pas aſſez pour eux de nous avoir dit, dans ſa place naturelle, que cet Apôtre du Fils de Dieu le vendit à ſes Ennemis; que cet Homme, deſtiné à convertir les Peuples, ſe rendit coupable de cette noire Trahiſon: ils y reviennent encore à pluſieurs repriſes. Toutes les fois qu'ils nomment *Judas*, *C'eſt celui*, diſent-ils, *qui trahit ſon Maitre.* Ils auroient pu le déſigner ſimplement par ſon ſurnom d'*Iſcariot*; mais, ſon ſeul nom prononcé eſt pour eux une occaſion de rappeller ſon Crime. Une autre Raiſon pour examiner quelquefois ce Sujet, c'eſt que l'on en peut tirer des Leçons importantes. On peut y apprendre à ſe défier de certains Penchans, que l'on regarde comme aſſez innocens, & qui cependant peuvent jetter dans les plus grands Crimes. Les Moraliſtes doivent imiter ces ſages Médecins, entre les mains de qui des Poiſons diſtribuez avec prudence, deviennent d'excellens Remedes.

C'eſt quelque-choſe de bien ſurprenant, que l'Action de *Judas*, qui livre ſon Maitre aux Juifs, qui cherchoient à le perdre. Qu'un Diſciple du Sauveur, inſtruit par ſes Leçons, & formé à ſon Ecole, ſe ſoit rendu coupable d'une ſemblable Trahiſon, c'eſt ce que l'on a de la peine à concevoir. On demande donc quelles étoient les Penſées qui rouloient dans l'Eſprit de ce malheureux, quel étoit ſon Projet, & qu'eſt-ce qu'il ſe propoſoit par une Action ſi noire? On voit bien d'abord, qu'il étoit avare, qu'on lui promit de l'Argent pour Récompenſe de ſa Perfidie; mais, la Somme eſt trop modique, pour ſatisfaire entiérement à la Queſtion. Cela demande donc un Examen un peu plus aprofondi.

Puis que nous cherchons ce qui ſe paſſoit alors dans l'Eſprit de *Judas*, il me ſemble, qu'il faut d'abord tâcher de découvrir, quelle Idée il s'étoit faite de ſon Maitre. Il n'y a aucune apparence, qu'il connût la Divinité de J. C.: autrement, il ne ſe feroit jamais porté à le trahir de cette maniere. Il pouvoit regarder *Jéſus* comme un Homme-de-Bien, comme un Homme d'une Vertu diſtinguée. Il le regardoit encore comme un Profete revêtu d'un Pouvoir ſurnaturel. Il lui avoit vu faire divers Miracles: il ne pouvoit donc pas douter, qu'il n'eût une Vertu plus qu'humaine. Mais, il paroit, que ſon Erreur principale ſur la Perſonne de

J. C., c'eſt d'avoir trop limité ſa Connoiſſance. Il ne croioït pas, que ſon Maitre pût lire dans ſon cœur ſes penſées les plus ſecrettes, qu'il pût pénétrer dans ſes Deſſeins les plus cachés. Sa Vocation même à l'Apoſtolat put lui paroitre une Preuve, que J. C. ne connoiſſoit pas bien ſon Caractere. Ce qui put encore lui perſuader, que le Sauveur ignoroit ſa Prévarication future, c'eſt que, ſous prétexte que ſon Maitre diſſimuloit les Infidélitez préſentes de ſon Diſciple, dans la Maniement de la Bourſe commune, *Judas* s'imagina lui en avoir entiérement dérobé la Connoiſſance. Il crut donc, que ſa Trahiſon échaperoit de même aux Lumieres de ſon Maitre.

Il eſt vrai, qu'on pourroit oppoſer à cette Supoſition, que, dans le Soupé de la Pâque, J. C. fit connoitre clairement à *Judas*, que ſa Trame étoit découverte. Il dit, par exemple, comme le raporte St. Matthieu, *Celui, qui met la main avec moi dans le plat, doit me trahir* (a). Mais, *Eraſme*, *Beze*, & d'autres habiles Interpretes, remarquent, que ce que dit alors J. C. n'étoit peut-être qu'une eſpece de Proverbe, ou de Sentence générale, priſe du *Pſeaume XLI, verſ.* 10. De cette maniere, le Sauveur vouloit dire ſimplement par-là, que c'étoit un de ſes plus familiers Amis qui le trahiſſoit. Ce ne fut qu'à St. Jean, qu'il découvrit, que le Traitre étoit *Judas*. Il le lui déſigna quand il lui dit, *C'eſt celui à qui je donnerai le Morceau trempé.* Mais, ces Paroles furent prononcées fort bas, & à l'oreille du Diſciple à qui on faiſoit cette Confidence.

(a) *Matth. XXVI.* 23.

Il eſt vrai, que *Jéſus* fit connoitre à *Judas* lui-même, qu'il ſavoit tous ſes mauvais Deſſeins; mais, il y a beaucoup d'apparence, qu'aveuglé par ſa Paſſion, il s'imagina, que ce que ſon Maitre lui diſoit là-deſſus n'étoit qu'une ſimple Conjecture, & non une Connoiſſance diſtincte de ce qui devoit arriver. Ainſi ce Prognoſtic ne l'arréta point.

En général, on doit remarquer, que toutes les Indications, que le Sauveur donna alors du Coupable, étoient aſſez envelopées. Ce qu'il dit à St. Jean, il le lui dit à l'oreille. Il eſt vraiſemblable, qu'il parla auſſi tout bas à *Judas* lui-même. Les Apôtres n'entendirent pas, que *Jéſus* eût dit bien diſtinctement que ce fût lui qui dût commettre cette Action. Autrement, ils auroient dû comprendre le Sens de ce qu'il dit au Traitre, *Fais vite ce que tu as à faire* (a).

Quand J. C. dit aux Apôtres, *qu'un d'eux le trahiroit*, il y a apparence, qu'ils regardérent cela comme une choſe éloignée, comme un deſſein qui n'étoit pas encore formé, mais qui pourroit s'exécuter dans la ſuite. Autrement, ils ne ſeroient pas venus demander l'un après l'autre, *Seigneur*, *Eſt-ce moi?* Chacun d'eux devoit ſavoir ce qui en étoit.

(a) *Jean* XIII. 27.

Mais, ils veulent dire, *Seroit-ce moi, Seigneur, qui ſerois capable dans la ſuite de commettre une Action ſi lâche*? La maniere vague, dont les Apôtres prirent la choſe, mit *Judas* un peu au large. Il ſe trompa donc ſur la Connoiſſance que J. C. avoit de ſon Projet, & du Traité avec les Juifs. Ce fut-là ſa prémiére Illuſion. En voici une ſeconde.

Judas ſe mit dans l'Eſprit, qu'il n'arriveroit pas beaucoup de Mal à ſon Maitre du Marché conclu avec ſes Ennemis, pour leur indiquer le lieu où ils pourroient le trouver, & pour le leur déſigner d'une maniere ſi préciſe, qu'ils ne le puſſent pas manquer dans le tems marqué pour l'arréter. En général, les Hommes les plus perdus, tels que *Judas*, ſe flatent ordinairement que leurs Desordres n'auront pas des Suites funeſtes; mais, voici quelque-choſe de plus précis. On peut conjecturer avec beaucoup de vraiſemblance, que *Judas* s'imagina, que quand les Soldats voudroient prendre *Jéſus*, il ſauroit bien ſe tirer de leurs Mains, comme il l'avoit fait pluſieurs fois, quand on avoit tenté de le ſaiſir. Les Juifs avoient déja ſouvent pris leurs meſures pour l'arréter; mais, autant de fois, il avoit diſparu à leurs yeux. St. Jean remarque, que quand les Soldats envoïés par les Sacrificateurs vinrent pour le prendre cette derniere fois, il ne leur eut pas plutôt dit, *c'eſt moi*, *qu'ils tombérent à la renverſe* (a). A ces deux mots ils furent renverſés par terre, comme s'ils avoient été frapez de la foudre. Mais, *Jéſus*, dont l'heure étoit venue, ne voulut pas ſe prévaloir de leur foibleſſe pour s'échaper. Il leur donna le tems de ſe relever, & il voulut bien qu'ils l'arrétaſſent. L'Evangéliſte fait entendre clairement, que le Sauveur ſe laiſſa prendre volontairement, quoiqu'il eût bien pu l'empécher. *Judas*, qui avoit vu, dans pluſieurs ocaſions, ce Pouvoir ſurnaturel de J. C., pouvoit donc croire, que la choſe ſe paſſeroit de la même maniere cette fois-ci. Il jugea qu'il pouvoit ſe prévaloir des trente Piéces d'Argent qu'on lui avoit promiſes pour un Avis, qu'il s'imaginoit qui ne nuiroit point à ſon Maitre, & qui au contraire ne ſerviroit qu'à manifeſter l'Impuiſſance de ſes Ennemis.

(a) Jean XVIII. 6.

Il eſt vrai, que l'on fait une Difficulté à ceux qui prétent à *Judas* la Penſée, que J. C. ſe tireroit aiſément des Mains des Juifs. St. Marc nous apprend une petite Circonſtance, qui ſemble ne pouvoir pas s'ajuſter avec un ſemblable Plan. Il fait dire a *Judas* faiſant ſon Traité avec les Ennemis de *Jéſus*, *Je vous le livrerai*; après quoi, il ajoute ces Paroles remarquables, *Prenez ſeulement garde de l'emmener ſûrement* (*a*). Comment accorder, dit-on, cet Avertiſſement de ne pas laiſſer échaper leur priſonnier, avec le Tour que l'on voudroit prendre pour excuſer ce Traitre? On peut répondre

---

(*a*) *Marc XIV.* 44.

répondre, que cet Avis, raporté par St. Marc, n'eſt pas auſſi déciſif qu'il le ſemble d'abord. Dans la ferme Perſuaſion où étoit ce Diſciple, qu'il ne tenoit qu'à ſon Maitre d'écarter fort aiſément ceux qui voudroient mettre les Mains ſur lui, il peut fort bien leur dire, mais ironiquement, *Prenez ſeulement garde qu'il ne vous échape.* Ces Paroles, dans l'Eſprit de celui qui les emploïoit, pouvoient ſignifier ſimplement, que, quelques Précautions que priſſent les Ennemis de *Jéſus*, il leur feroit bien difficile de venir à bout de leur Deſſein. C'eſt un Défi qu'on leur fait d'y pouvoir réüſſir.

Si cette Réponſe ne paroit pas ſatisfaiſante, il eſt bon d'avertir une fois pour toutes, que nous ne nous ſommes pas engagés à tout aplanir dans la Conduite de *Judas*. Nous ne prétendons pas lui préter un Plan parfaitement lié, & qui ſe ſoutienne dans toutes ſes parties. On ſait que les Paſſions offuſquent notre Raiſon. L'Avarice aveugla ce malheureux. Il ne faut donc pas s'attendre, que ſes Démarches aïent été uniformes, & qu'elles puiſſent toujours bien s'expliquer.

Cependant, en continuant d'atribuer à *Judas* cette Perſuaſion, que *Jéſus* ſe tireroit aiſément des Mains de ſes Ennemis, on peut répondre à d'autres Queſtions, qui, ſans cela, paroitroient embaraſſantes. On rend encore raiſon par-là de la Modicité de la Somme qu'il toucha pour ſa Trahiſon. Quand on veut relever l'Atrocité de cette Action, on ne manque pas de faire remarquer, que *Judas* vend aux Juifs le Fils de Dieu pour le Prix de trente Deniers. N'eſt-ce pas là, dit-on, une Preuve d'un grand Mépris? Il le livre à la prémiere ofre qu'ils lui en font, & pour ce qu'ils voudront bien lui en donner. Après cette Remarque générale, on ne laiſſe pas d'eſſaïer d'expliquer comment il a pu ſe contenter d'une ſi petite Somme.

„ *Judas* craignit apparemment, dit-on, „ que s'il eût mis ſon Maitre à plus haut „ Prix, l'Ardeur de ceux qui ſouhaitoient „ l'avoir en leur Pouvoir, ne ſe fût ralentie, & qu'ils n'euſſent cherché un autre „ Moïen de s'en ſaiſir. Il ſe contenta donc „ de ce qu'on lui ofrit, de peur de ne rien „ tirer du tout. Tel eſt le Génie de l'Avarice, ajoute-t on. D'un côté, elle eſt inſatiable; mais auſſi, comme elle craint „ que le moindre Gain ne lui échape, elle „ relâche ſouvent de ſes Prétentions. „

D'autres répondent différemment à cette Difficulté. Ils prétendent, que ces trente Piéces n'étoient pas ſimplement des Sicles, & qu'elles valoient davantage. Outre le peu d'apparence, diſent ils, que *Judas* ait voulu livrer ſon Maitre pour quinze Onces d'Argent, comment, avec une ſi petite Somme, les Juifs euſſent-ils pu acheter un Champ, pour en faire un Cimetiere? C'eſt-là l'Application qu'ils firent de cette Somme, quand ce malheureux la leur eut rendue.

On voit aſſez, que cette derniere Raiſon n'eſt pas concluante, pour changer la Valeur des Eſpeces. Le Champ acheté pouvoit être fort petit, & ſtérile. Il eſt bien plus naturel de répondre à cette Queſtion, que *Judas* ſe contenta d'une légere Somme pour indiquer le Lieu où l'on trouveroit ſon Maitre, parce qu'il s'imaginoit que par-là il ne lui cauſeroit qu'un Mal fort léger. Les Juifs prenoient ſoin de lui cacher la plus grande partie des Deſſeins qu'ils avoient contre *Jéſus*. Mais, quelque mal-intentionnez qu'il les ſupoſât, il croïoit ne cauſer aucun Préjudice à celui que l'on vouloit arréter. L'Expérience du paſſé ſembloit garantir, qu'il ſauroit bien ſe tirer de leurs Mains. On l'avoit vu pluſieurs fois, en plein Jour, paſſer au travers de ſes Ennemis, ſans qu'il puſſent le retenir. *Judas* comptoit donc, que ſon Maitre s'échaperoit encore plus aiſément à la faveur des Ténebres. Voilà pourquoi il ſe contente d'une Somme ſi modique pour l'indication qu'on lui demandoit.

En mettant la choſe au pis, & ſupoſant que *Jéſus* ſeroit arrété par la Troupe qui venoit le chercher, pour le remettre aux Sacrificateurs, *Judas* ne s'imagina pas, que la Sentence, qu'ils prononceroient, dût être une Sentence de Mort. Il ne lui vint pas dans l'Eſprit, qu'ils puſſent pouſſer leur Haine juſqu'à faire mourir J. C. C'eſt-là ſa troiſiéme Erreur. Qu'il n'ait pas cru, que le Jugement des Juifs allât juſques-là, voici ce qui rend cette Conjecture fort vraiſemblable.

Ce qui peut d'abord lui avoir impoſé à cet égard, c'eſt l'artificieuſe Conduite des Sénateurs Juifs. Nous l'avons déja remarqué, ils n'avoient eu garde de rendre public le Deſſein qu'ils avoient formé contre la Vie de ce Profete. Toutes les fois qu'ils avoient été en Conférence avec lui, ſoit dans le Temple, ſoit ailleurs, c'avoit toujours été avec des Apparences de Déférence & de Reſpect, qui pouvoient avoir trompé *Judas*. D'ailleurs, le Conſeil des Juifs n'avoit pas le Pouvoir de faire mourir ceux qui lui étoient livrez. C'eſt ce qu'ils reconnoiſſent eux-mêmes (*a*). Ils n'auroient oſé exécuter *Jéſus* de leur Autorité privée. Le Sanhedrin n'aïant donc pas le Pouvoir d'infliger le dernier Suplice, *Judas*, en livrant ſon Maitre aux Juifs pour de l'Argent, n'avoit pas lieu de croire avoir vendu une Vie qui devoit lui être ſi chere.

Il ſavoit bien, à la vérité, que *Jéſus* avoit irrité les Gouverneurs des Juifs par la Franchiſe de ſes Cenſures, & qu'ils pourroient le maltraiter ſelon toute l'Etendue de leur Autorité. Mais, il ſe diſoit apparemment à lui-même, que ſon Maitre pourroit ſe défendre contre eux par la Sageſſe de ſes Réponſes, qui les avoit déja confondus pluſieurs fois. Il pouvoit compter encore ſur la Faveur du Peuple, qui avoit toujours paru s'intéreſſer pour

---

(*a*) *Jean* XVIII. 31.

pour un Profete dont les Mœurs & la Doctrine étoient ſi pures. Tant de Miracles encore, opérez ſur-tout pour le Soulagement des Malheureux, lui avoient donné un grand Crédit dans l'Eſprit de la Multitude. *Judas* pouvoit donc ſe flater, que ces Diſpoſitions favorables retiendroient la mauvaiſe Volonté des Sacrificateurs & des Docteurs de la Loi, & qu'ils n'oſeroient rien attenter de funeſte contre *Jéſus*.

On ſait ce qui couta proprement la Vie au Sauveur: à parler humainement, ce fut l'artificieuſe Politique du Conſeil des Juifs de le dénoncer au Gouverneur Romain, & de le lui livrer comme un Criminel de Léze-Majeſté, qui avoit voulu uſurper les Droits de l'Empereur. *Judas* ne devina pas cet Artifice diabolique: & il n'eſt pas ſurprenant, qu'il ne lui vint point dans l'Eſprit. Concluons, que la Mort de J. C., amenée par de ſemblables Détours, étoit un Evénement, que ce Traitre ne pouvoit pas prévoir; ſur-tout ſi l'on ſupoſe, comme on doit le faire, qu'il fut aveuglé par ſon Avarice. Cette Paſſion, bien loin de lui permettre d'enviſager ce qui pourroit arriver de ſiniſtre à ſon Maitre, par quelque Cas extraordinaire, l'empécha même de voir les choſes dans leur véritable point de vue, & de conſidérer avec un peu de Réfléxion les Suites naturelles que pouvoit avoir ſon Traité avec les Juifs.

Enfin, je croi pouvoir me ſervir de cette Avarice même, comme d'un principe qui n'eſt pas conteſté, pour prouver que *Judas* n'avoit pas prévu que cette malheureuſe Convention dut couter la Vie à ſon Maitre. Il étoit ſouverainement Avare: il étoit de plus *Larron*, comme nous l'apprennent les Evangéliſtes (*a*). Infidele dans l'Adminiſtration de la Bourſe commune dont il étoit le Dépoſitaire, il en détournoit une partie, qu'il emploioit à ſes Uſages. Le Parfum répandu aux Piés du Sauveur, il y avoit peu de jours, par Marie Sœur de Lazare, réveilla ſon Ardeur pour ce Gain illicite. Il traite cela de Profuſion. Il auroit mieux valu le vendre, & en remettre le Prix entre ſes Mains. Il n'eut pas manqué d'en tirer ſon Tribut ſecret, ſelon ſa Coutume. Fruſtré de ce Profit, & chagrin d'avoir manqué une Occaſion de s'approprier une partie de ce Dépot, ſi on le lui avoit remis, il veut s'en dédommager. Il va trouver les Chefs de la Sinagogue, avec qui il conclut ſon Marché; & bientôt après il exécute ce à quoi il s'eſt engagé. Il ſemble que, de ſon Avarice & de ſes Infidélitez, on peut conclure, qu'en livrant ſon Maitre aux Juifs, il ne crut point lui cauſer la Mort.

La Conſéquence eſt ſenſible. *Judas* pouvoit vivre ſans Travail de ce Fond de Bénéficence qu'il avoit entre les mains, & dont il ſavoit faire de tems en tems des Souſtractions ſecrettes. Etoit-il donc de ſon Intéret de tarir tout d'un Coup, par la Mort de

---

(*a*) *Jean XII. 6.*

de *Jéſus*, le Cours de cette Bénéficence? Non ſeulement il tiroit ſa Subſiſtance de cette Bourſe commune, mais par ſes Artifices frauduleux il ſe faiſoit un petit Fond, dont il pouvoit diſpoſer en propre. Trente Piéces d'Argent, qui montoient au plus à quinze ou ſeize Ecus, l'enrichiſſoient-elles aſſez, pour le mettre au deſſus des Beſoins à venir? Pouvoient-elles le dédommager ſufiſamment de ce qu'il y avoit à perdre pour lui à la Mort de ſon Maitre? Il faut convenir, que ſi *Judas* eût prévu qu'il lui alloit faire perdre la Vie, cet Avare eût bien mal entendu le Siſteme de l'Avarice.

Il feroit aiſé de fortifier ce Raiſonnement par des Eſpérances encore plus flateuſes, que ce Diſciple pouvoit avoir pour la l'Avenir. *Judas*, comme les autres Apôtres, croïoit que le Meſſie devoit dans la ſuite jouïr d'un Roiaume des plus floriſſans. Puis qu'on lui avoit confié la Bourſe en petit, & qu'il comptoit que ſes Infidélitez n'étoient point connues, il pouvoit ſe flater, que *Jéſus*, devenu un Prince puiſſant, le feroit Tréſorier de ſon Roiaume; & que, dans ce Poſte, il pourroit tout autrement ſatisfaire ſon Avidité pour l'Argent. Comment ſe figurer, qu'avec de ſemblables Eſpérances, une Somme très modique l'eût déterminé à conſpirer contre la Vie de ſon Maitre?

Toutes ces Conjectures ſemblent confirmées par la grande Surpriſe de ce Diſciple infidele, lors qu'il voit ſon Maitre condanné à Mort. Quand on ſuit avec quelque Attention tout ce qui ſe paſſe chez lui, on apperçoit aiſément, qu'il ne s'attendoit point à une ſemblable Cataſtrophe. Quand il vit que les Sacrificateurs Juifs alloient plus loin qu'il n'avoit penſé, & que *Jéſus* avoit été jugé à perdre la Vie, qu'on l'alloit livrer aux Romains pour être crucifié, *Judas* ſe trouva dans une Conſternation inexprimable.

On ne ſauroit preſque douter, qu'une partie de ſon Trouble, quand il vit ſon Maitre condamné au dernier Suplice, ne vint de ce qu'il ſe voïoit, par cet Evénement imprévu, réduit, pour ſubſiſter, ou à un dur Travail, ou à une honteuſe Mendicité. C'étoit ſi peu pour lui, c'étoit une ſi miſérable Reſſource, que ces trente Piéces d'Argent qu'il venoit de toucher, qu'il n'en fait plus aucun Cas, dès qu'il s'apperçoit de ce qu'il va perdre. Il les déteſte même, & va dès le matin les jetter aux Piés des Sacrificateurs dans le Temple, après avoir paſſé la Nuit dans les Agitations les plus cruelles. Mais, il ne remédie à rien par cette Démarche. En voulant tromper les autres, il s'étoit lourdement abuſé lui-même. *Ce Méchant*, comme dit l'Ecriture, *a fait une Oeuvre qui le trompe.*

En expliquant de cette Maniere la Révolution, qui ſe fit chez lui, je ne prétens pas en exclure les Mouvemens de la Conſcience, qui ne put que ſe réveiller dans une Circonſtance ſi frapante Mais, les Conſidérations temporelles vont ordinairement les prémieres chez les Pécheurs ; & les Maux, qu'ils ſe ſont attirez, leur ouvrent enſuite les Yeux ſur leurs Crimes. Quand on ſe voit dans une triſte Situation, alors on penſe à ſes Péchés qui l'ont cauſée, & on ne peut que les condamner. C'eſt-là le Fruit ordinaire de l'Adverſité. *Judas*, ſe voïant réduit à la Miſere par ſon Avarice, par ſon Avidité même pour le Gain, ſe reproche vivement ſon Imprudence ; mais, d'un autre côté, ſa Conſcience ſe réveille, & lui reproche en même tems l'Enormité de ſon Crime. Il eſt tout d'un coup frapé de l'Horreur de ſon Attentat.

On voit ſouvent des Révolutions ſemblables dans les grands Pécheurs. Dans le Fort de la Paſſion, & dans la Chaleur du Crime, ils s'en cachent à eux-mêmes l'Enormité, & ils s'aveuglent pour n'en pas enviſager les Suites. Le Bien apparent, qu'ils y trouvent, leur dérobe la Vue du Mal qu'il traine après ſoi; mais, après que le Péché eſt commis, ils ſe trouvent quelquefois plongés dans des Maux qu'ils n'avoient pas prévus, & qui leur cauſent les Amertumes les plus vives. Leur plus grand Tourment vient encore alors de la part de la Conſcience, qui ne manque pas de leur faire ſentir ſes Pointes les plus vives. C'eſt ce qu'on peut voir dans *Judas*, d'une maniere bien marquée. Il y avoit trop de Noirceur dans ſa Trahiſon, pour que ſa Conſcience demeurât dans le ſilence. Il ſe ſentit tourmenté de mille Remors. Dès qu'il ſut que le Sanhedrin étoit aſſemblé, il y alla auſſitôt, pour ſe décharger entre leurs mains du Poids qui l'accabloit, & leur remettre l'Argent qu'il avoit reçu pour le Païement de ſon Crime. Il ne penſe plus alors au Mal temporel, qu'il s'eſt cauſé à lui-même. Des Reproches tout autrement cuiſans ont ſuccédé aux prémiers. Il ne dit plus, J'ai trahi mes Intérêts; mais, j'ai *trahi le Sang innocent* (*a*). En rendant ainſi Témoignage à l'Innocence de *Jéſus*, il voudroit, s'il étoit poſſible, tenter de lui ſauver la Vie. Mais, il étoit trop tard. Il voit clairement, qu'il n'y a plus de Remede, ni au Mal qu'il s'étoit cauſé à lui-même, ni à celui qu'il a cauſé à ſon Maitre. C'eſt ce qui fait la Grandeur de ſon Trouble, & l'Horreur de ſon Deſeſpoir. Frapé des Suites funeſtes de ſon Infidélité, il ne peut plus ſe ſoufrir lui-même, la Vie lui devient inſuportable, & il eſt ſon propre Bourreau. *Il alla s'étrangler*, dit l'Evangéliſte.

Voilà, ce me ſemble, comment on peut enviſager la Trahiſon de *Judas*, en creuſant un peu dans ſon Intérieur. Dans cet Examen, on ne s'eſt point propoſé d'excuſer ce Miſérable. *Judas* ſera toujours l'Horreur de tous ceux à qui il reſte, non ſeulement

---

(*a*) *Matt. XXVII.* 4.

ment quelque Sentiment de Religion, mais même d'Humanité. Son Avarice, ſa Perfidie, ſon Impudence, ſon Deſeſpoir, tout eſt afreux dans ce Monſtre. Mais, il s'agiſſoit d'expliquer ſes Démarches, qui ſemblent d'abord incompréhenſibles. Il s'agiſſoit d'en donner la Clé; & c'eſt ce que l'on vient d'eſſaïer.

En entamant cette Matiere, une des Raiſons, que j'ai emploiées pour excuſer ou pour juſtifier un ſemblable Choix, c'eſt qu'on pouvoit tirer de la Trahiſon de *Judas*, & de ſon Deſeſpoir, des Inſtructions importantes. Me voilà donc engagé à en indiquer quelques-unes. Pour cela, il n'y a qu'à rapeler ce qu'on trouve là-deſſus dans de bons Auteurs qui ont traité la Morale.

On nous avertit, à l'occaſion de cet Exemple de *Judas* & de ſon Avarice, combien il eſt dangereux de laiſſer prendre pié à quelque Paſſion ſemblable, par de foibles Commencemens, par des Progrès imperceptibles. ,, Rien de plus dangereux, *dit un habile Directeur*, qu'une Paſſion mal gouvernée, & à qui peu à peu nous laiſſons prendre l'Aſcendant ſur nous. C'eſt une Etincelle, qui s'entretient ſous la Cendre, mais qui peut cauſer un terrible Incendie. Le perfide *Judas* ſera dans tout les Ages un Exemple mémorable de cette terrible Vérité. Il a trahi le Sauveur du Monde, en le livrant à ſes Ennemis. Voilà de tous les Crimes le plus grand: ,,

,, mais, quel en a été le Principe? Si les
,, Evangéliſtes ne nous l'avoient pas mar-
,, qué en Termes exprès, nous aurions ſur
,, cela formé bien des Conjectures, ſans
,, pouvoir découvrir la Cauſe d'une ſi dé-
,, teſtable Entrepriſe. Voïant un Diſciple
,, ſe tourner contre ſon Maitre, & travail-
,, ler à le perdre, nous aurions cru, qu'il
,, s'étoit déterminé à cet Attentat par quel-
,, cun de ces violens Tranſports, qui aveu-
,, glent l'Eſprit & troublent les Sens, par un
,, Emportement de Colere, par une Ardeur
,, de Vengeance dans le Reſſentiment vif &
,, tout récent d'une Offenſe reçue, à l'oc-
,, caſion peut-être d'une Cenſure trop for-
,, te, faite en public, & capable de le di-
,, famer. Mais non; *Judas* a trahi le Fils
,, de Dieu ſans Emportement, ſans Eſprit
,, de Vengeance, ſans aucun Sentiment de
,, Haine. Il n'avoit reçu que des Graces de
,, ſon Maitre, & aucun mauvais Traitement.
,, Comment donc ſacrifia-t-il ſi indignement
,, ſon Bienfaiteur? Un Eſprit d'Intéret, un
,, petit Gain qu'on lui offrit, voilà ce qui
,, corrompit le Cœur de ce Diſciple. S'il
,, trahit ſi lachement ſon Maitre, c'eſt ſim-
,, plement parce qu'il préféra l'Argent à
,, J. C. ,,

Quand on lit la Trahiſon de *Judas*, & ſes funeſtes Suites, bien des Gens s'imaginent, que cet Exemple ne convient qu'à des Scélérats confirmez. Cependant, quand on examine avec attention les Inclinations & les

Infidélitez de ce malheureux Diſciple, on trouve encore bien des Chrétiens d'aujourhui, qui lui reſſemblent ſans s'en apercevoir.
„ On ſe croit fort éloigné de ſemblables
„ Excès, *dit là-deſſus un autre Moraliſte*;
„ mais, on l'eſt moins qu'on ne penſe. La
„ Paſſion de s'enrichir, & le Secret de la
„ bien conduire, fait encore autant que
„ jamais une des principales Affaires de la
„ Génération préſente. Il eſt vrai, que, ti-
„ mide dans les Commencemens, cet Eſ-
„ prit d'Intérêt n'inſpire pas d'abord des
„ Sentimens déterminez à tout ôſer, & à
„ tout faire; & qu'auſſi-bien que *Judas* on
„ fait ſon Aprentiſſage ſur de légeres Injuſti-
„ ces. Mais, quand une fois la Tentation
„ a pris le Deſſus, fortifiée & enhardie par
„ ces Coups d'Eſſai, elle s'emporte enfin
„ aux dernieres Extrémitez. Elle ne reſ-
„ pecte, non plus que dans *Judas*, ni les
„ Droits les plus ſacrez de la Nature, ni
„ les Choſes les plus ſaintes de la Religion.
„ Auſſi déterminez que lui, quand on laiſ-
„ ſe prendre Racine dans le Cœur à cette
„ Paſſion, & s'étendre peu à peu, il ne ſe
„ trouve plus, ni Juſtice, ni Pudeur, qui tien-
„ ne contre l'Intérêt: s'il faut trahir un A-
„ mi pour s'établir ſur ſes Ruïnes, cela n'eſt
„ rien; s'il faut ſuplanter un Homme-de-
„ Bien, pour profiter de ſes Dépouilles, c'eſt
„ peu de Choſe. Fourberie, Lâcheté, Par-
„ jures, tout ſera mis en Oeuvre.

Pour réveiller notre Vigilance, on nous

avertit encore à cette Occaſion, qu'une ſeule Paſſion peut nous perdre, & qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges Ravages. Il ne paroit pas que *Judas* eût d'autres Défauts que d'être intéreſſé. Il y en eut-là aſſez pour l'engager dans l'Intrigue la plus criminelle.

Enfin, la derniere Leçon, qu'on tire de-là, c'eſt pour nous exhorter à nous préparer à nous voir peut-être un jour trahis nous-mêmes de la Maniere la plus lâche. Combien de Maitres vendus par l'Avidité d'un Domeſtique, qui s'eſt laiſſé corrompre? Combien d'Amitiés violées par les plus ſordides Conventions? S'il arrivoit que quelques-uns de ceux que nous regardons comme nos Amis nous trahiſſent, pour diminuer notre Surpriſe, rapellons ce Baiſer de Paix, que *Judas* donna autrefois à J. C. On ne doit pas entiérement compter ſur l'Amitié & ſur la Fidélité des Hommes, pendant qu'on voit un Apôtre en manquer pour ſon Maitre.

Voilà des Leçons, qui peuvent être fort utiles. Mais, ce n'eſt pas ici le Lieu de les pouſſer davantage. Il ſufit de les avoir indiquées, pour montrer que l'on peut méditer utilement la Trahiſon de *Judas*.

ARTICLE VII.

VIDIMUS D'UNE LETTRE DU ROI GUILLAUME AU COMTE DE PORTLAND, PAR LA COUR DE HOLLANDE.

LE Public verra ſans doute avec d'autant plus de Plaiſir la Piéce ſuivante, que c'eſt un Acte juridique, qui, non ſeulement fait voir l'Autenticité d'une *Lettre du Roi Guillaume au Comte de Portland du* $\frac{10}{20}$ *Janvier* 1690, mais même prouve démonſtrativement la Fauſſeté & l'Impoſture d'une *Lettre* de pareille Date, malicieuſement fabriquée, iniquement attribuée à ce Prince en Vûe de dénigrer ſa Mémoire, & frauduleuſement inſérée pages 440-445 d'un Livre, intitulé *Hiſtoriſch Verhaal over den Iaaren* 1572 *ende* 1672 *en* 1673, *door* BERNARDUS KOSTERUS, & imprimé *à Leide, chés Conrad & Juriaan Wishoff, en* 1736, *in* 4°. Cet Acte, émané de la Cour de Hollande ſur la Requête à elle préſentée par la Famille du Comte de Portland, pour faire vidimer la prémiere de ces *Lettres*, avant que de la renvoïer au Duc de Portland, qui conſerve actuellement toute la Correſpondance du Roi avec le Comte, écrite de la propre Main de ce Prince : cet Acte, dis-je, a été imprimé en Hollandois, ſous le Titre de VIDIMUS &c., *à la Haie, chés Matthieu Gaillard, en* 1739, *in* 4°; & en voici une éxacte Traduction.

VIDIMUS,

PAR LA COUR DE HOLLANDE, D'UNE LETTRE DE GUILLAUME III, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, AU COMTE DE PORTLAND, DU $\frac{10}{20}$ JANVIER M. DC. XC.

,, ANNE-MARGUERITE BENTINCK,
,, Douäiriere de feu ARENT BARON
,, DE WASSENAER, en ſon vivant Seigneur
,, de Duyvenvoorde, Voorſchooten,
,, & Veur, Membre de l'Ordre des
,, Nobles de Hollande; GUILLAUME
,, BENTINCK, Seigneur de Roon & Pendregt,
,, Membre dudit Ordre des Nobles
,, de Hollande; & CHARLES BENTINCK,
,, Capitaine de Cavalerie au Service de cet
,, Etat; ayant par Requête repréſenté &
,, donné à connoitre à la Cour de Hollande:
,, Qu'il y a quelque temps que fut publié
,, certain Livre, intitulé *Diſcours Hiſtorique*
,, *&c*, par Mr. BERNARD COSTERUS,
,, imprimé *à Leyde, chez Coenraed &*
,, *Juriaen Wishof, en* 1736: Que les Repréſentans
,, & Supplians avoient, avec la
,, derniere Surpriſe & Indignation, trouvé
,, dans icelui, parmi les Piéces y *jointes*
,, pagg 440, 441, 442, 443, 444, & 445, la
,, prétendue Copie d'une *Lettre*, laquelle
,, auroit été écrite par feu Guillaume III,
,, Roi

„ Roi de la Grande-Bretagne de glorieuſe Mémoire, au feu Comte de Portland, Pere des Repréſentans & Supplians, concernant la Diſpute, au ſujet de la Nomination & Election des Echevins, entre la Ville d'Amſterdam, & ledit Seigneur Roi comme Stadhouder, dattée à Withal le 20 Janvier 1690: Que leſdits Repréſentans & Supplians étoient très perſuadez, que ladite *Lettre* étoit ſuppoſée & forgée, & ont été confirmez dans cette Perſuaſion par pluſieurs Raiſons convaincantes.

„ I. ET, prémiérement, parce que ledit Seigneur Roi n'avoit jamais Coutume de mettre, à la Tête des *Lettres* qu'il a écrites au Pere des Repréſentans & Supplians, les Paroles ſuivantes, GUILLAUME ROI, ou WILLIAM REX, ni même de les ſigner GUILLAUME: Que les Repréſentans & Supplians ont en Main quelques *Lettres*, écrites par Sadite Majeſté au ſus-nommé Comte de Portland, que les Repréſentans & Supplians produiroient à la Cour, à la Tête deſquelles les ſuſdites Paroles, GUILLAUME ROI, ou WILLIAM REX, ni ladite Signature GUILLAUME, ni même aucune Signature, ne ſe trouvent: Que les Supplians pourroient en produire un grand Nombre de pareilles: Qu'en particulier, une ſeule *Lettre*, écrite en François, par Sadite Majeſté elle-même, audit Comte de Portland, & ſignée, au

„ Bas d'icelle, n'a pas pour Signature
„ GUILLAUME ROI, mais WILLIAM
„ R.: Qu'ainſi, il étoit évident par-là, que
„ ceux, qui avoient forgé ladite *Lettre*, avoient crû, que ledit Seigneur
„ Roi, dans les *Lettres* qu'il écrivoit en
„ particulier & de ſa propre Main, obſervoit la Méthode, que l'on obſerve dans
„ celles qui ſont dépéchées du Bureau
„ des Sécrétaires d'Etat, à la Tête deſquelles eſt la Signature dudit Seigneur Roi
„ WILLIAM R: mais, on ne pourroit en
„ produire aucun Exemple dans celles écrites de la propre Main de Sa Majeſté;
„ & ſur-tout dans celles qu'il écrivoit à
„ quelqu'un de ſes Amis de Confidence,
„ comme étoit le Pere des Repréſentans &
„ Supplians dans ladite Année 1690.

„ II. EN ſecond Lieu, que la Fauſſeté
„ de ladite prétendue Copie de *Lettre*
„ paroiſſoit d'autant plus évidemment, que
„ ledit Seigneur Roi y nomme ledit Comte de Portland, à la Tête & à la Cloture d'icelle, MON COUSIN; ce dont
„ on ne pourroit pareillement produire
„ aucun Exemple: Outre que les Paroles
„ MON COUSIN ne ſe trouvent point
„ dans des Lettres pareilles, que les Repréſentans & Supplians avoient en Main,
„ & produiroient de même; & que ces
„ mêmes Paroles ne ſe trouvent point non
„ plus dans une grande Quantité de *Lettres*
„ de la même Sorte, qui ſont entre les
„ Mains du Duc de Portland.

,, III. En troiſieme Lieu, que, dans
,, toutes les *Lettres* du feu Roi, écrites
,, au Pere des Repréſentans & Supplians,
,, & qu'ils avoient en Main, la Date n'é-
,, toit pas marquée au Bas, ainſi que cela
,, ſe trouve dans ladite Copie falſifiée;
,, mais, qu'au contraire, Sa Majeſté avoit
,, Coutume de mettre la Date à la Tête.

,, IV. En quatrieme Lieu, qu'on lit, au
,, Bas de ladite *Lettre* forgée, les Pa-
,, roles, *Donnée à Witbal*, comme ſi c'étoit
,, un Diplome, ou autre Acte public, ex-
,, pédié de la Sécrétairie d'Etat; lequel
,, Mot *Donné* ne ſe trouve au Bas d'aucu-
,, ne *Lettre* écrite par Sa Majeſté de ſa pro-
,, pre Main, & ſeroit effectivement du
,, dernier Ridicule.

,, V. En cinquieme Lieu, qu'il paroi-
,, troit clairement, par une *Lettre* véritable
,, ci-après inſérée, que ledit Seigneur Roi
,, n'étoit pas à Withal le 20 Janvier 1690,
,, mais à Kenſington.

,, VI. Enfin, & en ſixieme Lieu, que
,, les *Lettres*, écrites par le Roi au Pere des
,, Repréſentans & Supplians, ont été ſoi-
,, gneuſement gardées par ledit Comte de
,, Portland, enſuite par ſon Fils le feu Duc
,, de Portland, & préſentement par ſon Pe-
,, tit-Fils le Duc de Portland d'à préſent,
,, qui en a encore en Main plus de quatre
,, cent; & que, par cette Raiſon, il n'eſt
,, pas concevable d'où les ſusnommez
,, Coenraed & Juriaen Wishof, ou bien
,, l'Auteur dudit Livre, auroient pû a-

„ voir une *Lettre* originale, écrite par Sa-
„ dite Majeſté au Comte de Portland, ou
„ une Copie véritable d'icelle, laquelle
„ on ne pourroit jamais produire.

„ QUE quiconque éxamineroit ladite
„ Copie, d'un Oeuil impartial & deſinté-
„ reſſé, en découvriroit très aiſément la
„ Fauſſeté; mais que, néanmoins, les Re-
„ préſentans & Supplians avoient crû
„ devoir mettre à couvert de tout Bla-
„ me la Mémoire de feu leur Pere,
„ même à l'égard des Lecteurs les moins
„ attentifs & les plus ignorans; & ne laiſ-
„ ſer aucun Lieu de ſoupçonner, que leur-
„ dit Pere eut eu Connoiſſance, & par ſon
„ Silence eut approuvé, une Réſolution
„ auſſi déraiſonnable que celle dont la Mé-
„ moire du feu Roi étoit noircie par ladi-
„ te *Lettre* forgée.

„ QUE, par cette même Raiſon, ils avoient
„ fait tous leurs Efforts, pour mettre cet-
„ te Affaire dans tout ſon Jour; & que
„ dans cette Vûe ils avoient éxaminé les
„ *Lettres* écrites par Sa Majeſté au Pere
„ des Repréſentans & Supplians, parmi
„ leſquelles s'eſt trouvée la *véritable Lettre*
„ de Sa Majeſté au feu Comte de Port-
„ land, écrite le ſusdit 20. Janvier, diffé-
„ rente, & conçûe en Expreſſions toutes
„ différentes de celles de ladite Lettre
„ forgée.

„ POUR toutes les Raiſons ſusdites, les
„ Repréſentans & Supplians déclarent re-

,, garder & conſidérer ladite Copie imprimée d'une prétendue *Lettre* écrite par ledit Seigneur Roi le 20. Janvier, au Pere des Repréſentans & Supplians, comme forgée & inventée; ſe réſervant leurs Actions d'Injure contre ceux qui ont forgé ladite Copie, ou ſon prétendu Original, pour inſtituër leur Action, auſſitôt qu'ils auroient découvert l'Impoſteur.

,, ET conſidéré, que ledit Duc de Portland redemande inſtamment ladite *Lettre véritable*, pour la conſerver avec les autres originales de la propre Main de Sa Majeſté: afin qu'il puiſſe conſter à la Poſtérité, que le Pere des Repréſentans & Supplians a été fauſſement calomnié, leſdits Repréſentans & Supplians ſe ſont adreſſés à cette Cour; requerant, qu'il plaiſe à la Cour de vidimer ladite *Lettre véritable*, du 20. Janvier 1690; de confronter les Caracteres d'icelle avec ceux de pluſieurs autres *Lettres* dudit Seigneur Roi au Pere des Repréſentans & Supplians, & avec quelques *Actes* ſignez par Sa Majeſté, & en partie écrite par Elle-même; leſquelles ſeront produites à la Cour; & d'en délivrer des *Lettres de Vidimus*, en y inſérant cette Déclaration des Repréſentans & Supplians; le Tout dans les Formes ordinaires.

,, LA COUR, aïant examiné le Contenu de la ſuſdite *Requête*, comme auſſi ladite *Let-*

,, *tre* du $\frac{10}{20}$ Janvier 1690 exhibée à la Cour
,, par les Repréſentans & Suppliens, laquelle
,, contient ce qui ſuit.

,, A Kinſington ce $\frac{10}{20}$ de Janv. 1690.

,, *J'ay une extreme impatience d'avoir de vos*
,, *nouvelles & vous ſavoir heureuſement arrivé*
,, *en Hollande, il n'y a point de poſte venu, depuis*
,, *que je vous ay eſcrit par Jan Verbaeſt,*
,, *lequel je crains eſt encore a Harwick attendent*
,, *un Bacquett Boot pour ſon paſſage, nous manquons*
,, *preſentement deus ordinaires de Vendredi*
,, *& Mardi dernier. C'eſt aujourd'hui le grand*
,, *jour à la Ch. Bas. ſur le Bill des Corporations,*
,, *à la fin de ma lettre je vous en manderés*
,, *l'iſſue puis que je vous eſcris a preſent avent*
,, *midi. Je trouve que les gens commencent*
,, *a eſtre fort en peine de mon Voyage en Irlande,*
,, *ſur tout les Wigs, qui ont peur de me*
,, *perdre trop toſt avent qu'ils n'ayent fait avec*
,, *moy ce qu'ils veulent, car pour leur amitié*
,, *vous ſavés ce qu'il y a à conter la deſſus en ce*
,, *Païs ici. je n'ay encore rien dit de mon deſſein*
,, *au Parlement, mais je croi de le faire la*
,, *ſemaine prochaine, cependent je commence a*
,, *faire preparer mon Equipage & tout le monde*
,, *en parle publiquement, il ſera neceſſaire que*
,, *vous diſies a Mr. de Ginckel & autres officiers,*
,, *qui doivent revenir ici avec ce qui leur*
,, *eſt neceſſaire de recrues tant d'hommes que de*
,, *chevaus s'ils en achetent en Hollande, de ce*
,, *preparer a parti de la au commencement de Fe-*

,, *vrier vieu ſtile, puiſque certainement ils commenceront*
,, *de marcher d'ici au commencement*
,, *de Mars. Ayent eſcrit juſques ici la poſte*
,, *d'Hollande arrive du* 10. *J'ay un extrême*
,, *chagrin de voir la chicane que Meſ. d'Amſterdam*
,, *vous veulent faire, qui ne procede que du*
,, *mal qu'ils me veulent, j'eſpere que vous le poures*
,, *ſurmonte & que les autres villes vous maintiendront,*
,, *ſi l'affaire pour l'Election des Eſchevins*
,, *s'accomode ſelon l'expedient que je vous*
,, *ay mandé, qui eſt le ſeul que je veus admeſtre,*
,, *j'entens que vous y ſoies compris, ſans*
,, *quoi je ne veus point d'accommodement. Je*
,, *vous envoye ici joinct une lettre de demiſſion*
,, *pour le Sr. Ravens, à Meſſ. de Leyden, &*
,, *un a lui de ſa charge d'Eſchevin, ſans quoi il*
,, *ne peut eſtre établi Penſionaire, ſi le Sr. van*
,, *der Maes juge neceſſaire qu'elle ſoit rendu*
,, *vous n'aves qu'a le envoyer ou les garder, peut*
,, *eſtre qu'il pouroit ſervir en cette Aſſemblée ſi*
,, *l'on a intention de s'en ſervir jamais. Il eſt*
,, *a preſent onze eures de nuit, & a dix eures*
,, *la Ch. Bas. eſtoit encore enſemble, ainſi je ne*
,, *vous puis écrire par cette ordinaire l'iſſue de*
,, *l'affaire. Les* previos queſtions *les Toris*
,, *l'ont emporté de cinq vois, ainſi vous pouves*
,, *juger que la choſe eſt bien diſputée, j'ay ſi*
,, *grand ſommeil, & mon tous m'incommode,*
,, *que je ne vous en ſaurois dire d'avantage.*
,, *Juſques a mourir a vous.*

,, ET a ladite Cour confronté les Caracteres
,, de ladite *Lettre* avec pluſieurs
,, *Lettres* écrites de la Main pro-

„ pre dudit Seigneur Roi au Pere des
„ Repréſentans & Supplians, & avec
„ quelques *Actes* ſignez par Sa Majeſté,
„ & en partie écrits de ſa propre Main,
„ exhibez à la Cour, ſavoir:

„ I. UNE *Lettre* datée *a Loo le* 27. *de*
„ *Septembre* 1700, non ſignée, au Dos de
„ laquelle étoit *Rec. a Windſor le* 27. *Sep-*
„ *tembre* 1700.

„ II. UNE *Lettre*, datée *a Loo le* 30.
„ *d'Août* 1701, ſignée WILLIAM R.; &
„ deſſus l'Enveloppe, avec la propre
„ Main du Roi, *for the Earle of Portland*;
„ & en dehors, *Receu a la Haye le* 31.
„ *d'Aouſt* 1701.

„ III. UN *Mémoire*, de trois demi-Feuil-
„ les, pliées, & écrites *in Quarto*, conte-
„ nant neuf Propoſitions faites au ſusdit
„ Roi, avec la Réponſe de Sa Majeſté en
„ Marge à chaque Article, écrite de ſa
„ Main propre.

„ IV. UN *Teſtament* clos en Original du
„ Roi Guillaume III., du 18. d'Octobre
„ 1695.; avec l'Acte de Suſcription du
„ 19. Octobre 1695: dans lequel *Teſta-*
„ *ment* l'Inſtitution de l'Héritier eſt écrite
„ de la propre Main du Roi.

„ V. UNE Nomination d'Exécuteurs d'un
„ Teſtament antérieur du Roi Guillaume,
„ étant en ce temps-là Prince d'Orange;
„ écrite & ſignée de ſa Main, avec une
„ Enveloppe cachettée de deux Cachets
„ de Sa Majeſté & ſuſcrite de la même
„ Main.

,, ET a été trouvé, que la ſuſdite *Miſſive* vidimée, en Date $\frac{10}{20}$. Janvier 1690, ci-devant Mot à Mot inſérée, eſt conforme à la Signature très connoiſſable & indubitable de Sa Majeſté Guillaume III, dont la Signature eſt très reconnoiſſable & indubitable.

,, FAIT dans le Conſeil le 29. Juin 1739.
,, *Plus bas*, En Connoiſſance de moi. *Etoit ſigné*, JAN PARKER.

ARTICLE VIII.

DEFENSE DE MR. BOERHAVE,

contre l'Article VII de la *Bibliotheque Raiſonnée* pour les Mois de Juillet, Aout, & Septembre, M. DCC. XLIV.

IL y a déjà quelque Tems, que les Auteurs de certains Journaux ont eu la Bonté de divertir les Savans par de ridicules Eloges. Perſonne n'ignore à préſent, que de tels Eloges ne doivent pas être pris à la Lettre ; mais, qu'ils renferment un Sens caché. Je veux dire, qu'on tache par-là de faire valoir la Marchandiſe. C'eſt comme une Affiche publique, pour avertir, que certaines Gens, Poſſeſſeurs de tel ou tel Livre, ſeroient bien aiſes, qu'on leur fît le Plaiſir de les acheter. Ce Procédé, aſſez pardonnable en d'autres Rencontres, devient criminel, quand ces Meſſieurs tendent à leur But aux Dépens d'autrui. Cependant, il n'eſt pas rare de trouver des Gens, qui ne cherchent que leur Profit, à quelque Prix que ce ſoit. Cette Hardieſſe s'eſt même étendue jusque-là, qu'on a ôſé inſulter la Mémoire de Mr. BOERHAVE dans la *Bibliothèque Raiſonnée*, à l'occaſion d'un *Commentaire de Mr.* HALLER *ſur les Inſtitutions* de ce Grand-Homme. Eut-on loué ce *Commentaire*, l'eut on loué beaucoup au deſſus de ſes Mérites, perſonne n'en auroit été faché; chacun auroit donné à ces Louänges le Sens, qu'on leur attache ordinairement: mais, qu'on l'ait loué, en manquant au Reſpect, qui eſt dû à la Mémoire de Mr. BOERHAVE, c'eſt-là un Procédé très malhonnête, & abſolument impardonnable. Tous ceux, qui ont connu de près cet Homme incomparable, condamneront ſans doute une telle Conduite, puiſqu'ils n'auront pu ſe faire Illuſion ſur ſes grandes Qualitez: mais ceux, qui ne l'ont connu que par Réputation, ou par quelque courte Converſation, ceux-là, dis-je, pourroient avec moins de Peine ſe laiſſer ſéduire par une Opinion deſavantageuſe. C'eſt pourquoi j'ai jugé utile, & même néceſſaire, de réfuter les Calomnies, par leſquelles on a tâché de noircir la Réputation de Mr. BOERHAVE. Il faudra pour cela, je l'avoue, en venir aux Priſes avec un Ecrivain mercenaire, qui, ſous le Voile de l'*Incognito*, ne rougit point d'être gagé, pour compoſer des Extraits dans le Gout de ceux qui le paient pour écrire.

Mais,

Mais, cette Conſidération ne doit pas toujours nous faire garder le Silence. Il eſt bon de démaſquer quelques-fois ces ſortes des Gens, pour que le Public n'en ſoit pas la Dupe, & pour les tenir en Reſpect à l'avenir. Venons au Fait.

L'AUTEUR ouvre la Scene par l'Eloge ſuivant de Mr. BOERHAVE. *Ce Grand-Homme*, dit-il, *avoit lû une Infinité des Choſes, & une Mémoire prodigieuſe les lui conſervoit fidelement. Il étoit éclairé par les Mathématiques, qu'il a enſeignées dans ſa Jeuneſſe, & ſur-tout par cette fine Anatomie, que lui apprenoient les Préparations de* Ruyſch; *par la Chymie, qui lui décompoſoit les Liqueurs; & par la Pratique, dans laquelle il a excellé. Son puiſſant Génie embraſſoit une Etendue prodigieuſe de Sciences, qui s'éclairent & ſe ſoutiennent mutuellement. Avec ces Avantages, Mr.* Boerhave *ſe propoſa de donner un Abrégé de la Phyſiologie & des Principes les plus généraux de la Pratique* (a). *Il s'étoit propoſé d'être court: perſonne n'a jamais mieux ſu l'être. Pas une Parole de perdue: les Particules mêmes, qui ſervent à lier les Diſcours, n'y ſont admiſes qu'à regret; chaque Mot exprime une Choſe. Ce Livre, traduit en Stile ordinaire, deviendroit un* in Folio. *Il a trouvé un Accueil prodigieux* (b). *Cependant, il n'eſt qu'un Abrégé. Mais, l'Auteur y ſuppléoit par ſes Leçons annuelles. Là,*

(a) Bibliotheque Raiſonnée, *pour les Mois de Juillet, Aout, & Septembre*, 1744. *pag.* 36.

(b) *Ibid pag.* 37.

Là, il rapportoit les Faits, ſur leſquels il avoit fondé ſes Vûes: il y avançoit des Hypotheſes. Mr. Boerhave *en avoit de fort brillantes. Son Génie heureux ſavoit appliquer les Faits, & tirer d'une Expérience d'Anatomie, muette, pour ainſi dire, & propôſée à d'autres Fins, des Concluſions de Phyſiologie d'une Facilité & d'une Régularité ſurprenantes* (a). *L'Eloquence mâle, avec laquelle il les débitoit, étoit jointe à tout l'Agrément, dont la Matiere étoit ſuſceptible. Il avoit orné ſon Eſprit par la Lecture des Hiſtoriens & des Poëtes: les Graces l'accompagnoient par-tout. Mais, de toutes ſes Leçons, celles de Phyſiologie étoient les plus recherchées. Il y avoit tant de Nouveau, tant d'Exactitude, que les Auteurs immédiatement antérieurs à* Boerhave *paroiſſent avoir écrit dans un autre Siecle* (b).

JUSQU'ICI tout va le mieux du Monde. Il eſt heureux pour la Mémoire de Mr. BOERHAVE, que ce ſoient-là autant de Véritez connues de tous ceux qui l'ont fréquenté, ou qui le connoiſſent ſeulement pour avoir lû ſes Ouvrages, ou aſſiſté à ſes Colleges. Si cela n'étoit pas, notre Journaliſte n'auroit eu garde de tenir un tel Langage; à moins qu'en ſe parant d'un Extérieur d'Impartialité, il n'eut voulu par-là mieux diſpoſer ſes Lecteurs à avaler tout le Venin, qui ſe trouve dans ce qui ſuit.

VOICI comme il continue, en parlant de

(a) *Ibid pag.* 38.

(b) *Ibid pag.* 39.

Mr. HALLER. Il *fit*, dit-il, *deux Cours à Leide ſous ce grand Maitre, & s'y procura des Cahiers des Leçons de* Boerhave, *lesquels il confronta avec deux autres Manuſcrits des mêmes Leçons, & en forma un Diſcours ſuivi, ou un Commentaire de Mr.* Boerhave *ſur ſes propres Inſtitutions* (*a*). Dans un autre Endroit, j'aurai beaucoup à redire ſur ce Chapitre; mais, à préſent, paſſe encore tout cela. Or, *Mr.* Haller *ne ſe borna pas-là.* Boerhave *n'avoit eu aucun Maitre en Médecine: il avoit appris ſon Anatomie dans les bons Livres, dans quelques Démonſtrations publiques, toujours fort courtes, & qui n'embraſſent qu'une petite Partie du Corps humain, & ſur des Préparations de la Main de* Ruyſch. *Une Infinité de Poſitions, de Figures, de Vaiſſeaux, de Nerfs, lui manquoit: il ne les avoit jamais vûs; & il étoit obligé de les tranſcrire de quelque Auteur. Ce Défaut revenoit à chaque Page. Falloit-il livrer le Lecteur à l'Erreur? Mr.* Haller *aimoit trop la Vérité, pour la ſacrifier à un Précepteur. Il ſe dégouta de rectifier les Détails d'Anatomie: il aima mieux en faire de nouveaux, crayonnez ſur le Corps humain, & enrichis de tout ce que les Maitres de l'Art avoient de plus précis & de plus exact. Une Lecture opiniâtre, & une Abondance extrême de Corps humains, le ſoutinrent dans l'un & l'autre* (*b*). *Quant à la Phyſique, Mr.* Haller *a imité ſon Maitre dans ce Travail: il a même*

(*a*) *Ibid. pag.* 39, 40, 41.

(*b*) *pag.* 41, 42, 43.

même eu quelque Avantage, par les Progrès, que la Phyſique fait tous les jours, & par une Lecture plus étendue. D'ailleurs, Mr. Haller *n'a aucun Syſteme de ſa Façon. Il n'eſt pas tenté de faire Uſage d'un Fait douteux, d'un Raiſonnement problématique. Il eſt par-là plus libre d'aller droit au Vrai, que ſon Maitre même, qui avoit des Hypotheſes à orner, & un Syſteme à défendre. On s'appercevra aiſément de cette Différence du Maitre & du Diſciple. Celui-là a ſes Vûes & ſon But en raportant des Faits: il ſeroit faché d'en trouver de contraires; & peut-être tache-t-il de les recuſer. Celui-ci les reçoit avec un Plaiſir égal de la Main de la Nature, quel que puiſſe être leur But. Il ne peut mener qu'à la Vérité: c'eſt ce Chemin de la Vérité, qu'il ſuit conſtamment, ſans jamais s'en détourner* (a).

VOILA' le ſcandaleux Tableau, que notre mercenaire Ecrivain a ôſé faire de Mr. BOERHAVE. Mr. HALLER en rougira ſans doute. J'ai trop bonne Opinion de ſa Modeſtie, pour n'être pas perſuadé, qu'il aura Honte de ſe voir mis, non ſeulement en Parallele, mais même fort au deſſus d'un des plus Grands-Hommes que notre Siécle ait produit. L'Encens, qu'on lui prodigue à pleines Mains, eſt trop groſſier, pour qu'il puiſſe lui plaire. Ainſi, je me flatte, qu'il ne me ſaura point mauvais Gré, ſi je fais ſentir au Public toute l'Extravagance, j'ai preſque dit l'Inſolence, de ce Journaliſte; & ſi, par conſéquent, j'entre dans quelque Détail ſur ſon Ouvrage. Je n'aurois jamais penſé à en faire la moindre Critique, ſi j'avois pu ſans cela rendre à Mr. BOERHAVE la Juſtice qui lui eſt due. La Néceſſité me ſervant donc ici d'Excuſe, je reviens au Journaliſte.

(a) *pag.* 44, 45.

I. PRÉMIÉREMENT, il fait de Mr. BOERHAVE un grand Ignorant en Anatomie; &, effectivement, où l'auroit-il apriſe? *Il n'eut aucun Maitre. Il avoit puiſé dans les Livres la plus grande Partie de ce qu'il en ſavoit. Il ne vit que quelques légeres Démonſtrations, & les Préparations de* Ruyſch. *Auſſi lui manquoit-il une Infinité de Choſes; & ce Défaut ſe trouve à chaque Page.* C'eſt à-peu-près-là ce qu'on pourroit dire d'un jeune Etudiant, qui ne feroit que commencer ſon Anatomie. Ce Langage eſt, non ſeulement une Preuve de la Témérité, mais encore de la Mauvaiſe-Foi, de notre Faiſeur d'Extraits; car, je vois ſur quoi il fonde ce qu'il dit ici: c'eſt ſur l'*Oraiſon funebre* prononcée par Mr. SCHULTENS. Celui-ci, parlant des Progrès ſucceſſifs de Mr. BOERHAVE, ſe borne aux ſeuls Commencemens de ſes Etudes Anatomiques. Il raporte, comme une Choſe prodigieuſe, qu'*il n'eut aucun Maitre:* & il ajoute, qu'*il commença en liſant* VESALE, FALLOPE, & BARTOLIN; *qu'il diſſéqua ſouvent des Animaux; qu'il aſſiſta réguliérement aux Diſſections publiques de Mr.* NUCK. Mais, Mr. SCHULTENS ne donne cela, que comme un Commencement. Auſſi perſonne, pas même notre Journaliſte, ne ſera aſſez fou de croire, que Mr. BOERHAVE n'avoit jamais lû que ces trois Auteurs, & qu'il n'avoit jamais aſſiſté qu'aux Diſſections de Mr. NUCK. Il eſt certain, qu'il diſſéqua lui-même des Hommes, & qu'il fut aſſidu dans les Diſſections publiques des Profeſſeurs de ſon Tems. Mais, c'eſt ce qu'on paſſe ſous Silence: & l'on étend malignement à toute la Vie de ce Grand-Homme les Paroles de Mr. SCHULTENS, qui ne regardent que les prémiers Traits de ſon Apprentiſſage. Je vai en tracer un Portrait plus reſſemblant, compoſé en partie des Expreſſions du même Mr. SCHULTENS, & en partie de ce que je tiens de fort bonne Main. *Mr.* BOERHAVE *commença, par lire* VESALE, FALLOPPE, *&* BARTHOLIN. *Il diſſéqua ſouvent des Animaux: il fut aſſidu dans les Diſſections publiques de Mr.* NUCK. *Enſuite, il lut preſque tout ce qu'on avoit écrit ſur l'Anatomie. Il diſſéqua, de tems en tems, juſqu'à ſa Mort, pluſieurs Corps humains, & continua auſſi l'Examen des autres Animaux. Il fréquenta toujours les Demonſtrations publiques, même encore ſous Mr.* ALBINUS. *Il fit Amitié intime avec pluſieurs Anatomiſtes du prémier Ordre, ſur-tout avec Mr.* RUYSCH, *l'Homme pour l'Anatomie le plus laborieux du Monde: il eut avec lui un Commerce réglé, ſoit de vive Voix, ſoit par Lettres; il l'interrogeoit touchant ſes Découvertes; il éxaminoit toutes ſes Préparations; il le trou-*

trouvoit toujours prêt, lorſqu'il s'agiſſoit de mettre la Main à l'Oeuvre, pour éclaircir quelque Difficulté: auſſi, profitant de ſa Bonne-Volonté, il travailloit très ſouvent avec lui, & jamais ne lachoit Priſe, qu'après être pleinement inſtruit de ce qu'il ſouhaitoit. Enfin, il fit tout ce qui lui étoit poſſible, pour acquérir la Connoiſſance la plus approfondie de l'Anatomie: &, en effet, il y réüſſit ſi bien, que toute Perſonne verſée dans cette Science, & qui jugera ſans Prévention, devra avouër, que l'Anatomiſte le plus accompli n'auroit pu alors donner un Traité plus achevé à tous Egards, que le ſien. Depuis ce Tems-là, comme c'eſt le Sort de toutes les Sciences, & de l'Anatomie principalement, on a fait pluſieurs Découvertes. Mr. BOERHAVE *en tiroit Parti pour l'Inſtruction de ſes Diſciples: il les communiquoit, peſoit, approuvoit, réfutoit, dans ſes Colleges, avec une Exactitude, une Prudence, & un Diſcernement, juſqu'ici ſans Exemple.*

VOILA' le véritable Portrait de Mr. BOERHAVE, quant à l'Anatomie. Eſt-il tombé dans quelque Faute à cet Egard? *Le Corps humain*, pour me ſervir des Paroles du Journaliſte, *renferme tant de Cantons, qu'après avoir vieilli dans l'Art, on trouve toujours encore quelque Coin où l'on eſt étranger; & heureux qui ne l'eſt qu'en quelques Coins* (a). C'eſt-là ce qu'il a eu de commun avec tous les Hommes. Quel ſeroit même à préſent l'Anatomiſte le plus expert, qui ôſat ſe figurer, que tout ce qu'il dit, ou qu'il écrit, eſt, & ſera, entiérement irreprochable? Si quelqu'un étoit aſſez vain, pour prétendre à une telle Infaillibilité, il s'expoſeroit à la Riſée de tout ce qu'il y a de Gens ſenſez. Quiconque a tant ſoit peu d'Expérience n'eſt que trop convaincu de la Foibleſſe humaine: il ne ſait que trop, qu'elle eſt la Cauſe de pluſieurs Bévues, commiſes par ſes Prédéceſſeurs, par ſes Contemporains, & par lui-même. Il ſeroit ridicule d'avancer, que Mr. BOERHAVE fut exemt d'Erreur. Il fut Homme, & par-là même ſujet à ſe tromper, comme tous les autres: mais ceux, qui ont quelque Connoiſſance de l'Anatomie, ſeront certainement perſuadez, que les Fautes, où il eſt tombé, ne ſont pas à beaucoup près, ni ſi grandes, ni ſi nombreuſes, que notre mercenaire Ecrivain l'a voulu faire croire; &, qu'eu égard au Tems dans lequel il écrivit ſon Ouvrage, elles ſont très pardonnables. Quelle Infamie n'y a-t-il donc pas à vendre ſa Plume, pour relever le Foible de ce Grand-Homme, ſur un tel Fondement? Une pareille Action tourne entiérement à la Confuſion de ſon Auteur; puiſque, pour toute Récompenſe, elle ne peut qu'être ſuivie de l'Indignation des Honnêtes-Gens: ſur-tout ſi l'on ſait, qu'elle n'a eu pour But que de procurer le Débit d'un Livre, où il ne ſeroit pas difficile de faire voir des Bévues beaucoup plus grandes & plus nombreuſes.

(a) *Ibid pag.* 43.

JE n'avance rien, que je ne fuſſe en Etat de prouver, ſi les Egards, que j'ai pour Mr. HALLER, ne m'impoſoient pas Silence. Je ne ſaurois cependant m'empécher de donner un ſeul Echantillon de cette Vérité. Il me le pardonnera, j'eſpere, après ce que j'ai remarqué ci-devant ſur la Néceſſité où je me trouvois d'entrer dans quelque Examen de ſon Livre. Il dit donc, que, *dans les jeunes Oeufs, le Placenta prend ſon Origine de l'Amnios, d'où ſortent les Vaiſſeaux qui le compoſent*; *mais que, dans l'Oeuf plus avancé, le Chorion ſe fend, & qu'une de ſes Lames enveloppe avec l'Amnios la Partie concave du Placenta* (*a*): *que l'autre Lame monte ſur ſa Partie convexe* (*b*); *& qu'ainſi le Placenta ſe trouve alors entre la Duplicature du Chorion* (*c*). C'eſt un Anatomiſte de Profeſſion, qui nous conte cette belle Hiſtoire. Pour moi, qui n'en ſuis pas un, je me flatte cependant d'être aſſez bien inſtruit là-deſſus, pour ôſer aſſurer, que jamais un Obſervateur exact n'a pu voir une Choſe ſi contraire à la Nature. J'en prens à Témoins tous les plus habiles Anatomiſtes; & je ſuis certain, qu'après un Examen plus attentif, Mr. HALLER en conviendra lui-même. Les Vaiſſeaux du Cordon umbilical ſe diſtribuent ſous le Chorion: ils traver-

---

(*a*) Prælectiones Acad. *Tom. V. Parte 2. pag.* 178, 229, 267 & 268.

(*b*) *Ibid pag.* 268.

(*c*) *Ibid pag.* 282.

verſent le Chorion; ils étendent leurs Rameaux ſur la Surface extérieure du Chorion; & c'eſt ainſi, qu'ils forment le Placenta. L'Amnios n'y a aucune Part. C'eſt-là un Fait généralement reconnu, & qui a conſtamment lieu. Je l'ai vu ſi ſouvent, tant dans les petits que dans les grands Oeufs; & cela ſi clairement, que je ſuis très convaincu, que s'il y a une Choſe inconteſtable dans le Monde, c'eſt celle-là. D'ailleurs, comment concevoir avec Mr. HALLER, que le Placenta eſt arraché de l'Amnios, pour paſſer entre la Duplicature du Chorion? Cela ſeul ne ſuffit-il pas, pour déciller des Yeux tant ſoit peu Anatomiques? Il eſt aiſé de ſentir l'Impoſſibilité d'un tel Déplacement. Voilà, ſi je ne me trompe, un Exemple bien déciſif d'une Faute très ſenſible; & cela, ſur une Choſe très connue. Que notre Journaliſte me faſſe voir un ſeul Endroit, où Mr. BOERHAVE, avec toute ſa prétendue Ignorance en Anatomie, ait échoué ſi malheureuſement. J'ôſe le défier de me produire rien de ſemblable. S'il avoit été lui-même un peu plus verſé dans l'Anatomie, & s'il avoit agi de meilleure Foi, il auroit trouvé mille Raiſons pour ne pas outrer ainſi les Défauts de ce Grand-Homme, & le Mérite de ſon Commentateur.

IL n'a pas mieux réüſſi, en attribuant à Mr. HALLER une *Lecture plus étendue*, qu'à Mr. BOERHAVE. Il a oublié ſans doute, que quelques Pages plus haut il avoit dit, que Mr. BOERHAVE avoit lû *une Infinité de Choſes.* Il faut lire beaucoup, pour lire plus qu'*une Infinité de Choſes.* Je félicite Mr. HALLER d'avoir pouſſé ſi loin l'Application. Mais, Badinage à part, notre Faiſeur d'Extraits ne voudroit-il point dire, par ſa *Lecture plus étendue*, que Mr. HALLER a lû depuis que Mr. BOERHAVE n'a plus été en état de lire? Dans ce Cas, il a Raiſon. Pendant ſa Maladie, ce dernier vraiſemblablement n'a lû que fort peu; &, après ſa Mort, certainement rien du tout. Au contraire, Mr. HALLER lit peut-être encore. Si c'eſt là le Sens, qu'il faut donner à ces Expreſſions, pour qu'elles ne ſe contrediſent pas, je ne lui envie point ſa Maniere d'écrire. Au reſte, je ne veux diminuer en rien la Lecture de Mr. HALLER. Je reconnois, qu'il en a une très vaſte. J'accorderai même, ſi l'on veut, qu'il a plus lû, que Mr. BOERHAVE. Qu'en pourra-t-on conclure? Qu'à l'égard de la Lecture, Mr. HALLER l'emportoit ſur Mr. BOERHAVE? Nullement. La véritable Lecture dépend moins de la Quantité, que de la Qualité, de Lecture. Or, Mr. BOERHAVE avoit *une Mémoire prodigieuſe, qui lui conſervoit fidélement ce qu'il avoit lû*: & cette Fidélité de Mémoire ſupoſe néceſſairement une grande Attention à la Lecture; deux Choſes, qui ſont une Source abondante de ſolides Connoiſſances. Auſſi *le puiſſant Génie de Mr.* BOERHAVE *embraſſoit-il une Etendue prodigieuſe de Sciences,*

ces, qui s'éclairoient & ſoutenoient mutuellement. Si, dans un Age avancé, ſelon l'Ordinaire de la Veilleſſe, ſa Mémoire lui a joué quelques-fois de mauvais Tours dans ſes Colleges, il a été en garde contre cela dans ſes Ouvrages imprimez. En peut-on dire autant de Mr. HALLER? Parlons clair. La Lecture de Mr. HALLER eſt trop précipitée. On trouve, dans ſon Livre, de fréquentes Preuves d'un grand Défaut d'Attention. Je pourrois citer grand Nombre de Choſes, qu'il attribue mal-à-propos aux Auteurs, même de la plus fraiche Date. Mais, pour ne pas être trop prolixe, je me bornerai à un ſeul Auteur, qui vient de publier tout nouvellement un Traité ſur la Groſſeſſe de la Matrice. Je veux parler de Mr. NOORTWYK. Mr. HALLER le cite ſouvent: & il ſemble qu'il le devroit citer juſte; puiſque les Impreſſions, que ce Livre a fait ſur lui, ſont encore toutes récentes. Cependant, j'ai été frappé de le trouver différent chés Mr. HALLER de ce qu'il m'avoit paru en le liſant. Soupçonnant, que je l'avois mal lû, je me ſuis mis à le relire: il ne m'en a pas couté beaucoup; c'eſt un petit Ouvrage. Mais, cette ſeconde Lecture m'a convaincu, que c'étoit Mr. HALLER, qui avoit mal lû, & non pas moi. En voici la Preuve.

NOORTWYK chés Mr. HALLER,	& chés lui-même.
1. *Il a vu dans l'Ovaire un petit Creux ridé, qui menoit par quelque Trou vers la petite Eminence, qui étoit à côté, & ſéparée de la Cicatrice.* Prælect. Acad. *Tom. V, Parte 2. pag.* 157. *Confer ibid. p.* 139 *&* 140.	1. *Il a vu dans l'Ovaire un petit Creux ridé, & un Trou, qui ſembloit aller obliquement de la Surface extérieure de l'Ovaire vers ce Creux. La petite Eminence étoit à côté de ce Trou, & n'avoit rien de commun, ni avec le Creux, ni avec le Trou.* De Utero, *pag.* 8, *& Tab.* 4 *Fig.* 4.
2. *L'Enfant avancé remplit toute la Matrice.* pag. 222.	2. *L'Oeuf remplit toute la Matrice.* pag. 10.
3. *L'Enfant étoit preſqu'à Terme.* pag. 230, 268.	3. *L'Enfant étoit preſqu'à Demi-Terme,* pag. 5.
4. *La Partie extérieure fongueuſe du Chorion n'eſt peut-être qu'un Aſſemblage de Vaiſſeaux non remplis.* pag. 231.	4. *La Partie intérieure filamenteuſe du Chorion n'eſt peut-être qu'un Aſſemblage de Vaiſſeaux non remplis.* pag. 13.
5. *Il a vu, que les grands Sinus du Placenta devenoient plus étroits vers la Matrice.* pag. 238.	5. *Il lui ſembloit ainſi; mais, il n'ôſe l'aſſurer.* pag. 11.
6. *L'Oeuf*	6. Je

6. *L'Oeuf alloit comme en Pointe dans le Col de la Matrice. Le Fœtus étoit aſſis dans cette Pointe*, pag. 246.	6. Je ne trouve cela nulle part. L'Auteur ne fut jamais dans ce Sentiment.
7. *Son Expérience montre auſſi, que les Sinus de la Matrice ſont fort grands, & les Filamens de l'Arrierefaix fort petits: qu'ainſi, ils ne répondent pas manifeſtement entr'eux.* pag. 257.	7. *Son Expérience montre, que les Ouvertures de le Matrice étoient petites, & les Sinus de l'Arrierefaix fort grands; mais que, cependant, la Communication eſt manifeſte.* pag. 11.
8. *Il vit un Exemple d'Hémorrhagie, où le Sang diſtilloit par les Trous du Chorion étendu ſur le Placenta.* pag. 259 & 260.	8. *Il jugeoit, que vraiſemblablement cette Hemorrhagie étoit née, parce que le Placenta s'étoit plus ou moins détaché de la Matrice.* pag. 28. Mais, il ne décide point, que les Trous du Chorion étendu ſur le Placenta y aïent contribué. Il ſemble, qu'il auroit eu plus de Raiſon de l'attribuër à la Rupture de quelques-uns de ces grands Sinus, qui ſe trouvent dans la Couronne du Placenta. Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur ne

	s'eſt pas déclaré là-deſſus.
9. *Il rapporte uniquement aux Vaiſſeaux la Connexion de la Lame intérieure du Chorion avec la Partie concave du Placenta.* pag. 268.	9. *Il doute, s'il n'a pas vû auſſi quelques Productions membraneuſes; & ne ſe fie pas entiérement à ſon Sujet.* pag. 27.
10. *La même Lame y étoit plus mince, que le Reſte du Chorion.* pag. 268.	10. *Elle y étoit mince, entiérement ſemblable au Reſte de la Lame intérieure du Chorion.* pag. 27.
11. *Il a ſeparé le Chorion de l'Amnios juſqu'au Cordon.* pag. 268.	11. Dans la Situation de ſon Sujet, il devoit au contraire ſéparer l'*Amnios du Chorion*; & c'eſt auſſi ce que dit l'Auteur pag. 290.
12. *Il confirme, que la Membrane extérieure du Placenta n'eſt différente en rien du Reſte du Chorion.* pag. 270.	12. *Il dit, qu'elle fut plus mince & ſerrée, dans l'Etat naturel.* pag. 14 & 26.
13. *Il rapporte la Membrane moïenne à l'Amnios* pag. 272. *La Membrane moïenne chés lui eſt l'Amnios.* pag. 294, 302. *Il prend la Membrane moï-*	13. Quelle Confuſion! *Il dit, qu'il a ſéparé l'Amnios en deux Lames* pag. 21, 29; *& qu'il eſt très certain, que ce n'eſt qu'une véritable Duplicature de l'Am-*

moïenne pour une Lame de l'Amnios. pag. 341.	l'*Amnios* pag. 170. Il ne reconnut jamais la Membrane moïenne: au contraire, il la combat par-tout.
14. *Le Réſeau, qui fait le Fondement du Placenta, eſt la Diſtribution des Vaiſſeaux ſous le Chorion.* pag. 294.	14. *Ce Réſeau eſt formé par des Rameaux, qui, ſortis de cette Diſtribution, ont déjà atteint la Surface extérieure du Chorion.* pag. 19.
15. *Il a démontré, que l'Ouraque de* Mr. ALBINUS *eſt plûtôt un des Vaiſſeaux umbilicaux.* pag. 370.	15. L'Auteur n'a pu ſe ſatisfaire ſur cet Article pag. 203; & il n'a rien décidé pag. 204.

IL me ſeroit aiſé de groſſir encore ce Catalogue de pluſieurs autres Fautes de cette Nature; mais, en voilà aſſez pour mon But. Or, je vous prie, ſeroit-il poſſible, qu'un Savant, tel que Mr. HALLER, qui auroit lû depuis peu avec Attention un auſſi petit Ouvrage, que celui dont il s'agit, eut la Mémoire aſſez malheureuſe, pour qu'elle lui fit faire tant de Fautes ſi ſenſibles? La Choſe n'eſt nullement vraiſemblable. Convenons donc, que c'eſt-là l'Effet d'un grand Défaut d'Attention. Mr. HALLER a lû à la hâte, & par conſéquent a mal lû. Chacun ſait, qu'une telle Lecture n'eſt accompagnée d'aucun Fruit avantageux: elle eſt, au contraire, une Source de Confuſion, & de Connoiſſances mal digérées, qui ne forment qu'un monſtrueux Cahos d'Erudition. Elle donne, il eſt vrai, la Facilité d'accumuler Notes ſur Notes, mais ſans Gout, ſans Diſcernement, & où l'on ne remarque, ni Suite, ni Liaiſon. Autant vaudroit aux Lecteurs de ce Genre ne parcourir que les Indices des Livres. Surement, ce n'eſt pas ainſi que Mr. BOERHAVE liſoit. Il ne ſe piquoit pas, à la vérité, de faire Parade d'une Erudition hors d'Oeuvre: mais, toutes ſes Lectures étoient accompagnées de Réfléxion & de Choix. Cela paroit par tous ſes Ouvrages: & ſi l'on avoit mieux étudié cet excellent Original, on en verroit de meilleures Copies. Si Mr. HALLER avoit marché plus ſcrupuleuſement ſur les Traces de ce Grand-Homme, il y auroit moins de Citations dans ſon Commentaire, mais auſſi ſeroient-elles plus juſtes; & les Eloges, que lui donne le Journaliſte, ne ſeroient pas ſi déplacés. J'ai aſſez bonne Opinion de ſa Modeſtie, pour être perſuadé, qu'il en conviendra lui-même, & qu'il verra de mauvais Oeuil, qu'on lui ait donné la Préférence ſur un Maitre, qu'il a trop bien connu, pour ne pas ſentir combien il lui eſt inférieur.

MAIS, que dirons-nous touchant le Reſte du Parallele, où l'on peint Mr. BOERHAVE des Couleurs les plus noires par raport à la Candeur. *Il avoit*, dit-on, *des Hypotheſes à orner, & un Syſteme à défendre; & par-là il avoit ſes Vues & ſon But en ra-*

portant des Faits. Il ſeroit faché d'en trouver de contraires ; & peut-être tache-t-il de les récuſer. C'eſt-à-dire, que Mr. BOERHAVE étoit entété de ſes Sentimens, prévenu en faveur des Chimeres qu'il s'étoit miſes dans la Tête, & de la plus Mauvaiſe-Foi du Monde. En vérité, c'eſt pouſſer loin l'Impudence, que d'ôſer tenir un pareil Langage, dans un Tems où la Mémoire de Mr. BOERHAVE eſt encore toute récente, & dans un Païs où il y a tant de Gens en Etat de faire connoitre toute la Noirceur de cette Calomnie : Calomnie d'autant plus condamnable dans le Journaliſte, qu'il ne peut pas s'être fait Illuſion ſur cet Article ; puiſqu'il ſait bien rendre Juſtice à Mr. BOERHAVE, lorſqu'il ne croit pas que l'Intérêt de ſon Libraire demande qu'il le déprime. Auſſi n'ai-je beſoin, pour raſſurer l'Honneur de Mr. BOERHAVE à cet Egard, que de ſes propres Paroles. Il avoit un Syſteme, il avoit des Hypotheſes, je l'avoue; mais, comment ſe comportoit-il là-deſſus ? *Dans le Livre de Mr.* Boerhave *les Conjectures*, dit notre Journaliſte, *ne paroiſſent que ſous la Forme de Soupçons. Dans ſes Colleges, il rapportoit les Faits ſur leſquels il avoit fondé ſes Vues. Il y avançoit auſſi des Hypotheſes, qu'il n'auroit ôſé hazarder dans un Ouvrage imprimé.* Mais, de quelle Trempe étoient ces Hypotheſes ? Elles étoient de celles, *qui fort ſouvent nous ſervent de Ponts, pour arriver à des Véritez éloignées, ou l'Expérience n'a pas encore pu atteindre. Mr.* Boerhave *en avoit de fort brillantes. Son Génie heureux ſavoit appliquer les Faits, & tirer d'une Expérience, muette pour ainſi dire, & propoſée à d'autres Fins, des Concluſions d'une Facilité & d'une Régularité ſurprenantes. La Théorie des Inflammations en peut ſervir d'Exemple. Elle ſe fonde, d'un côté, ſur quelques Faits, raportez par Mr.* LEUWENHOEK, *qui n'en avoit pas prévu les Uſages; &, de l'autre, ſur des Injections de Mr.* RUYSCH, *qui n'y avoit pas ſongé non plus.* Mr. Boerhave *réünit les Morceaux détachés, & en compoſa un Syſteme, qui, de ſon Vivant, a été reçu à peu près par toute l'Europe* (*a*). Croiroit-on, que c'eſt le même Homme qui parle? Voilà donc Mr. BOERHAVE entiérement juſtifié, même par ſon Ennemi. Il fondoit ſes Hypotheſes ſur les Faits, & défendoit ſon Syſteme, de ſorte qu'il remportoit de ſon Vivant l'Aveu à peu près de toute l'Europe. Il n'y eut donc preſque perſonne, qui n'approuvât ſes Vûes & ſon But dans le Raport des Faits. Mais, qu'il auroit été faché d'en trouver de contraires, ou qu'il auroit taché peut-être de les recuſer, ce ſont des Soupçons abſolument inſoutenables: &, tandis que le Journaliſte ne nous apprendra pas à pénétrer dans le Cœur de l'Homme, on ne pourra jamais regarder ces mauvais *peut-êtres*, que comme des Médiſances, préméditées ſans au-

---

(*a*) Biblioth. Raiſon. *Juillet, Aout, Sept.* 1744, *pag.* 38.

aucun Fondement, qui tourneront toujours au Deshonneur de celui qui les débite.

MAIS, il falloit donner de l'Encens à Mr. HALLER, qui, certainement, n'en ſera pas ſatisfait à ce Prix, quoique le Journaliſte ait épuiſé toute ſon Eloquence, pour lui faire ſa Cour, & étaler le Mérite de ſon Ouvrage, auquel cet exorbitant Eloge ſurement ne convient pas. Il nous propoſe Mr. HALLER, comme *n'ayant aucun Syſteme: n'étant pas tenté de faire Uſage d'un Fait douteux, d'un Raiſonnement problématique;* &, *par-là, plus libre d'aller droit au Vrai, que ſon Maitre même: ne pouvant mener qu'à la Vérité: ſuivant toujours conſtamment le Chemin de la Vérité, ſans jamais s'en detourner, &c.* (a). C'eſt plus qu'on ne ſauroit eſpérer d'aucun Homme: & cette Flatterie vient fort mal-à-propos; car, on trouve au contraire dans l'Ouvrage de Mr. HALLER, qu'il ne s'eſt fait aucun Scrupule d'emploïer ces ſortes de Faits & de Raiſonnemens, avec plus de Liberté, que ne fit jamais Mr. BOERHAVE. Auſſi n'a-t-il pas eu le Bonheur de ſuivre toujours le Chemin de la Vérité: il s'en eſt écarté même aſſez ſouvent. Il n'y a donc rien de vrai dans cet Eloge, excepté que Mr. HALLER n'a aucun Syſteme de ſa Façon. Mais, quelle Merveille! Il n'agiſſoit qu'en Commentateur, dont le But n'eſt point de former, mais de trouver, le Syſteme. Or, s'il n'a aucun Syſteme de ſa Façon, en revanche on voit chés lui force Hypotheſes; Hypotheſes fondées ſur des Faits douteux, ſur des Raiſonnemens problématiques, ſur des Erreurs palpables. Il eſt aiſé de le prouver par des Exemples.

(a) *Ibid. pag.* 44, 45.

IL *ſemble*, dit Mr. HALLER, *que l'Artere & la Veine umbilicales ont été dans le petit Vermiſſeau l'Organe, par lequel il dépoſoit les Humeurs ſuperflues, & en attiroit d'autres de la Liqueur ſéminale meme, qui lui étoient néceſſaires* (a). Voilà l'Hypotheſe de la Nutrition du Vermiſſeau par l'Umbilic. Elle eſt fondée ſur ce Fait, que *le Cordon appartient au Fœtus, & qu'il ſe trouve déjà dans le petit Vermiſſeau ſpermatique* (b). Il eſt vrai, que Mr. HALLER a jugé, que ce Fait étoit *hors de Doute* (c): mais, on n'a qu'à peſer le Texte du prétendu *Commentaire* de Mr. BOERHAVE en ce même Endroit, pour être convaincu, que Mr. HALLER s'eſt trompé ſur cette Certitude; qu'on y trouve juſqu'ici des Difficultez inſurmontables; que les Argumens, tirez de l'Analogie des Plantes, &c., qu'il allegue, ne ſauroient donner tout au plus qu'une Probabilité fort légere, parce qu'ils ne donnent aucun Eclairciſſement ſur les Difficultez ſusdites; & qu'on pourroit aiſément repliquer par autant d'Argumens contraires. C'eſt donc un

---

(a) *Præl. Acad. Tom. V, Part* 2. *pag.* 242.

(b) *Ibid pag.* 241, 242.

(c) *Ibid.*

Fait abſolument douteux, que Mr. HALLER employe ici comme le Fondement de ſon Hypotheſe. Auſſi voit-on, qu'il n'a pas été trop bien perſuadé de ſa Certitude, & que l'Analogie des Plantes ne lui a pas toujours paru un Argument bien convaincant. Le Moyen, ſans cela, qu'il eut jamais pu dire, qu'*il y a certainement un Tems, dans lequel le Fœtus vraiſemblablement ne ſauroit prendre aucun Aliment, que par la Bouche; ſavoir, quand il vit ſous la Forme de Vermiſſeau; qu'alors, il eſt plus que probable, qu'il reſſemble à tous les petits Animaux aquatiques, qui ſe nouriſſent par la Bouche* (a). Comment concilier ce Langage avec le précédent? Il eſt des plus ridicules, ſi l'on ſupoſe vrai le Fait, dont il vient d'être parlé. Comment donc excuſer Mr. HALLER? Se contrediroit-il ainſi lui-même de Gaïeté de Cœur? Je n'ôſerois le penſer. Voici, ſi je ne me trompe, la Solution du Probleme. C'eſt à ſa Mémoire, qu'il faut s'en prendre. Elle a été moins frappée d'un Fait doutteux, qu'elle ne l'auroit été d'une Choſe certaine: ainſi, elle a pu aiſément lui fournir le Pour & le Contre, ſans qu'il s'en ſoit apperçu. Voilà donc une Hypotheſe bâtie ſur un Fondement très peu ſolide. Je pourrois facilement démontrer, que ce n'eſt pas la ſeule de cette Eſpece, qui ſe trouve dans l'Ouvrage de Mr. HALLER; mais, je me contenterai de celle-là, qui ſuffit à mon But, & je paſſerai à autre choſe.

(a) *Ibid. pag.* 356, 357.

LA *Partie extérieure du Placenta*, ſelon Mr. HALLER, eſt *toujours enveloppée par la Production membraneuſe du Chorion, même dans les Oeufs les plus petits, logés encore dans l'Ovaire* (*a*). Cette Hypotheſe eſt fondée en quelque maniere ſur l'Expérience, qui a appris à l'Auteur, que *dans les Oeufs abortifs de ſix Semaines, il y avoit déjà une telle Membrane* (*b*). Mais, comme ces Oeufs avancés juſque-là ne prouvent pas toute l'Hypotheſe, & qu'il reſte à l'Auteur quelque Scrupule, *ſi la Membrane, qu'il avoit vue, n'etoit point artificielle* (*c*): auquel Doute il n'ôſe répondre, qu'avec beaucoup de Circonſpection; Marque évidente, que l'Expérience n'eſt pas aſſez convaincante, quoiqu'il oublie ailleurs tous les Sujets de Doute (*d*); Mr. HALLER aime mieux avoir recours à un Raiſonnement le plus problématique, que jamais perſonne ait hazardé. *S'il m'etoit permis*, dit il, *de m'oppoſer à preſque tous les Anatomiſtes, j'alléguerois des Raiſons* à priori, *par leſquelles je prouverois, qu'on ne ſauroit attribuër aux Membranes, ſans les ſuppoſer expoſées à des Bleſſures & à des Effuſions d'Humeurs très fréquentes, des Vaiſſeaux longs & branchus,* *tels*

(*a*) *Ibid p.* 276.

(*b*) *Ibid. p.* 229.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) *Ibid. p.* 271.

tels que ceux, qui, ſuivant le Sentiment commun, ſortent de toutes les Parties de l'Enveloppe extérieure de l'Oeuf; par conſequent, qu'il faut, que ce qui a ſurement lieu, dans le Placenta parfait, ſe trouve auſſi dans le Placenta, & dans l'Oeuf, lorſqu'ils commencent à ſe former: c'eſt-à-dire, qu'il doit s'y trouver une Membrane compoſée de Vaiſſeaux courts, par laquelle ils ſoient prémiérement adhérents à l'Ovaire, & enſuite à la Matrice (a). Quoi! C'eſt Mr. HALLER, qui tient ce Langage? Lui, qui ne fait aucune Difficulté de ſuppoſer, que les Troncs de ces Vaiſſeaux ont leur Ouverture dans le Cordon (*b*)! Comment eſt-il ſi ſcrupuleux, lorſqu'il s'agit de leurs différentes Ramifications? Les Troncs ouverts ſeroient-ils peut-être exemts de cette Effuſion d'Humeurs, que ſouffriroient les Extrémitez? Diſons vrai. Pour les uns & les autres, dans les Commencemens, il y a vraiſemblablement fort peu à craindre de ce côtè-là. On voit, dans toutes les Cavitez du Corps, des Vaiſſeaux ouverts, qui déchargent & attirent les Humeurs ſans aucun Péril. Mais, peut-être l'Auteur veut-il ſeulement parler de la Perte d'Humeurs, qui ſuivroit une Bleſſure. Or, comme cette Bleſſure vraiſemblablement n'arrivera jamais, auſſi la Perte ne pourra intimider perſonne. Les Anatomiſtes enſeignent ordinairement, que, dans les Commenmencemens, on trouve la Matrice remplie de quelque Humeur, dans la quelle l'Oeuf nage hors d'Atteinte. Il n'y a donc aucun Frottement, par conſéquent aucune Bleſſure, aucune Perte. On voit même dans les Boyaux, que les Vaiſſeaux, qui, flottans dans leurs Cavitez, ſouffrent beaucoup plus de Frottement par le Mouvement periſtaltique, n'en ſont bleſſés que rarement dans quelques Maladies: &, dans les petits Oeufs, ces Vaiſſeaux ſont aſſez courts pour ôter toute Crainte. Les Raiſons, ſur leſquelles on établit l'Exiſtence de cette Membrane dans les petits Oeufs, ſont donc ſans Force, & n'en prouvent nullement la Néceſſité. Ma Foi! C'eſt un Coup bien hardi, que d'ôſer s'oppoſer à l'Expérience de preſque tous les Anatomiſtes, ſur un Raiſonnement auſſi foible! Quelque porté que je ſois à pardonner les Fautes de Mr. HALLER, je ne ſaurois lui cacher, qu'à mon Avis, il y a dans cette Entrepriſe une Témérité inexcuſable pour un Homme auſſi verſé en Anatomie. Au moins eſt-ce-là un Exemple fort extraordinaire d'Hypotheſes fondées ſur des Raiſonnemens très problématiques.

(a) *Ibid. p.* 276.

(b) *Voyez ci-deſſus la Citation* (a) *de la page* 358.

JE dois encore raporter un Exemple d'Hypotheſes bâties ſur des Erreurs palpables. Sans me donner pour cela beaucoup de Peine, j'en trouve un dans l'Article même, que le Journaliſte nous donne comme un Echantillon de l'Habileté de Mr. HAL-

LER (a) *Il y eut*, dit-il, *une Diſpute entre Mrs.* MERY *& du* VERNEY *&c, touchant la Circulation du Sang par le Fœtus.* Mr. BOERHAVE *ſe déclara en faveur du dernier, & allegue un Argument aſſez convaincant; mais, il ne rendoit aucune Raiſon de la Grandeur exceſſive de l'Artere pulmonaire, Argument principal de Mr.* MERY. *Perſonne auſſi n'a ſatisfait ſur cette Difficulté; car, Mrs.* MERY, *du* VERNEY, TAUVRY, BUSSIERE, SYLVESTRE, DE LITTRE, ROUHAULT, WINSLOW, VERHEYEN, MORGAGNI, & TREU, *ont écrit pour & contre ſur cette Queſtion. C'eſt le ſeul* Mr. HALLER, *qui a trouvé la Raiſon de cette Grandeur dans l'Anatomie.* Voilà donc Mr. HALLER tout-à-fait ſur le Trône. Je ne lui diſputerai point ce haut Rang, quoique je doute fort, que lui-même y prétende. Je dirai ſeulement, que notre Journaliſte a eu très mauvaiſe Grace de choiſir, pour le maintenir dans cette Place, l'Endroit peut-être le plus foible de tout l'Ouvrage. C'eſt affronter les Gens, que de les louër de la ſorte. Voïons ce Paſſage chés Mr. HALLER: il nous mettra en État de juger du peu de Gout du Faiſeur d'Extraits, en même tems qu'il nous mettra devant les Yeux un Exemple d'Hypotheſes fondées ſur des Erreurs palpables. *Je m'étonne fort*, dit il, *que Perſonne n'ait remarqué une Solution ſi aiſée. Le Trou ovale ôte en effet quelque Par-*

(a) Biblioth. Raiſon. *Juill. Aout, Sept.* 1744, *p.* 47. *&c.*

Partie du Sang du Cœur droit; ce qui devroit diminuër le Diametre de l'Artere pulmonaire: mais, le Trou ovale eſt beaucoup plus petit, que le Conduit artériel; & c'eſt l'Artere pulmonaire, qui reçoit le Sang de ce Conduit: l'Aorte ne le reçoit point. Quelle Merveille donc, que la Pulmonaire ſoit preſque de la Moitiè plus grande (a). Eſt-ce là, je vous prie, eſt-ce là ce Chef-d'Oeuvre inconnu à tant de Grands-Hommes? Je ne ſuis pas ſurpris, qu'ils ne l'aïent point apperçu: mais, je plains Mr. HALLER d'avoir été aſſez infortuné, pour débiter avec tant de Confiance une ſemblable Bagatelle. S'il eſt vrai, comme il prétend, que la Solution de ce Probleme ſoit fort aiſée, je lui aurois ſouhaité plus de Talent pour s'expliquer; parce que, dans une Choſe ſi aiſèe, ſes Termes ſemblent bien équivoques. Je crois pourtant, que le Sens aboûtit à ceci. Le Trou ovale ôte quelque Partie du Sang, qui eſt apporté dans le Sinus droit. Ainſi, le Cœur droit, & l'Artere pulmonaire, reçoivent moins de Sang, que le Cœur gauche & l'Aorte: d'où il ſuit, que l'Artere pulmonaire, moins dilatèe, ne ſauroit avoir autant de Diametre, que l'Aorte; mais la Pulmonaire gagne en revanche tout le Sang, qui lui eſt porté du Cœur gauche par le Conduit artériel, la Quantité duquel eſt beaucoup plus grande, & celui-ci n'entre point dans l'Aorte: par conſéquent, la Pulmonaire eſt continuelnuellement expoſée à une plus grande Dilatation. Quelle Merveille donc, qu'elle ſoit preſque de la Moitié plus grande! Seroit-ce-là le véritable Sentiment de Mr. HALLER? Je voudrois, que non; mais, ce qui ſuit m'en perſuade encore davantage: car, il ajoute peu après, que *le Conduit artériel ôte beaucoup plus du Sang du Cœur gauche, qu'il n'en reçoit par le Trou ovale* (a). Eſt-il poſſible, qu'un ſavant Homme ſe puiſſe égarer ainſi! Ne diroit-on pas, qu'un peu de Lumiere ſuffit, pour ſe garder d'une telle Chûte? Toute l'Hypotheſe, qui fait cette prétendue Solution du Probleme, eſt bâtie ſur ce Fondement, que le Chemin naturel du Sang, qui vient au Cœur gauche, eſt de paſſer en grande partie par le Conduit artériel dans l'Artere pulmonaire. Or, c'eſt une Erreur directement oppoſée au Bon-Sens, & à l'Opinion univerſellement établie. La vraie Phyſiologie enſeigne au contraire, que *le Conduit artériel aboutit à l'Aorte: qu'ainſi, il y a un Chemin continué de l'Artere pulmonaire, comme de l'Aorte, au Tronc deſcendant de l'Aorte; mais, qu'il n'y a aucun Chemin de l'Aorte à l'Artere pulmonaire, à moins qu'il n'y ait quelque Cauſe, qui empeche le Sang d'entrer dans le Tronc deſcendant, & qui le contraigne de regorger dans l'Artere pulmonaire:* & c'eſt auſſi ailleurs la Penſée de Mr. HALLER, chés qui on la trouve ainſi de Mot en Mot ſous l'Article où il eſt parlé du Conduit artériel (*b*). Le Moïen de concilier des Contradictions ſi étranges, & de comprendre comment l'Auteur, ſachant la Vérité, ait pu donner dans une Erreur ſi palpable! A l'egard d'autrui, cette Inadvertance mériteroit le Nom de Légéreté: à préſent, la Diſtraction nous pourra ſervir d'Excuſe; &, par Reſpect, nous la laiſſerons paſſer ſous ce Titre.

(a) Prælect. Acad. *Tom. V. Part.* 2 *pag.* 329, 330.

(a) *Ibid.* p. 330.

VOILA' des Exemples d'*Ignorance en Anatomie*, de *Lecture précipitèe*, & d'*Hypotheſes mal fondées*. J'ôſe aſſurer, qu'on ne me fera rien voir de ſemblable dans les véritables Ouvrages de Mr. BOERHAVE. Je dis *les véritables*: car, dans les Ouvrages ſuppoſez, que quelques-uns de ſes Diſciples ont fait imprimer ſous ſon Nom, il y a une Infinité d'Extravagances, qu'on ne pourroit, ſans la plus criante Injuſtice, mettre ſur le Compte de ce Grand-Homme. Le Commentaire même, que Mr. HALLER vient de publier, n'en eſt pas exemt. Je le prouverois dès-à-préſent, ſi je ne craignois pas d'abuſer de la Patience des Lecteurs, qui n'aiment pas à voir de ſi longues Piéces dans les Journaux: mais, c'eſt ce qu'entr'autres Choſes j'aurai Occaſion de prouver dans le Volume ſuivant.

QU'ON juge maintenant, qui, de Mr. BOERHAVE, ou de Mr. HALLER, mérite

(*a*) *Ibid. pag.* 334, 335.

rite la Préférence. Je fais beaucoup de Cas de l'Erudition de ce dernier; mais, loin de le placer au deſſus de ſon Maitre, je croirois choquer impudemment ſa Modeſtie, ſi ſeulement je le mettois en Parallele avec lui.

A Londres, ce 13 Mars $\frac{1744}{1745}$.

ARTICLE IX.

The Hiſtory of England, by Mr. RAPIN-THOYRAS, continued from the Revolution to the Acceſſion of King GEORGE II, by N. TINDAL, *M. A. Rector* of *Alverſtoke* in *Hamp-Shire*, and Chaplain to the Royal Hoſpital at *Greenvich*: illuſtrated with the *Head* of the *Kings*, *Qens*, and *ſeveral eminent Perſons*; alſo with *Maps*, *Medals*, and other *Copper-Plates*. Vol. III. *London*, printed for *John* and *Paul Knapton*, at the *Crown*, in*Ludgate-Strete*. 1744.

C'eſt-à-dire.

Hiſtoire d'Angleterre de Mr. RAPIN-THOYRAS, *continuée, depuis la Révolution juſqu'à l'Avénement de* GEORGE II *au Throne, par Mr. N.* TINDAL, *&c. &c: enrichie des Portraits des* Rois, *des* Reines, *&* de pluſieurs autres Perſonnes illuſtres, *auſſi-bien que de* Cartes, *de* Plans de Batailles, *de* Médailles, *&* autres Planches. Cet Ouvrage s'imprime en François, a la Haye chez *J. van Duren & P. de Hondt*; en 3 vol. in Quarto.

CET Ouvrage s'imprime par Souſcription; & on en publie toutes les Semaines quatre Feuilles *in folio*, qui forment un Cayer couſu dans du Papier bleu, le quel ſe vend ſix Sols d'Angleterre. Le premier de ces Cayers parut au Commencement de *May* 1744; & depuis lors on n'a pas diſcontinué à publier réguliérement cet Ouvrage. Comme la Traduction Angloiſe de l'*Hiſtoire d'Angleterre* par Mr. *Rapin* a été imprimée en deux Vulumes *in folio* & en quinze Volumes *in 8vo*; ſa *Continuation* s'imprime dans ces deux *Formats*, & ſera auſſi étendue que l'Hiſtoire à laquelle elle ſert de Suite.

Les Portraits, de même que les autres Planches, ſe vendent à part; & l'on paye ſix Sols pour les prémiers, & la Moitié moins pour les autres. La Gravure en eſt belle; & l'on peut dire de tout l'Ouvrage, qu'il eſt magnifiquement éxécuté.

Quant au fond même de l'Hiſtoire, le Nom de l'Auteur forme un grand Préjugé en ſa Faveur. Ses judicieuſes Remarques ſur l'*Hiſtoire d'Angleterre* par Mr. *Rapin* font ſuffiſamment connoitre, qu'il ne manque d'aucune des Qualitez néceſſaires à un bon Hiſtorien. La *Continuation*, qu'il nous donne aujourd'hui de cette Hiſtoire, ne peut donc qu'être favorablement reçue du Public. Et comme les Anglois ſe ſont appropriés l'Ouvrage de Mr. *Rapin*, en le traduiſant en leur Langue, on ne ſera point ſurpris de voir les François uſer du même Droit ſur celui de Mr. TINDAL; & ſe donner, au moyen de cette Continuation, une Hiſtoire complete de l'*Angleterre.* C'eſt auſſi le Deſſein des Libraires qui ont le Droit de Copie de l'Ouvrage de Mr. *Rapin.* Ils font travailler à une Traduction de celui de Mr. TINDAL, qu'ils feront paroitre le plûtôt qu'il leur ſera poſſible.

La Partie de l'*Hiſtoire d'Angleterre*, qui fait l'Objet de cette *Continuation*, eſt infiniment plus interreſſante pour nous, que celle qu'a traitée Mr. *Rapin.* Ce dernier en étoit reſté à l'Avénement de GUILLAUME III au Thrône de la *Grande-Bretagne*; & n'avoit parlé que de choſes auxquelles la plûpart des Lecteurs prennent moins d'Intérêt, parce qu'elles ne ſe ſont pas paſſées de leurs Tems: au lieu que Mr. TINDAL, prenant les Choſes là où Mr. *Rapin* les avoit laiſſées, n'entretient ſes Lecteurs que d'Evénemens dont la Mémoire eſt encore fraiche, & des moindres Circonſtances deſquels la Curioſité fait qu'on deſire d'être inſtruit. Mais, ſi la Tâche de Mr. TINDAL eſt plus interreſſante que celle de Mr. *Rapin*, il nous paroit, qu'il eſt bien plus difficile de la remplir. Il eſt ſouvent dangereux d'être trop ſincère en racontant des Faits dont les Auteurs, ou des Perſonnes qui leur touchent de près, vivent encore, & ſont aſſez puiſſans pour s'en reſſentir. Il faut un Courage & un Amour pour la Vérité peu communs, pour ſe mettre au deſſus de la Crainte qu'inſpire le Danger qu'on court par ſa Sincérité. D'ailleurs, il n'eſt pas auſſi facile qu'on ſe l'imagine de démêler exactement la Vérité des Faits modernes. La Multiplicité des Relations qu'il en paroit cauſe de l'Embarras à l'Hiſtorien, & fait que ſouvent il ne ſait à quoi s'en tenir. Il leur faut un certain Tems pour ſe débarraſſer des Circonſtances fabuleuſes, & pour donner lieu à ceux qui ſont bien inſtruits de ſe produire, & d'éclaircir ce que les Faits peuvent avoir d'obſcur & d'embrouillé.

Tout ſe réduit donc à ſavoir ſi Mr. TINDAL s'eſt bien acquité de ſa Tâche. Nous avons deux Moyens pour nous en aſſûrer. L'un eſt de conſidérer la Nature des Secours qu'il a eu, & la Méthode qu'il a ſuivie: & l'autre d'examiner ſon Hiſtoire. Quant au premier, voici ce que nous apprenons dans un *Avertiſſement*, qu'il ne ſera pas inutile de tranſcrire ici.

„ Mr. *Rapin*, *dit-on*, étant mort avant
„ d'avoir fini ſon Hiſtoire, le Traducteur a
„ tâché d'y ſuppléer en écrivant l'Hiſtoire
„ des Regnes de GUILLAUME III. & de
„ MARIE, de la Reine ANNE, & de
„ GEOR-

„ GEORGE I. Pour cet Effet, il a lû avec „ ſoin les divers Ouvrages qu'on a publié „ ſur ce Sujet depuis la Révolution, auſſi „ bien que les Manuſcrits qui lui ont été „ communiqué. Et comme les Auteurs qu'il „ a conſulté ne ſont pas toujours d'accord „ dans la Narration de mêmes Faits, il a „ inſéré dans le Corps de l'Hiſtoire celle qui „ lui paroiſſoit la meilleure & la plus impartiale, „ faiſant de l'autre la Matiere d'une „ Note, quand la Choſe en valoit la „ peine. Cette Méthode a l'Avantage de „ faire connoitre aux Lecteurs les différentes „ Manieres d'enviſager un même „ Fait, ſelon les Principes, ou l'Eſprit de „ Parti, dont les divers Ecrivains ont été „ animez. On ne s'eſt fait aucune Peine de „ tranſcrire des Morceaux entiers des Auteurs „ qu'on a eu en Main, lorſqu'on a „ crû rendre par-là cette Hiſtoire plus utile, „ ou qu'on n'avoit aucune Raiſon de les „ changer, ou de les abréger.

„ Afin qu'on puiſſe mieux juger de ce qui „ a occaſionné les Evénemens qu'on rapporte „ dans cette Hiſtoire, on l'a fait „ précéder d'une *Introduction*, où l'on montre „ l'Origine des différens Partis qui diviſoient „ le Royaume lors de la Révolution, „ & les Progrès que chacun d'eux „ avoit fait; auſſi bien que le véritable „ Etat de nos Différens en Matiere de Religion, „ qui ont eu tant d'Influence ſur „ l'Eſprit & ſur la Conduite de pluſieurs „ Perſonnes. Dans ce Deſſein, on rappel-

„ le, en peu de mots, ce qui s'eſt paſ-
„ ſé ſous les Regnes de JAQUES I,
„ CHARLES I, CHARLES II, & JA-
„ QUES II. De plus, comme la Situation
„ où ſe trouvent les Affaires étrangeres ré-
„ pand ſouvent un grand Jour ſur ce qui
„ ſe paſſe dans l'Intérieur du Roïaume,
„ on n'a pas négligé de s'y étendre, quand
„ on l'a jugé néceſſaire. Enfin, on termi-
„ nera l'Ouvrage par un Abrégé de toute
„ l'Hiſtoire d'*Angleterre*, depuis l'Invaſion
„ de JULES CÆSAR, juſqu'a l'Avene-
„ ment de GEORGE II au Throne.

„ En un mot, on n'a rien négligé de
„ tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage
„ d'une Utilité générale; & l'Auteur eſpère
„ s'y être montré impartial, par ſon conſ-
„ tant Attachement à la Vérité, qu'il a
„ tâché de ſuivre ſans Détours & ſans Dé-
„ guiſemens. Ce ſera au Public à juger s'il
„ a réüſſi, & s'il a agi avec l'Impartialité
„ qu'il s'eſt propoſée. „

Comme la Nature de ce Journal ne nous permet pas de donner un Extrait ſuivi d'un auſſi gros Ouvrage que cette *Continuation*, nous ſerons obligés de nous borner à quelques Endroits particuliers, qui ſuffiront néantmoins pour faire connoître une Partie du Mérite de cette Hiſtoire. Et, d'abord, nous croyons devoir nous arrêter à l'*Introduction*, qui, ſelon les Vûes de ſon Auteur, répand beaucoup de Jour ſur cette Partie de l'*Hiſtoire d'Angleterre* qu'il a entrepris d'écrire.

Il s'éleva, ſous le Regne de JAQUES I, trois différens Partis dans le Royaume. Le prémier, à la tête du quel ſe trouvoit le Roi, ſoutenoit, que le Gouvernement Monarchique, & la Succeſſion en Ligne directé, étoient d'Inſtitution Divine, & par conſéquent ſacrez & inviolables: que les Perſonnes, de même que la Puiſſance, des Rois étoient ordonnées de Dieu: que le Roi eſt l'unique Source, d'où émane tout Pouvoir; & que les Libertez & les Privileges du Peuple ne ſont que des Conceſſions de ſa Part, ou des Choſes extorquées à la Couronne: que le Serment du Roi, à ſon Avénement au Thrône, ne le lie point envers ſes Sujets, mais ſeulement envers Dieu, devant qui ſeul il eſt reſponſable de ſes Actions: enfin, que, quand le Roi viole les Loix du Royaume, les Sujets ne ſont point en Droit de s'y oppoſer par la Force; mais, que leur Devoir alors eſt de ſe ſoumettre à ſa Volonté.

Mr. TINDAL ne ſe contente pas d'aſſurer, qu'il y avoit des Perſonnes, qui croïoient ce qu'on vient de lire; il fait plus: il le prouve, dans les Notes, par le prémier Diſcours du Roi à ſon Parlement, & par quelques autres; par un Livre du Dr. *Cowel*, imprimé en 1609, avec Privilege du Roi; & par les Opinions, que divers Prédicateurs, ſur-tout ceux de la Cour, portoient fréquemment en Chaire. Il en uſe de même dans la ſuite, navançant jamais rien ſans Preuves.

Le ſecond Parti ſoutenoit un Sentiment directement oppoſé au prémier. Il croïoit bien, que *toute Puiſſance venoit de Dieu*; mais, il nioit, que la Divinité eut établi le Gouvernement Monarchique, préférablement à tout autre. Bien loin que la Succeſſion en Ligne directe ſoit de Droit divin, il prétendoit, que le Peuple peut, quand il le juge néceſſaire pour ſa Sureté, transférer la Couronne, non ſeulement d'une Branche, d'une Famille, dans une autre, mais même dans une Famille étrangere. Il ajoutoit, que la Nation Angloiſe a des Loix auſſi anciennes que la Royauté, ſelon lesquelles le Roi eſt obligé de gouverner: & qu'auſſi long-tems qu'il les obſerve, on doit ſe ſoumettre à ſon Autorité; mais que, quand il les viole, on eſt, non ſeulement en Droit de lui réſiſter, mais encore de le dépoſer.

Il y avoit un troiſieme Parti, qui, quoique confondu en apparence avec le ſecond, ne laiſſoit pas d'avoir des Sentimens différens. Il préféroit le Gouvernement Républicain au Monarchique, quelque limité que fût le Pouvoir du Roi. Ceux, qui formoient ce Parti, étoient des Gens, qui, durant la Perſécution que la Reine MARIE excita contre les Réformez de ſon Royaume, s'étoient retirez en *Hollande*, en *Allemagne*, & en *Suiſſe*; &, y ayant ſucés des Principes Républicains, les avoient portez dans leur Patrie, lorſqu'ils y retournérent ſous le Regne d'ELIZABETH. Comme me ils n'approuvoient, ni le Culte, ni la Diſcipline, de l'Egliſe Anglicane, & qu'ils auroient voulu quelque-choſe de *plus pur* à cet Egard, on les appella *Puritains*. Ceux, qui portoient ce Nom, furent enſuite diviſés en deux Claſſes, relativement aux Objets de leurs Opinions. Ceux, qui avoient des Idées différentes de l'Egliſe Anglicane dans ce qui concerne la Religion, furent appellez *Puritains d'Egliſe*; & ce ſont ceux, qu'on a nommé dans la ſuite *Non-Conformiſtes*. Ceux, qui s'éloignoient des Idées du Roi dans les Choſes qui regardoient le Gouvernement, & qui formoient le ſecond ou le troiſieme Parti, reçurent le Nom de *Puritains d'Etat*, qu'ils ont enſuite changé pour celui de *Whigs*; tandis qu'on a nommé *Tories* ceux qui tenoient pour les Opinions de ceux du prémier Parti.

Le Roi CHARLES I monta ſur le Thrône, imbu des mêmes Principes de Gouvernement que ſon Pere. Il mit tous ſes Soins à les réduire en Pratique. Les prémieres Années de ſon Regne, il aſſembla trois Parlemens, qui furent auſſi-tôt diſſous, parcequils formoient des Griefs, & vouloient faire rendre Compte aux Miniſtres. Le Roi traita les Membres de la Chambre Baſſe du dernier avec beaucoup d'Aigreur: les accuſant de tenir une Conduite *ſéditieuſe* & *desobéïſſante*; mais, que ces *Langues de Vipere* devoient s'attendre aux juſtes Récompenſes qu'ils méritoient. Auſſi en fit-il empriſonner quelques-uns & mettre les autres à l'Amende. Depuis ce Tems-là, le Roi ne fit aſſembler aucun Parlement durant l'Eſpace de douze Ans. Mais, comme il avoit Beſoin d'Argent, il s'empara du Droit, que les Communes ſeules ont d'en lever. On exigea les Impots & les Taxes, qu'il avoit mis, avec la derniere Rigueur: & les Juges du Royaume prononcérent, que tout cela étoit conforme aux Loix; & les Prédicateurs ſoutenoient en Chaire, que la Conſcience obligeoit les Sujets à les payer.

Le Parti des *Puritains d'Etat* s'accrut beaucoup par cette mauvaiſe Conduite du Roi; & il ſoupiroit après une Occaſion favorable de remettre la Nation en Liberté, lorſque CHARLES I la fit naitre lui-même. Il vouloit établir en *Ecoſſe* la Diſcipline & la Liturgie Anglicane; ce que les *Ecoſſois* ne voulant pas ſouffrir, ils prirent les Armes. Le Roi, qui ne ſe ſentoit pas aſſez fort, fut obligé d'en venir à un Traité avec eux, & d'aſſembler un Parlement pour en tirer des Subſides. Mais, comme il ne voulut en accorder aucun, qu'on n'eut prémiérement redreſſé les Griefs de la Nation, le Roi le caſſa incontinent. Il n'en fut pas de même de la *Convocation*, qui continua ſes Séances par Ordre du Roi, & forma des Canons, qui établiſſent le *Droit divin des Rois*, & *l'Obéïſſance paſſive des Sujets.* Cependant, la Guerre recommença avec l'*Ecoſſe*, & le Roi continua à lever de l'Argent par des Voyes illégitimes; mais, ayant été battu par les *Ecoſſois*, qui prirent *New-*

caſtle, il fut obligé de traiter une ſeconde fois avec eux, & d'aſſembler un Parlement. La plus grande Partie des Membres, qui le compoſoient, étoient *Puritains d'Etat*, ou *Whigs*; parmi leſquels cependant il ſe trouva un petit Nombre de Gens, qui, non contens de réformer les Abus, vouloient en ôter la Cauſe, en aboliſſant la Royauté & l'Epiſcopat: mais, ils n'ôſoient pas paroitre à découvert, affectant les mêmes Principes que les autres.

CHARLES, qui avoit Beſoin du Parlement, redreſſa tous ſes Griefs, & lui laiſſa la Liberté de reſter aſſemblé auſſi longtems qu'il voudroit. Après cela, il alla en *Ecoſſe*, où il ſe racommoda auſſi avec ſes Sujets de ce Royaume, leur accordant tout ce qu'ils ſouhaitoient.

Pendant l'Abſence du Roi, le Parlement d'Angleterre jugea que les Suretez, qu'on venoit de lui accorder, n'étoient pas ſuffiſantes, & qu'il falloit demander quelquechoſe de plus. On convint donc, à la Pluralité de neuf Voix ſeulement, de préſenter cette fameuſe *Remontrance*, qui contenoit tout ce que le Roi avoit fait de contraire aux Loix depuis ſon Avénement à la Couronne. La Chambre Baſſe porta auſſi un Bill, pour ôter le Suffrage des Evêques dans le Parlement, & pour priver le Clergé de tout Emploi Politique. Les Seigneurs l'approuvérent, & le Roi lui donna ſon Conſentement, par l'Avis de la Reine.

Après cela, le Parlement paſſa un Bill

pour tirer l'Armée des Mains du Roi, & la mettre pour un tems entre celles de la Nation. CHARLES refuſa de lui donner ſon Conſentement ; ce qui occaſionna la Rupture entre lui & le Parlement, & alluma la Guerre Civile. Dès lors, la Nation ſe trouva diviſée en deux Partis, ſous les Noms de *Royaliſtes*, & de *Parlementaires*. Le prémier étoit composé de ceux qui étoient pour l'*Obéïſſance paſſive* ; ſavoir, d'une bonne Partie du Clergé ; de ceux, qui vouloient qu'on mit des Bornes à la Prérogative Royale, mais qui trouvoient que le Parlement pouſſoit les Choſes trop loin ; &, enfin, des Catholiques-Romains. Les *Parlementaires* n'étoient pas tous du même Sentiment. Le plus grand Nombre, s'imaginant que le Roi agiſſoit de Mauvaiſe-Foi, étoit perſuadé, que, ſi on ne mettoit pas des Bornes étroites à ſon Pouvoir, il reprendroit ſes anciens Principes, puniroit ceux qui s'étoient oppoſés à lui durant cette Séance, & révoqueroit tout ce qu'il venoit d'accorder. Le Reſte de ce Parti étoit composé des Ennemis de l'Epiſcopat, & de tous les *Républicains* & *Indépendans*.

Ces Principes poſez, Mr. TINDAL ſe trouve en Etat de répondre à une Queſtion ſur laquelle on s'eſt fort échauffé mal-à-propos en *Angleterre*. „ On demande, qui „ a commencé la Guerre ? Eſt-ce le Roi, „ ou le Parlement ? Tous ceux, *répond-il*, „ qui croyent que les Conceſſions du Roi „ étoient une Barriere ſuffiſante pour l'em-

„ pécher d'envahir les Libertez de la Nation, & que Sa Majeſté étoit réellement dans le Deſſein de gouverner à l'avenir ſuivant les Loix, doivent condamner le Parlement, & regarder les deux Chambres comme les Auteurs de la Guerre. D'un autre côté, ceux, qui ſont dans l'Idée, que le Roi n'avoit conſenti aux Actes qui bornoient ſon Autorité, que malgré lui, & qu'il les auroit révoqué dès qu'il en auroit eu le Pouvoir, doivent rejetter la Cauſe de la Guerre ſur le Roi, qui ne voulut pas conſentir à ce qu'on limitât davantage la Prérogative Royale, du moins pour un tems (*a*).

Les deux Partis en étant venus à une Guerre ouverte, le Roi appella les *Irlandois* à ſon Secours; & les *Parlementaires* ſe liérent étroitement avec les *Ecoſſois*.

Cependant, il ſe fit une grande Révolution dans les Sentimens de ceux qui compoſoient l'Armée du Parlement. *Cromwel*, qui avoit l'Eſprit *Républicain*, inſpira les mêmes Idées aux Gens de Guerre; & c'eſt par ce Moyen, que ce Parti prit le Deſſus.

Le Roi, ayant été défait par les *Parlementaires*, ſe jetta entre les Mains des *Ecoſſois*. Ceux-ci tâchérent de moyener un Accommodement entre lui & les Anglois. Mais, leurs Soins ayant été inutiles, parce que le Roi ne vouloit pas accorder tout ce qu'on lui demandoit, ils livrérent cet infor-

---

(*a*) Voyez *Introd.* p. 9. No. 2.

fortuné Monarque entre les Mains du Parlement, & ſe retirérent chés eux.

Le Roi, ſe voyant Priſonnier, offrit d'accorder tout ce qu'on lui avoit d'abord demandé; mais, l'Armée s'étant emparée de l'Autorité, le Parlement fut obligé d'agir ſelon les Vues des Chefs, qui étoient entiérement dans des Principes Républicains; &, bien loin d'accepter ces Offres, il fut réſolu, qu'on lui feroit ſon Procès.

Si l'on avoit agi de Bonne-Foi, l'Occaſion étoit des plus favorables, pour établir les Privileges & la Liberté de la Nation ſur des Fondemens ſolides & durables. Le Roi conſentant à tout ce que le Parlement pouvoit deſirer, il étoit facile de prendre de bonnes Précautions, pour empécher, que lui, ou ſes Succeſſeurs, ne puſſent renverſer ce qui auroit été établi alors. On fit la même Faute, lors du Rétabliſſement de CHARLES II. Ce Prince auroit conſenti à tout ce qu'on auroit voulu, pour rentrer en Poſſeſſion du Royaume de ſes Peres. Mais ceux, qui contribuérent à ſon Retour, négligérent de prendre une Précaution ſi avantageuſe à leur Patrie. Bien loin de là: la *Convention*, qui rétablit la Monarchie, & par laquelle il fut rappellé, déclara, que la Couronne lui appartenoit par le *Droit de ſa Naiſſance*, & que le Parlement n'avoit aucun *Pouvoir de Coërcition* ſur les Rois. Le Parlement, qui fut convoqué après le Retour de CHARLES II, ſtatua, non ſeulement, que jamais on n'avoit le Droit de réſiſter au Roi; mais, de plus, il fit jurer à tous les Ordres du Royaume de croire, qu'il étoit illégitime de prendre les Armes contre le Roi, ou contre ceux qui auroient reçu leurs Commiſſions de lui. Il décida encore, que l'Armée dépendoit uniquement du Roi, & non du Parlement: Queſtion, qui avoit occaſionné la Guerre Civile, ſous le Regne précédent.

Il eſt aiſé de voir, par ce que je viens de dire, quels étoient les Principes des Membres du Parlement. Entiérement dévouëz au Roi, ils ne négligeoient rien pour élever ſon Autorité ſur les Ruïnes de celle du Peuple. CHARLES II crut devoir profiter de ces Circonſtances, pour établir le *Pouvoir arbitraire* dans ſon Royaume, &, au moyen de cette Autorité, le *Papiſme*. Mais, quand le Parlement s'apperçut de ces criminels Deſſeins, il chercha à en prévenir l'Exécution, par diverſes Loix, qui paſſérent malgré l'Oppoſition de Partiſans de la Cour, qui faiſoient le plus grand Nombre dans la Chambre des Pairs. Il ſeroit allé plus loin, ſi le Roi ne l'avoit caſſé. Il en convoqua trois autres, qui furent incontinent diſſous, parce qu'ils preſſoient qu'on paſſât un *Bill* pour donner l'Excluſion à la Couromne à tout Sujet *Papiſte*. Et comme cela regardoit le Duc d'*York*, que le Roi vouloit établir ſon Succeſſeur, ce Monarque mit tout en Uſage, pour aſſembler un Parlement, qui voulût entrer dans ſes Vûes. Il y auroit, peut-être, réüſſi, en ruinant la Liberté des Elections, ſi la Mort ne l'eut ſurpris dans le Tems qu'il étoit occupé à enlever les Privileges des Corps qui ont le Droit d'envoyer des Députez à cette Aſſemblée.

A' l'Avénement de JAQUES II à la Couronne, il n'y avoit que deux Partis dans le Royaume, les *Tories*, & les *Whigs*. Le prémier étoit le plus puiſſant; & le Roi eut l'Adreſſe de compoſer le prémier Parlement qu'il aſſembla de Gens de ce Parti. Il fit de magnifiques Promeſſes à la Nation, dans ſon Diſcours aux deux Chambres: & comme ſi on avoit été ſûr qu'elles ſeroient infailliblement exécutées, on lui accorda près de trois Millions de Livres *Sterlings* pour ſon Revenu annuel.

Il changea bien de Langage, après la Mort du Duc de *Monmouth*. Les groſſes Sommes, qu'on lui avoit accordées, le mettoient en Etat de tenir une Armée ſur Pied. Il donna, contre les Loix du Royaume, les Commiſſions d'Officiers à des Papiſtes; & n'eut point de Honte d'en faire l'Aveu en plein Parlement, & de demander de nouveaux Subſides pour l'Entretien de cette Armée. Cela fit ouvrir les Yeux à pluſieurs Membres de cette Aſſemblée. On lui accorda les Subſides demandez, & on permit aux Officiers Papiſtes de garder leurs Commiſſions; mais, en Echange, on éxigeoit, que le Roi maintint les Loix, & ſur-tout le *Teſt*. Plûtôt que d'accorder cela, JAQUES II aima mieux ſe priver de ce Subſide: & il caſſa d'abord le Parlement.

Pourſuivant toujours ſon Projet, il fit déclarer par les Juges de Royaume, que *le Pouvoir de diſpenſer des Loix Pénales étoit un Droit inſéparable de la Couronne.* En vertu de cette Déciſion, il fit divers Réglemens pour favoriſer le Papiſme, tous contraires aux Loix du Royaume. En particulier, il fit entrer le Pere *Peter*, ſon Confeſſeur, dans le Conſeil privé, où ce Jéſuite eut dès lors la principale Autorité: il mit le Gouvernement des Provinces, & les hauts Emplois Militaires, entre les Mains des Papiſtes: il fit camper une Armée de quinze mille Hommes à dix Miles de *Londres*: enfin, il employa toutes ſortes de Moyens illégitimes, pour faire élire des Membres pour le Parlement qu'il vouloit convoquer, qui ne s'oppoſaſſent pas à ſes mauvais Deſſeins.

Les Choſes ſe trouvant dans cette Situation, il crût être aſſez puiſſant, pour ne devoir garder plus de Meſures. Il fit donc une nouvelle Déclaration en faveur des *Catholiques Romains*, qu'il ordonna aux Evêques de faire lire dans toutes les Egliſes de leurs Dioceſes. Quelques-uns ayant faits des Repréſentations là-deſſus, furent envoyés à la Tour, d'où ils ſortirent bien-tôt après aux Acclamations du Peuple, & de l'Armée même; ce qui étonna beaucoup JAQUES II. Ce fut pendant que les Evêques étoient en Priſon, qu'on publia, que la Reine avoit accouché d'un Fils.

La Conduite du Roi apporta de grands Changemens dans les Idées des différens Partis. Les *Tories* & le haut *Clergé*, qui s'étoient déclarez avec tant de Zêle pour l'*Obéïſſance paſſive*, lorſque le Roi faiſoit Uſage en leur Faveur du Pouvoir qu'elle lui donnoit, & leur permettoit de dominer ſur les *Whigs* & les *Non-Conformiſtes* leurs Adverſaires, changérent de Principes, quand ils virent, que le Roi en abuſoit pour introduire dans le Royaume le *Papiſme* & le *Pouvoir arbitraire*. Dès-lors, on vit leur Zêle ſe rallentir; & ils ne preſſérent plus, ni dans leurs Ecrits, ni dans les Chaires, la Néceſſité de l'Obéïſſance paſſive. On fut généralement perſuadé alors, qu'on ne devoit pas obéïr ſans Reſtriction, ni au Roi, ni à ſes Officiers; mais, que leur Pouvoir étoit borné par les Loix. En un mot, les *Tories* étoient devenus *Whigs* au Point de croire, qu'on peut légitimement réſiſter à un Prince qui tâche de ruïner la Religion & la Liberté de l'Etat; & qu'on eſt en Droit de réduire ſon Pouvoir dans de juſtes Bornes. Mais, ſi les *Whigs* avoient gagné de ce Côté, ils avoient beaucoup perdu d'un autre. Les *Non-Conformiſtes*, qui, depuis longtems, avoient adherés à leur Parti, tombant dans le Piege que la Cour leur avoit tendu, l'abandonnérent. La Liberté de Conſcience, & l'Exemption des Loix pénales,

nales, accordées par le Roi, leur fut ſi agréable, que, ſans faire Attention, que ces Conceſſions étoient contraires aux Loix, ils élevérent dans leurs Adreſſes la Prérogative Royale à un Dégré auſſi haut que les *Tories*; &, de cette maniere, devinrent les Fauteurs d'un Pouvoir illégitime. Mais, s'appercevant bien-tôt de leur Erreur, ils ſe reünirent à leurs anciens Amis; &, de concert avec les *Whigs*, ils s'oppoſérent au Pouvoir arbitraire. Enfin, les *Tories*, convaincus, que la Religion & la Liberté étoient dans un Danger évident; & que le Papiſme & l'Eſclavage s'avançoient à grands Pas, crûrent qu'il étoit tems de pourvoir à la Sureté de la Religion & de l'Etat. Cette Perſuaſion les porta à travailler de concert avec les *Whigs*; en ſorte que toute la Nation ſembloit avoir les mêmes Idées ſur l'Article de la Réſiſtance à la Volonté du Roi, dans une Circonſtance auſſi deſeſpérée que celle où la Nation ſe trouvoit.

Elle eut Recours au *Prince d'Orange*, qui, aidé du Secours des Hollandois, lui promit ſon Aſſiſtance. Tout cela ſe ménageoit cependant avec tant de Secret, que le Roi JAQUES en eut la prémiere Nouvelle par le Roi de *France*. Quelque grand que fût le Danger, il refuſa néantmoins les Troupes que LOUÏS XIV lui offroit, & ſembla mettre une entiere Confiance dans ſes Sujets. Mais, pour gagner leur Affection, il révoqua en peu de jours tout ce qu'il avoit fait, pendant près de quatre Ans, en fa-

faveur du Papiſme. Il parut bien-tôt, qu'il n'avoit pas agi ſincérement: car, la Nouvelle étant venue, que la Flotte Hollandoiſe avoit eſſuïé une Tempête, qui la mettoit hors d'Etat de remettre en Mer avant le Printems, il reprit ſon ancienne Conduite, & révoqua une Partie des Choſes que la Crainte venoit de lui faire accorder; ce qui lui fit perdre pluſieurs de ſes Amis.

Le Prince d'*Orange* débarqua cependant en *Angleterre* le 5ᵉ. Novembre, & fut reçu avec Joye par la Nation. Le Roi, par l'Avis de ſes Conſeillers, réſolut d'aſſembler un Parlement pour le 5ᵉ. *Janvier*; & donna Ordre, qu'on en expédiât les *Lettres de Convocation.* Après cela, il envoya des Commiſſaires au Prince, pour ſavoir ce qu'il demandoit de lui. Il répondit, qu'il n'exigeoit que l'Eloignement des *Papiſtes*, & un *Parlement libre.* Cependant, la Reine, par l'Avis de ſes Prêtres, ſe retira en *France* avec ſon Fils, & toutes les Perſonnes qui l'avoient aſſiſtée dans ſes Couches, & dont on n'a jamais entendu parler depuis. Elle fit promettre au Roi, qu'il la ſuivroit dans peu; ce qu'il éxécuta deux Jours après, abandonnant ſon Royaume, laiſſant ſon Peuple à la Merci d'une Armée qu'il avoit ordonné de licentier ſans la payer, révoquant les Ordres donnez pour la Convocation d'un Parlement, jettant le grand Sceau dans la *Tamiſe*, & n'établiſſant perſonne pour gouverner pendant ſon Abſence. Mais, il fut arrêté dans ſa Fuite, conduit à *Feverſham*, &

& de-là à *Londres*, où le Prince lui inſinua de ſe retirer à *Rocheſter*. Jouïſſant d'une entiere Liberté dans cette Ville, il en profita, après y avoir reſté une Semaine, pour paſſer en *France*. Mr. TINDAL nous donne, dans une *Note*, la Relation de la Maniere dont le Roi fut arrêté & gardé à *Feverſham*, tirée d'une Lettre manuſcrite, envoyée à *Londres* par une Perſonne qui ſe trouvoit auprès du Roi, quand il fut pris. Comme elle renferme diverſes Particularitez curieuſes, on ſera bien aiſe d'en trouver ici l'Extrait.

Ce fut la Nuit du 11^{e}. Décembre 1688, vers les onze Heures, qu'il fut pris dans une Barque, par environ cinquante Matelots, à la tête desquels étoient *Guillaume Ames* & *John Hunt*. Le Roi, qui s'étoit déguiſé, ne fut point reconnu cette Nuit, & fut traité avec toute la Groſſiereté imaginable par les Matelots qui le gardoient. L'un diſoit, que c'étoit le *Pere Peter*, *qu'il le connoiſſoit à ſa Maigreur*. L'autre ajoutoit, *qu'à ſa Mine hypocrite, on voyoit bien, que c'étoit un vieux Routier de Jeſuite*. Un troiſieme juroit, *que c'étoit un Fripon, qui depuis longtems faiſoit le Métier de Scélérat*. En tenant ces Diſcours & d'autres ſemblables, ils paſſérent la Nuit dans la même Chambre, lui envoyant des Torrens de Fumée de Tabac ſous le Né, l'Odeur du quel le Roi ne pouvoit preſque pas ſupporter. Le Lendemain, on le conduiſit à *Feverſham*, où il arriva ſur le Midi. Il n'avoit pas été un quart d'heure dans l'Auberge, qu'il fut reconnu, malgré la Précaution de ne demander, en entrant pour ſon Diner, que du Lard, & des Oeufs. Il paroiſſoit un peu abbatu du Bruit que faiſoit la Populace. S'étant remis, il demanda du Papier & de l'Encre, pour écrire au Comte de *Winchelſea*; mais, il étoit ſi troublé, qu'il ne ſavoit ce qu'il écrivoit. S'addreſſant enſuite à l'Auteur de la Lettre dont nous donnons l'Extrait, il loua ſa Prudence de ce qu'il n'avoit pas été des prémiers à le découvrir, quoiqu'il l'eût connu dès le moment qu'il l'avoit vû. Il ſe plaignit amérement de ce que des Gens malintentionnez, ſur-tout d'entre les Robes noires, avoient cherché à le rendre ſuſpect; qu'il s'étoit cependant conduit avec Droiture; & qu'il n'avoit rien à ſe reprocher: que jamais il n'avoit eu Intention de faire Violence à la Conſcience de ſes Sujets, ni de changer la Forme de leur Gouvernement, ni d'opprimer leur Liberté. Il demanda avec inſtance, qu'on le laiſſa échaper: diſant, que le Prince d'*Orange* en vouloit à ſa Couronne & à ſa Vie; que s'ils négligeoient cette Occaſion de lui rendre Service, ils ne la recouvreroient plus; & que ſon Sang ſeroit redemandé de leurs Mains. Durant ſes Sollicitations pour obtenir la Permiſſion de s'échapper, qui durérent environ trois Heures, les Matelots, craignans que quelqu'un ne ſe laiſſât gagner, s'emportérent contre lui, le traitant avec Mépris & avec Inſolence. Cela n'empécha pas que le Roi ne s'addreſſât à eux pour obtenir ſa Liberté: mais, voyant que tout cela étoit inutile, il s'occupa à régler la Maniere dont ils devoient faire la Garde auprès de ſa Perſonne, leur défendant de s'approcher trop près de lui; ce qui les mit dans une telle Fureur, que quelques-uns en perdirent tout Reſpect. Ils ſe mirent à crier, *qu'ils mouroient plû-tôt, que de le laiſſer échapper*; ce qui fut ſuivi de grandes Huées. Ils doublérent enſuite la Garde, ne laiſſérent entrer que des Gens de leur Connoiſſance, chargérent leurs Fuſils; & proteſtérent, qu'ils feroient Feu ſur quiconque voudroit s'oppoſer à leurs Deſſeins. Tout cela intimida extrémement le Roi, qui, dès-lors, eut l'Oeil ſur tous leurs Mouvemens, & ne voulut plus reſter ſeul dans ſa Chambre. Le Comte de *Winchelſea* arriva ſur le Soir, & obtint des plus honnêtes d'entre ces Matelots, qu'on feroit paſſer le Roi de l'Auberge dans une Maiſon Bourgeoiſe: mais, les autres n'ayant par voulu y conſentir, ils l'arrétérent ſur l'Eſcalier. Plus de vingt d'entr'eux mirent alors l'Epée à la Main, avec Menaces de le tuër, s'il vouloit paſſer outre. On convint enfin, qu'il auroit la Liberté d'aller dans une autre Maiſon, pourvû que la Garde de ſa Perſonne continua à leur être confiée. Tout cela étant réglé, il fut conduit, à pied, par une Rue remplie de Boue, & au milieu d'une Populace inſolente, juſqu'à la Maiſon qui lui étoit deſtinée.

Il n'y eut pas reſté long-tems, qu'il commença à ſe remettre, & parla beaucoup. Ses Diſcours tendoient principalement à ſe juſtifier des Crimes dont on le chargeoit. Il entretint auſſi ceux qui étoient avec lui de *Ste. Wenefride*, & leur recita tout ce que la Légende en diſoit. Il ſe mit après cela à lamenter la Perte qu'il avoit faite d'une Croix de Bois, qui avoit appartenu à EDOUARD *le Confeſſeur*, & dans laquelle il y avoit un Morceau du Bois de la vraye Croix. Il ſouhaitoit quelques-fois d'être avec la Reine, & remercioit Dieu de ce qu'elle, ſon Fils, & le Pere *Peter*, étoient en Lieu de Sûreté. Il paroiſſoit faire un fort grand Cas de ce Jéſuite.

Le Lendemain 13, il arriva à *Feversham* environ deux cens Gentils-Hommes, qui ſe déclarérent pour le Prince d'*Orange*, en préſence même du Roi. Sur le Soir, le Capitaine *Crayford*, & un autre, vinrent de *Scheerneſs*; déclarant, qu'ils étoient dans le Deſſein de livrer le Fort & la Rade au Prince. Quoique toutes ces Nouvelles l'affligeaſſent beaucoup, il dit cependant, qu'il conſentiroit à tout, pour éviter l'Effuſion du Sang de ſes Sujets. Sa Triſteſſe s'accrut néantmoins juſqu'à répandre de tems en tems des Larmes. Auſſi faut-il avouër, que les Matelots qui le gardoient en uſoient fort mal avec lui. Ils le pourſuivoient de Chambre en Chambre, & ne lui laiſſoient pas le Tems de vaquer à ſes Dévotions, ni de ſatisfaire en particulier aux Néceſſitez de la Nature. Il eſſuya toutes ces Incommoditez, & à chaque Inſtant de nouvelles Inſolences, de la part de ſes Gardes; juſqu'au 15, qu'on le remit à ceux qui étoient envoyés de *Londres* pour le prendre.

Après que le Roi JAQUES eut quitté ſon Royaume, le Prince d'*Orange* aſſembla une *Convention*, compoſée de preſque tous les Membres qui devoient former le Parlement, pour lequel ce Monarque avoit déjà expedié deux fois les *Lettres de Convocation.* Cette Aſſemblée décida, que le Roi JAQUES *avoit violé le Contract qu'il y a entre le Roi & le Peuple*; qu'il avoit *abdiqué le Gouvernement*; & que *le Throne étoit vacant.* Sur quoi on réſolut de le remplir, en appellant à la Couronne le Prince & la Princeſſe d'Orange, qui furent proclamez Roi & Reine d'*Angleterre.*

Il paroit, par ce qui ſe paſſa dans la *Convention* ſur ce Sujet, que les différens Partis avoient changé de Conduite. Nous avons vû, que toute la Nation s'étoit réünie pour appeller le Prince d'*Orange*, & ſembloit être animée des mêmes Principes. Mais, le Roi JAQUES n'eut pas plûtôt quitté ſes Royaumes, qu'ils ſe diviſérent en différens Partis. Les *Tories* retournérent à leur Principe fondamental, que le Droit des Rois eſt divin, inaliénable, inhérent, héréditaire, & que le Thrône ne peut jamais être vacant Ils prétendoient, que, tandis qu'un Roi eſt en Vie, on ne ſauroit lui donner de Succeſſeur malgré lui; & que tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'établir un *Régent*, pour gouverner en ſon Abſence. C'étoit là les Idées de preſque la Moitié des Seigneurs, d'un Tiers des Communes, & du Clergé en général.

Parmi ceux de ce Parti, il y en avoit un petit Nombre, qui ne ſouhaitoient un *Régent*, que pour gagner du Tems & trouver le Moyen & les Occaſions de rétablir le Roi JAQUES: de-ſorte que, quand le Prince d'*Orange* fut déclaré Roi, non ſeulement ils deſaprouvérent la Conduite de ceux qui l'avoient établi, mais de plus ils refuſérent de lui prêter Serment de Fidélité. Ceux de ce Parti, qu'on appella les *Non-Jureurs*, avoient à leur tête *Sancroft*, Archevêque de *Canterbury*, & pluſieurs autres Seigneurs taut Spirituels que Temporels

Quoique le Reſte des *Tories* tint pour le Droit héréditaire & un *Régent*, il ne laiſſa pas de préter Serment au Prince d'*Orange*, lorſqu'il eut été proclamé Roi. Ils ſe ſauvoient au moyen de la Diſtinction entre *Roi de Droit*, & *Roi de Fait*; & prétendoient, qu'on eſt obligé à préter Serment de Fidélité à un *Roi de Fait*, dans le même tems qu'on en reconnoit un autre qui eſt *Roi de Droit*. Ils autoriſoient leur Conduite par un Statut de HENRI VII, qui deffend de rechercher Perſonne, pour avoir adhéré au Parti de celui qui ſeroit *Roi de Fait*.

Mais, ceux-ci ſe partageoient encore en deux Claſſes. Les uns croyoient, que le *Roi de Fait* étant une fois établi, ſans qu'ils y euſſent contribué, ils étoient obligés d'avancer ſes Intérêts aux Dépens même *du Roi de Droit*. C'étoit le Cas du Comte de *Nottingham* & de pluſieurs autres, qui furent élevez à de grands Emplois par le Roi GUILLAUME. Les autres prétendoient, que leur Serment de Fidélité au *Roi de Fait* ne les empéchoit pas de travailler à ſa Ruïne, en procurant le Rétabliſſement du *Roi de Droit*. C'eſt ainſi que ces *Tories rigides* abuſoient du Serment qu'ils avoient prété d'être fideles au nouveau Roi.

Les *Whigs* n'étoient pas tous non plus du même Sentiment. Ils avoient bien tous concouru à reconnoitre l'Abdication de JAQUES, & à prendre de nouvelles Meſures, mais dans différentes Vûes. Les uns vouloient prendre cette Occaſion, pour diminuer l'Autorité du Roi, & élever celle du Peuple ſur ſes Ruines. Ils empéchérent, qu'on n'examinât la Naiſſance du prétendu Prince de *Galles*: parce qu'ils avoient Deſſein de faire enviſager la Couronne comme élective, & qu'ils n'étoient pas fâché de laiſſer cette Queſtion indéciſe; pour tenir leur Roi dans la Crainte, & les obliger à gouverner ſuivant les Loix Ceux de ce Parti, qui n'étoit pas fort nombreux, portoient le Nom de *Whigs Républicains*.

Les autres étoient dans l'Idée, qu'on avoit eu Raiſon de prendre un autre Roi à la place de JAQUES: mais, ils croyoient, que, dans le Choix d'un Succeſſeur, il ne falloit pas s'éloigner, ſans de bonnes Raiſons, de la

Famille Royale; bien moins encore renverſer la Monarchie, & élever ſur ſes Ruïnes un Gouvernement populaire. Tout ce qu'ils vouloient, c'eſt qu'on ſaiſit cette Occaſion de mettre des Bornes à la Prérogative royale, & qu'on affermit les Droits & la Liberté de la Nation.

La plûpart des Eccléſiaſtiques étoient dans les Principes des *Tories*. Ils admettoient, comme eux, la Diſtinction entre *Roi de Droit* & *Roi de Fait*; & les uns prétérent Serment de Fidélité au Roi GUILLAUME, tandis que les autres ſe rangérent du côté des *Non-Jureurs*. Un grand Nombre cependant n'étant pas ſatisfait de cette ſubtile Diſtinction, peu propre à mettre la Conſcience en repos, avoit Recours à un autre Subterfuge, auſſi mal-fondé que le précédent. Ils diſoient, que le Prince d'*Orange* avoit eu Raiſon de faire la Guerre au Roi JAQUES. Or, dans une juſte Guerre, l'Iſſue doit être regardée comme la Déciſion du Ciel. Donc, les Succès du Prince lui donnoient un Droit de Conquête ſur le Roi JAQUES, & un Titre à la Poſſeſſion de tout ce qui avoit appartenu à ce Monarque.

„ Tel étoit„ , dit Mr. TINDAL, „ l'Etat
„ des Partis à la Révolution; & tel étoit
„ le Partage des Opinions ſur les Matieres de Politique dans la Nation & le Parlement, lorſque le Roi GUILLAUME parvint à la Couronne. C'eſt-là la Clé des
„ puiſſantes Oppoſitions que ce Monarque
„ ren-

„ rencontra bien-tôt après, de la Part „ même de ceux qui avoient pris ſincérement ſon Parti, jusqu'à la Fuite du Roi „ JAQUES. A l'aide de ce même Principe, „ on rend auſſi Raiſon de ce grand Nombre „ de Difficultez, d'Embarras, de Complots, „ & de Conſpirations, qui troublérent ſon „ Regne, & le firent plus d'une fois former la Réſolution d'abandonner ſon Royaume pour ſe retirer en *Hollande*. „

ARTICLE X.

THE FEMALE SPECTATOR. *London*, printed and published by *T. Gardner*, at *Cowley's Head*, oppoſit *St. Clement's Church*, in the *Strand*.

C'eſt-à-dire,

LA SPECTATRICE: à *Londres*, chez *T. Gardner. &c.* C'eſt un *in 8vo*, dont il paroit tous les Mois une *Brochure* de 60 à 80 pagg. & dont la prémiere parut ſur le milieu d'*Avril* 1744.

L'AUTEUR de cet Ouvrage a beaucoup hazardé de ſe produire ſous un Titre, qui reveille d'abord l'Idée d'un excellent Livre, dont il étoit à craindre que la Comparaiſon ne fût deſavantageuſe au ſien. Pour ſoutenir le Caractère de SPECTATRICE, & ne point deshonorer le *Spectateur*, dont on ſe dit la Sœur, il faut des Talens peu communs. Sans cela, il eſt à craindre, qu'un Ecrivain, qui s'eſt aquis, à ſi juſte Titre, tant de Réputation, ne renie le Parentage, & ne faſſe paſſer cette prétendue Sœur pour un Enfant ſuppoſé, qui ne fut jamais de ſa Famille. La facilité, avec laquelle ces Réflexions ſe préſentent à l'Eſprit, ne nous permet pas de douter que la SPECTATRICE ne les ait faites; & qu'elle n'ait ſenti combien ſon Entrepriſe étoit périlleuſe. Mais, ſi cela eſt, il faut que, remplie d'une noble Confiance, elle ait crû pouvoir ſoutenir un ſi grand Nom, & faire un Ouvrage, ſi-non égal à celui de ſon Frere, du moins qui en approche, dans la même proportion qu'il y a entre les Talens & la Capacité d'un Homme dont l'Eſprit eſt cultivé par l'Etude, & ceux d'une Femme qui n'a pas eu le même Avantage. Si l'on enviſage la SPECTATRICE dans ce point de vûe, nous oſons bien aſſûrer, qu'elle ne s'eſt point trompée dans l'Idée avantageuſe qu'elle a conçue d'elle même & de ſes forces. Son Livre en général eſt, non ſeulement digne de la Sœur du *Spectateur*, mais on y trouve de plus un très grand Nombre de Morceaux, que ſon Frere feroit Gloire d'avoir compoſé, & qui ne lui feroient pas moins d'Honneur que ce que nous avons déjà de lui. On feroit même tenté de croire, qu'elle eſt en poſſeſſion des Papiers du Deffunt, ſunt, & qu'elle ne fait autre choſe que de mettre en œuvre, à ſa maniere, les Matériaux que le *Spectateur* avoit amaſſé pour la Continuation de ſon Ouvrage. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt que la Sœur puiſe dans la même Source que le Frère a puiſé. Le but de celui-ci a été de corriger l'un & l'autre ſexe de ſes défauts; mais celle là en veut ſur tout à ceux du beau-ſexe. Pour cet effet, ils mettent tous deux en uſage ce que le bon-ſens, l'Eſprit, & l'uſage du Monde peuvent fournir de bon & d'agréable; avec cette différence qu'on remarque plus de ſavoir dans les Ecrits du Frère, & que la Sœur ſemble être mieux au fait de toutes les petites Hiſtoires qui forment ce qu'on appelle *la Chronique Scandaleuſe*. Elle les raconte d'une maniere fort agréable, ſans nommer les Originaux, & les accompagne de Réflexions également judicieuſes & délicates. Mais, voyons comment la SPECTATRICE parle elle même de ſa perſonne, de ſon but, des moyens d'y arriver, & des ſecours qu'elle aura pour y atteindre.

„ Pour preuve de ma ſincerité, *dit-elle* „ (*a*), je vous déclare d'abord que je n'ai „ jamais été belle, & que je ſuis bien éloi„ gnée d'être jeune; aveu que peu de Per„ ſonnes de mon ſexe ſeroient diſpoſées à „ faire. Je confeſſe, de plus, que j'ai au„ tant

---

(*a*) Liv. I. p. 4.

„ tant donné dans la légéreté, l'orgueil, &
„ autres extravagances pareilles, que les
„ plus grandes Coquettes. Ajuſtemens, Equipages,
„ Adorateurs, c'étoient les Idoles
„ auxquelles j'encenſois. J'aurois regardé
„ comme perdu le jour qui ne m'auroit
„ pas fourni une nouvelle Occaſion
„ de me faire voir. Pendant pluſieurs Années,
„ ma Vie a été un Cercle de ce qu'on
„ nomme plaiſirs; & tout mon tems s'eſt
„ paſſé dans les divertiſſemens. Mais, de
„ quelque Nature que ſoient les Maux
„ que je me ſuis attirée par-là, j'ai la Conſolation
„ de penſer que le public en peut
„ recueillir quelque fruit. La Compagnie,
„ que je voyois, n'étoit pas toujours ſi bien
„ choiſie qu'elle auroit dû l'être pour mon
„ avantage ou pour ma Réputation; mais
„ elle étoit nombreuſe & compoſée de
„ différens ordres de perſonnes, ce qui m'a
„ été utile par plus d'un endroit. D'abord,
„ j'ai eū occaſion de voir de près bien des
„ Choſes que j'aurois toujours ignorées ſans
„ cela. Enſuite, cette Connoiſſance m'a
„ mis en état, lorſque ma trop grande Vivacité
„ a été modérée par la Réflexion,
„ de pénètrer dans les reſſorts ſecrets qui
„ ont donné naiſſance à des Actions dont
„ j'ai ouï parler, ou été témoin; de juger
„ des diverſes paſſions qui s'emparent de
„ nôtre Ame; & de diſtinguer par quels
„ dégrés, preſque imperceptibles, elles ſe
„ rendent maitreſſes de nôtre Cœur, &
„ enchainant notre Raiſon. Il ſe préſente à

„ mon Eſprit une infinité d'Aventures ſingulieres, qui, dans le tems qu'elles ſont
„ arrivées, ne faiſoient qu'une légere im-
„ preſſion ſur moi, & ſembloient ne m'oc-
„ cuper qu'autant que duroit l'admiration;
„ avec cette difference que le Myſtère
„ que j'y trouvois alors, faute d'attention,
„ eſt parfaitement éclairci, & que l'effet
„ m'en découvre la Cauſe.

„ Cette expérience, jointe à une étendue de génie aſſez paſſable, & à une
„ Education un peu meilleure qu'on ne la
„ donne communément aux perſonnes de
„ mon ſexe, me fit croire que j'étois en
„ état de compoſer un Ouvrage également
„ utile & agréable au Public. Cette idée
„ étoit ſi flatteuſe pour ce levain d'Orgueil
„ qui reſtoit encore chés moi, que je ré-
„ ſolu de la ſuivre, & que je me mis à con-
„ ſidérer quelle méthode ſembloit me pro-
„ mettre le plus heureux ſuccès. Je ſavois
„ bien que ſi je m'en tenois à un ſeul ſu-
„ jet, je ne ſerois goûté que d'un ſeul or-
„ dre de Perſonnes; mais, mon Ambition
„ étoit d'ecrire quelque choſe qui fût auſſi
„ univerſellement lû qu'il ſeroit poſſible.
„ Les Obſervations, que j'avois faites ſur
„ la Nature humaine, m'avoient appris
„ que tout le Monde à une portion plus ou
„ moins grande de Curioſité, & que je n'a-
„ vois qu'à l'exciter, de maniere cependant
„ que le plaiſir, qu'on auroit à être inſtruit
„ des affaires des autres, apprît en même

„ tems à ceux qui liroient mon Ouvrage à „ bien régler les leurs.

„ Tout étant ainſi arrêté, je mis par écrit „ pluſieurs choſes, qui, me paroiſſant „ plaiſantes, devoient, ſelon moi, le pa- „ roître auſſi aux autres; mais, après les „ avoir éxaminées le lendemain, j'y trou- „ vai une infinité de défauts, tant dans le „ choix des Matiéres que dans le ſtile. Je „ jugeai par cet eſſai, qu'il étoit abſolument „ neceſſaire de recourir à l'aide de quel- „ ques unes de mes Connoiſſances, dont „ les Talens les rendoient propres à me „ ſervir dans mon deſſein.

„ La *prémiere*, qui me vint dans l'eſprit, „ & que je nommerai MIRA, eſt une Da- „ me iſſue d'une famille où l'Eſprit ſemble „ être héréditaire. Elle eſt mariée à un „ homme qui mérite à tous égards de poſ- „ ſéder une ſi excellente femme; & elle „ vit avec lui dans une ſi parfaite union, „ que, rien ne troublant la tranquillité de „ ſon Ame, ni n'éteignant ce feu dans „ l'Eſprit qu'elle a reçu de la Nature & „ & de l'Education, je ne doutai pas un „ moment, que tout ce qu'elle voudroit me „ donner ne fût bien reçu du Public. La „ *ſeconde* eſt une Veuve de Qualité, qui, „ n'ayant pas enterré ſa Vivacité dans le „ tombeau de ſon Mari, prend encore part „ à tous les divertiſſemens que la mode „ autoriſe, autant, je m'imagine, que ce- „ la peut s'accorder avec la Conſervation

„ de ſon Innocence & de ſon Honneur. „ Comme elle n'a rien d'auſtere dans ſa „ Conduite, & qu'elle ſupporte dans les „ autres des defauts dont elle-même eſt en- „ tiérement éxempte, les Perſonnes de ſa „ Connoiſſance, qui ont fait quelque fau- „ te, ne ſe font aucune peine de lui con- „ fier des ſecrets qu'ils cachent à tout le „ reſte du Monde. La *troiſieme* eſt la fille „ d'un riche Marchand, belle comme un „ Ange, & douëe de tant de perfections, „ que ceux qui la connoiſſent regardent ſa „ beauté comme la moindre de ſes quali- „ tés. J'appellerai cette jeune Perſonne „ EUPHRASINE, par ce qu'elle a tout l'en- „ jouement & toute la douceur attribuée à „ cette Déeſſe.

„ Ces trois Perſonnes, ayant approuvé „ mon deſſein, me promirent leur ſecours, „ & tinrent bien-tôt parole en me fourniſ- „ ſant châcune quelque choſe. . . . .

„ Il ne ſera pas inutile d'avertir mes Lec- „ teurs, que, pour ne point manquer de „ fond faute d'entretenir des Intelligences, „ j'ai des Eſpions, non ſeulement dans les „ Lieux fréquentés dedans & aux environs „ de *Londres*, mais encore à *Bath*, à *Tun-* „ *bridge*, & à *Spa*; & que j'ai trouvé le „ moyen d'en avoir juſques en *France*, à „ *Rome*, en *Allemagne*, & en d'autres païs „ étrangers; de ſorte que rien de Curieux „ ou de digne de Remarque ne ſauroit m'é- „ chapper. Je crois cette méthode plus „ propre à pénétrer dans les Myſtéres des

„ ruelles, dans les Secrets des Cabinets, & „ dans les plans pour la Campagne, que ſi „ j'avois la faculté de me rendre inviſible, „ ou de me tranſporter par tout où il me „ plairoit. En effet, avec le ſecours de „ ces dons ſurnaturels, je ne pourrois être „ que dans un ſeul endroit à la fois, au „ lieu qu'en parcourant un petit nombre „ de Lettres de mes Emiſſaires, j'ai de„ vant les yeux tous les ſecrets de l'*Eu„ rope*, du moins ceux qui font à mon „ but.

„ Je ſerois bien fachée qu'on s'imaginât „ que j'ai deſſein de me laiſſer aller au „ panchant malin de publier des Hiſtoires „ ſcandaleuſes de mon Prochain. Quicon„ que lira mon Ouvrage dans cette penſée „ ſe trouvera aſſûrément trompé. En effet, „ quoique les faits que je produirai ſur la „ ſcene ſoyent réels, je cacherai cepen„ dant les Acteurs ſous des noms ſuppoſés, „ qui marqueront leur Caractère; parce „ que mon Intention eſt de flétrir le Vice, „ & non pas les Vicieux. D'ailleurs, je ne „ me bornerai pas aux faits modernes: „ quand je trouverai chez les Anciens quel„ que Exemple propre à illuſtrer le ſujet „ que j'aurai en Main, je ne me ferai au„ cun ſcrupule d'en faire uſage. . . L'uni„ que but que je me propoſe étant de cor„ riger les uns & d'amuſer les autres, on „ doit croire que je ne négligerai rien pour „ éviter tout ce qui pourroit fournir matié„ re aux gens qui ont le Cœur mauvais

„ d'exercer leur malice. Tous ceux donc
„ qui prétendront faire tomber, ſur quelques
„ Perſonnes en particulier, le blâme
„ des Actions dont il ſera fait mention dans
„ ce Livre, ou qui voudront y faire ce
„ qu'on appellé une Clé, doivent s'attendre
„ à être traité, dans la partie ſuivante,
„ avec toute la ſevérité que mérite la
„ Noirceur de leur procédé. „

Malgré cette Menace & toutes les autres précautions de la SPECTATRICE pour empêcher qu'on ne découvre les Originaux qu'elle a en Vûe, il ne faut pas douter que ceux de ſes Lecteurs, qui ſont un peu au fait de ce qui ſe paſſe en *Angleterre*, & ſurtout à *Londres*, n'en reconnoiſſent pluſieurs. Au reſte, il nous ſemble qu'elle ne doit point s'en mettre en peine; parce qu'il n'y aura que ceux qui ſavent déjà les Hiſtoires qu'elle raconte, qui connoîtront les Maſques. C'eſt à eux à avoir la diſcrétion de ne les point nommer. Quant aux autres, qui voudront déviner, il eſt probable qu'ils donneront à gauche plus ſouvent qu'ils ne rencontreront juſte. La raiſon en eſt toute naturelle. Les Ornemens, qui accompagnent le Récit de la SPECTATRICE, dépaïſeront aiſément les Lecteurs, & feront Cauſe qu'on trouvera avec bien de la peine des Perſonnes à qui conviennent tous les traits, par leſquels elle caractériſe les Acteurs qu'elle introduit ſur la Scene. Cette difficulté, & la crainte de donner à faux, doivént empêcher toute Perſonne raiſonnable de ſe livrer à des Conjectures, propres à noircir, dans ſon Eſprit, & dans celui de ceux à qui elle les communiquera, la réputation de ſon prochain.

Pour achever l'expoſition, que nous nous ſommes propoſé de faire, du plan & du but de la SPECTATRICE, il ne ſera pas inutile de rapporter ici la maniére dont elle s'explique ſur l'Article des *Nouvelles* que ſes Eſpions devoient lui envoyer des païs étrangers. Ce qui lui donna lieu de le faire, ce fut une Lettre qu'elle reçut pluſieurs Mois après que ſon Ouvrage eut commencé à paroitre (*a*). L'Auteur ſe plaint de ce que, malgré ſes promeſſes, elle n'avoit encore régalé le Public d'aucune *Nouvelle Politique*. „Châcun s'imaginoit, *lui dit-*„ *il*, que vous aviés la Clé du Cabinet „ des Princes, & un fil pour vous guider „ dans le plus épais du Labyrinthe des „ Myſtéres d'Etat; & que vous pénétriés „ ſans peine dans tous les ſecrets reſſorts „ de l'Ambition, de l'Avarice, & de la „ Vangeance, qui font de ſi terribles ravages. „ Cependant, ce fond inépuiſable „ d'intelligences, dont vous vous vantiez „ tant, ne nous a rien appris de tout cela; „ & on ne trouve pas, dans vôtre „ Ouvrage, la moindre petite Nouvelle „ de *Flandre*, d'*Italie*, d'*Allemagne*, de „ *France*, ou d'*Eſpagne*. De grandes Armées, „ à la tête deſquelles étoient les principaux

---

(*a*) Liv. VIII. p. 118.

,, paux Monarques de l'Europe, ont été
,, en mouvement: on a paſſé & répaſſé le
,, *Rhin*, l'*Elbe*, la *Moldau*, & le *Neker*: on
,, a ruïné de grandes Villes: *Ravagez, brulez, détruiſez tout, n'épargnez ni Âge ni Sexe*; c'eſt la les Ordres qu'on a donné
,, aux Armées: des Sieges, des Batailles,
,, des Rencontres, des Fuites, ont rempli
,, l'Univers de Gémiſſemens; mais rien de
,, tout cela n'a été capable d'émouvoir la
,, tranquille SPECTATRICE. L'on a ſucé le ſang des malheureux ſujets de preſque tous les Royaumes qui ſont autour
,, de nous, & peut s'en faut qu'on ne les
,, ait fait mourir de miſere par les Contributions, les Impots, les Subſides, que les
,, gens de guerre ou les Miniſtres ont éxigé d'eux; & la SPECTATRICE ſemble
,, ignorer leurs malheurs ou y être inſenſible. De grandes flottes couvrent l'Ocean, & aucun des Vents, qui font enfler tant de voiles, n'a apporté à la SPECTATRICE la Nouvelle du but de ces
,, prodigieux Armemens, ni des grands Exploits que ceux qui les commandent ont
,, faits, ou ſont ſur le point de faire. ,,

La SPECTATRICE répond à l'Auteur de cette Lettre, qu'elle n'a jamais eu deſſein de parler dans ſon Ouvrage des Nouvelles, dont il lui reproche de n'avoir fait aucune Mention. Ces Choſes ne ſont point du reſſort d'une femme, & ne font rien à ſon but. D'ailleurs, les reſſorts qui produiſent tous ces grands mouvemens ne ſont autre Choſe que les Paſſions des Hommes. En raiſonnant ſur elles on remonte à la ſource de tous les dèſordres qui arrivent dans le monde. Il n'eſt pas ſi aiſé de décider quelle paſſion dans un Miniſtre a produit tel dèſordre particulier. Souvent ce n'eſt qu'une bagatelle, qui reſſemble aſſez à ce jeu des Enfans, qui conſiſte à faire des Noeuds que leurs Camarades doivent enſuite dénouër. Enfin, quand il ſeroit facile de pénétrer dans les Myſtères d'Etat, il ſeroit imprudent &, peut-être, peu ſur, de le faire. „ Il y a un ancien Proverbe „ qui dit, que *tout ce qui eſt licite n'eſt pas* „ *expédient*; auquel l'on peut ajouter celui-„ ci, *qu'il y a pluſieurs Choſes néceſſaires qui* „ *ne ſont pas licites.* Le principal but qu'on „ ſe propoſe dans cet Ouvrage, c'eſt de „ s'oppoſer au prodigieux accroiſſement du „ luxe; & de travailler à la réforme des „ mœurs d'un ſiecle, de l'aveu de tout le „ monde, abâtardi & corrompu. „

La prémiere Partie roule en général ſur l'*Amour* & le *Mariage*; & ſur la *Contrainte* dans laquelle des Peres & des Meres tiennent leurs filles, tandis que d'autres leur accordent une *trop grande Liberté.* Nous allons en donner un Extrait aſſez éxact pour pouvoir juger de la Nature du travail de la SPECTATRICE.

De toutes les paſſions que l'Homme a reçu de ſon Créateur la plus noble, dit un Poëte, *la plus douce, & la plus agréable, c'eſt l'Amour.* Cela eſt éxactement vrai quand elle eſt dirigée par la Raiſon; mais alors ce n'eſt plus cette paſſion telle qu'elle eſt décrite dans les Romans & les Comédies. On repréſente l'Amour, dans ces Ouvrages, comme le Dieu de plaiſirs & de la joye; mais, en même tems, on lui donne toute la fureur de *Mars*, on lui fait fouler aux Pieds tous les devoirs de l'Amitié & de l'Affection naturelle; & c'eſt un motif qui ſanctifie les plus grands Crimes. La Lecture de ces Livres gate l'Eſprit des jeunes gens, qui s'imaginent que l'Amour eſt réellement tel qu'on l'y trouve dépeint. Ils forment le leur ſur ce modèle: faut il être ſurpris, après cela, de leur voir faire tant d'extravagances? On voit ſouvent des filles, trop jeunes encore pour qu'on leur parle d'Amour, ou même pour éprouver cette paſſion, affecter cette Langueur, ces roulemens d'Yeux, ces ſoupirs, & cent autres folies qu'elles ont lûes; & ne s'appliquer uniquement qu'à tâcher de faire croire qu'elles ſentent toutes les peines & les délicateſſes de l'Amour. Dans de tels ſentimens, elles ſont diſpoſées à ſe jetter, au mépris de l'Autorité Paternelle & de la Raiſon, à la tête du prémier Fat qui s'addreſſera à elles. Et comme l'Amour qu'une fille conçoit dans cette circonſtance eſt purement imaginaire, elle s'apperçoit bientôt qu'elle n'aime pas la perſonne dont elle croïoit être charmée, & fait un autre Choix. C'eſt là, la veritable Cauſe de l'Inconſtance dont on accuſe à tort les femmes:

mes : Car, quand une fois elles aiment bien, rarement elles changent. Il n'y a qu'une ſuite continuelle de mepris & de mauvais traitemens de la part de l'Objet de leur tendreſſe qui puiſſe le leur rendre moins cher. La SPECTATRICE conſeille donc à toute fille qui veut ſe marier, de bien éxaminer ſon Cœur, pour ſavoir ſi elle a une véritable tendreſſe pour ſon Amant. Et comme elle ne nait pas tout d'un coup, il ne faut pas ſe marier avant de ſe connoitre reciproquement, ni avant qu'on ſoit en état d'examiner ſon Cœur.

Toutes ces Réflexions ſont juſtifiées par l'Exemple de *Marteſia*, qui, à l'âge de quatorze Ans, écouta, contre la Volonré de ſon Pere, le prémier Homme qui s'addreſſa à elle, & ſe fit enlever. L'Amour, qu'elle prétendoit avoir pour lui, étoit purement chimérique; auſſi ne dura-t-il pas longtems. Elle n'eut pas plus-tôt vû le jeune *Clitandre*, qu'il lui parut plus aimable que ſon Mari. Dès lors, il n'eut pas de peine à s'en faire écouter; & elle oublia bien tôt avec lui tous les Principes d'honneur & de vertu qu'on lui avoit inſpirés dès ſon enfance. Le degout, qu'elle marquoit pour la Maiſon de ſon Epoux & pour ſa perſonne, étoit trop marqué pour ne pas l'appercevoir. Il lui en fit de tendres reproches, auxquels elle répondit de manière à lui faire ſoupçonner la cauſe de ſon indifférence. Quand il fut convaincu que ſes ſoupçons n'étoient pas mal-fondés, il mit tout en uſage pour regagner l'Amitié de ſa Femme ; mais tous ſes ſoins furent inutiles. Alors il réſolut de vivre ſéparément avec elle, ſans cependant faire d'éclat. Il s'étoit déjà écoulé quelque tems depuis qu'ils vivoient de cette maniere, lorſqu'elle devint groſſe. Le ſoin de ſa réputation lui fit chercher les moyens de la mettre à couvert; à quoi elle ne pût réüſſir qu'imparfaitement. On ſe diſoit ſon Aventure à l'oreille; ce qui, joint au Chagrin qu'elle eut de ſe voir abandonnée par *Clitandre*, lui fit prendre la réſolution de quitter l'*Angleterre* pour toujours.

Ce n'eſt pas toujours la faute des filles, ſi elles font de mauvais Mariages. La trop grande Contrainte, dans laquelle leurs Parens les tiennent, leur fait ſaiſir la prémière occaſion de ſécouër un joug qui leur eſt à charge. La Chaleur du Climat n'eſt pas toujours la Cauſe qu'en *Eſpagne*, en *Italie*, & en *Turquie*, les Femmes acceptent d'abord les prémières propoſitions d'un homme; mais la priſon où on les tient fait que, quand elles jouïſſent d'un moment de Liberté, elles craignent de *refuſer* une Choſe que bien tôt après il ne ſera plus en leur pouvoir d'*accorder*. En effet, une fille recluſe n'eſt point accoutumée aux tendres diſcours que les Hommes tiennent d'ordinaire aux Femmes. S'il lui arrive donc de s'entendre dire quelque-choſe d'obligeant, elle prend d'abord au Pied de la Lettre ce qui n'étoit qu'une Politeſſe; & s'expoſe, ou à perà perdre ſon Honneur, ou à ſe rendre ridicule. C'eſt pour cette raiſon que, de toutes les Filles, les plus aiſées à ſeduire ſont celles qui ont été élevées à la Campagne, où elles n'ont vû d'autre Homme que leur Pere ou leur Curé. Cette contrainte où on les retient fait qu'elles ſe jettent aſſez ſouvent entre les bras d'un Laquais ou de quelque jeune Païſan.

Seomanthe, pour ſon Malheur, fut élevée par une Vieille Tante, qui ne lui permit de prendre aucun des innocens plaiſirs de la jeuneſſe. Elle ne voyoit, pour toute Compagnie, que quelques Vieilles prudes, Amies de la Tante, qui déclamoient ſans ceſſe contre les Amuſemens des gens du Monde. Leurs Diſcours ne la perſuadoient point; & elle ne voyoit jamais paſſer de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, un peu bien mis, qu'elle ne ſouhaitât d'être avec eux. Elle languiſſoit ſur tout de faire Connoiſſance avec ceux d'entre les Hommes, dont la Figure & l'Ajuſtement lui plaiſoient. Ses deſirs furent enfin accomplis. Un de ces Hommes, qui n'ont pour tout bien que ce qu'ils ont ſur leur Corps, & dont l'unique reſſource eſt d'attraper quelque riche Heritiere, entreprit de ſe rendre Maitre de la perſonne & du bien de *Seomanthe*. Pour cet effet, il mit en jeu une de ces Entremetteuſes, qui, ſous prétexte de vendre de belles Nipes, vont de Maiſon en Maiſon, pour corrompre la vertu des Femmes & des Filles. Cette Créature rendit une Lettre de cet Avanturier à *Seomanthe*, qui eut la foibleſſe d'y faire réponſe. Le Dimanche ſuivant, il ſe trouva près d'elle à l'Egliſe, où ſa Perſonne, & une nouvelle Lettre acheverent de la charmer. Il lui demandoit une entrevue chés la femme qui lui avoit rendu la prémière Lettre, ou ailleurs ſi elle jugeoit à propos; ou, tout au moins, une Réponſe, qu'il attendroit le Lendemain matin ſous ſes Fenêtres. Ne pouvant pas lui accorder la prémière de ſes demandes, il fallut ſe rabattre ſur la derniere; & ce commerce ayant duré quelque-tems, par le Miniſtére de l'Entremetteuſe, *Seomanthe* ſe laiſſa perſuader de ſortir une Nuit de la Maiſon de ſa Tante, pour ſe retirer chés le Gallant. Il n'en fut pas plûtôt le Maitre, qu'il chercha à ſe mettre auſſi en poſſeſſion de ſon Bien. Un petit nombre de jours lui ſuffirent pour cela; au bout deſquels il quitta l'*Angleterre*, laiſſant ſa Femme dans le déſeſpoir & la Miſére. Sa Tante ne voulant pas la recevoir, elle fut obligé de ſe retirer chés des Parens dans la Dépendance deſquels elle vit aujourd'hui.

Si la Contrainte, dans laquelle on retient les jeunes filles, eſt dangereuſe, il ne l'eſt pas moins de leur accorder trop de Liberté. La mode s'eſt introduite de les laiſſer aller aux *Maſcarades* en hyver, & aux *Ridotis* en été; où elles ſont expoſées à ſe trouver avec toutes ſortes de gens, & à entendre des Diſcours qui bleſſent ſouvent la pudeur. Une telle Compagnie eſt bien propre à corrompre les mœurs d'une jeune perſonne, qui, n'ayant pas encore aſſés de jugement pour ſe conduire par les Principes de la Raiſon, ſe contente de ſuivre l'exemple des autres. Mais ils ſont ſouvent dangereux dans ces endroits publics, ou la plus infame proſtituée, dès qu'elle a un billet, peut entrer auſſi bien que la femme la plus vertueuſe. Les Hommes, qui ont un peu de Connoiſſance du monde & de ce qui ſe paſſe dans de telles Aſſemblées, n'aiment pas que leurs femmes les frequentent.

La SPECTATRICE rapporte ici la maniere ingénieuſe dont un Mari s'y prit pour dégouter ſa femme des Maſcarades. Elle étoit vertueuſe & ne vouloit jamais y aller ſans lui; mais elle pouvoit ceſſer de l'être, & l'Habitude, qu'elle prenoit de n'en manquer aucune, lui cauſoit de la dépenſe. Il ne vouloit paroitre ni jaloux ni Avare, & lui inſpirer cependant du dégout pour ces Aſſemblées. Dans ce deſſein, il pria un de ſes Amis de faire un Habit de Maſque parfaitement ſemblable à celui qu'il devoit mettre. Pendant qu'il danſoit avec ſa femme, l'Ami prit adroitement ſa place; &, quand il fut tems de ſe retirer, elle ſuivit la Perſonne qu'elle prenoit pour ſon Mari: elle monta avec lui dans un Caroſſe, qui les conduiſit à un Cabaret, où elle fut fort ſurpriſe de ſe trouver avec un Etranger, qui lui tenoit des Diſcours auxquels elle n'étoit point accoutumée. Elle appelloit du monde, lorſque ſon Mari ſurvint, qui lui repréſenta les mauvaiſes Conſéquences qu'auroit eu cette Avanture, ſi elle lui étoit arrivée avec une autre Perſonne que celle de ſon Ami. Il ajouta, qu'il avoit remarqué tout ce petit Manege, & qu'il les avoit ſuivi, dans le Deſſein de tirer Vangeance de l'Affront, qu'on lui faiſoit; mais que, puiſque ſon Ami ne l'avoit point connue, & qu'à ſon Attachement pour lui, il l'avoit priſe pour tout autre que ce qu'elle étoit, il n'avoit aucun lieu de ſe plaindre de lui. Cet Artifice produiſit ſon effet: & la femme, qui a ignoré que c'étoit un jeu, a renoncé pour toujours aux Maſcarades.

Il ne faut pas s'imaginer, que la reſſemblance des Habits n'ait réellement jamais rien occaſionné de ſemblable dans ces Aſſemblées. La SPECTATRICE en rapporte deux Exemples bien funeſtes. L'un d'une Dame, qui, ayant reconnu ſon Mari dans une Maſcarade, le crut amoureux d'une femme avec qui il s'entretenoit. La Jalouſie, qu'elle en conçut, la fit réſoudre à ne point le perdre de vue, & à le ſuivre quand il ſortiroit. Malheureuſement pour elle, il ſe trouva un Maſque habillé de même: le prenant pour ſon Mari, elle le ſuivit dans la Maiſon où il entra. Quand elle eut reconnu ſon erreur, elle voulut ſe retirer; mais, les manieres engageantes de cet Homme, l'envie de lui demander des Nouvelles de ſon Mari, & ſa Jalouſie, la firent

reſter;

reſter; & l'Amour de la Vangeance la perdit. Son Mari fut inſtruit de tout dès le Lendemain. Le Ton, ſur lequel il lui en parla, la fit rétirer chés ſes Parens; qui, dès lors, ſe brouillérent pour toujours avec lui. Il fallut enſuite ſe battre contre le Gallant de ſa femme; & tous deux furent dangereuſement bleſſés. Enfin, après être guéri de ſes bleſſures, le Gallant alla en *France*, où ſa Maitreſſe le ſuivit bien-tôt après.

L'autre Exemple eſt celui d'un Frere & d'une Sœur, qui ſe trouvoient dans cette Aſſemblée pour la prémiere fois. Celle-ci, prenant une autre Perſonne pour ſon frere, le pria de vouloir la remmener au Logis. Sans lui répondre, il s'avance avec elle du côté de la porte, la fait monter en Caroſſe, & la conduit chés lui; où, après en avoir criminellement abuſé, il la renvoye, en prenant des précautions pour que ſa Maiſon ne fut point reconnue. Cette jeune Demoiſelle, qui devoit ſe marier avec un Gentil-homme de ſa Province, conçut tant de honte du malheur qui lui étoit arrivé, qu'elle ne voulut plus le voir, & eſt allée paſſer ſes jours dans la retraite.

Vaux-Hall n'eſt pas tout à fait ſi dangereux que le *Bal maſqué;* mais, il ne laiſſe pas de l'être beaucoup. La Muſique, les délicieux Boſquets, les Endroits écartés, & la facilité qu'un Amant a d'entretenir ſa Maitreſſe, ſont de dangereux ennemis de l'Honneur. Un certain Homme, dont la Connoiſſance n'eſt pas fort honorable pour les jeunes Dames, s'eſt vanté plusieurs fois, que *Vaux-Hall* étoit le Temple de *Flora*, dont, depuis long-tems, il avoit été établi Grand-Prêtre. Il eſt aſſez à craindre, que la Choſe ne ſoit que trop vraye.

L'on trouve, à la ſuite de ces Réfléxions, une petite Hiſtoriette, dans la quelle ce prétendu Grand-Prêtre joue un aſſez vilain Rolle. Il avoit cherché à ſéduire une jeune Fille, pour la faire ſervir aux plaiſirs d'un Seigneur. Déjà la Mere étoit gagnée, & elle promettoit de rendre bon compte de ſa fille: déjà il en avoit fait fête à ce Seigneur, au nom du quel il agiſſoit, lorſque la jeune Fille, préférant ſon honneur à tout autre choſe, quitta la Maiſon de ſa Mere, & ſe retira chez un Curé pour en être protégée. Celui-ci, ne voyant guéres de jour à pouvoir la garder chez lui contre la Volonté de ſa Mere, lui propoſa de l'épouſer; ce qu'elle accepta avec joye.

Telle eſt, en gros, la Nature de l'Ouvrage que nous annonçons. Il n'eſt pas aiſé d'en donner une Idée bien juſte dans un Extrait. Il faudroit pouvoir en repréſenter la beauté du ſtile, la vivacité des penſées, la juſteſſe des raiſonnemens, & la fineſſe des réfléxions: mais, pour cela, il ſeroit néceſſaire de s'arréter preſque ſur tout; & ce ne ſeroit plus un Extrait, mais une Traduction. Il faut eſpérer, que quelqu'un en donnera bien-tôt une, qui mettra le Public en état de juger du mérite de la SPECTATRICE[*]. Son Ouvrage ſemble devenir de jour en jour plus parſait; & l'on s'apperçoit, que, bien loin de tomber, comme la plûpart des Ecrivains périodiques, les dernieres parties ont quelque ſupériorité ſur les précédentes.

ARTICLE XI.

LETTRE

ſur un Article des Mémoires de Trévoux *contre feu Mr.* BURNET, *Evêque de Salisburi*[†].

MONSIEUR,

JE ſai que vous ne liſez pas les *Mémoires de Trévoux*. Vous m'avez chargé de faire cette Lecture pour tous deux: c'eſt-à-dire, que vous avez exigé des moi, que je vous en rendiſſe Raiſon de tems en tems. Je l'ai déjà fait quelquefois, & je vai continuer aujourd'hui. Comme vous m'avez laiſſé le Choix des Articles dont je dois vous entretenir, je me déterminerai pour ceux qui m'ont le plus frapé. En voici donc un de ce genre, mais qui n'eſt pas fort nouveau, parce que nos Libraires reçoivent ce Journal un peu tard. J'en ſuis ſeulement au 1. Volume de l'Année 1745. J'y ai trouvé une violente Satire contre le célebre *Gilbert Burnet*, Evêque de Salisburi. Le Sujet m'a paru intéreſſant, & je n ai pas héſité un moment à en faire la Matiere de ma Lettre. Sa Mort fut aſſurément une Perte pour la République des Lettres, & ſur-tout pour le Parti Proteſtant. En voilà aſſez pour mériter notre Eſtime; mais, j'ai des Raiſons particulieres de m'intéreſſer à ſa Mémoire, que je vous expliquerai tout à l'heure.

---

[*] Cet Ouvrage s'imprime à la Haye, chez P. De Hondt.

[†] *Mém. de Trévoux, Fevrier* 1745, *p.* 289.

Un Auteur, en parlant de feu Mr. *Burnet*, a dit que c'eſt un de ces Hommes ſur qui on n'a point ſu garder de Milieu. Il a été admiré par les uns juſqu'à l'Excès, & maltraité par les autres d'une Maniere injuſte. D'un côté, bien des Elogés, & de l'autre bien des Injures. Il a été croiſé, & même perſécuté, pendant ſa Vie. Long-tems après ſa Mort, il y a des Gens qui ſe plaiſent encore à le décrier, & à le rendre mépriſable.

La Société des Jéſuites s'eſt diſtinguée parmi ces derniers. Leurs Journaliſtes viennent d'exhaler contre ce Prélat leur Aigreur & leur Animoſité, d'une maniere à ne garder plus aucune Meſure. On ſavoit bien que la Société ne l'aimoit pas. Mais, on auroit crû, que, trente Ans après ſa Mort, ils auroient commencé à l'oublier. Cependant, on vient de les voir ſe jetter ſur lui avec autant d'Acharnement que jamais. Il faut vous dire à quelle Occaſion.

Leurs Journaliſtes donnoient l'Extrait d'un *Nouvel Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, par Mr. le Préſident Hénaut.* Cet Auteur, pour donner le Caractère de *Charles* II, Roi d'Angleterre, eſt allé malheureuſement citer ce qu'en avoit dit Mr. *Burnet* dans ſes *Mémoires.* Au ſeul Nom de *Burnet*, voilà nos Journaliſtes aux champs. Ils ne ſe poſſédent plus: &, oubliant leur Auteur principal, ils ſe jettent à Corps perdu ſur celui qui étoit ſimplement cité, & rempliſſent à peu près une Feuille des plus violentes Injures contre lui.

Ils en veulent, & à ſa Perſonne, & à ſes Ecrits. Son *Hiſtoire de la Réformation* eſt celui de ſes Ouvrages qui eſt le plus connu. Je ne m'arréterai pas à vous le louër. Je ſai que vous l'avez lû; & on ne ſauroit le connoître, ſans l'eſtimer infiniment: mais peut être ne ſavez vous pas, que le Parlement en Corps l'en remercia à peu près comme il a remercié dans la ſuite le Duc de *Marlboroug* pour les Services rendus à la Nation. Vous trouverez cette Particularité dans un Eloge de ce Prélat, inſéré dans le *Journal Literaire* de la Haie *.

Celui de Trévoux n'a qu'un mot ſur cet Ouvrage. Ce que l'on en dit n'eſt qu'une ſorte de Début pour paſſer à un autre. „ Nous ne parlons point ici de ſon *Hiſtoi-*

---

* Journ. Liter. *Tom. VI. p.* 202.

„ *re de la Religion Anglicane*„ diſent ces Journaliſtes: „ les Fauſſetez, qui y régnent, „ ſont un Objet de Controverſe. C'eſt de ce „ qu'il appelle lui-même l'*Hiſtoire de ſon* „ *Tems*. Nous avons crû, qu'il étoit de l'In- „ térêt d'un Public, peu en garde contre le „ Faux qui regne dans ce Livre, qu'on le „ mît à portée de le lire avec les Précau- „ tions qu'éxigent le Caractere perſonel „ d'un Auteur toujours décrié pour ſa Mau- „ vaiſe-Foi, chez tous ceux que l'ont con- „ nu. Sa Hardieſſe à altérer les Evénemens „ va ſouvent juſqu'à l'Impoſture. . . Quand „ il eſt queſtion de noircir ceux qui n'é- „ toient pas de ſon Parti, ou de décrier „ l'Egliſe Romaine, les Fables les plus ab- „ ſurdes deviennent entre ſes Mains des „ Faits réels, comme un Propos des Ha- „ les, le Savetier du Coin, ou la Comé- „ re du Quartier, ſont pour lui des Garans „ ſurs, & des Autorités graves. . . On y „ trouve une Ignorance groſſiere des Faits „ les plus répétez dans les Gazettes. . . . „ Ils ne ſauroient ſe réſoudre à tracer le „ Précis de toutes les Abſurditez dont la „ ſtupide Oſtentation, l'Ignorance, la Paſ- „ ſion, & la Mauvaiſe-Foi de l'Auteur ont „ farci ſon Ouvrage. . . . Ils ſont du Sen- „ timent d'un Critique, qui, l'aiant comparé „ à certains Egards à *Buchanan*, reconnoit, „ qu'il l'emporte ſur lui *en Fauſſeté, en Fu-* „ *reur, & en Rancune*. . . . Enfin, ajoutent „ ils, on reconnoit à tout ce que *Burnet* „ dit de lui, & à ſes Maximes, un Eſprit

,, vré à l'Intrigue & à la Cabale, un Presbitérien
,, décidé, un Républicain ſéditieux,
,, un Fauteur du Tolérantiſme le plus universel
,, en Matiere de Religion, une Liaiſon
,, intime avec tous les Eſprits brouillons
,, & rebelles, qui ont pendant plus de
,, quarante Ans mis le Trouble dans les Iles
,, Britanniques &c.,, Après cette longue Kirielle d'Injures, dont j'ai ſupprimé une Partie, on nous avertit dans une Note, que *Burnet avoit ordonné par ſon Teſtament de ne laiſſer voir le Jour à ſon Hiſtoire, qu'un Tems fort long après ſa Mort, afin que la Génération vivante ne pût pas lui donner unanimement le Démenti*; *mais*, *que la Cupidité de ſes* Héritiers *a fruſtré ſon Attente.*

Dès que cette Satire fut arrivée dans notre Ville, on la lut dans une de nos Sociétez de Gens de Lettres. Un de nos Meſſieurs interrompit ici la Lecture, & eſſaïa de renvoier la plûpart de ces Traits injurieux d'où ils étoient venus. Voici à peu près comment il apoſtropha les RR. PP.

,, Vous dites, *mes Peres*, que l'Ouvrage
,, de Mr. *Burnet* eſt mal intitulé, *Hiſtoire*
,, *de ſon Tems*, qu'il falloit changer le
,, Titre en celui-ci, *Mémoires de Gilbert*
,, *Burnet, où l'on trouvera un Panégirique*
,, *continuel de l'Auteur, de ſa Famille, de ſes*
,, *Amis, &c & une Satire amere & violente de*
,, *tous ceux qui ont eu le Malheur de lui déplaire*
,, Fort-bien; mais, changez donc auſſi le
,, Titre de votre Journal, & ſubſtituez lui
,, celui-ci: *Mémoires de la Compagnie de Jé-*

,, *ſus, où l'on trouvera des Eloges continuels des*
,, *Savans de cette Société, & de mordantes Satires*
,, *de tous ceux qui ne penſent pas comme*
,, *eux.* On reconnoit dans l'Ouvrage de
,, Burnet, dites-vous, & dans ſes *Maximes,*
,, *un Eſprit livré à l'Intrigue & à la*
,, *Cabale.* Hé! *mes Peres*, ne connoiſſez-vous
,, que lui à qui ce Portrait convienne?
,, *Si Burnet avoit ordonné, qu'on n'imprimât*
,, *ces Mémoires que long-tems après ſa*
,, *Mort, c'eſt afin*, dites-vous encore, *qu'on*
,, *ne pût pas ſi facilement le convaincre de*
,, *Menſonge.* Mais, ne ſeroit-ce point auſſi
,, par cette Raiſon, que vous avez attendu à
,, le noircir, plus de trente Ans après ſa
,, Mort? Perſonne ne pénetre mieux les
,, mauvaiſes Intentions des autres, que ceux
,, qui en trouvent de ſemblables dans le
,, Fond de leur Cœur. *Les Fables les plus*
,, *abſurdes deviennent entre ſes Mains des Faits*
,, *réels. Un Propos des Hales*, ajoutez vous
,, fort élégamment, *le Savetier du Coin, la*
,, *Commere du Quartier, ſont ſes Garans.* Vous
,, épelés trop ſavamment ces Sources-là,
,, pour n'y avoir jamais été. Vos Portraits
,, ſont auſſi de pure Imagination, & non
,, d'après Nature. *C'eſt un Presbitérien décidé,*
,, *un Fauteur du Tolérantiſme le plus universel*
,, *en Matiere de Religion, Partiſan des*
,, *Fanatiques, &c.* Mais, la Paſſion vous aveugle-t-elle
,, aſſez, pour ne pas vous apercevoir,
,, que vous dites des Choſes contradictoires?
,, On ne conçoit pas comment
,, un même Homme pourroit être, d'un cô-

„ té un *Presbitérien décidé & Ami des Fanatiques*, & de l'autre un *Tolérant univerſel*, c'eſt-à-dire, indiferent pour toute „ Secte; car, c'eſt ainſi que vous l'entendez „ par-tout, & non au Sens du Suport que „ la Charité doit aux Errans, & qui eſt une „ Vertu. „

Il me ſemble, MONSIEUR, que cette ſaillie peut déjà vous aider à juger de cette Satire. Mais, vous attendez ſans doute quelque-choſe de plus. Voïons donc quelques unes des prétendues Impoſtures répandues dans les *Mémoires du Docteur Burnet*. Il a oſé dire, que le fameux Livre de Mr. de Meaux n'étoit pas un Portrait fidele des Sentimens de ſon Egliſe. „ L'Expoſition de la Foi „ diſent les Journaliſtes, „ cet Ouvrage ſi ſolide, ſi judicieux, ſi aprouvé dans toutes „ les Parties de l'Egliſe Catholique, & où „ ſa Créance eſt miſe dans un Jour auſſi „ vrai qu'il eſt beau, n'eſt repréſenté par „ le Docteur Burnet, que comme un Livre „ où l'*Evêque de Meaux couvre de Fard, avec* „ *la derniere Propreté, tout ce que l'Egliſe Romaine a de Laideur.* „

N'êtes-vous pas ſurpris, qu'on oſe nous donner l'*Expoſition* pour un Ouvrage où les Sentimens de l'Egliſe Romaine ont été mis dans leur *vrai Jour*; & qu'on ait la Témérité d'avancer, que ce Livre a été *fort aprouvé dans toutes les Parties de l'Egliſe Catholique*? Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Jéſuites eux-mêmes ſont ceux qui l'ont le plus blamé. On ſait aſſez, que s'ils n'ont pas éclaté contre ce Livre, c'eſt qu'ils ont été rétenus par la Politique. Leur Pere *Maimbourg* a aſſez fait connoître leurs Sentimens là-deſſus, quoiqu'il n'ait déſigné Mr. Boſſuet que ſous un Nom emprunté. Son *Hiſtoire du Luthéraniſme* parut peu de tems après l'*Expoſition*. Il y parle du Cardinal *Contarini*, qui l'an 1541. fit une Expoſition de Foi, qui ne ſatisfit, ni les Catholiques, ni les Luthériens; & voici ce qu'il dit de la Tentative de ce Légat du Pape. „ On a vu „ de tout tems, que tous ces prétendus Accommodemens & Ménagemens de Religions qu'on a voulu faire pour réünir les „ Hérétiques avec les Catholiques dans ces „ prétendues *Expoſitions de Foi*; qui, ſuprimant, ou diſtimulant, ou n'exprimant „ qu'en Termes ambigus, ou trop radoucis, une partie de la Doctrine de l'Egliſe, ne ſatisfont ni les uns ni les autres, „ qui ſe plaignent également de ce qu'on „ biaiſe dans une Choſe auſſi délicate que la „ Foi. * „

Avouëz, MONSIEUR, qu'on reconnoit beaucoup plus aiſément Mr. *Boſſuet* dans ce Portrait, que l'Egliſe Romaine dans ſon *Expoſition*. Voici dans quel Sens on peut dire, que *cet Ouvrage a été aprouvé dans toutes les Parties de l'Egliſe Catholique*. Les Evêques, dont l'Aprobation paroit dans le Livre, étoient des Janſéniſtes, qui penſoient effectivement de cette Maniere. Pour les Aprobations

---

* Hiſt. du Luthéraniſme, *Tom. I. p.* 381.

tions des Cardinaux & du Pape lui-même, on ſait aſſez, qu'elles ont été données par pure Politique. Tout le monde ſait, que le Deſſein de cet Ouvrage fut un Artifice, pour ramener les Proteſtans de France. Si le Frontiſpice du Livre eſt décoré du Nom d'*Innocent* XI, c'eſt que le Prélat fit ſentir à Rome, que c'étoit-là une pieuſe Fraude, propre à faire rentrer dans le Sein de l'Egliſe un grand Nombre de Réformez. Malgré cette Raiſon ébloüiſſante, le Saint Pere ſe fit ſolliciter trois Ans entiers, avant que de conſentir à donner à cet Ouvrage l'Aprobation ſimulée qu'on lui demandoit.

Mr. *Burnet* n'a donc rien avancé ſur ce Livre captieux, qui ne ſoit de Notorieté publique. Mr. de Meaux a été généralement regardé comme un habile Peintre, qui excelloit ſur-tout dans le Coloris, & qui, pour nous faire épouſer une Femme fort laide, ſut, dans le Portrait qu'il en fit, déguiſer ſes Traits les plus choquans. Auſſi il réüſſit à ſéduire beaucoup de nos Proteſtans de France. Mais, après tout, ce Fard ne trompa que ceux qui cherchoient à ſe faire Illuſion, & à qui leurs Paſſions cachoient l'Erreur couverte du Voile dont l'artificieux Prélat l'avoit envelopée. Preuve que, pour donner dans le Piége, il faloit être determiné par l'Intérêt temporel, c'eſt que ce Livre eut un Sort tout diférent en Angleterre. On eſſaïa d'en faire Uſage ſous le Roi Jaques, peu de tems après la *Révocation de l'Edit* de *Nantes*; mais, l'Artifice ne réüſſit pas. Les *Tillotſon*, les *Stillingfleet*, & quelques autres ſavans Prélats, paſſérent ſi bien l'Eponge ſur le Vernis, ou plûtôt ſur le Fard, qu'on avoit mis ſur les Sentimens de l'Egliſe Romaine, qu'elle parut dans ſon Etat naturel, c'eſt-à-dire ſous une Figure à ne ſéduire plus perſonne.

Mr. Burnet dit dans ſes *Mémoires*, que, dans un tête-à-tête, qu'il eut à Paris avec le Pere *Bourdaloue*, ce Jéſuite eut la Franchiſe de lui avouër, qu'il n'étoit pas de ces Catholiques rigides, qui envoïoient tous les Proteſtans en Enfer. Nos Journaliſtes n'en veulent rien croire, parce que *hors de l'Egliſe il n'y a point de Salut.* Que tous les Huguenots aillent infailliblement en Enfer, c'eſt-là le Jugement du *Savetier du Coin*, & un *Propos* digne *des Hales*. Une Sentence auſſi téméraire ne devroit être que dans la Bouche de la plus vile Populace. Cependant, à la Honte de l'Egliſe Romaine, c'eſt chés eux le Sentiment du plus grand Nombre: mais, il y auſſi quelques honêtes Gens plus ſages & plus modérés ſur cet Article; & c'eſt faire Honneur à ce célebre Prédicateur, que de l'avoir mis dans cette Claſſe.

Ces Articles ne ſont pas d'une grande Importance; mais, en voici un d'une toute autre Nature. On accuſe le Docteur *Burnet* d'avoir corrompu la Morale dans un Point eſſentiel, & d'avoir débité des Maximes fort contraires au Chriſtianiſme. Le Cas eſt des plus graves. Vous ſeriés-vous attendu, MONSIEUR, que cette Accuſation fût venue d'une Société auſſi décriée par ces Endroits-là, que l'eſt celle des Journaliſtes; d'une Société, qui a eſſuié les Attaques les plus vives ſur le Relachement de ſes Caſuïſtes? La Prudence voudroit, ce ſemble, qu'on ne touchât pas cette Corde. Cependant, je reconnois de bonne-foi, que ſi Mr. *Burnet* avoit enſeigné ce qu'on lui impute, nos Journaliſtes ne laiſſeroient pas d'être fondez à lui en faire de vifs Reproches. Voici l'Accuſation.

,, Burnet, dans l'Eſpérance de s'inſinuër
,, dans la Faveur de Charles II, fit une Ac-
,, tion, qui mérite d'être connue par-tout
,, où ſon Livre peut être lû. Elle ſert à ca-
,, ractériſer le Génie de l'Auteur. Ce Prin-
,, ce étoit faché de voir, que Catherine de
,, Portugal ſa Femme fût ſtérile. Les Cour-
,, tiſans raiſonnoient beaucoup ſur les
,, Moïens qu'on pouvoit mettre en Uſage
,, pour l'en conſoler. Les uns propoſoient
,, le Divorce, les autres la Poligamie. Le
,, Duc de Lauderdale en demanda ſon Sen-
,, timent au Docteur Burnet. Celui-ci don-
,, na par écrit ſa Déciſion raiſonnée ſur les
,, deux Objets propoſez: &, pour concilier
,, tous les Projets, établit, que, dans le Cas
,, de Stérilité, le Divorce & la Poligamie
,, ſont également licites. ,,

Mr. *Burnet*, dans ſon Hiſtoire, dit préciſément le Contraire. Conſulté ſur ce Point, il répondit, que le Divorce & la Poligamie étoient ſi décriés, qu'ils étoient rejettez par toutes les Sociétés Chrétiennes. Il ajouta, *que*

que de ſemblables Ouvertures jetteroient l'Etat dans des Convulſions, & cauſeroient de longues Guerres, s'il naiſſoit des Enfans d'un Mariage fondé là-deſſus.

Monſr. *de la Chapelle* a raporté dans ſa *Bibliotheque Angloiſe* cette prétendue Déciſion raiſonnée du Docteur *Burnet*, où l'on peut la voir tout au long. Elle finit de cette Maniere. *Je conclus donc en déclarant, que je ne vois rien de ſi fort contre la Poligamie qui puiſſe l'emporter ſur la Conſidération du grand & éminent Danger qui menace viſiblement tant de miliers de Perſonnes ſi elle n'eſt pas permiſe* *.

Remarquez, je vous prie, MONSIEUR, que ce Caſuïſte conclut à permettre la Poligamie à Charles II, en Conſidération des Dangers que court le Roïaume, ſi l'on n'a pas cette Complaiſance pour le Prince; & que Mr. *Burnet* condamne toutes les Propoſitions de cette Nature, à cauſe qu'elles tendent à produire une longue Succeſſion de Guerres civiles. Deux Concluſions ſi contradictoires peuvent-elles venir du même Homme?

Cet Auteur Anonime, quel qu'il ſoit, ne compoſa cette petite Piéce en faveur du Divorce & de la Poligamie, que pour faire ſa Cour au Souverain: & il ne faut pas douter, qu'elle ne lui fut portée ſecrettement. Supoſons pour un moment qu'elle fût du Docteur *Burnet*, il faudra encore

---

* Bibliot. Angloiſe, *Tom. XII. p.* 354.

acorder cette Déciſion relachée avec une Lettre ſur un Ton bien diférent, qu'il avoit écrite au Roi il n'y avoit pas long-tems. On voit dans le Tome II de ſes *Mémoires*, qu'il écrivit à Charles II une Lettre aſſés forte ſur ſes Galanteries. „ Il y peignoit au
„ Roi ſes Déréglemens, les mauvais Effets
„ que cela faiſoit ſur la Nation. Il lui re-
„ préſentoit, que les Embarras de ſon Re-
„ gne étoient des Jugemens d'une Provi-
„ dence qui le chatioit. Il alloit juſqu'à di-
„ re, que ce n'étoit là qu'une foible Partie
„ des Peines qu'il avoit à craindre. Il lui
„ diſoit en propres Termes: *Il faut réfor-*
„ *mer votre Cœur, chaſſer d'auprès de vous*
„ *toutes les Perſonnes qui y ſont des Occaſions*
„ *de Péché, & commencer par vos Maitreſſes.*
„ Il ajoute, *que ſes mauvais Exemples attirent*
„ *bien des Gens dans le même Deſordre; qu'il eſt*
„ *cauſe par-là que le Vice marche la Tête levée.*
„ Il finiſſoit ſa Lettre, en conjurant ce Prin-
„ ce, par les plus preſſans Motifs, de chan-
„ ger de Vie. * „ Le Roi ſut très bien de qui venoit cette Lettre, & il en fut extrémement piqué.

Supoſons préſentement, MONSIEUR, que l'Auteur de cette Lettre eut auſſi préſenté le Mémoire pour autoriſer la Poligamie, le Roi n'auroit pas manqué de répondre à ce Caſuïſte relaché, qu'il alloit changer de Conduite ſuivant ſes ſages Avis; que, puiſque la Poligamie étoit permiſe, il ne tar-

de.

---

* Mémoires de Burnet, *Tom. II. p.* 390.

deroit pas à profiter du Privilege. Vous m'avés rapellé dans votre Mémoire, *que David eut bon Nombre de Femmes; & que le Prophete, parlant à ce Prince, met cela au Nombre des Graces que Dieu lui avoit faites.* Je vai partager ces Faveurs du Ciel avec cet ancien Roi. Vous m'avés fait voir encore, *que J. C. n'a nulle-part abrogé la Poligamie.* Je vai donc faire de mes Maitreſſes tout autant de Femmes. J'inviterai enſuite mes Sujets à ſuivre mon Exemple, & à en épouſer chacun trois ou quatre. Ce ſera un Moïen de me remettre bien avec eux. *Par les Raiſonnemens de Burnet*, diſent les Journaliſtes, *Charles auroit pu peupler ſon Sérail de ſes Femmes, ſans donner Atteinte aux Loix de l'Evangile; &, par une Conſéquence claire de ces mêmes Principes, le dernier Sujet de Charles auroit auſſi licitement pu remplir ſa Chaumiere de Femmes légitimes, que le Roi d'Angleterre en peupler le Palais de Witehal & de St. James.* Charles II étoit un Prince des plus ſpirituels, & très fort ſur la Repartie. Il brilloit par ſes Réponſes ingénieuſes, & ſur-tout par ſes Railleries. Un Prince de ce Caractere auroit-il manqué de couvrir de Confuſion ce rigide Cenſeur, qui ſe ſoutenoit ſi mal. Les Bons-Mots de ce Prince ont été répétés bien des fois. D'où vient donc qu'on n'en a jamais ouï raporter aucun contre le Docteur qui lui auroit donné ſi belle Priſe?

Il eſt vrai, que l'on a trouvé cette Piéce écrite de la propre Main de Mr. *Burnet*:

on a prétendu au moins y reconnoitre ſon Ecriture. Mais, je demande ſi cela peut balancer la Force des Preuves, que je viens d'emploier pour faire voir qu'il n'en ſauroit être l'Auteur? Mr. *Burnet*, dit fort bien Mr. *de la Chapelle*, n'écrivoit-il jamais que ſes propres Ouvrages? Ne copioit-il jamais ceux d'autrui? N'a-t-il pas pu, par pure Curioſité, tirer Copie d'une petite Piéce, qui n'étoit faite que pour le Monarque, & qui ſe montroit aparemment aux Amis du Cœur? Il eſt fort vraiſemblable, que quelcun lui aïant confié ſous le Sceau du Secret, & pour fort peu de tems, une Piéce auſſi ſinguliere, il ſe mit inceſſamment à la tranſcrire lui-même. *Vraiment*, ajoute Mr. de la Chapelle, *nous ſerions tous bien à plaindre, ſi l'on s'aviſoit, après notre Mort, de nous attribuer quantité de ces Piéces fugitives, que nous tranſcrivons quelquefois, ou pour l'Uſage de nos Amis, ou pour le nôtre!*

Cette Imputation, faite à Mr. *Burnet*, eſt tirée d'un Auteur Anglois, nommé *Higgons*, qui fit imprimer en 1725 des *Remarques Hiſtoriques & Critiques ſur l'Hiſtoire de l'Evêque* BURNET. Les Journaliſtes nous le donnent pour un Gentilhomme Anglois d'une Probité reconnue, parfaitement inſtruit de l'Hiſtoire ancienne & moderne d'Angleterre, qui a fini ſa Critique des *Mémoires de Burnet* par cette Concluſion: *qu'il y a dans cet Ouvrage autant de Menſonges, que l'Auteur dans ſa Conſcience connoiſſoit comme tels, que de Pages, c'eſt-à-dire* 846. Les Journanaliſtes ajoutent, qu'en relevant ces Fauſſetez, le Critique Anglois a pouſſé ſa Réfutation juſqu'à la Démonſtration.

Ecoutons préſentement Mr. *de la Chapelle.* „ Le Moïen général & preſque univer„ſel, dit-il, que l'on a mis en Oeuvre juſ„qu'ici, pour décrier l'Hiſtoire du défunt „ Evêque de Salisburi, a été de le rendre „ odieux, & de décrier ſa Perſonne. Ses „ Amis ont eu beau repréſenter, que ce „ Procédé, très vilain en lui-même, prou„voit moins l'Infidélité de l'Hiſtoire, que „ la Vérité de ſes Narrations, puis qu'il n'y „ a guére que cette Vérité qui chagrine „ les Intéreſſés. Ces Repréſentations n'ont „ pu arrêter le Torrent des Injures: & quan„tité de Gens ſont venus, les uns à la file „ des autres, avertir le Public de leur im„puiſſante Colere. Mais, le plus imperti„nent de tous les Ouvrages de ce Genre „ eſt celui de Mr. *Higgons.* Comptez, que „ Mr. *Burnet* n'y eſt jamais réfuté, que par „ les plus infames Lieux-communs que la „ Haine peut ſuggérer. Ce Critique s'ima„gine avoir fait Merveille, quand à des „ Faits bien circonſtanciés il oppoſe quel„que Coup de Dent, quelque Raiſonnement „ vague, quelque Probabilité, qui puiſſe „ rendre l'Auteur qu'il combat, ou ſuſpect, „ ou ridicule *. „ C'eſt ce dont Mr. *de la Chapelle* donne divers Exemples. „ Si ceux,

---

* Bibliot. Angloiſe, *T. XI. p.* 351.

„ qui ont inſéré dans le Dictionaire de „ Moreri l'Article de BURNET„ , diſent les Journaliſtes , „ avoient lû l'Ouvrage „ de Mr. *Higgons*, ils auroient évité d'y „ mettre, qu'il avoit encouru la Diſgrace de „ Charles II, pour avoir refuſé un Evé„ché. Il ne dut ſa Diſgrace, qu'à ſes Intri„gues, à ſes Liaiſons avec le Duc de Mon„mouth, & les autres Chefs de la Révol„te. C'étoit un Ennemi mortel de Charles „ & de Jaques. Sa Haine alloit juſqu'à „ l'Emportement & à la Fureur contre les „ Princes de la Maiſon de Stuart. Il s'étoit „ ſi peu ménagé à cet Egard, que, pour ſe „ mettre à l'abri de l'Orage dont il étoit „ menacé, il s'abſenta, & vint en France. „

Je vous prie, MONSIEUR, d'obſerver, que cet Article touche immédiatement celui où l'on nous donne le Docteur *Burnet* pour un lâche Flateur, pour un indigne Prévaricateur, qui, pour faire ſa Cour à Charles, lui préſente un Mémoire en faveur du Divorce & de la Poligamie. Cela eſt de la même Juſteſſe, que quand on nous a dépeint Mr. *Burnet* comme un *Presbitérien échaufé*, & un *Tolérant univerſel.*

Pour revenir au *Dictionaire de Moréri*, il eſt conſtant, que le Roi voulut attacher à lui Mr. *Burnet.* Pour l'engager à entrer dans ſes Vues & à les favoriſer, il lui offrit un Evéché; mais, notre Docteur avoit trop de Délicateſſe, pour accepter le Bénéfice à cette Condition. Il comprit bien à quoi il s'engageoit, en promettant d'entrer dans les Intérêts du Prince. Ce Réfus fut une des principales Cauſes de ſa Diſgrace.

La Maniere, dont Mr. *Burnet* a parlé de LOUÏS XIV, eſt un des principaux Griefs des Journaliſtes. *Selon lui*, diſent-ils, *ce Prince n'étoit point fidele à tenir ſes Traités: on devoit bien prendre ſes Meſures avec lui; & il ajoute bien d'autres Traits pour deshonorer ce Monarque.* Ces autres Traits, qu'ils ont en vue, ſont aparemment quelques Anecdotes inſérées dans ces Mémoires, pour rendre un peu ſuſpecte la Bravoure du Roi.

Pour vous montrer, MONSIEUR, mon Impartialité, je vous avouerai, que je ſuis de ceux qui ont trouvé Mr. *Burnet* un peu trop vif contre ce Prince. Mais, il faut remarquer, que, malheureuſement, il s'étoit trouvé en France dans le Fort de la Perſécution contre les Proteſtans. S'il a dit, que LOUÏS XIV n'étoit pas fort exact à tenir ſes Traités, il y a bien apparence, qu'il avoit en vue la *Révocation de l'Edit de Nantes*, & les Scenes tragiques qui ſuivirent l'Infraction de ce Traité. On ne doit pas oublier, que l'Angleterre a été ſouvent en Guerre avec la France; & que c'eſt dans un Tems de Rupture, qu'il mettoit dans ſes Mémoires ces Endroits un peu trop forts. Enfin, remarquons, qu'il s'y pique d'une ſi grande Franchiſe, qu'il n'a pas épargné le Roi GUILLAUME, qui avoit été ſon Héros. Il a relevé bien des Défauts de ce Prince, & touché certains Articles, qui font beaucoup de Tort à ſa Mémoire.

Mais, voici un Fait, que je tiens de ſa propre Bouche, & que je croi qui ſera ici à ſa place. L'Hiſtorien *le Vaſſor*, ſortant de France, logea pendant une Année chez l'Evêque de Saliſburi. Il y compoſa les deux prémiers Volumes de ſon *Hiſtoire de Louïs XIII.* Il en lut quelques Endroits à ſon Hôte, qui attaquoient *Louïs* XIV; & c'étoient ceux qu'il choiſiſſoit par préférence. L'Evêque lui marqua, qu'il ne pouvoit que deſaprouver ces Traits ſatiriques, qu'ils feroient beaucoup de Tort à cette Hiſtoire, & l'engagea à en retrancher les plus vifs: & il a déclaré pluſieurs fois dans la ſuite, qu'il en étoit encore reſté beaucoup, qu'il deſaprouvoit entiérement. Il paroit même, que le Prélat ne ſe foucia pas qu'un Ecrivain ſi violent logeât plus longtems chés lui.

Mr. *Burnet* reconnoit dans ſes *Mémoires*, qu'il avoit reçu beaucoup de Politeſſes à Verſailles; *qu'un Caroſſe du Roi ſe trouvoit prêt pour lui*; *que le Roi ordonna*, *que tout ce qui l'environnoit le traitât avec égard*; *qu'effectivement il fut comblé de Marques particuliéres de* RESPECT. Je ſoupçonne, que le Mot Anglois, rendu par celui de *Reſpect*, n'a pas autant de Force qu'en François, & qu'il en eſt comme du *Reſpectus* des Latins, qui dit bien moins aſſurément. On ſe ſeroit attendu, que nos Journaliſtes ſe ſeroient récriés ici à l'Ingratitude contre le Docteur *Burnet*, qui, aiant reçu tant de Politeſſes à la Cour de France, n'avoit pas laiſſé de maltraiter LOUÏS XIV dans ſes *Mémoires*.

Mais, ils ont pris un autre Tour: c'eſt de rendre ſuſpect tout ce Narré, & de le traiter cavaliérement de pure Fanfaronade.

La Cour de Verſailles, & Louïs XIV, intimement unis avec Charles II & avec le Duc d'York, donnent, s'il en faut croire les Mémoires, des Marques de Conſidération, qui auroient flatté un Prince étranger, à un Pédant, Ennemi mortel de Charles, de Jaques, & de la France; à un Pédant, qui n'avoit d'Etat & de Qualité dans le Monde, que celle de Chapelain de Mr. Grimſtone Gentilhomme Anglois.

Nous avons vu pourquoi Mr. *Burnet* n'étoit alors que ſimple Chapelain. Il avoit refuſé un Evéché, que le Roi lui offroit à des Conditions que ſa Conſcience ne pouvoit pas accepter. Mais, que dites-vous, MONSIEUR, du Titre de *Pédant*, dont il ſe trouve ici décoré à diverſes Repriſes? Je vous ai déjà dit, que cette mauvaiſe Satire fut lue dans une Société de Gens de Lettres. Quand nous en fumes à cet Endroit, nous nous regardames tous avec un Air de Surpriſe, que je ne ſaurois vous exprimer. Qu'un Officier ignorant & brutal, que quelque Petit-Maitre fort étourdi, eut traité de *Pédant* un Savant du Genre du Docteur *Burnet*, on conçoit que la Choſe eſt poſſible. Mais, ce qui étonne, c'eſt que ce ſoient des Gens de Lettres, qui lui donnent ce Nom injurieux. Et de quelle Sorte ſont ces Gens de Lettres? D'une Soicété, dont la Profeſſion eſt d'enſeigner la Jeuneſſe, & de manier la Férule.

Il nous vint dans l'Eſprit, qu'aparemment les Journaliſtes n'attachoient pas à ce Mot de *Pédant* la même Idée que nous. Pour nous en aſſurer, nous primes inceſſamment leur *Dictionaire de Trévoux*, pour y chercher la Signification de ce Mot; & voici ce que nous y trouvames. PÉDANT, *Régent*, *Maitre d'Ecole*, *Homme de College*, *qui a Soin d'inſtruire & de gouverner la Jeuneſſe.*

On trouve bien dans la Vie de Mr. *Burnet*, qu'il a enſeigné. Il fut pendant quelque Tems Profeſſeur de Théologie; mais, il l'enſeignoit en véritable Savant. Il ſut l'épurer de toute la Craſſe de l'Ecole. On peut en juger par ſon *Expoſition de la Confeſſion de Foi de l'Egliſe Anglicane.* Ne diſſimulons rien. Je trouve encore dans ſa Vie, qu'il fit pendant quelques Années la Fonction de Précepteur, & qu'il enſeigna le Latin à un jeune Homme. Mais, ſavez vous, MONSIEUR, qui étoit cet Ecolier? L'Héritier préſomptif de la Couronne d'Angleterre, le jeune Prince de *Glóceſter*. Mais, croiez-vous, que ceux, qui régentent dans le College de la Rue St. Jaques à Paris, euſſent bonne grace d'appeller *Pédans*, un *Huët*, un *Boſſuët*, un *Fénelon*, & un Cardinal de *Fleuri*, parce que ces Prélats ont enſeigné le Latin à de jeunes Princes.

Suivant le *Dictionaire de Trévoux*, c'eſt encore *Pédanterie*, que *de relever des Choſes baſſes & petites*, *de déchirer outrageuſement ceux qui ne ſont pas de notre Sentiment ſur l'Etimologie d'un Mot*, *ſur l'Intelligence d'un Paſ-*

ſage de Suétone ou d'Horace. L'Evêque de Salisburi étoit d'un Caractere diamétralement oppoſé. Il ne pouvoit ſouffrir, que les Savans ſe querellaſſent ſur des Minucies. Je l'ouïs un jour pouſſer vivement un Critique un peu trop mordant, qui avoit eu une Diſpute fort échaufée avec Mr. *Dacier* ſur le Sens de quelques Endroits d'Horace. Il nous donne d'excellentes Leçons ſur l'Honêteté & la Politeſſe que les Savans devroient toujours obſerver entre eux.

On fait encore entrer, dans l'Idée du *Pédant*, des Manieres génées, un Air embaraſſé, triſte, & chagrin, une Mine rébarbative. Notre Evêque n'avoit rien moins que l'Air & les Manieres pédanteſques. Il étoit d'une Taille des plus avantageuſes. On remarquoit beaucoup de Dignité, & même d'Agrément, dans toute ſa Perſonne. Il avoit l'Oeil brillant, le Teint fort vif. Je le vis la derniere Année de ſa Vie, avec des Cheveux gris, mais encore beaux & bien garnis, qui ſoutenoient cet Air vénérable, cet Air qui ſeul déſignoit un Prélat diſtingué.

Ses Manieres étoient également polies & aiſées. Il ſe diſtinguoit ſur-tout par ſon Affabilité. Il n'avoit pas de plus grand Plaiſir, que de donner des Marques de Bonté aux Etrangers. Il diſoit ſouvent, qu'on lui avoit fait tant d'Accueil dans ſes Voïages, qu'il ſe croïoit engagé d'une maniere particuliere à bien recevoir les Voïageurs. Pour peu qu'ils lui fuſſent recommandés, ou qu'ils fuſſent recommandables, ils retournoient chez eux pénétrez de Reconnoiſſance de ſes Honnetetés. Je me ſuis trouvé dans le Cas: je veux dire, que j'ai été de ceux, qui, lui étant recommandez, ont éprouvé la plus obligeante Reception. Je ne dois pas oublier, qu'à ſa Table, où je me ſuis trouvé fort ſouvent, rien n'étoit plus vif, & plus enjoué, que ſa Converſation.

A tous ces Traits, vous voiés, MONSIEUR, que l'Evêque de Salisburi étoit préciſément l'Antipode de la Pédanterie. Nos Journaliſtes ne pouvoient donc pas apliquer plus mal leur Titre de *Pédant*. Ils n'auroient ſu choiſir aucun Terme injurieux, qui lui convint moins, & qui réjaillît plus naturellement ſur eux-mêmes. Je vous demande Pardon de la Longueur de ma Lettre; mais, je me flate que vous me paſſerés cette Effuſion de Cœur, en faveur de ce digne Prélat ſi injuſtement maltraité. Je ſuis &c.

Ce 1. *Decembre* 1745.

FIN.

AVIS
AU
PUBLIC.

P. DE HONDT, Libraire à la Haye, vient de publier un des beaux Ouvrages que la Hollande ait vû naître, ſçavoir: Les Principales Avantures de l'admirable Don Quichotte, repréſentées en Figures, par COYPEL, PICART *le Romain*, & autres habiles Maîtres, avec les Explications des XXXI. Planches de cette magnifique Collection, tirées de l'Original Eſpagnol de Miguel de Cervantes: in Quarto. NB: *on en a auſſi imprimé un très petit nombre in Folio.*

Le même Libraire a imprimé le THRESOR des ANTIQUITEZ de la COURONNE DE FRANCE, repréſentées en Figures d'après leurs Originaux, ſoit en Pierre dans les Batimens Anciens; ſoit en Or, Argent, Cuivre, ou autre Métal ou Matière, dans les Palais des Rois & des Grands-Seigneurs, ou dans les Cabinets des Savans & des Curieux; ſoit en Peinture, Gravure, Sculpture, & autres Arts dependans du Deſſein; ſoit enfin en telle autre Matière, ou Manière, que ce puiſſe être: Collection très importante de plus de TROIS CENT PLANCHES; & de très grande Utilité pour l'Intelligence parfaite de l'Hiſtoire de France; 2 vol. Fol. *Dont on n'a imprimé que 125. Exemplaires en petit, & autant en grand Papier.*

On trouve chez le ſuſdit Libraire le GRAND THEATRE SACRE' du DUCHE' de BRABAND; contenant la Deſcription de l'Egliſe Metropolitaine de

Malines, & de toutes les autres Egliſes Cathédrales, Collégiales, & Paroiſſiales; des Abbayes, Prevôtez, Prieurez, & Couvens, tant d'Hommes que de Femmes; les Vies des Evêques, la Suite des Prévôts, Doyens, Archidiacres, Abbez, Abbeſſes, Prieurs, & Prieures; avec les Tombes, Cabinets d'Armes, Epitaphes, & Inſcriptions ſepulchrales des Archevêques, Evêques, Ducs, Princes, Marquis, Comtes, Barons, & autres Hommes Illuſtres, 4 vol. avec quantité de Figures. NB: *Il n'en reſte de toute l'Edition que* 30. *Exemplaires.*

Le même Libraire debite les DELICES du PAÏS de LIEGE, ou Deſcription Topographique des Monumens Sacrez & Prophanes de cet Evêché-Principauté; Ouvrage orné d'une Carte générale, & de quantité de Planches en Taille-douce, contenant les Vuës de toutes les Villes, Egliſes, Monaſteres, Edifices Publics, Châteaux, & Maiſons de Campagne, de ce Païs. *6* Tom. *3* vol. Fol.

Jo. Molleri Cimbria Literata, ſive, Scriptorum Ducatûs utriuſque Sleſvicenſis & Holſatici, quibus & alii vicini quidam accenſentur, Hiſtoria Literaria tripartita. Tomus I. comprehendit Scriptores univerſos Indigenas, hiſque immiſtos complures, quorum Patria explorari necdum potuit. Tomus II. Adoptivos, ſive Exteros, complectitur, in eiſdem Ducatibus Urbibuſque, vel Officiis functos Publicis, vel diutius commoratos. Tom. III. exhibet quadraginta ſex inſignium Scriptorum, partim Indigenarum, partim Adoptivorum, Hiſtorias multo longiores: quæ, ob ingentem de iis dicendorum Copiam, Tomis precedentibus (in quibus tamen breviter iidem celebrati ſunt) inſeri non potuerunt. Opus magno quadraginta Annorum Labore & Studio confectum, diuque deſideratum: Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ & Civilis, imò omnium Diſciplinarum, Studioſis utiliſſimum; cum Præfatione Joan. Grammii, nec non Indice neceſſario. *Hafniæ* 1744. 3 *vol. fol.*